

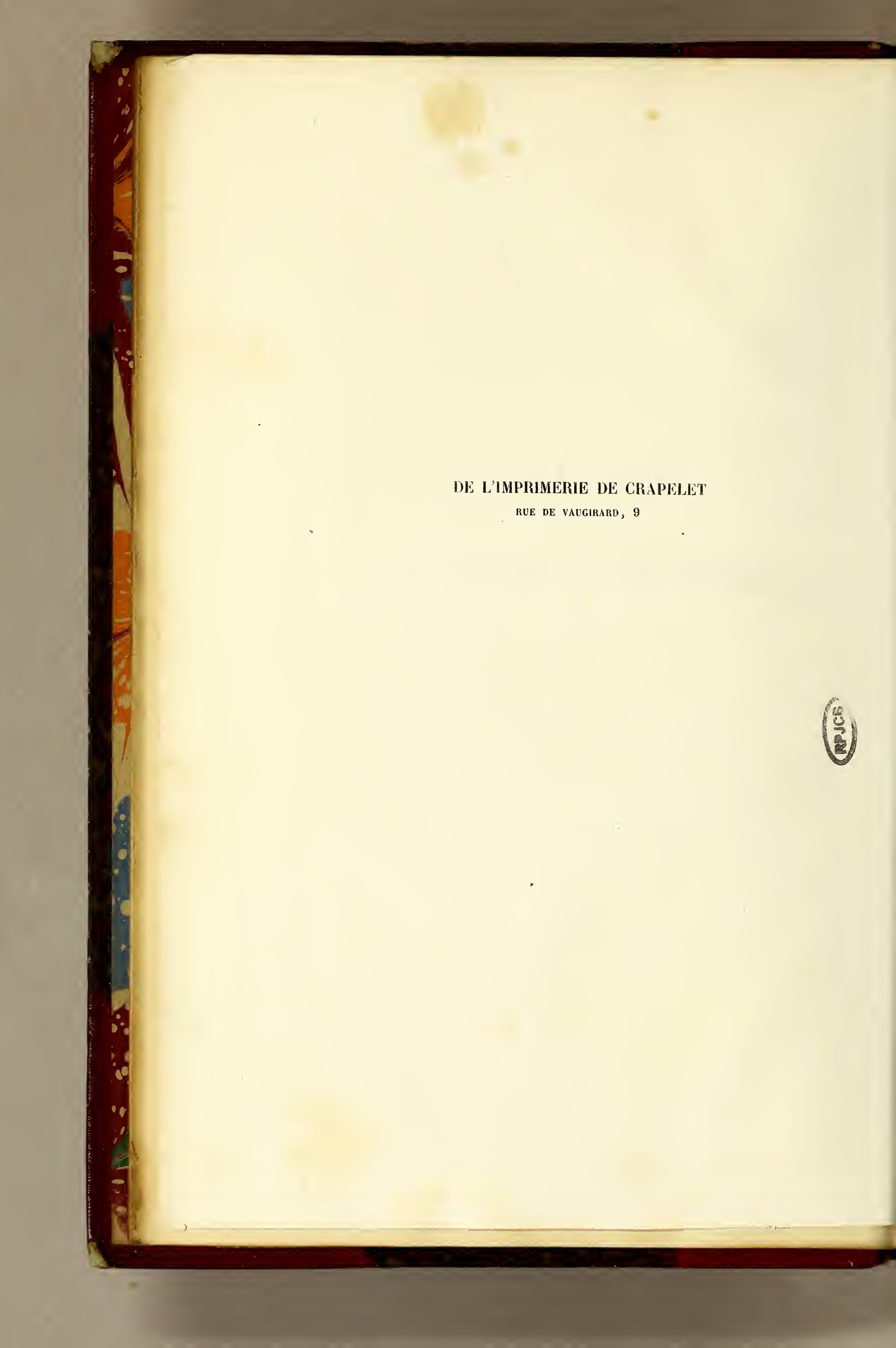




VOYAGE

EN

ISLANDE ET AU GROËNLAND.



DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET

RUE DE VAUGIRARD, 9

VOYAGE

EN

ISLANDE ET AU GROËNLAND

EXÉCUTÉ PENDANT LES ANNÉES 1835 ET 1836

SUR LA CORVETTE

LA RECHERCHE

COMMANDÉE PAR M. TRÉHOUART
Lieutenant de Vaisseau

DANS LE BUT DE DÉCOUVRIR LES TRACES DE *LA LILLOISE*

Publié par ordre du Gouvernement

SOUS LA DIRECTION

DE M. PAUL GAIMARD
Président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland.

HISTOIRE DU VOYAGE

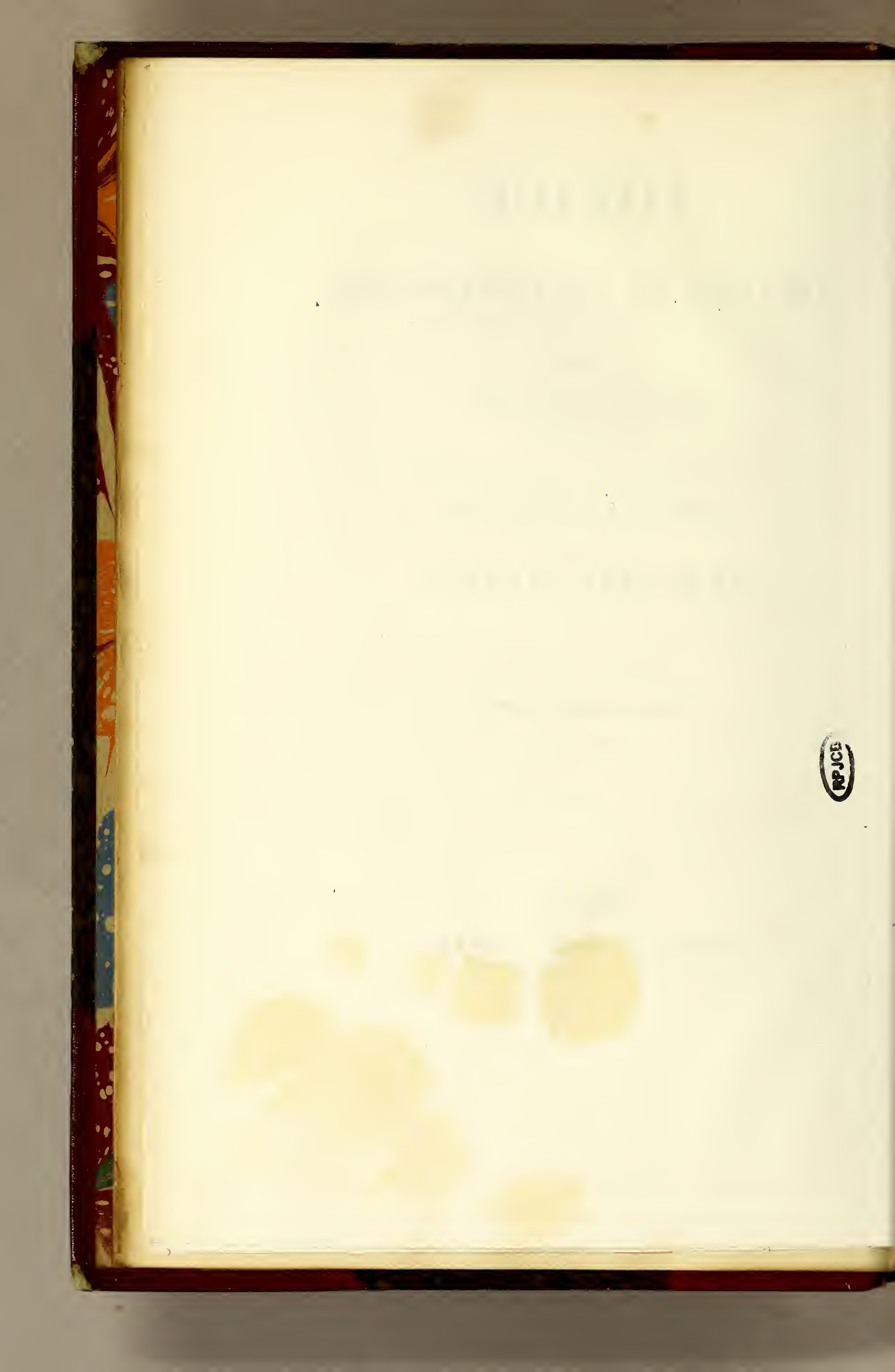
PAR M. EUGÈNE ROBERT.

TOME SECOND.

PARIS

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR
Librairie de la Société de Géographie, rue Hautefeuille, 21.

1850


RPJCB

AVANT-PROPOS.

Un jeune officier plein d'espérance, de la marine royale et militaire, M. Jules de Blosseville[1], chargé, en 1833, d'explorer la côte orientale du Groënland et d'y remplir une mission scientifique, avait cessé tout à coup de donner de ses nouvelles; depuis le mois d'août on n'en avait plus entendu parler : nul indice, nul renseignement n'avait pu être recueilli sur lui non plus que sur ses compagnons de voyage, et le navire *la Lilloise*, qu'il montait.

En 1834, la canonnière-brig *la Bordelaise*,

[1] Nous mettons à la suite de cet avant-propos une courte notice sur M. de Blosseville.

commandée par M. Dutaillis, lieutenant de vaisseau, fut envoyée de Dunkerque en Islande, à la recherche de M. de Blosseville, et revint, après une laborieuse navigation, sans rien avoir appris sur le sort de cet infortuné navigateur.

Décidé à renouveler l'année suivante les mêmes tentatives, non-seulement sur la côte occidentale de l'Islande, où l'on supposait que *la Lilloise* avait fait naufrage, mais même, dans le cas contraire, jusqu'aux établissements danois du Groënland, là où l'équipage, recueilli par les Esquimaux, aurait pu avoir été conduit, M. Duperré, ministre de la marine, expédia la corvette *la Recherche* dans ces parages; ajoutons que, sur la proposition de M. François Arago, la Chambre des députés avait voté de fortes primes aux marins qui ramèneraient tout ou partie de l'équipage de *la Lilloise,* ou qui ne feraient même qu'indiquer d'une manière certaine la perte de ce bâtiment.

Le navire chargé d'accomplir une tâche si honorable, devait en outre déposer en Islande deux naturalistes, MM. Paul Gaimard et Eugène Robert, chargés, le premier, indépendamment de ses fonctions de premier chirurgien de l'expédition, d'explorer l'île principalement sous le rapport zoologique, médical et statistique; et le second, sous celui de la géologie, de la minéralogie et de la botanique.

MM. Gaimard et Robert s'étaient en outre proposé, en parcourant les côtes de l'Islande et en visitant les comptoirs danois, de ne rien négliger pour obtenir tous les indices de nature à jeter quelque jour sur la disparition de *la Lilloise;* leur intention, une fois débarqués à Reykiavik, capitale de l'île, était alors de se diriger vers l'ouest et de pousser jusqu'au cap Nord, pendant que *la Recherche*, de son côté, relâcherait dans les principaux ports de la côte occidentale et irait terminer, s'il y avait lieu, son exploration au Groënland. Ce bâtiment devait ensuite, avant d'opérer son retour en France, repasser en Islande pour y prendre les deux naturalistes qu'il y aurait laissés.

De retour à Cherbourg sans avoir malheureusement rien recueilli sur le sort de *la Lilloise,* ni pu aborder au Groënland à cause des glaces flottantes, la corvette laissa sortir de ses flancs des collections considérables d'objets d'histoire naturelle, notamment en produits volcaniques, recueillies par les naturalistes de l'expédition.

Frappé des résultats scientifiques obtenus dans une campagne aussi courte, l'amiral Duperré, autant pour faire une nouvelle tentative sur les côtes du Groënland en faveur de *la Lilloise* que dans l'intérêt de la science, résolut d'envoyer l'année suivante, sur les mêmes lieux, une com-

mission à la fois scientifique, littéraire et artistique.

Cependant, entre ces deux campagnes, la corvette *la Recherche* devait faire la connaissance des mers chaudes et fut envoyée aux Colonies. M. Robert ayant obtenu, sur la demande de M. Gaimard, la faveur d'y être embarqué, profita de ce voyage intéressant pour rapporter dans la même année, et à un court intervalle de temps l'un de l'autre, des points de comparaison entre les deux extrêmes de température et de végétation de notre globe.

Le second voyage de la corvette dans le nord, bien qu'elle atteignît cette fois le Groënland, ne fut pas plus heureux que le premier en ce qui concerne *la Lilloise;* les Esquimaux parurent encore en savoir moins que les habitants de la côte occidentale de l'Islande; mais sous les autres rapports scientifique, littéraire, etc., la commission avait répondu à l'attente du ministre, qui ordonna la publication de tous les matériaux recueillis dans les deux explorations.

La relation qui va suivre n'est donc pas autre chose qu'un journal tenu par un voyâgeur naturaliste, depuis le départ de la corvette *la Recherche* du port de Cherbourg pour l'Islande, jusqu'à son retour à la fin de la deuxième campagne : c'est un journal dans lequel ont été enregistrées, telles

qu'elles se sont présentées successivement, toutes les observations pouvant offrir quelque intérêt sur les mœurs, les usages, la météorologie, l'histoire naturelle, etc.; elles paraîtront sans doute décousues et bien incomplètes, mais c'est précisément parce qu'on a déjà tant écrit sur le nord, que l'auteur a tâché d'éviter autant que possible les chemins battus; et s'il a été quelquefois obligé de les suivre, il en a profité pour donner plus de force et d'originalité à ses propres observations; au risque de paraître puéril, il a cru devoir entrer dans une foule de détails d'intérieur et de la vie privée qui lui ont paru avoir été négligés par les voyageurs qui l'ont précédé, plutôt que de raconter les scènes émouvantes auxquelles ont donné lieu les éruptions des volcans et les calamités de toutes sortes dont l'Islande n'a cessé d'être affligée, et qui sont consignées partout. Au reste, M. Robert n'avait jamais eu la pensée, lorsqu'il prit les simples notes qu'on va lire, de les faire servir à un travail sérieux sur l'histoire de l'Islande, et même sur ses productions naturelles; il n'était venu dans cette contrée que d'après les conseils d'un de nos plus célèbres naturalistes[1], qui avait été convié à s'y rendre, et pour y faire des collections géologiques et botaniques.

[1] M. Constant Prevost, membre de l'Institut.

En l'absence donc de la personne qui devait primitivement remplir la tâche délicate d'historien du voyage, et qui eût pu seule y apporter toutes les qualités nécessaires, le ministre de la marine a chargé M. Robert, docteur en médecine, de s'en acquitter; de tous les membres de l'expédition, ce naturaliste ayant eu l'avantage d'avoir accompagné M. Gaimard dans les deux campagnes de *la Recherche* en Islande, il était tout naturel que M. de Tracy, sur la proposition de M. Cazeaux, conservateur des cartes et plans de la marine, prît cette détermination.

Enfin, si M. Robert, dans l'œuvre qu'il a entreprise, pèche par la forme, il espère du moins qu'on lui saura gré d'avoir écrit avec la plus scrupuleuse vérité tout ce qui concerne la double expédition de *la Recherche*, et d'avoir mis beaucoup d'impartialité en parlant des personnes; en un mot, il croira avoir atteint son but et se trouvera suffisamment récompensé, si, à l'agrément du style près, on lui accorde la fidélité dans sa narration.

NOTICE

SUR

JULES DE BLOSSEVILLE.

—

Né à Rouen, d'une famille qui a fourni à l'armée des généraux et à la marine des officiers supérieurs distingués, Jules Porret de Blosseville fut initié de bonne heure à la carrière maritime par son père et son oncle, tous les deux capitaines de vaisseau; il avait un frère, M. Ernest de Blosseville, qui, plus âgé que lui, se destina aux fonctions administratives, où il s'est avantageusement fait connaître par un travail [1] que l'Institut couronna.

Il fit sa première campagne sur la corvette *la Coquille*,

[1] *Histoire des colonies pénales des Anglais à la Nouvelle-Galles du Sud.*

commandée par M. Duperrey, pour un voyage de circumnavigation. Durant les trois années que ce bâtiment mit à parcourir les parages les moins fréquentés du globe, il montra jusqu'où l'intelligence du métier, la hardiesse du coup d'œil, les connaissances pratiques et une heureuse aptitude pouvaient conduire un marin. « Hardi et aventureux, il était toujours un des premiers à s'élancer au milieu des sauvages, » dit M. Lesson, son compagnon de voyage, auquel nous empruntons ces citations[1], « à les accompagner seul, souvent sans armes, dans leurs pirogues et dans leurs villages. Que de fois il est resté plusieurs jours à leur merci, loin du bord et de toute protection ! Sa confiance ou plutôt sa témérité n'a jamais été trompée, tant son coup d'œil jugeait avec sagacité du degré de confiance qu'il devait accorder à ces hommes. Seul, dans des pirogues de sauvage, avec une boussole de poche, un léger plomb de sonde maniable, un compas portatif et son sextant, il levait le plan des côtes, sondait les havres, et enrichissait l'expédition de travaux qu'une susceptibilité inquiète ne lui aurait pas permis de faire avec les embarcations du vaisseau. C'est ainsi qu'il a levé les plans, aujourd'hui gravés, de l'île Maurua, de la grande baie des Iles, etc., etc., travaux aussi consciencieux que remarquables. Jules de Blosseville se livrait avec passion à la récolte des objets d'histoire naturelle, qu'il remettait aussitôt à ceux chargés de les rassembler dans l'intérêt de la mission. Dans le cou-

[1] *La France maritime*, tome IV, page 27.

rant de la campagne, M. de Blosseville reçut sa promotion de lieutenant de frégate à l'ancienneté.

« Le séjour de la capitale ne pouvait convenir à un esprit actif comme celui de cet officier; il chercha l'occasion de faire une longue campagne, et obtint cette faveur sur la gabare *la Chevrette*, destinée pour les mers de la Chine. Dans ce voyage, M. de Blosseville se multiplia : chargé par M. Arago de faire des observations de magnétisme terrestre, il y ajouta des sondes à de grandes profondeurs et une étude des courants. Il peignit et décrivit même des animaux marins. En un mot, dans cette campagne, il eut la plus grande part dans les travaux qui furent soumis à l'Institut et sanctionnés dans plusieurs rapports faits à cette illustre compagnie. Il resta ensuite trois ou quatre ans sur un brig de guerre dans l'Archipel, à la suite desquels il fut promu au grade de lieutenant de vaisseau et nommé chevalier de la Légion d'honneur.

« Laborieux par zèle, par habitude et par goût, M. Jules de Blosseville, » dit M. Duperrey[1], « après s'être distingué de la manière la plus honorable dans plusieurs expéditions scientifiques, notamment dans le voyage autour du monde, que nous fîmes ensemble sur la corvette *la Coquille*, conçut le projet de diriger ses excursions dans les régions glaciales de l'hémisphère nord, où l'activité de son esprit et la variété de ses connaissances lui promettaient de nouveaux succès.

[1] *Voyage en Islande et au Groënland*, physique par M. Lottin, IIe partie, page 376.

« Ce projet, conçu dans l'intérêt de la géographie, de la physique et de l'histoire naturelle, science que M. de Blosseville aimait et cultivait avec ardeur, fut présenté au ministère vers la fin de l'année 1832 ; mais les événements qui agitaient encore la France par suite de la révolution de 1830, ne permirent pas au gouvernement d'appliquer les fonds de la marine à une semblable entreprise. Tout ce qu'on put faire à cette époque fut de charger M. de Blosseville de la surveillance de nos pêcheurs en Islande, et de l'autoriser à faire en même temps, mais avec prudence, quelques tentatives vers les côtes les plus voisines du Groënland. On lui confia, pour cet effet, le commandement du brig *la Lilloise*, qu'il arma à Rochefort, et conduisit immédiatement à Dunkerque, d'où il fit voile pour sa destination, dans les premiers jours de juillet 1833.

« Un mois s'était à peine écoulé que déjà nous étions destinés à ne plus recevoir de nouvelles de *la Lilloise*. La dernière lettre que je dois à l'amitié de M. de Blosseville est celle que, par prévoyance, il accompagna d'observations magnétiques. Elle est datée de la côte nord d'Islande, 5 août 1833.

« A cette époque, M. de Blosseville venait de faire une tentative vers les terres du Groënland, dont il était parvenu à apercevoir quelques points, après s'être courageusement avancé dans l'intérieur de la bande de glaces qui rendent ces terres inabordables[1]. Des avaries, occa-

[1] « Les glaces sont impénétrables, » disait-il dans une de ses dernières lettres à la date du 19 juillet, « et c'est sans danger, en me tenant en

sionnées par le mauvais temps et surtout par la hauteur disproportionnée de la mâture de *la Lilloise*, l'avaient obligé à relâcher à Vopna-Fiördur, d'où il repartait dans l'espoir de trouver les glaces plus divisées, et, selon lui, plus favorables à ses recherches.

« Cette seconde tentative a malheureusement fixé le terme de la glorieuse entreprise de notre jeune compatriote. Un voile impénétrable nous dérobe *la Lilloise* depuis qu'elle a fait route des côtes occidentales de l'Islande. »

Nous sera-t-il cependant permis d'en soulever un coin, en ajoutant aux détails que nous avons empruntés sur la carrière de M. de Blosseville, que l'apparition, le 25 août 1835, d'un brig ayant un nid de corbeau à la tête de son mât de misaine, et battu par la tempête à quelque distance de la pointe de Staalbierg; que cette apparition, disons-nous, signalée par le capitaine du navire de pêche *la Gabrielle*, et qui semble devoir se rapporter au brig *la Lilloise,* supposé alors avoir dû se trouver dans ces parages, peut faire tirer cette triste conclusion, que ce navire s'est perdu corps et biens?

dehors d'elles comme sur une côte, que j'espère terminer d'ici à vingt jours ma reconnaissance. » Il se louait beaucoup de ses officiers, de son pilote Defrance et de tout son équipage; il reconnaissait à son navire de bonnes qualités pour le genre de la navigation périlleuse qu'il avait entreprise. *La France maritime*, tome II, p. 183. E. R.

PREMIER VOYAGE

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Paris. — Caen. — Lapeyrouse. — Cherbourg. — Autorités maritimes. — Port militaire. — Montagne du Roule. — Géologie. — Frégate américaine. — Corvette *la Recherche*, état-major et équipage. — Végétation. — Neige sur les côtes du Calvados. — Départ pour l'Islande. — Traversée. — Arrivée à Reykiavik. — Autorités civiles. — Aspect général du pays. — Météorologie. — Habitations. — Vêtements. — État sanitaire. — Police. — Mœurs et usages divers. — Cérémonie religieuse. — Évêque d'Islande. — Départ de *la Recherche* pour le golfe de Breyda-Fiördur. — MM. Gaimard et Robert restés à terre. — Excursion dans la presqu'île de Seltjarnarnes. — Histoire naturelle. — Eaux thermales de Laugarnes. — Pêche de la morue. — Naufrage du sloop *l'Harmonie*. — Hafnar-Fiôrdur. — Videy, son imprimerie. — Eiders. — École de Bessastadir.

Le départ de l'expédition devant avoir lieu du port de Cherbourg vers la fin d'avril, M. Paul Gaimard et moi, nous quittâmes Paris, le 21 du même mois; nous emportions les vœux du frère de M. de Blosseville qui se trouvait dans la cour des Grandes Messageries au

moment de monter en voiture. Cinq de nos parents et amis avaient formé le projet de nous accompagner jusqu'à Cherbourg ; mais par une triste et singulière coïncidence qui mérite d'être rapportée, MM. Bonafous de Turin, Charles et Alexandre Courcier et E. de Verneuil en furent empêchés par la nouvelle de la mort inopinée, les trois premiers, chacun d'une sœur, et le quatrième, qui avait même témoigné le désir de venir en Islande, celle d'un frère ; M. Saint-Aubin Bazard, mon beau-frère, put seul venir avec nous et rester à Cherbourg jusqu'au moment de l'embarquement.

Forcés de nous arrêter quelques heures à Caen pour changer de voiture, nous les mîmes à profit en allant visiter les musées de cette ville ; MM. de Caumont, de Magneville et Lesauvages, médecin en chef de l'hôpital militaire, mirent beaucoup d'empressement à nous montrer ce qu'ils renfermaient de plus curieux ; parmi les choses intéressantes que renferme le cabinet d'histoire naturelle, nous remarquâmes une pièce de canon et quelques autres objets provenant du naufrage de Lapeyrouse et donnés par M. Dumont d'Urville, dont le nom rappelle aussi une fin si malheureuse : la vue de ces tristes souvenirs recueillis sous les yeux mêmes de M. Gaimard par l'équipage de *l'Astrolabe* au milieu des récifs de l'île Vanikoro, était bien propre, au moment de nous rendre en Islande, dans le but principal d'acquérir des preuves manifestes d'un naufrage non moins cruel, à exciter notre ardeur. Ce ne fut pas également sans intérêt et comme un avant-

coureur des recherches zoologiques auxquelles nous allions bientôt nous livrer dans les contrées du Nord, que nous vîmes dans le même musée, un eider, une jeune outarde, un cormoran et quelques autres oiseaux propres à l'Islande et au Groënland, qui étaient venus se faire tuer sur les côtes du Calvados.

Avant d'arriver à Cherbourg, la route passe au pied d'une petite montagne du sommet de laquelle on jouit d'une vue magnifique, soit qu'on porte ses yeux sur la mer, soit qu'on les dirige vers la campagne ; les plus jolis vallons, les accidents de terrain les plus variés viennent charmer les regards : au loin, la digue, ce travail de géant, la rade, le port militaire, le port marchand, les chantiers de construction, la ville de Cherbourg, les forts ; tout cela se déroule comme un vaste panorama dont le lointain n'a d'autres bornes, que l'horizon de la vaste mer sillonnée, de temps à autre, par quelques navires aux blanches voiles.

Aussitôt notre arrivée à Cherbourg, nous nous rendîmes chez le préfet maritime, M. Lemarran, puis chez le directeur du port militaire, M. Lamarche, et nous ne tardâmes pas à être en rapport avec M. Tréhouart, capitaine de la corvette *la Recherche*, qui était déjà en rade et prête à lever l'ancre.

Nous employâmes le temps qui nous restait encore, à visiter le port militaire dont les magnifiques bassins ont été creusés à même le roc comme des auges et dans l'un desquels on achevait l'armement du *Jupiter*, vaisseau de ligne de quatre-vingt-dix canons, lancé depuis un an seulement, tandis que *le Friedland*, tour à tour

nommé *l'Inflexible, le Roi de Rome* et *le Duc de Bordeaux,* devait attendre encore quelques années avant de glisser sur sa fausse quille pour aller le remplacer dans le même bassin. Entre ces deux colosses, se montrait modestement la frégate *la Calypso*, fortement endommagée dans sa coque par l'abordage d'un vaisseau de ligne anglais, et qu'on était parvenu, exemple unique en ce genre, au moyen de seize cabestans, à haler hors de l'eau pour la remettre en chantier.

M. Lamarche, savant distingué, qui s'occupe avec ardeur d'observations sur la météorologie et le magnétisme terrestre, apprenant que je devais me livrer principalement à la géologie en Islande, ne voulut pas nous laisser embarquer sans nous avoir conduits auparavant à la montagne du Roule, qui domine Cherbourg à l'est, et où l'on peut voir un des exemples les plus remarquables de redressement de terrain : en effet, elle se compose de couches alternantes de quartzite et de leptinite qui, après avoir couru horizontalement, se relèvent tout à coup et semblent se replier sur elles-mêmes, comme les feuillets d'un livre qu'on chercherait à rapprocher de la couture. C'est des flancs de cette petite montagne, couronnée par un fort, et déjà profondément entamés, qu'on extrait depuis longtemps les matériaux nécessaires à la construction de l'immense digue qui défend la rade et d'une petite île factice située devant l'île Pelée : les fragments qu'on en obtient à l'aide de la mine, sont chargés sur des wagons traînés par des chevaux qui les conduisent au moyen d'un railway, jusqu'au bord de la mer; là,

une ingénieuse machine enlève les caisses qui renferment les pierres, pour les verser dans les gabares destinées à achever leur transport. La même roche, à cause de sa grande dureté, sert aussi à paver la ville.

Nous visitâmes ensuite, à l'entrée de la pittoresque vallée de Quincampoix, deux grandes carrières, l'une de phyllade et l'autre de stéaschiste, d'où l'on extrait toutes les pierres destinées aux constructions des maisons de Cherbourg et qui, par leurs veines de différentes couleurs, leur donnent l'aspect de maisons de marbre ; divisées en feuillets, on s'en sert aussi en guise d'ardoises pour couvrir les toits ; en se délitant, les phyllades laissent suinter de l'eau qui entretient la végétation d'une jolie plante grasse, le nombril-de-Vénus (*Umbilicus pendulinus*), très-commune dans les environs de Cherbourg.

Suivant M. Lamarche, le fond de la rade appartiendrait au stéaschiste et serait par conséquent tenu constamment dans un état d'inégalité, par suite de l'action de la mer, qui, en détruisant la partie feuilletée de la roche, laisserait en relief les noyaux quartzeux ovoïdes qu'elle renferme.

Pendant que nous dissertions sur la géologie, des salves d'artillerie annoncèrent l'arrivée sur rade, d'un bâtiment de guerre étranger; c'était la frégate américaine, commodore Elliot, qui venait de jeter l'ancre pour prendre de l'eau dont elle avait besoin. Les officiers de *la Recherche,* pris au dépourvu, rendirent le salut qu'ils avaient reçu, en faisant eux-mêmes l'office de canonniers.

Ce bâtiment, ainsi baptisé *la Recherche,* à cause du but du voyage qu'il allait entreprendre, était tout neuf et sortait des chantiers de Cherbourg ; il était à son coup d'essai, extrêmement solide et doublé en cuivre ; sa batterie à découvert ou à barbette, se composait seulement de quatre caronades de dix-huit, quoiqu'il eût dû en avoir dix et quatre canons. Dans chaque coin de la salle d'armes, indépendamment de mousquetons, de pistolets, de sabres et de haches d'abordage, se dressaient un pierrier et des espingoles ; enfin, il y avait pour neuf mois de vivres à bord et de nombreux objets de rechange, destinés à parer à tous les événements.

L'état-major se composait du capitaine commandant, M. Tréhouart, lieutenant de vaisseau [1], d'un second, M. Mathias ; de trois autres officiers, MM. Malmanche, Méquet et Troudet ; d'un commissaire de marine, M. Bredvillois ; et de deux chirurgiens, MM. Gaimard en premier, et Leguillou, en second. L'équipage, au nombre de soixante-seize hommes, avait été en grande partie recruté à

[1] L'avancement rapide de cet officier, aujourd'hui contre-amiral, est dû à l'un des plus brillants faits d'armes dont puisse s'honorer la marine française ; nous voulons parler de l'attaque des batteries et du barrage de l'Obligado dans la grande rivière Parana défendus par Rosas et les troupes de la république argentine. M. Tréhouart, alors capitaine de vaisseau, eut son navire le brick *le San-Martin*, devenu, au dire même des Anglais qui secondaient cette affaire, le point de mire de l'ennemi, criblé de projectiles ; le gréement fut haché ; les mâts presque entièrement coupés (le grand mât avait reçu à lui seul, onze boulets) ; sur cent hommes qui composaient son équipage, douze avaient été tués, quatorze étaient grièvement blessés y compris tous ses officiers.

Avant cette action d'éclat, la corvette *la Blonde* avait accompli de 1841 à 1843 sous les ordres du même officier de marine qui n'était que capi-

Boulogne-sur-mer et à Dunkerque, parmi les meilleurs marins habitués à se livrer à la pêche de la morue sur les côtes d'Islande; le capitaine qui les avait choisis lui-même, plein de sollicitude pour la santé des matelots exposés à faire une rude campagne au milieu des glaces polaires et des brumes qui règnent presque constamment dans ces parages, eut soin de leur faire prendre de grandes bottes de pêcheurs et de les revêtir d'amples cabans à capuchon; on y joignit même des gants en drap; nous adoptâmes nous-mêmes, plus tard, ce costume qui nous fut d'un grand secours à terre.

Devant aller visiter une grande île située à l'extrémité septentrionale de l'Europe, une terre où croissent à peine quelques chétifs bouleaux, où nous devions trouver la végétation encore engourdie, il n'était pas sans intérêt pour les observations ultérieures de botanique, d'avoir quelques points de comparaison avec notre climat. Déjà, en quittant Paris, nous avions laissé les marronniers en pleine fleur dans le jardin

taine de corvette, des travaux importants, notamment en hydrographie, dans les mers de l'Inde.

En 1849, M. Tréhouart montait la frégate à vapeur *le Labrador* faisant partie de la flotte commandée par l'amiral Baudin dans la Méditerranée; chargé de soutenir la descente de l'armée française qui se rendait en Italie pour l'expédition de Rome, il contribua beaucoup, par l'imposante attitude qu'il sut prendre, à la reddition, sans effusion de sang, de Civita Vecchia où les troupes devaient débarquer. Il fut promu à cette occasion au grade de commandeur dans l'ordre national de la Légion d'honneur.

M. François-Thomas Tréhouart, qui compte encore parmi ses trente années de service, le commandement d'une division de la flotte de la Méditerranée sous les ordres supérieurs du prince de Joinville, est né à Épiniac (Ile-et-Vilaine) le 27 avril 1798.

des Tuileries; mais à Cherbourg, qui est, comme on sait, privilégié sous le rapport de la douceur ou plutôt de l'égalité de température, par suite de la disposition avancée du cap de la Hogue dans la Manche, considérée comme un réservoir inépuisable de calorique, la fructification de certaines plantes était déjà avancée : là, des pois de hauteur d'homme avaient déjà, dans le jardin de M. Bonissent, des cosses de la longueur de $0^{m},027$; des figuiers dont le tronc n'avait pas moins de $0^{m},271$ à $0^{m},325$ de diamètre, ayant en attendant la feuillaison, le port de grands noyers, passaient habituellement l'hiver sans aucune espèce d'abri contre le froid; des lauriers d'Apollon, gros comme la cuisse, formaient de l'ombrage par leur tête extrêmement touffue; des myrtes étaient en pleine terre depuis peut-être deux siècles; un héliotrope dont le tronc était gros comme un manche à balai, étalait le long d'un mur où il était palissé, des rameaux de $2^{m},924$ à $3^{m},248$ de longueur et encore avait-il fallu l'élaguer pour l'empêcher de faire périr un beau pêcher qui réclamait sa part d'exposition au soleil; des grenadiers à fruits garnissaient des espaliers; on nous a cité même des orangers tout à fait acclimatés dans les environs de Cherbourg; enfin, dans une autre propriété située au pied de la montagne du Roule, nous avons vu des hortensias former des touffes énormes de $2^{m},924$ à $3^{m},248$ de hauteur à côté de *magnolia grandiflora* et de grandes bruyères du Cap de toute beauté.

A voir cette riche végétation représentée par des

végétaux qui ne prospèrent à Paris qu'à l'aide de serres tempérées, ou des plus grands soins lorsqu'on les laisse en pleine terre, nous aurions pu nous croire sur les bords de la Méditerranée, dans les îles d'Hyères, si, le 27 au matin, jour fixé pour notre départ, nous n'avions vu à notre réveil, que les navires du port marchand devant lequel se trouvait l'hôtel de Londres où nous étions descendus, étaient tout couverts de neige ; les collines sur lesquelles nous nous étions promenés la veille par un si beau soleil, au milieu des ajoncs en fleur, avaient vu disparaître leur verte parure sous une couche de neige épaisse de plus de $0^{m},162$, tant il en était tombé abondamment dans la nuit.

Après avoir embrassé nos amis, nous descendîmes, M. Gaimard et moi, dans le canot amarré au quai du port marchand, et à neuf heures et demie, la corvette appareillait pour cingler vers le nord, en passant par l'ouest de l'Angleterre, à cause de la direction des vents. Nos regards restèrent instinctivement fixés vers la France tant que nous pûmes apercevoir ses côtes, qui, jusque vers le milieu du jour, restèrent blanchies par la neige. Nous emportions une image anticipée de celles où nous comptions prochainement aborder !

Le 28, au matin, nous laissions à bâbord l'île d'Aurigny. Quoique la mer fût houleuse, on reconnut avec plaisir que, pour un navire qui n'avait pas encore navigué, la corvette marchait bien, qu'elle roulait facilement, suivant l'expression consacrée : nous filions de sept à huit nœuds; on atteignit même un

nœud de plus vers midi, que nous étions à la hauteur du cap Lizard, dans le comté de Cornwall, en Angleterre; quelques grains se firent sentir.

Le lendemain, la mer fut encore plus agitée; nous estimâmes être dans le voisinage des îles Sorlingues, à en juger par les oiseaux que nous rencontrions et qui habitent seulement et en grand nombre les rochers de ce petit archipel; la mer fut assez grosse durant toute la journée pour que l'on jugeât prudent de carguer la grande voile et celle d'artimon; l'ancre de bâbord, qui n'était pas suffisamment assujettie, faillit être enlevée par les lames; même temps jusqu'au 30 au soir, que nous fûmes par le travers de la côte méridionale de l'Irlande; enfin le vent se calma et le mal de mer, qui s'était déjà emparé de quelques-uns d'entre nous, se dissipa comme par enchantement; on pouvait déjà, par 52° de latitude nord, voir le soleil se coucher une heure plus tard qu'à Cherbourg et un quart d'heure en sus pour Paris.

Le 1er mai, à l'occasion de la fête du roi, on donna une double ration à l'équipage.

Le temps était devenu magnifique; nous filions si lentement (trois nœuds) deux jours après, que nous abandonnâmes un filet d'étamine dans le sillage du bâtiment, pour pêcher des animaux mous, tels que des bifores; un nœud de plus, nous n'eussions pu nous livrer à cette pêche délicate. Pendant ce temps-là, M. Leguillou expérimentait le magnétisme animal et parvenait à endormir le domestique de M. Gaimard, ainsi que le mousse de M. Mathias; ce dernier fit des

réponses d'une lucidité remarquable, mais quand on lui eut demandé s'il pouvait lire dans un livre qu'on lui tenait ouvert devant ses yeux bandés consciencieusement, il répondit qu'il n'y voyait goutte.

Le temps se maintint au beau jusqu'au 4 mai au soir, que la mer devint très-houleuse; on était alors par 56° de latitude nord ou par le travers des îles Féroë.

Le 5 au matin, la mer étant devenue fort grosse, on fut obligé de mettre à la cape en carguant toutes les voiles à l'exception du grand hunier; on descendit même, pour les alléger, les vergues carguées du grand mât et de celui d'artimon; des merlins et des haches furent apprêtés, les uns pour enfoncer les sabords, dans le cas où des lames trop fortes viendraient à inonder le pont; les autres, pour couper les mâts si la nécessité s'en faisait sentir; nous avions alors le vent contraire et nous courions au plus près, filant seulement deux nœuds.

Pour le passager qui, dans une tempête semblable, se trouve la première fois au milieu de l'Océan et que le mal de mer n'empêche pas de se placer en observateur sur la dunette du navire devenu le jouet des éléments, ce doit être un bien sublime spectacle; et cependant, rien n'est plus rétréci que l'horizon qui l'environne : l'eau et le ciel ne font pour ainsi dire plus qu'un. L'immensité a disparu, c'est une image du chaos; mais le sifflement des cordages, le mugissement des collines d'eau qui, dans leur passage précipité le long du bord, semblent courir les unes après

les autres pour se dépasser, et dont la crête écumante darde sans cesse une poussière humide, remplissent l'âme d'une religieuse émotion.

Nous commencions à voir beaucoup d'oiseaux de mer voler autour de nous, surtout le soir, ce qui annonçait le voisinage de la terre vers laquelle nous nous dirigions.

Depuis notre départ, la température des eaux de l'Océan s'était beaucoup rapprochée de celle de l'air et variait entre 8 et 10° centigrades; le 6 au soir la coïncidence (8°) était parfaite.

Nous avions déjà essuyé assez de mauvais temps en approchant des côtes d'Islande, pour remarquer que la mer grossissait promptement quand l'atmosphère devenait brumeuse, et tombait presque immédiatement lorsqu'elle s'éclaircissait.

Plus nous avancions vers le nord, plus les jours augmentaient; mais nous ne pouvions en dire autant de la température : n'ayant plus que 6° centigrades au-dessus de 0°, nous éprouvâmes le besoin d'avoir du feu ; l'humidité n'était pas moins forte : l'hygromètre de Daniel qui avait marqué 6° en partant de France, n'en donnait plus que 2. Nous étions alors le 7, à douze lieues environ des côtes que l'on cherchait et dans les parages de l'île Stromoë qui, après avoir surgi de l'Océan en 1783, n'a pas tardé à y rentrer en laissant à sa place un bas-fond dangereux, comme l'a fait depuis l'île Julia dans la Méditerranée ; les oiseaux de mer étaient devenus très-nombreux.

Enfin le même jour, sur les neuf heures du soir, la

terre fut signalée au nord : elle nous apparut séparée en deux parties qui formaient deux points blancs à l'horizon ; on mit en panne en attendant le jour.

Ayant été jetés fort à l'est pendant la nuit, on n'avait plus l'Islande en vue le matin du jour suivant ; ce n'est que quelques heures après, sur les sept heures, qu'on reconnut les îles Vestmannaeyar[1], à quatre lieues environ de distance de nous ; le cap Dyrhólar (*Portland*) appartenant à la terre ferme et presque entièrement couvert de neige, se dressait derrière elles comme une immense muraille, au-dessus de laquelle, en troisième plan, et tout à fait dans le lointain, dominait la cime éclatante de blancheur du mont Hekla.

Nous commençâmes à rencontrer des bâtiments pêcheurs et le premier qu'on héla, fut *la Rosalie* de Dunkerque, pour lui offrir des secours dans le cas où il en aurait eu besoin et lui demander des renseignements sur les navires qui pouvaient se trouver dans l'est de l'île, là, où M. le capitaine Tréhouart avant de relâcher à Reykiavik, avait en vain cherché toute la journée à se rendre. Nous fûmes obligés de prendre le large et de louvoyer toute la nuit, durant laquelle le tangage fut tellement fort que l'on craignit plusieurs fois de voir le beaupré se rompre.

Tant que nous fûmes en vue du cap Dyrhólar, le thermomètre se tint presque toujours à 3° $\frac{1}{2}$ minima

[1] Pluriel de Vestmannaey (île des hommes de l'est).
Nous avons suivi aussi scrupuleusement que possible l'orthographe islandaise pour tous les noms propres et de lieux contenus dans notre relation.

de chaleur; nous dûmes attribuer ce grand abaissement de température au passage du vent sur les montagnes couvertes de neige qui avoisinent le cap et même de celles de l'intérieur du pays.

Sur les deux heures, dans l'après-midi du 9, le ciel étant parfaitement pur, il s'éleva de tous les points de l'horizon une brume d'un blanc jaunâtre ; nul doute que ce ne fût une de ces brusques condensations des molécules aqueuses de l'atmosphère propres à ces mers du Nord dont parle Strabon sur le rapport de Pythéas, et qui firent croire pendant longtemps, aux premiers explorateurs des pays septentrionaux, à une barrière infranchissable, quoique impalpable, mais composée de terre, d'air et d'eau.

Le même jour, à huit heures du soir, le thermomètre descendit encore un peu, jusqu'à 3° plus 0°, un degré de moins qu'à la surface de la mer; le temps n'était qu'une succession de rafales et d'accalmies. Le 10, à neuf heures du matin, la mer étant devenue fort calme, M. Méquet laissa descendre jusqu'à cinquante brasses, un thermométrographe de Bunten, renfermé dans un étui en cuivre et à parois épaisses; ayant laissé cet instrument séjourner quelque temps à cette grande profondeur, il l'en retira et trouva qu'il accusait une température de 2° plus 0°, soit deux dégrés au-dessous de celle de la surface de l'eau qui était alors de 4° $\frac{1}{2}$.

La journée passée en observations météorologiques, se termina par un magnifique coucher du soleil qui nous a paru aussi offrir quelque chose de particulier :

cet astre, un peu avant son immersion dans l'Océan, avait pris une forme ovale dont le grand axe était horizontal; un peu plus tard, il s'allongea en paraissant reposer comme un immense cachet sur la surface des eaux; enfin, vers le milieu de l'immersion apparente, il ressemblait à un dôme enflammé.

Ayant, le jour suivant, doublé le cap Reykianes, nous finîmes par entrer dans le golfe de Faxa-Fiördur et vînmes à dix heures du soir, le 11 mai, jeter l'ancre devant Reykiavik, au milieu de huit navires danois.

Nous avions quitté la France pendant que la neige couvrait les côtes du Calvados; nous devions arriver à notre destination par un temps à peu près semblable : il neigeait et faisait froid; mais ce qui n'était que passager, qu'accidentel là-bas, semblait ici être l'état normal; le pays devait naturellement être encore presque entièrement dans les frimas; il nous apparut ainsi; et n'eussent été les nombreux eiders déjà appariés qui traversaient la rade en tous sens, les oiseaux de mer qui faisaient entendre des cris d'amour, des petits souffleurs qui se poursuivaient dans les eaux du golfe, on aurait pu se croire en hiver.

Quoi qu'il en soit, nous allions donc débarquer dans cette grande île, qu'un petit nombre d'auteurs croient être la Thulé des anciens (*ultima Thule*), que le pirate Nadodd découvrit en 861, et quitta au plus vite en lui laissant le nom de Snæland (terre de neige); reconnue ensuite par le Suédois Gardar et le pirate norvégien Floki, ce dernier enchérissant sur son prédécesseur, l'appela Iceland (terre de glace) nom qu'elle

a fini par conserver. Dix ou douze ans après les premières tentatives pour l'habiter, Ingolf, autre pirate norvégien, y conduisit des colons et se fixa avec eux dans le golfe de Faxa-Fiördur, là même où nous allions mettre pied à terre.

Cependant, après avoir cherché de tous côtés la place de Reykiavik, nous avions entrevu sur un point de la côte un groupe de maisons (Atlas historique, pl. I, II et III), au-dessus duquel s'élevait le clocher d'une église : c'était la capitale de l'Islande depuis que Skalholt a été tout à fait abandonné. Le pilote que nous avions fait venir à bord en tirant deux coups de canon à notre entrée dans le golfe de Faxa-Fiördur, nous apprit que le fils du prince Christian Frédéric de Danemark [1] qui avait exploré l'Islande l'année précédente et passé l'hiver à Reykiavik, venait de retourner à Copenhague, accompagné du stiftamtmadur (grand bailli) M. Krieger. On s'apprêtait à saluer la place de vingt-un coups de canon, lorsque le gouverneur par intérim, M. Fitsen, nous fit prier par M. Méquet qui était allé le premier à terre, de nous en abstenir pour deux raisons : la première, parce qu'étant à court de poudre à Reykiavik, on ne pourrait répondre au salut de *la Recherche;* et la seconde, la plus plausible, parce que le bruit de la détonation pourrait effrayer les eiders et nuire à leurs couvées,

[1] Actuellement roi de Danemark sous le nom de Frédéric VII; son père qui avait succédé à Frédéric VI sous lequel eurent lieu les deux expéditions de *la Recherche* en Islande et au Groënland, régna sous le nom de Christian VIII.

dont on tire, comme nous le verrons plus loin, un si grand parti dans le pays. On convint donc de se saluer avec les pavillons respectifs et nous vîmes bientôt après avoir déployé le nôtre, une douzaine de drapeaux hissés tout le long du quai de Reykiavik.

MM. Tréhouart et Gaimard ne tardèrent pas à se rendre à terre et en ramenèrent pour dîner avec nous le sous-gouverneur dont nous venons de parler, ainsi qu'un Anglais, M. Dillon, parent du capitaine de ce nom qui a recueilli, comme on sait, des preuves authentiques du massacre de l'équipage des deux vaisseaux de Lapeyrouse; ce dernier, parlant assez bien le français, nous fut, à partir de ce moment, d'un très-grand secours pendant tout notre séjour à Reykiavik, où il mit le plus grand empressement à nous servir d'interprète. Privé de fruits verts depuis longtemps ou les connaissant à peine, toujours est-il qu'au dessert, la présence des pommes occasionna une grande surprise chez notre Islandais, M. Fitsen, surprise qu'il témoignait par sa maladresse à enlever comme nous la pelure de ce fruit.

A peine débarqués, nous nous mîmes à parcourir la ville, ce qui fut bientôt fait, son étendue n'égalant certainement pas celle d'un de nos grands villages de France; nous n'eûmes pas besoin non plus de recourir à un cicerone pour découvrir ses monuments et connaître leur destination; nous y vîmes deux sortes de maisons : les unes entièrement construites en bois de sapin préparés en Norvége; les autres faites avec quelques ais pourris, des pierres et souvent des gazons

seuls ou une espèce de tourbe. Les premières demeures assez élégantes et confortables, parfaitement alignées (Atlas pittoresque, pl. XIV), sur trois ou quatre rues qui se croisent à angle droit, appartiennent presque toutes à des commerçants danois; les secondes appelées *bœrs* (même Atlas, pl. VI, VII, XVII, et XVIII) qui sont plutôt des huttes en terre quelquefois lambrissées à l'intérieur, abritent tant bien que mal, dans les faubourgs, des Islandais livrés presque exclusivement à la pêche ; le nombre total des habitants peut former une population de sept à huit cents personnes [1]. Un temple protestant dont les quatre murs sont seulement en pierres crépies et badigeonnées, occupe le centre de la ville. Son intérieur, où l'on ne voit qu'un seul tableau au-dessus de l'autel, est d'une simplicité extrême et ne se fait tout au plus remarquer que par la distribution de ses bancs à compartiments formés par des cloisons élevées comme les stalles dans les cafés turcs; dans ses combles est établie la bibliothèque publique où se trouvent sept à huit mille volumes, réunis, en 1821, par les soins du célèbre archéologue Rafn, professeur à Copenhague. L'hôtel du Gouvernement est encore moins remarquable; ce n'est qu'une maison danoise plus spacieuse que les autres.

Le dernier monument dont il nous reste à dire un mot, et que nous allâmes visiter à quelques centaines de mètres à l'est de la ville, sur un petit monticule, est une tour carrée en pierres cimentées non crépies,

[1] D'après le dénombrement fait en 1815, il y avait huit cent quarante habitants à Reykiavik.

et qui est désignée sous le nom de Skola-Varda : construite par les élèves de Bessastadir, elle sert de belvédère ou d'observatoire aux habitants, la plupart négociants, qui, de sa plate-forme élevée, peuvent découvrir au large, par delà la presqu'île Seltjarnarnes, les navires qui leur apportent à chaque printemps des nouvelles et des denrées de la métropole.

La population islandaise proprement dite, sur laquelle nous porterons particulièrement notre attention dans le cours de cette relation, est ce qui nous a le plus frappés après l'aspect des habitations : elle nous a paru généralement malheureuse, si toutefois on peut appeler malheureuse une population accoutumée à son sort et qui ne connaît pas une situation meilleure ; telle fut du moins la première impression que nous éprouvâmes, ce qui n'empêche pas les individus le plus mal partagés à notre point de vue, de supporter leur condition avec fierté ; aussi les Islandais pauvres n'aiment-ils pas à laisser voir leur intérieur aux étrangers, et c'est les désobliger beaucoup que de vouloir y pénétrer sans leur consentement. Disons cependant que si notre curiosité a paru quelquefois les importuner, en revanche, ils ne se faisaient pas scrupule d'en exercer une grande à notre égard ; mais ils étaient chez eux. Réduits dans leur long hiver à un misérable chauffage et privés d'exercice au dehors, les femmes ont contracté, pendant qu'elles se livrent à la couture, l'habitude de se balancer constamment sur leurs bancs, tandis que les hommes

restent accroupis sur la couche domestique, afin d'entretenir la chaleur aux extrémités inférieures.

La plupart des pêcheurs islandais ne vivent que de poissons et encore n'en consomment-ils guère que les parties les moins substantielles, telles que les têtes de morues; ils réservent les corps qu'ils font sécher à l'air libre sur des pierres ou dans des séchoirs (hiallur) (Atlas hist., pl. XVII) établis exprès, pour les vendre aux Danois en échange de café et d'eau-de-vie; une tête du poisson que nous venons de citer constitue, qui le croirait! le repas de deux hommes; et encore sont-ce des provisions d'hiver, car dans la bonne saison, ils se feraient une sorte de scrupule d'y toucher.

Malgré l'ivresse dans laquelle paraissent souvent tomber une grande partie des Islandais de Reykiavik, la gaieté semble bannie de leur cœur; on ne les entend jamais rire; mais si quelques-uns d'entre eux ont le défaut de trop aimer le brœndeviin, ce que, du reste, ils ont de commun avec la basse classe de tant d'autres peuples qui se flattent d'être à la tête de la civilisation, ils rachètent ce défaut par une grande probité qui mérite d'être signalée : on couche dans la capitale de l'Islande avec les clefs sur les portes; jamais on ne les retire. Le crieur de nuit (vœgter en danois) qui veille toute la nuit en parcourant les rues, comme c'est l'usage dans toutes les villes du Danemark, n'a à s'occuper ici que de crier les heures, de faire connaître l'état du ciel, la direction et la force du vent et de signaler les incendies qui viendraient à éclater. Ceci nous amène à dire de suite ce que

nous avons appris touchant l'administration de la justice.

Le vol, et à plus forte raison le meurtre, sont pour ainsi dire inconnus en Islande; quand malheureusement un événement de ce genre arrive, le voleur ou le meurtrier n'est arrêté qu'après condamnation; jusque-là, tant qu'il n'est qu'en prévention, il est libre. Le bourreau, car on a cru désigner sous ce nom l'individu qui est chargé à Reykiavik d'appliquer les peines corporelles, n'inflige que le fouet; quoiqu'il ait une figure assez rébarbative, cet homme n'est guère, comme on voit, plus cruel que certains maîtres d'école. Dans le cas où la peine est capitale, c'est ordinairement un parent de la victime qui, moyennant un salaire, est chargé du terrible office de la décapitation par la hache[1]. Les incendiaires sont aussi condamnés à mort. Nous arrêterons dans un autre chapitre nos lecteurs au bord d'un gouffre dans lequel, autrefois, la femme adultère était précipitée pour ne plus reparaître à la lumière; mais si les lois islandaises se sont adoucies en faveur de la femme qui a souillé le lit conjugal, elles sont venues en aide à celle qui, libre de son cœur, s'est laissé séduire : s'il est reconnu qu'un Islandais ou un étranger a rendu enceinte une femme ou une fille du pays, le séducteur, c'est du moins ce qui nous a été assuré par une autorité du pays, est tenu d'assurer tous les ans cinquante francs à la mère jusqu'à ce que l'enfant puisse s'établir; et dans le cas

[1] On ne compte, depuis un temps infini, que cinq exécutions capitales en Islande.

où l'étranger viendrait à retourner dans sa patrie avant l'expiration des seize années, terme fixé par la loi pour la contrainte par corps, on a soin de faire toucher chez lui la rente annuelle. Qu'il y a loin de cette paternelle mesure, adoptée dans tout le Nord, et dont l'un des principaux effets moraux a pour résultat d'engager une malheureuse femme à élever le fruit d'un moment d'erreur, au lieu souvent de le maudire, de l'abandonner à la charité publique, jusqu'à ce qu'il puisse se passer d'elle; qu'il y a loin de là, disons-nous, à cette coutume des anciens Islandais qui, faute de pouvoir les nourrir, exposaient au bord des chemins leurs nouveau-nés, bien qu'ils fussent proprement dits légitimes, et forçaient quelquefois même la mère à faire ce cruel abandon.

A cette situation qui nous paraissait si malheureuse, mais qui n'a pas encore engendré le paupérisme en Islande, se joint malheureusement un état sanitaire peu satisfaisant; et pourtant, le croirait-on? il n'y a que cinq médecins pour toute l'île, dont la population répandue sur un espace immense, est de cinquante-trois mille âmes. Celui qui réside à Reykiavik, le docteur Thorsteinsson (Atl. hist., pl. v), homme aussi distingué dans son art que dans les sciences physiques, a le titre de médecin général de l'Islande; il remplit en outre les fonctions de chirurgien-accoucheur et prépare des sages-femmes qui doivent être toujours au nombre de cinq dans la capitale, une seule payée par le gouvernement; lui-même reçoit une petite pension du Danemark et des honoraires un peu plus forts, comme

médecin de l'hôpital de Reykiavik, institution fondée par l'évêque, et par laquelle il faut entendre une administration chargée de donner gratuitement, aux personnes qui en ont besoin, des secours à domicile.

Si l'exercice de la médecine dans nos campagnes est déjà un état pénible, il ne saurait cependant se comparer à ce qu'il doit être en Islande, surtout en hiver; pour le remplir convenablement, il faut faire une complète abnégation de sa personne, et le médecin de Reykiavik en est le témoignage le plus éclatant : à toute heure du jour, de la nuit, il monte à cheval et, quelque temps qu'il fasse, il s'engage au milieu des précipices, dans la neige, à travers les torrents, les rivières, au risque de périr dix fois, afin de voler là où son devoir l'appelle, là où la charité le conduit. Nous devons à M. Thorsteinsson le peu de renseignements que nous possédons sur deux horribles affections cutanées, la lèpre et l'éléphantiasis des Grecs, qui règnent encore en Islande; mais, devant parler avec quelques détails de ces affreuses maladies dans une autre partie de la publication[1], nous nous bornerons pour les personnes qui voudraient en avoir une idée, à raconter la visite que le médecin de Reykiavik nous fit faire à un lépreux logé près de sa demeure.

Après avoir pénétré pour ainsi dire en rampant dans une méchante cabane enfoncée dans la terre et

[1] Observations médicales.

recouverte de gazons, où le jour pénétrait à peine par deux ou trois petites vitres à demeure, notre introducteur fit allumer une chandelle : nous vîmes alors dans la partie la plus reculée et la plus élevée de cette étroite, humide et obscure demeure d'où s'exhalait une odeur fétide, se dresser sur son séant un homme de cinquante-cinq ans environ, paraissant assez grand, à la figure allongée, pâle et très-amaigrie; ce spectre vivant avait eu déjà les yeux dévorés par la maladie, ses doigts et ses orteils étaient rétractés, etc., etc. Eh bien! ce malheureux, malgré le triste état dans lequel il se trouvait, ne paraissait pas être aussi affaissé au moral qu'il l'était au physique; il eut une conversation assez animée avec M. Thorsteinsson. Durant une quinzaine d'années, la lèpre dont il portait le germe ne l'avait pas empêché de parcourir la ville, mais depuis cinq ans qu'il avait entièrement perdu l'usage de la vue, il n'avait plus quitté l'espèce de cercueil anticipé où il s'était couché.

Rien n'est plus triste à voir que les environs de Reykiavik qui, au dire de M. Gaimard, ont une ressemblance frappante avec les terres désolées des Malouines, dans l'autre hémisphère : partout un sol bouleversé (Atlas hist., pl. xv), fracturé, crevassé par les violents tremblements de terre dont cette partie de l'Islande a dû autrefois être le siége. La solitude la plus complète régnerait dans cette langue de terre si des bandes de pluviers dorés et d'hirondelles de mer, appelées kria, sans doute par onomatopée, n'animaient de leurs cris, les uns plaintifs, les autres aigus, les grèves de

la presqu'île Seltjarnarnes; la dolérite[1], qui en forme la charpente, est recouverte par places d'une épaisse couche de tourbe qui, lorsqu'on la frappe du pied, retentit dans certains endroits comme une grosse caisse militaire. Ce combustible, dont l'emploi dégage une odeur *sui generis*, nauséabonde, qu'on retrouve partout, dans les demeures, les vêtements et jusque dans les aliments, sert, indépendamment du chauffage, à d'autres usages que nous aurons à faire connaître plus tard.

Quelques chétifs bouleaux paraissent avoir crû jadis dans les fentes de la dolérite d'origine ignée, avant que la tourbe humide, semblable à une éponge pleine d'eau, les eût envahies; mais aujourd'hui, il ne vient d'arbustes, de légumes et de fleurs, et encore en très-petite quantité, comme nous le verrons plus tard, que dans les jardins de Reykiavik, conquis sur la lave et la tourbe; pour conserver ces dernières, telles que la mathiole, les œillets, les rosiers du Bengale, on les tient toute l'année renfermées à l'intérieur des maisons, où on les place étagées, dans l'embrasure des fenêtres.

L'herbe, à l'époque de notre arrivée, était à peine sortie de terre dans les lieux les plus favorables à la végétation; une seule plante, une petite espèce de prêle, dressait sa tige fleurie sur les bords d'un petit étang d'eau saumâtre[2], situé derrière Reykiavik; on

[1] Minéralogie et géologie, page 18.

[2] C'est sans doute le motif pour lequel on a recours à des citernes couvertes en terre comme nos glacières afin d'avoir de l'eau potable en tout temps à Reykiavik.

se serait cru sous ce rapport dans les premiers jours du printemps; mais il faut noter que l'hiver avait été très-rigoureux cette année en Islande, que le thermomètre était descendu à 19° centigrades au-dessous de zéro, à Reykiavik. A quelque chose malheur est bon : lorsque l'hiver est rude, les Islandais s'attendent ordinairement à avoir un bel été; et quand il a été noir, suivant leur expression, comme dans ce cas-ci qui correspond à un hiver rude, on remarque aussi que les glaces polaires sont échouées en plus grand nombre sur la côte septentrionale de l'île; en revenant sur ce chapitre, plus loin, on verra que les prédictions des Nostradamus islandais ne se sont pas accomplies parfaitement.

Les animaux domestiques portent encore plus que l'homme l'empreinte de l'influence fâcheuse du climat : les chevaux sont petits, maigres, avec un pelage tout particulier; n'était la tête, on les prendrait à la sortie de l'hiver, à cause de leurs longs poils qui pendent jusqu'à terre, et sous lesquels disparaissent entièrement des formes toujours élégantes, pour des alpacas ou des vigognes; les chiens, à longs poils aussi, aboient rarement à moins qu'ils n'y soient provoqués par le son éclatant d'un instrument à vent, comme nous l'avons essayé avec un cornet à piston; et encore, dans ce cas, le bruit qu'ils font entendre est plutôt un glapissement qu'un véritable aboiement. Le bêlement des bêtes ovines a même une raucité toute particulière.

Parmi les usages domestiques du pays, nous men-

tionnerons la manière dont les Islandais font leur blanchissage : les vêtements, presque tous en laine, sont d'abord lessivés avec de l'urine, puis passés à l'eau claire, procédé qui a, comme on le voit, beaucoup d'analogie avec celui qu'on emploie pour dégraisser les draps dans les foulonneries; nous devons cependant ajouter que les habitants de Reykiavik prennent quelquefois la peine d'aller faire leur blanchissage aux eaux thermales de Laugarnes, situées non loin de là et que nous irons bientôt visiter.

Curieux d'assister à une cérémonie religieuse et désireux de faire en même temps la connaissance de l'évêque (biskup) d'Islande, M. Steingrímur Jónsson (Atl. pitt., pl. xv) qui ne demeure pas à Reykiavik, nous sortîmes, MM. Gaimard, Dillon et moi, de la ville, pour aller au-devant du convoi d'un ministre protestant des environs, décédé depuis peu. Les élèves de Bessastadir, au nombre d'une quarantaine, avec leurs professeurs en tête, tous en habits noirs ou bleus, portaient à tour de rôle le cercueil; le gouverneur par intérim, en uniforme rouge brodé d'argent et coiffé d'un chapeau à corne, avec l'épée au côté, se trouvait par derrière; à quelque distance de ce groupe, venait l'évêque monté sur un petit cheval; enfin quatre domestiques, également à cheval, fermaient le cortége. Ayant voulu, en ce moment, aborder le vénérable prélat, M. Gaimard qui avait une lettre à lui remettre, fut prié d'attendre la fin de la cérémonie que nous suivîmes.

Le convoi étant parvenu aux portes de la ville, deux

officiers de police en uniforme et armés de petites piques, vinrent se mettre à sa tête, puis s'y joignit le corps des marchands (hommes et femmes), précédé du maire, M. Ulstrupp, en uniforme et couvert d'un manteau noir; le cortége ainsi renforcé arriva enfin au temple où résonnait une seule et unique cloche; le cercueil ayant été placé devant l'autel, resta exposé une demi-heure durant laquelle le clergé et les magistrats s'absentèrent, après quoi le service commença.

Le stift-provst, première dignité ecclésiastique après celle de l'évêque et qui correspond au grade de grand vicaire dans l'église catholique, vêtu d'une longue soutane noire avec manchettes et collerette tuyautée, debout et tourné vers le public, se mit, sur l'invitation de l'évêque, à lire des psaumes; au bout d'une demi-heure environ et immédiatement après cette lecture, on se dirigea vers le cimetière situé près du temple : les parents s'étant rangés autour d'une fosse profonde de deux à trois mètres, se mirent à la remplir de terre pendant qu'accompagnés du stift-provst, ils entonnaient des psaumes islandais, chantés sur les tons les plus discordants; tous les hommes se tenaient alors la tête découverte et dans le plus grand recueillement, lorsque tout à coup les femmes éclatèrent en sanglots; et comme nous demandâmes quel pouvait être le motif d'une si grande affliction, on nous apprit que dans cette circonstance où le défunt était marié et père de famille, on pleurait principalement sur le sort de la veuve et des enfants qu'il laissait. Après cette seconde cérémonie qui avait duré aussi longtemps que

la première, tous les assistants se dispersèrent silencieusement.

La corvette *la Recherche*, par égard pour les habitants, avait mis son pavillon en berne ou à mi-mât en le saluant de deux coups de mousqueton, l'un à tribord, l'autre à bâbord.

Ces honneurs funèbres que nous avions cru devoir suivre dans tous leurs détails parce qu'il n'était guère probable que nous en revissions de semblables au sein même de la capitale où toutes les grandes autorités du pays se trouvaient convoquées, nous permirent également de passer en revue presque toute la population de Reykiavik et des environs accourue pour y assister. Nous en avons profité afin de noter une fois pour toutes, ce qu'il y avait de plus remarquable tant sous le rapport des physionomies que sous celui des costumes.

Au risque de mêler un peu quelque chose de mondain au caractère sacré de la cérémonie que nous venons de décrire, nous dirons franchement que les jeunes Islandaises attirèrent les premières notre attention : assez bien de figure (quelques-unes pouvaient même passer pour jolies), elles ont un costume qui leur sied à ravir (Atlas pittoresque, pl. XIII, XIV, XVIII et XXI) : elles portent de longues robes noirâtres en vadmel[1], boutonnées jusqu'en haut comme des amazones et qui dessinent parfaitement leur buste élégant; pour coiffure, elles laissent retomber coquettement sur le côté gauche de la tête, un bonnet de

[1] Drap de laine que les Islandaises tissent et teignent elles-mêmes.

même étoffe, terminé par une longue tresse de soie verte, qui bien qu'étranglée vers le milieu par un galon d'argent ou de cuivre argenté, flotte en s'éparpillant sur leurs épaules au milieu d'abondantes boucles de beaux cheveux blonds; ce costume est également le vêtement journalier des Islandaises de tout âge et de toute profession.

Dans les jours de cérémonie comme celui-ci, beaucoup de femmes, surtout celles qui sont mariées (Atl. hist., pl. x et xiii), portent une jupe toujours en vadmel qui descend jusque sur les talons et dont le corset et le dessous des manches à l'avant-bras ainsi que la ceinture galonnés ou brodés, sont garnis de petites cassolettes et surtout de petites boules en argent (Atl. hist., pl. xii) semblables à des grelots, ciselées à jour et auxquelles pendent des chiffres ou des petites croix de même métal; un collet de velours brodé, roide, aplati horizontalement, emboîte le cou comme dans un carcan; la coiffure (assurément la pièce la plus curieuse) se compose d'un mouchoir de soie noire et rouge qui enveloppe la tête de manière à ne laisser passer aucun cheveu; mais il en sort une hampe en toile blanche montée sur un canevas avec force épingles et qui, en s'élargissant de plus en plus, se recourbe en avant comme le cimier d'un casque. Enfin les riches Islandais mettent en outre autour du cou une chaîne à larges anneaux carrés qui descend très-bas sur la poitrine où elle se termine tantôt par un médaillon, tantôt par une croix, le tout ordinairement en vermeil.

Les hommes, excepté ceux qui vont à la pêche (Atl. hist., pl. IX) pour laquelle ils revêtent des pantalons, des casaques et même jusqu'à des gants en peau de phoque privée de ses poils et cousus avec des tendons pour achever de les rendre imperméables, n'offrent rien d'extraordinaire dans leur habillement journalier (Atl. hist., pl. XXI) : il se compose d'une veste, d'une culotte et de gros bas en laine qui s'attachent au-dessus du genou avec de longues jarretières que les Islandaises se plaisent à broder; ils portent seulement, les jours de fête, l'habit ou longue jaquette nationale en vadmel, bordée de laine rouge à peu près comme les vestes de nos bas Bretons; le bonnet de laine bigarré de noir et de blanc, qui est leur coiffure ordinaire, est alors remplacé par un chapeau de feutre très-élevé de forme et large de bord que les femmes mettent aussi quelquefois quand elles vont à cheval (Atl. hist., pl. XIII); les Islandais se rasent avec soin mais ne paraissent pas se couper souvent les cheveux, qui sont plats et démesurément longs.

La chaussure islandaise mérite cependant une mention toute spéciale; à la voir, on la prendrait volontiers pour des sacs de parchemin : hommes, femmes, enfants se font, avec des morceaux de peau de phoque ou de mouton préparée à cet effet, des espèces de chaussons (Atl. hist., pl. IX et X) sans coutures et maintenues au-dessus de la cheville du pied par des courroies de même nature qui ont servi à les froncer comme des bourses de cuir; on concevrait difficilement comment les Islandais peuvent se servir de pa-

reils souliers, sans semelles, pour parcourir le sol le plus raboteux et le plus imprégné d'eau qu'il soit possible de rencontrer, s'ils ne portaient de forts bas de laine; ce sont, en définitif, des chaussures à la fois imperméables, chaudes et fort douces qui n'engendrent jamais de cors aux pieds; elles sont, en un mot, on ne peut mieux appropriées au climat et à la nature du sol; les pêcheurs, pour être moins exposés à glisser sur les pierres et dans leurs embarcations, se servent, pour le même usage, de la peau rugueuse extérieurement du squale glacial (hákall) très-commun sur les côtes d'Islande et dont nous aurons à parler plus tard.

Nous pourrions en dire autant de la ganture; elle est pour hommes, femmes et enfants aussi invariable dans sa forme que la chaussure : ce sont des gants de laine aussi simples que commodes, dans lesquels, à l'exception du pouce, on a ses autres doigts réunis ensemble aussi à l'aise que dans une poche; cette disposition que l'on peut changer à volonté (la plupart des gants n'étant ni gauches ni droits et ayant par conséquent deux doigtiers pour le pouce), est très-commode pour saisir les objets; elle est surtout très-utile aux hommes lorsqu'ils veulent déboucher leurs tabatières en forme de petites poires à poudre (Atl. hist., pl. XII) dont ils se servent le plus souvent, en introduisant l'extrémité pointue dans l'une ou l'autre narine pour aspirer le contenu; grands preneurs de tabac, les Islandais ne pourraient, à cause du froid qui engourdit presque toujours leurs doigts en hiver,

satisfaire cette passion sans l'ingénieuse disposition de ce petit meuble fait ordinairement en ivoire de vache marine ou en acajou flotté, qu'ils se plaisent à sculpter ou à garnir d'incrustations en argent avec leurs chiffres sur le bouchon qui sert aussi de cachet.

Les habitants de Reykiavik avaient bien raison de nous donner un prétexte pour ne pas rendre le salut que nous voulions leur adresser, lorsque nous vînmes jeter l'ancre devant la ville; car en visitant une espèce de retranchement qu'on observe à gauche du port en y entrant, nous y trouvâmes six pièces de canon braquées vers la rade, plus qu'il n'en fallait pour faire un salut, mais sans affût et à moitié enfouies dans la terre; incapables de servir tant la rouille les a rongées, elles ne sont plus propres qu'à rappeler un des épisodes les plus curieux de l'histoire du pays : elles furent destinées, en 1809, à défendre l'indépendance de l'Islande qui venait d'être proclamée par un Danois nommé Jörgensen à l'instigation d'un sieur Phelps, négociant anglais, pendant que le Danemark était en guerre avec l'Angleterre.

Au retour des funérailles dont nous avons parlé plus haut, la femme du gouverneur, M[me] Krieger, que nous avions accompagnée jusque chez elle, nous proposa, en l'absence de son mari, de nous faire voir ses appartements situés tous au rez-de-chaussée de l'hôtel du Gouvernement et nous fit accepter, dans un salon orné d'un beau portrait du roi Frédéric, une collation composée de punch aux œufs, de pouding, de porter et de café qu'elle crut nous

servir à la française, en ayant bien soin de faire déborder les tasses jusqu'à ce que les soucoupes fussent pleines; cette excellente dame voulut ensuite, à défaut de piano, nous gratifier des sons du langspile, espèce de guitare islandaise; mais une des cordes étant venue malheureusement à se rompre pendant qu'elle accordait cet instrument, notre curiosité ne put être satisfaite; ajoutons, pour terminer ce que nous avions à dire des usages des habitants de Reykiavik, touchant la manière de recevoir les étrangers, que les dames qui font les honneurs de la maison se tiennent constamment debout pendant le repas ou ne se mettent à table qu'à la prière des convives.

De retour à bord, on tira deux nouveaux coups de mousqueton pour faire amener le drapeau hissé le matin en signe de deuil.

Nous revînmes le jour suivant à terre avec le capitaine pour faire une visite de cérémonie au gouverneur par intérim, ainsi qu'à l'évêque qui réside à une demi-lieue de Reykiavik sur le bord de la mer et près des eaux thermales de Laugarnes dans une assez belle maison en pierre (Atl. hist., pl. XXII). Que de difficultés ne devions-nous pas nous attendre à surmonter pour entreprendre, M. Gaimard et moi, notre prochain voyage à travers l'Islande, puisque pour nous rendre seulement à l'évêché, on nous conseilla de le faire par mer! Nous devons cependant dire, à propos des communications entre les principaux endroits du pays, qu'on est parvenu à tracer une route sinon carrossable, du moins bonne pour le piéton qui se rend

de Reykiavik vers l'intérieur des terres; mais il fallut pour cela faire jouer la mine afin de déblayer le sol des masses énormes de dolérite dont il était recouvert de toutes parts, et combler avec ses débris les fondrières qui occupaient les espaces que les révolutions volcaniques avaient laissés libres entre elles. Ce petit trajet par eau, dans la yole du commandant, nous fournit d'ailleurs l'occasion d'examiner une quantité considérable d'oiseaux de mer de toutes sortes, et de voir sortir du sein des eaux la tête monstrueuse et grisâtre d'un grand dauphin (*delphinus globiceps*) très-commun sur les côtes d'Islande; la gueule béante de ce cétacé en se dirigeant vers nous semblait vouloir engloutir notre frêle embarcation.

Nous trouvâmes M. Steingrímur Jónsson occupé à donner ses ordres au stift-provst qui avait officié la veille à Reykiavik; après nous avoir fait accepter, comme chez le gouverneur par intérim, une collation, le prélat nous conduisit dans une bibliothèque assez riche, où se trouvaient, entre autres ouvrages précieux pour le pays, les œuvres de Snorri Sturluson avec texte islandais et latin sur deux colonnes en regard. Autrefois des ouvrages de ce genre étaient imprimés à Skalholt, puis à Melar; ils le sont aujourd'hui dans l'île Videy, non loin de l'évêché. L'évêque appela également notre attention sur un manuscrit datant de l'introduction de la réformation (1540) en Islande, pièce d'autant plus curieuse que, par suite des intempéries et surtout de la grande humidité qui règne dans les bærs, comme nous en ferons bientôt la triste ex-

périence, manuscrits et livres n'ont, malgré les plus grands soins, qu'une courte durée. Enfin M. Tréhouart prit congé de l'évêque qui lui promit des instructions et une lettre pressante pour un pasteur du nord de l'île, qu'on lui avait signalé comme possédant des renseignements recueillis oralement du capitaine d'un navire hollandais relativement à *la Lilloise*, le seul qui prétendît l'avoir vue sortir du golfe de Breyda-Fiördur.

Après avoir fait débarquer notre bazar, suivant l'expression du bord, tous nos livres et instruments, ainsi que plusieurs barils d'alcool pour conserver des animaux entiers, des caisses de bocaux pour le même usage, une masse considérable de papier destiné à envelopper les minéraux et les roches, à sécher les plantes, nous nous installâmes, M. Gaimard et moi, dans la maison de Mme veuve Johnsen. La saison n'étant pas encore favorable pour entreprendre un voyage dans l'intérieur de l'île surtout à cause des rivières, qui enflées par la fonte des neiges, sont difficiles à traverser, nous ajournâmes notre départ; ce fut pour le même motif que les officiers de *la Recherche*, qui avant de connaître l'état du pays avaient tiré au sort pour faire une excursion jusqu'au grand Geysir, abandonnèrent leur projet.

En effet, le temps était toujours froid et brumeux; le thermomètre descendait encore à zéro dans la nuit; l'inclinaison de l'aiguille aimantée était de 45°; toutefois à dix heures du soir, on voyait déjà assez clair pour qu'on pût lire facilement dans un livre, et à deux heures du matin, on aurait pu jouir du même avan-

tage; bientôt nous ne devions plus avoir de nuit. Le jour avance à Reykiavik d'une heure et demie sur Paris, de telle sorte que lorsqu'il était midi ici à nos montres réglées sur les chronomètres du bord, il devait être une heure et demie dans la capitale de la France.

Les visites en Islande sont ordinairement, pour ne pas dire toujours et comme cela, du reste, se pratique encore dans nos bonnes villes de province, suivies de collations interminables, tandis que dans les grandes villes, c'est tout au plus si l'on vous propose un siége ou un verre d'eau ; celle que nous fîmes chez M. Ulstrupp, maire de Reykiavik, fut accompagnée d'un véritable souper composé dans l'ordre où il a été servi : de thé, avec biscuits couverts d'amandes et d'un haricot de mouton entouré de pâtisserie feuilletée sous forme de vol-au-vent; des biscottes ou du pain grec remplaçaient le pain ordinaire, et du punch à l'eau-de-vie ou du grog au citron ou à l'orange, *ad libitum*, tenait lieu de vin ; le tout précédé et accompagné de cigares de la Havane; le médecin de la ville en homme bien inspiré, vint nous surprendre au moment même de nous mettre à table; plusieurs toasts furent portés, le premier par le maire, à la France; et l'autre par le docteur, à la Liberté dont on est très-jaloux en Islande, « pays disait-il, affranchi de toute espèce d'impôts, où il n'y a pas un garde à entretenir, où l'on n'arrête et n'incarcère un individu qui a failli, qu'après avoir été condamné ! » Ce fut le brick *le Hussard*, qui à la fin d'août 1830, apporta le premier en Islande la nouvelle de notre seconde révolution.

Nous ne tardâmes pas M. Gaimard et moi, à réunir toutes les personnes dont nous avions déjà reçu un si bon accueil, ainsi que l'état-major de *la Recherche*, à un grand dîner dans notre demeure ; elle avait été décorée à cet effet par le charpentier du bord qui avait commencé par planter à notre porte un mât pour laisser flotter au-dessus du toit le pavillon de la France. Grâce à l'obligeance du maire qui nous avait envoyé une grande table, une magnifique nappe damassée, des serviettes de même façon, des fourchettes, etc. ; grâce aux ressources inépuisables de la corvette en conserves, vins, etc., etc., et surtout à l'habileté culinaire de son coq et à l'activité des jeunes mousses pour aides, nous reçûmes des félicitations pour la manière dont nous nous en étions tirés et le dîner passa pour avoir été très-bon ; la conversation bien qu'elle se fît généralement en latin, d'abord traînante, devint sur la fin du repas très-animée et l'on serait resté longtemps encore à table, si l'évêque n'eût été pris subitement d'une épistaxis qui donna le signal de la retraite.

M. Tréhouart, qui avait été retenu à bord par un accès d'asthme, se disposait cependant à faire lever l'ancre d'un moment à l'autre.

Rendus le lendemain à notre ordinaire et privés désormais de maître d'hôtel, nous adoptâmes la manière de vivre du pays : force lait qui, sans être baptisé, ne marquait cependant que 10° à l'aréomètre de Baumé, et du beurre provenant de sa crème, blanc comme de la neige ; force morues fraîches, flétans, etc., etc.

Nous eûmes sur ces entrefaites des nouvelles de France, malheureusement de très-peu postérieures à notre départ, par M. Knudson, négociant danois qui vient tous les ans passer la belle saison à Reykiavik; il avait amené avec lui le frère de M. Dillon et s'était chargé de remettre au gouverneur de l'Islande une lettre de recommandation du prince Christian Frédéric pour faciliter mes recherches géologiques auxquelles Son Altesse Royale, connue dans le monde savant par son goût distingué pour la minéralogie, voulait bien s'intéresser[1]; nous n'eûmes qu'à nous louer de l'arrivée de ce riche négociant qui, indépendamment de son empressement pour nous, commun du reste à tous ses compatriotes, à nous rendre le séjour de Reykiavik aussi agréable que possible, nous fut en bons approvisionnements de toutes sortes, en ressources de tous genres, une véritable providence.

Les instructions que l'évêque d'Islande devait remettre à M. Tréhouart ayant été traduites par M. Dillon, portaient en substance : « 1° qu'il n'était pas possible que *la Lilloise* se fût perdue dans le golfe de Breyda-Fiördur, les côtes et les îles de cette partie de l'Islande étant trop fréquentées, pour qu'on n'en eût pas été informé, dans le cas où un événement semblable aurait eu lieu; tandis qu'il était probable que le navire avait coulé bas en vue de ce même golfe, ainsi que l'avait rapporté le capitaine d'un navire hollandais qui aurait été témoin de son naufrage; 2° et

[1] J'ai eu l'honneur, à notre retour en France, d'adresser à Son Altesse Royale une collection complète de toutes les roches recueillies en Islande.

que les glaces étaient tellement accumulées sur la côte septentrionale de l'Islande, qu'il ne fallait pas penser cette année, d'après les rapports les plus récents, à doubler le cap Nord pour s'y rendre. »

Malgré ces renseignements peu satisfaisants, le capitaine Tréhouart avant d'aller porter ses investigations sur la côte sud du Groënland, persista dans son projet d'explorer les principaux points de la côte nord-ouest de l'Islande; en conséquence le 18 au soir, le temps étant favorable, le grand hunier fut hissé, et *la Recherche* sortit lentement de la rade de Reykiavik pour prendre la haute mer et disparaître à nos yeux.

Restés seuls à terre, avec un jeune figurant du théâtre Montansier que sa mère dans sa tendresse maternelle avait confié à M. Gaimard pour qu'il en fît son domestique, espérant sans doute qu'entre les mains d'un homme si bon, ce fils enclin à de mauvais penchants se redresserait, nous nous occupâmes activement à faire nos préparatifs de départ pour l'intérieur de l'île; il nous fallait surtout des chevaux de selle, seul moyen de transport qu'on ait en Islande, les voitures y étant pour ainsi dire inconnues ; et une tente pour camper, car dans ce pays, on peut voyager des journées entières sans rencontrer le moindre asile. En attendant donc qu'on nous procurât ce qui nous était indispensable et même de l'argent monnayé au lieu d'or que nous avions cru devoir prendre de préférence avec nous, à notre départ de France, nous fîmes plusieurs excursions dans les environs de Reykiavik.

Nous commençâmes d'abord par aller visiter les

eaux thermales de Laugarnes pour la description desquelles nous renvoyons, comme pour tout ce qui, à l'avenir, serait purement géologique, à nos observations sur la minéralogie et la géologie de l'Islande[1]. La course que nous fîmes pour atteindre ce lieu, reconnaissable de loin à la vapeur blanche qui s'en dégage, nous mit à même d'apprécier les difficultés que nous aurions à rencontrer dans ce pays, si, à défaut de véhicule, il nous eût fallu en entreprendre pédestrement l'exploration, comme j'en avais eu la pensée à Paris, attendu que c'est le meilleur moyen de bien étudier pour un naturaliste : nous eûmes d'abord à passer au milieu d'un sol bouleversé, couvert de fragments de dolérite réunis souvent par tas coniques appelés Varda (Atl. hist., pl. XXVIII)[2], pour aider le voyageur à retrouver son chemin au milieu de la neige épaisse qui recouvre le sol en hiver; et lorsque nous croyions arriver dans une plaine d'un parcours facile, ce n'était le plus souvent qu'un terrain trompeur, tourbeux, hérissé de mottes de terre couverte d'herbes coriaces et jouissant d'une élasticité remarquable; pour peu qu'on soit équilibriste, on peut mettre à profit le rapprochement de ces petites éminences en sautant de l'une à l'autre; mais dans ce mode de progression, on court risque de s'enfoncer jusqu'à la ceinture si l'on vient malheureusement à manquer son coup.

[1] Minéralogie et géologie, page 33.

[2] Ces accumulations de pierres d'où l'observatoire de Reykiavik tire en partie son nom, Skola-Varda, servent aussi de bornes milliaires aux Islandais.

Quoi qu'il en soit, nous n'avons été frappés que d'une chose en arrivant à Laugarnes, ce fut de voir qu'on n'eût pas cherché à tirer un plus grand parti des eaux thermales qui sourdent là si abondamment de plusieurs endroits du sol en entretenant autour d'elles une verdure perpétuelle ; nous y avons bien trouvé une baraque en bois destinée, dit-on, aux habitants de Reykiavik pour laver leur linge ; mais dans un pays où comme en Islande les affections cutanées sont si communes, où il n'y a peut-être pas chez la plus jolie femme, un pouce carré de la peau sans un bouton, nous ne concevons pas qu'on mette si peu d'empressement à utiliser, sous ce rapport, des eaux qui, d'après leur nature, car elles renferment de l'hydrogène sulfuré libre, nous ont paru très-propres à guérir, à combattre du moins les affections cutanées quelles qu'elles soient.

Les jours suivants furent employés à explorer les côtes depuis Reykiavik et la baie de Fosvogur jusqu'à la pointe de Grote-Tangen qui termine la partie sud de la presqu'île de Seltjarnarnes. Nous retrouvâmes la même configuration du sol, la même solitude troublée seulement de temps à autre, par le cri saccadé des courlis qui ont pour habitude de se tenir posés dans l'intérieur des terres, sur les éminences de gazon dont nous venons de parler ; nous nous mîmes à chasser, à casser des roches, à recueillir des mollusques, des plantes marines et sous les pierres quelques rares insectes de la grande famille des carabiques, afin de faire parvenir en France avec les quadrupèdes, pois-

sons et oiseaux intéressants que nous possédions déjà, un premier envoi d'objets d'histoire naturelle. Dans notre ardeur à nous procurer des pièces qui répondissent à l'attente du Muséum, nous eûmes la cruauté de noyer un chien de race islandaise dans un baril d'alcool défoncé. Nous devons dire ici à la louange des habitants, que pas un ne voulut concourir à la mort de ce pauvre animal ; nous obtînmes d'eux la permission de démolir un mur de clôture pour en extraire de beaux crânes de dauphin (*delphinus globiceps*), avec lesquels il était presque entièrement construit.

Au grand et ancien épanchement de dolérite sur lequel s'élève Reykiavik, succède, à partir de la demeure de l'évêque, des dykes basaltiques dont les colonnes prismatiques dirigées en tous sens, donnent aux côtes de cette partie de la rade, une physionomie très-pittoresque.

La pêche est, comme nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, la principale occupation de l'Islandais qui habite les côtes : toute son existence semble en dépendre ; aussi, sont-ce les femmes qui vaquent à presque tous les travaux de la terre, labourent, récoltent les foins, font les charrois. Nous pouvons donner en exemple du courage et de la force qu'elles déploient en ces occasions, le transport de notre demeure à l'embarcadère de la ville, d'un baril très-lourd rempli d'animaux conservés dans l'esprit-de-vin, que deux jeunes filles ont exécuté sur une civière sans pieds, comme elles le sont toutes en Islande.

Les femmes aident les pêcheurs à haler hors de

l'eau les embarcations lorsque leurs maris reviennent de la pêche, opération pour laquelle les hommes, au moyen du vêtement imperméable dont nous avons déjà parlé, entrent impunément dans la mer jusqu'à l'aisselle et poussent l'arrière de l'embarcation.

Aussitôt que le poisson est débarqué, et c'est ordinairement de la morue, de jeunes Islandaises (Atl. hist., pl. XXII) armées d'une espèce de grattoir, lui enlèvent les écailles; des hommes lui coupent ensuite la tête après avoir fait une incision transversale au-dessus des nageoires pectorales et une autre de même nature entre les deux nageoires ventrales pour pouvoir saisir facilement l'animal au moment de la décollation qu'ils pratiquent très-habilement; d'autres hommes le fendent ensuite dans toute sa longueur, dissèquent la colonne vertébrale dans toute sa partie supérieure, puis la retranchent à la partie moyenne environ du poisson; dans cette opération on a eu soin d'enlever tous les viscères qu'on jette çà et là, excepté la laitance, ce qui répand dans l'air une odeur insupportable; enfin les enfants s'amusent à retirer de ces viscères le foie destiné à faire de l'huile et les œufs qu'on exporte chaque printemps au Croisic en Bretagne pour servir sous le nom de roque d'amorce à la pêche des sardines; on ramasse, en dernier lieu, toutes les têtes qui sont fendues en deux ainsi que les portions de colonne vertébrale détachées, pour les faire sécher au soleil sur des pierres ou dans des séchoirs à côté des corps entiers du poisson. Une fois parvenues à un de-

gré de siccité convenable, on met les morues en presse sous un gros tas de galets puis on les sale.

Pendant que nous nous livrions paisiblement à l'exploration du pays, nous fûmes douloureusement affectés d'un sinistre qui venait de frapper un bâtiment français : le sloop *l'Harmonie,* capitaine Nouts (Jean-François) parti de Dunkerque le 15 mars, après avoir été obligé de mettre à la cape durant une quinzaine de jours, et de relâcher aux îles Shetland, vint se briser le 1er mai à onze heures du soir, sur un récif situé à six lieues environ du cap Dyrhólar ; l'équipage ayant perdu ses embarcations, fut réduit à confier son existence à un radeau fait avec quatre avirons et des tonnes vides au milieu ; sur dix personnes, sept succombèrent ou furent enlevées successivement par la mer ; le capitaine, un matelot et un novice qui avaient cru pouvoir, en se jetant à la nage, atteindre plus facilement la côte qui paraissait n'être qu'à une encablure d'eux, s'étaient mis à l'eau après s'être presque entièrement dépouillés de leurs vêtements de laine, et surtout de leurs grandes bottes de terreneuviers ; mais après avoir nagé environ une demi-heure et lutté contre des courants violents, ils se trouvèrent à leur grand désappointement sur un banc de sable très-éloigné de la terre ferme ; durant plus de six heures, ils restèrent enfoncés dans le sable mouvant jusqu'aux genoux, assaillis par le vent et la neige ; ils n'eussent certainement pas tardé à succomber de froid dans cette affreuse position, quoiqu'ils trouvassent la température de la mer plus supportable que celle de l'air lorsqu'ils

cherchaient à sortir du sable humide, si deux Islandais, occupés en ce moment à la chasse des loup marins (phoques) ne les avaient par hasard aperçus.

Le lendemain on trouva les sept autres victimes de ce naufrage, étendues sur la grève, presque côte à côte; et, non loin de là, leur radeau échoué qui aurait été probablement leur planche de salut, si au moment d'accoster ils ne se fussent pas trop hâtés, suivant l'opinion du capitaine, de l'abandonner, et surtout s'ils se fussent débarrassés de leurs lourdes bottes qu'ils avaient encore aux jambes. Parmi ces victimes, se trouvait un jeune homme de Boulogne-sur-Mer qui, pour oublier son infidèle moitié, avait quitté Paris où il était établi perruquier; les ayant déshabillées, lavées et mises dans des bières, le capitaine s'imposa encore la douloureuse mission de les inhumer.

Les débris du navire, estimé dix mille francs, furent vendus moyennant deux cent vingt-quatre species (environ quatorze cents francs), à plus de deux cents Islandais venus de tous côtés, sans que pas un ait eu la pensée de s'approprier les épaves qui en provenaient.

Enfin après dix jours de marche pénible sur la côte méridionale, le capitaine Nouts, accompagné d'un de ses sauveurs, arriva à Reykiavik où nous eûmes la douce satisfaction de lui faire partager notre demeure et accepter les choses dont il avait le plus besoin, en attendant qu'il pût profiter d'une occasion pour retourner en France; quant à l'Islandais, Paul Jónsson, l'un de ceux qui avaient recueilli les survivants du naufrage, c'est tout au plus si nous parvînmes à lui

faire recevoir des frais de voyage inférieurs sans doute à ce qu'il avait dépensé ; nous ferons connaître plus loin, dans la relation du second voyage de la corvette *la Recherche*, de quelle manière le gouvernement français, sur la proposition de M. Gaimard, a récompensé la noble action et le désintéressement de ce brave Islandais ainsi que celle de son associé, resté sur les lieux pour donner des soins aux deux autres naufragés.

En enregistrant cet événement et la perte d'un autre navire de Dunkerque qui est venu à peu près à la même époque échouer sur la côte méridionale, et dont nous n'avons pas eu de détails, nous avons surtout pour but d'appeler l'attention de la marine française et des armateurs sur les pêcheurs des côtes de la Manche, dont le départ annuel pour celles d'Islande est peut-être trop précipité; s'ils l'effectuaient, suivant nous, au mois d'avril au lieu du mois de mars comme ils en ont coutume, ils auraient, sans nul doute, la chance d'avoir une traversée plus courte, des temps plus favorables et, conséquemment, ils courraient moins risque de naufrager.

La saison était du reste très-mauvaise cette année sur les côtes d'Islande, où la force de la tempête avait jeté plusieurs baleines à l'époque de l'événement que nous venons de raconter. Des glaces flottantes avaient été vues (chose assez rare) dans l'est, où elles s'étendaient à quinze lieues au large, et même, d'après le rapport du capitaine Noust, jusque dans les parages des îles Vestmanneyar; il n'y avait donc de réellement libres

autour de l'Islande que les golfes de Faxa et de Breyda-Fiördur.

Nous avons dit plus haut qu'il n'y avait pas d'autre moyen de voyager dans ce pays qu'à cheval; que nous avions dû dès lors penser à l'acquisition de plusieurs montures et de chevaux de bagage ; c'est ce qu'effectivement nous fîmes, en nous procurant huit de ces solipèdes qui nous revinrent, selles et harnais compris, à la somme de sept cents francs; restait à les essayer, et nous ne pouvions pas mieux faire dans ce but que d'aller en compagnie du gouverneur par intérim et de M. Smith, associé de M. Knudson, visiter le port de Hafnar-Fiördur situé à l'est et à quelques heures de marche de Reykiavik; guidés par des hommes habitués au pays, nous fîmes une véritable course au clocher dans laquelle nous eûmes à traverser successivement des cours d'eau assez rapides, des fondrières et surtout, ce qui était nouveau pour nous, un immense champ de lave moderne [1] rempli de crevasses et d'aspérités ; nous fûmes étonnés de voir la facilité et l'adresse avec lesquelles ces montures qu'il faut abandonner à leurs inspirations dans les mauvais pas, savent résister à la force des courants, sondent, en les flairant, les terrains marécageux avant de s'y engager et parcourent sans broncher le sol le plus raboteux ; les mulets, dans les Pyrénées, n'ont certainement pas le pied plus sûr que ne l'ont ces chevaux beaucoup moins grands qu'eux ; toujours est-il que nous arri-

[1] Min. et géol., page 42.

vâmes sains et saufs chez M. Thompsen, négociant danois, dont la maison tout en bois, est pour ainsi dire adossée aux parois de l'épaisse coulée de lave que nous venions de franchir, venue ici comme celle qui a baigné les murs de Catane, achever sa course dans la mer et dont les nombreuses cavernes servent de refuge à des renards.

Au fond de la jolie baie de Hafnar-Fiördur (Atl. hist., pl. XXVII), s'élève une petite montagne à croupe arrondie, mamelonnée, dont la surface indique évidemment qu'elle a été usée, polie par les eaux de la mer, à une époque reculée où cet élément devait atteindre un niveau plus élevé dans tout le nord de notre hémisphère[1]; appartenant à la dolérite, elle tranche singulièrement par sa couleur d'un gris ardoisé et la douceur de ses contours avec la teinte noirâtre et les nombreuses aspérités de la lave qui en enveloppe le pied. A quelque distance de là, bouillonne une petite cascade qui fait marcher horizontalement la roue d'un petit moulin destiné à moudre du grain importé du Danemark.

Le lendemain de cette excursion, nous allâmes avec MM. Knudson, Smith et Dillon, visiter l'île Videy (Atl. hist., pl. XXIV), redevenue célèbre par l'imprimerie islandaise qui y a été établie depuis l'abandon successif de Skalholt et de Melar. En débarquant, nous ne nous attendions pas à voir autant d'eiders (*anas mollissima*), venus faire ici leurs nids autour de l'établissement, et

[1] Dans la deuxième partie de notre description géologique, du voyage en Scandinavie exécuté depuis, nous avons réuni un très-grand nombre de faits de ce genre, empruntés en grande partie à l'Islande, pour légitimer l'opinion que nous avançons.

même jusqu'au pied de ses murs ; bien que ces palmipèdes soient naturellement sauvages, ils ont l'habitude tous les ans de se fixer à Videy en très-grand nombre, sans doute pour y mettre leurs couvées à l'abri des animaux carnassiers, et surtout des renards qui leur font une chasse incessante sur la terre ferme. A voir cette réunion d'oiseaux, près desquels on passe sans qu'ils bougent à peine, on se croirait dans l'intérieur d'une ferme ; au pied de chacune des mottes de terre dont nous avons déjà parlé, ou plutôt dans les sillons qui séparent ces mottes les unes des autres, on apercevait des femelles couchées sur leurs œufs, tandis que les mâles, sentinelles attentives, se tenaient debout sur le sommet des mottes, chacun à côté de la cane qu'il a adoptée, prêt à la défendre si on l'attaque, et prêt aussi à prendre sa place pour ne pas laisser les œufs se refroidir, si elle est obligée de s'éloigner momentanément pour chercher sa nourriture au bord de la mer ; souvent on le voit courir après elle pour la faire remettre, dit-on, sur son nid, mais nous serions plus portés à croire, sans vouloir atténuer l'admiration qu'on a pour ces intéressants oiseaux, que dans ce cas, il s'y joint un autre sentiment, l'aiguillon de la chair. Chaque nid composé de ce précieux duvet, connu en Europe sous le nom d'édredon (æidardún), que le canard s'arrache de la poitrine et du ventre et qui repose immédiatement sur le sol, renferme de deux à six gros œufs de couleur verdâtre, très-bons à manger : ce duvet est plein de terre lorsqu'on le recueille, ce qui n'a lieu que deux ou trois fois

dans le même nid, sous peine, en renouvelant davantage cette récolte, de contraindre la femelle à abandonner finalement sa couvée, mais on l'en dégage en le faisant chauffer sur des claires-voies; par ce moyen, le détritus terreux tombe, tandis que le duvet dilaté par la chaleur se disperse et se réunit dans la partie la plus élevée d'une pièce consacrée à cet usage où il est recueilli pour être comprimé, état dans lequel on le livre au commerce. Ajoutons, pour achever ce qui nous reste à dire des eiders, que la chasse de ce précieux palmipède est interdite dans toute l'Islande.

L'imprimerie de Videy, dirigée par M. Stephensen, seul propriétaire en cet endroit, possède deux presses danoises dans une maison assez vaste qui, au XIIIe siècle, fit partie du cloître le plus renommé de toute l'Islande; nous avions l'intention de faire l'acquisition de la plupart des ouvrages qui en sont sortis dans ces derniers temps, notamment un recueil de lois annoté par le père de M. Stephensen, et qui datait d'un siècle environ; mais il nous fallut y renoncer à cause du prix exorbitant que l'imprimeur-éditeur nous en demanda; nous nous contentâmes de quelques petites brochures et acceptâmes un numéro du journal islandais qui venait de paraître, dans lequel il était fait mention de l'arrivée de *la Recherche* ainsi que du but de son voyage.

Videy se fait aussi remarquer par son église qui est en pierre comme la maison de l'imprimerie, et d'une construction assez élégante; elle possède un buffet d'orgues dont on ne joue jamais faute d'exécutants;

c'est une chose assez singulière, pour le dire en passant, que, si les lettres ont toujours fleuri en Islande, la musique, enseignée autrefois à Skalholt avec le latin, la grammaire et la poésie, n'y a pas fait de progrès ; cela ne tiendrait-il pas à ce que son climat, favorable aux études fortes et sérieuses, se prêterait moins à celles qui ne flattent que les sens?

La température de cette île est d'une douceur remarquable comparativement à celle de Reykiavik, et il faut avouer que l'évêque Magnus Gissurson fut bien inspiré en la choisissant en 1226, pour y fonder un cloître dont les revenus étaient consacrés à l'entretien d'une douzaine de pauvres. Ce privilége de la nature dépend assurément de sa situation exceptionnelle au milieu des eaux qui sont pour elle un réservoir inépuisable de chaleur, comme nous l'avons déjà fait remarquer à l'égard du cap de la Hogue et des environs de Cherbourg, et de ce qu'elle est abritée des vents du nord par la chaîne d'Ésia dont nous aurons bientôt à parler. Aussi y avons-nous trouvé de véritables primeurs pour le pays; le cochléaria était en pleine fleur au pied des colonnes basaltiques qui forment presque partout un rempart naturel à l'île, tandis que le souci d'eau (*caltha palustris*) commençait à peine à relever, par le vif éclat de sa corolle dorée, le terrain tourbeux et humide sur lequel est assise la ville de Reykiavik.

Enfin, les courses que nous avions projetées autour de la capitale de l'Islande, pour prendre un avant-goût du pays en général où nous allions faire une assez grande tournée, se terminèrent par une visite, que

nous fîmes, avec M. Smith seul, à l'école de Bessastadir.

Les élèves étaient alors en congé, occupés, les uns à moissonner, les autres à pêcher, car ils n'étudient que l'hiver ou les trois quarts de l'année, faisant ainsi marcher de front les humanités, l'agriculture et l'industrie. Nous n'y vîmes qu'un jeune garçon de douze ans, le plus jeune des enfants du propriétaire de l'école, qui se faisait remarquer par une rare aptitude à apprendre les langues vivantes telles que la nôtre dont il se servait déjà assez bien. Le directeur nous conduisit ensuite dans l'intérieur des classes où nous crûmes entrevoir que la plupart des compositions se faisaient sur un tableau noir.

L'église de Bessastadir, située comme un phare à la pointe d'Alptanes, se fait remarquer, aussi bien que celle de Videy, par la solidité de sa construction en pierre, et surtout par deux cloches dont une assez forte ; ses combles renferment une bibliothèque qui passe pour être riche ; malheureusement, comme nous l'avons déjà fait remarquer, ses livres souffrent beaucoup de l'inclémence du climat, et ici plus que partout ailleurs, à cause de l'extrême voisinage de la mer d'une part ; et de l'autre, par suite de l'action corrosive de l'air, due, suivant nous, aux particules salines dont le vent se charge ; aussi la plupart des ouvrages, sans être anciens, commençaient littéralement à tomber en poussière.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Départ de Reykiavik pour le golfe de Breyda-Fiôrdur. — Mont Ésia. — Bonne auberge d'Esjuberg. — Ascension de la montagne d'Esjuberg. — Séjour forcé à Medalfell. — Taillis de bouleaux. — Falaises très-remarquables. — Passage des grandes rivières Andakilsá, Hvitá et Langá. — Temps affreux : neige, pluie et vent. — Intérieur misérable des bærs. — Séjour à Búdir. — Cratère et cavernes de Búdaklettur. — Amtmadur de la partie occidentale de l'Islande. — Antres et arches naturels de Stapi au pied du Snæfells-Jôkull. — Olafsvik. — Rencontre de M. Tréhouart chez M. Claüsen. — Visite à *la Recherche* mouillée à Græni-Fiördur.

Dans l'après-midi du 6 juin, nous quittâmes Reykiavik à la tête d'une petite caravane composée de huit chevaux dont quatre pour notre personnel auquel nous avions joint un guide islandais appelé Brandúr; les quatre autres, attachés de telle sorte qu'ils fussent forcés de marcher à la suite les uns des autres dans

les passages étroits, portaient une tente ainsi que les bagages et les vivres renfermés dans des cantines couvertes en peau de veau marin, les mêmes qui avaient servi à S. A. le prince royal de Danemark. M. Dillon nous avait fait la conduite jusqu'à la rivière Laxatile (petite rivière des Saumons).

A partir de ce point et en approchant de la petite chaîne d'Ésia, dont les crêtes étaient encore couvertes de neige, nous fûmes agréablement récréés en voyant la végétation se manifester activement le long de la haute falaise que cette chaîne présente du côté de la mer; après l'avoir côtoyée pendant quelque temps, et avoir traversé avec nos chevaux trois ou quatre petites rivières assez rapides, nous descendîmes à Esjuberg dans la seule auberge qu'on puisse peut-être décorer de ce titre en Islande; c'est la première étape pour se rendre à Thingvellir et de là aux Geysirs et à l'Hekla. Son hôte, le syslumadur du canton, M. Stephensen, un des hommes du Nord les plus grands (il avait près de deux mètres) que nous ayons vus et non moins remarquable par ses petits pieds, ce qui est général chez les Islandais, nous reçut dans une maison assez confortable, tenant le milieu entre la maison danoise et le bær; c'est-à-dire qu'elle était en bois et couverte de gazon entre les hautes herbes duquel, le souci d'eau avait épanoui ses fleurs aussi bien qu'en plein marais; nous n'eûmes pas besoin de toucher à nos provisions: la soupe qu'on nous servit d'abord, faite avec du lait bien supérieur à celui de Reykiavik, prouvait assez la différence qui existe entre cette localité et les environs

de la capitale sous le rapport de la bonté des pâturages; nous eûmes ensuite, en guise de bouilli, du mouton fumé puis des œufs à la coque que nous aurions bien défié de manger à la mouillette, tant la cuisinière avait employé de soin et de précaution pour s'assurer de leur cuisson, en les cassant un peu chaque fois qu'elle y regardait; on nous donna aussi un mets du pays composé de gruau, de raisin sec, de cannelle et de vin, et nous eûmes pour boisson du brœndviin.

Le seul reproche à faire à cette cuisine, reproche une fois fait pour toutes, car il faudrait le renouveler à chaque repas, mais qui est malheureusement, comme nous l'avons déjà dit, inhérent à la nature du chauffage, c'est que tous les aliments sentent plus ou moins la tourbe brûlée. Comment, d'ailleurs, en serait-il autrement? si l'on veut pénétrer un instant avec nous dans l'intérieur d'une cuisine islandaise (elld-hús) qui est souvent la pièce importante du bær : là, dans une enceinte carrée dont les murs épais sont ordinairement en gazons tourbeux, communiquant avec le logis principal par un couloir construit de la même manière et ne recevant de jour que par la cheminée, on finira par découvrir un foyer formé de quelques pierres ou tout simplement de mottes de tourbe; la fumée épaisse, jaunâtre, d'une odeur forte et piquante qui s'en dégage, ne pouvant, lorsque les vents soufflent avec violence, s'échapper par l'ouverture ménagée dans le toit et à l'aide souvent d'un baril défoncé des deux bouts, se rabat dans la pièce sur tout ce qu'elle renferme; c'est au point qu'il faut se coucher

par terre si l'on veut, dans certaines circonstances, comme cela nous est arrivé maintes fois, se chauffer sans être trop suffoqué par la fumée[1].

Nous venons de parler de se chauffer, mais nous oublions de dire que, dans la crainte d'être incendiés, les Islandais n'ont pas d'autre foyer à vous offrir dans leurs demeures que celui-là. Les bancs et les chaises autour de l'âtre sont encore moins connus, et l'on doit s'estimer trop heureux d'y rencontrer, pour s'asseoir, quelques vertèbres de baleine ou un crâne de vache; aussi, les Islandaises, dépourvues de soufflets, sont-elles obligées de s'agenouiller à chaque instant pour activer le feu à la manière des enfants d'Astréus et d'Héribée. Près de ce foyer, destiné à la cuisson des aliments, en existe ordinairement un autre qui ne sert qu'à faire sécher les habits mouillés, au moyen d'un gril en bois étendu au-dessus et assez élevé pour que la courte flamme de la tourbe ne puisse l'atteindre.

N'ayant pour ainsi dire plus de nuit en Islande à cette époque de l'année, et l'atmosphère étant ordinairement calme et belle dans la seconde partie du jour, nous en profitâmes, quoiqu'il n'eût cessé de bruiner depuis notre départ de Reykiavik, pour tenter, après dîner, l'ascension de la petite montagne au pied de laquelle était situé notre bær. Nous gravîmes d'a-

[1] M. Gaimard a du reste trouvé cette manière de se chauffer perfectionnée, comparativement à celle des sauvages des îles Vanikoro avec lesquels il a vécu plusieurs jours et qui brûlent également de la tourbe dans l'intérieur de leurs cases, sans donner d'autre issue à la fumée que celle de la porte.

bord un talus excessivement roide [1], composé de débris détachés de ses flancs abrupts; l'un de nous, à l'aide des crevasses et des aspérités de la roche, parvint seul à atteindre le sommet d'Esjuberg; de ce point élevé, il put embrasser, malgré les nuages qui l'environnaient, toute la rade de Reykiavik; il distinguait assez bien sans longue-vue les navires à l'ancre dans le port, et crut même reconnaître la mer au delà du cap Reykianes.

Avant de continuer le lendemain notre voyage, et en attendant le déjeuner qui avait souvent lieu pour nous en Islande à l'heure où l'on dîne en France, nous retournâmes à la même montagne et remontâmes le lit d'un profond ravin qui la sépare de celle d'Ésia; nous y fîmes une ample collection de roches de couleurs très-variées; l'une d'elles par son aspect verdâtre, teinte dominante dans la constitution de la montagne, nous donna le mot d'une énigme qui nous avait remplis d'une douce illusion à notre entrée dans la rade de Reykiavik, en nous laissant croire que les montagnes situées devant nous étaient déjà tapissées d'une fraîche verdure; nous fûmes surpris de recueillir dans la même localité une chenille qui assurément y avait passé l'hiver, probablement dans un état complet d'engourdissement, car aucun papillon à notre connaissance n'avait encore voltigé sur les rares fleurs que nous avions vu épanouies.

[1] Ce talus existe en Islande à la base de presque toutes les montagnes qui, comme celles d'Ésia et d'Esjuberg, paraissent avoir été soulevées brusquement.

A en juger par le début de notre voyage, on pourrait croire que rien n'est plus facile à faire que de parcourir l'Islande; nous eûmes dès le lendemain de notre départ le revers de la médaille, c'est-à-dire de véritables misères à supporter.

En laissant sur notre droite la dernière montagne qui fait partie du groupe de la petite chaîne d'Ésia, nous eûmes le premier exemple bien curieux de ces dykes basaltiques qui, après avoir traversé perpendiculairement les couches horizontales de vieilles roches volcaniques dans lesquelles ils se sont fait jour, ressemblent par leurs saillies au dehors, à de vieilles murailles démantelées [1].

Peu de temps après, nous pûmes franchir, sans descendre de cheval, la rivière la plus rapide et la plus profonde que nous eussions encore rencontrée, le Laxá (rivière des Saumons). Nous atteignîmes ensuite Medalfell, bær situé au bord d'un petit lac que cette rivière traverse, pour passer la nuit chez la veuve du pasteur Raghildur; c'était notre seconde étape; là, on nous donna du riz au lait et du jeune saumon bien frais, mais il fallut rassembler toutes nos forces pour y faire honneur, non pas que la faim nous manquât, mais la bonne hôtesse qui nous servait ne connaissait probablement, comme la plupart de ses compatriotes, pour se moucher, que l'usage de ses

[1] Les anciens Islandais considéraient ces rochers comme des constructions de géants; ils leur donnèrent les noms de Froellahland, Trollahland, montagnes, murs des géants (Olafsson et Pállsson; paragr. 565 et 712).

doigts, méthode dont elle se servait à chaque instant devant nous, ce qui, comme on le pense bien, était loin d'exciter notre appétit. L'affection catarrhale dont elle était atteinte, ne régnait pas moins chez les nombreux enfants de ce bær qui toussaient en outre à qui mieux mieux.

Malgré tout notre désir de reposer dans des draps, nous n'eûmes pas le courage d'accepter ceux qu'on nous offrit ; nous préférâmes, bien qu'extrêmement fatigués, nous passer de ce complément d'hospitalité, et après avoir refusé de jouer aux échecs, nous prîmes le parti de nous coucher tout habillés; mais, pour comble de malheur, il avait tellement plu et venté toute la journée, que l'eau, en pénétrant de tous les côtés dans notre chambre, avait presque complétement inondé le lit qui nous était destiné.

Nous ne pûmes, le jour suivant, continuer notre voyage ; l'ouragan avait atteint son paroxysme ; sa violence était telle, qu'il nous était impossible de nous tenir debout, hors du bær, avec nos cabans rabattus sur la tête, et à plus forte raison si nous eussions été à cheval. Le vent, dans cette circonstance, enlevait l'eau du petit lac Medalfells-Vatn situé devant nous, la transformait en pluie, et faisait littéralement rebrousser une petite cascade qui tombait de la montagne à laquelle la maison était pour ainsi dire adossée.

Claquemurés dans cet endroit, nous avisâmes cependant à perdre le moins de temps possible et l'employâmes à étudier l'intérieur de notre demeure, battue de toutes parts par la tempête ; c'est alors que

nous comprîmes le motif pour lequel les murailles en terre des bærs sont en général si épaisses : c'est qu'en effet, elles ont le double avantage de ne pouvoir être renversées par le vent, quelle que soit sa violence, et de maintenir, comme dans les caves, une température humide, il est vrai, mais toujours uniforme et douce, ce qui dispense de poêles, de cheminées, etc. Somme toute, les demeures, aussi bien que les habits et surtout les chaussures des Islandais, sont parfaitement appropriées au climat.

Lorsque le temps est très-mauvais et que les habitants ne peuvent sortir pour se rendre le dimanche au temple, souvent fort éloigné du bær, ils remplissent leurs devoirs religieux chez eux; en effet, dans cette journée, où personne ne se souciait de se hasarder loin de Medalfell, nous vîmes les Islandais (c'était le lendemain de la Pentecôte) se livrer à ces devoirs dans une pièce de la maison, qu'on pourrait appeler un grenier; les assistants chantèrent tous ensemble des psaumes de la manière la plus discordante; une femme fit ensuite une lecture et la cérémonie se termina par de nouveaux chants.

Quoique notre guide Brandúr, qui, sans doute se trouvait mieux que nous du séjour de Medalfell, prétendît qu'il fallait attendre encore, que nous ne pourrions, sans danger, franchir de nouveau le Laxá, grossi considérablement par les pluies des deux jours précédents, nous nous remîmes en route le 9 juin; nous traversâmes cette rivière, devenue effectivement plus large, et assez rapide pour que les chevaux, qui avaient

de l'eau jusqu'au ventre, fussent un peu entraînés par le courant; nous-mêmes commencions à éprouver du vertige que nous combattîmes efficacement en regardant fixement en amont.

De l'autre côté de cette rivière dans laquelle, comme on le pense bien, nous fûmes forcés de prendre un bain de jambes assez froid, traitement hydrothérapique qui ne se renouvellera que trop souvent dans notre pérégrination, un agréable spectacle nous attendait.

En gravissant les pentes d'une vallée assez élevée, mais abritée de tous côtés des vents du nord, nous entrâmes dans ce qu'on appelle une forêt islandaise, et, comme Gulliver, chez les Lilliputiens, nous foulâmes aux pieds le bouleau nain et deux petites espèces de saules qui rampaient à terre; tous ces arbustes laissant à peine échapper de leurs chatons une poussière staminale.

Parvenus sur un plateau assez élevé, derrière le sommet en pain de sucre de la montagne Reinevahals, nous passâmes sur une croûte de neige glacée, dont la surface ressemblait assez à celle qu'offre la mer lorsqu'elle clapote. Même végétation en descendant de l'autre côté du plateau, vers le fiord[1] de Mariu-Höfn, dont les eaux paraissaient rouges comme si elles eussent été colorées par de la brique pilée[2], effet d'optique, qui tenait évidemment à la nature du fond.

[1] On entend par fiord, en Islande, un espace ordinairement plus long que large et quelle que soit sa longueur, occupé par la mer entre les montagnes qui garnissent les côtes.

[2] Min. et géol., page 56.

A l'entrée de ce fiord, où l'on ne parvient que par un chemin étroit, tracé sur la pente rapide d'un talus qui baigne dans la mer, règne de chaque côté une montagne disposée comme une immense jetée, composée d'abord d'assises horizontales de roches volcaniques, puis couronnée par des faisceaux de colonnes prismatiques de basalte de dix mètres environ de hauteur, un des plus beaux exemples en ce genre qu'on puisse voir, et qui justifie bien le nom de jeux d'orgues qu'on leur a souvent donné.

Au fond de ce fiord, où viennent aboutir, comme dans la plupart des baies de ce genre, des cours d'eau plus ou moins rapides, nous eûmes à traverser, à marée basse, la rivière qui s'y jette; c'était, depuis le départ de Medalfell, la seconde ou troisième fois que nous étions obligés d'entrer dans l'eau; mais, actuellement, dans de l'eau salée dont la température nous parut plus douce que celle de la rivière Laxá, qui provenait, en grande partie, de la fonte des neiges.

En côtoyant plus loin le grand fiord de Hval-Fiördur, garni de rochers, tantôt d'un jaune doré, tantôt verdâtres, ce qui fait un singulier contraste avec la teinte généralement noirâtre des autres terrains, nous crûmes voir dans une petite baie près de laquelle nous passions, un Islandais se baigner; nous ne pouvions en croire nos yeux à cause de la froidure qui régnait; mais après nous être approchés davantage, notre surprise fit place à une autre, en reconnaissant que ce que nous avions pris pour un homme, était un gros phoque dont la tête était complète-

ment hors de l'eau, et qui, aussitôt qu'il nous eut aperçus, plongea, en faisant la culbute, la tête la première.

Enfin, après avoir laissé sur notre droite une petite montagne entièrement formée de grosses colonnes prismatiques, nous nous arrêtâmes les pieds contractés par le froid et l'humidité, à onze heures du soir, à Saurbær, pour y achever la nuit; mais le lit qu'on nous offrit était tellement court que l'un de nous fut obligé d'ajouter un supplément à la longueur de la couchette, afin de pouvoir au moins s'étendre. Nous avons cru devoir noter cet inconvénient qui s'est reproduit plusieurs fois dans le cours de notre voyage, parce que les lits n'ayant ordinairement que $1^{m},667$ de longueur, ils peuvent servir à faire connaître approximativement la taille moyenne des Islandais.

La journée du lendemain, pour nous rendre à Leirá, ne fut pas meilleure : ayant eu à lutter presque constamment contre le vent et la pluie, nous ne prêtâmes qu'une médiocre attention à tout ce qui nous environnait. Nous trouvâmes cependant, à notre arrivée, une assez bonne auberge, sur l'âtre de la cheminée de laquelle brûlait un mélange de tourbe et de branches de bouleau nain que nous reconnûmes à l'odeur parfumée qui s'en exhalait; on nous servit pour la première fois du saumon fumé, un fromage assez semblable au gruyère, des œufs d'eider durcis, des tranches très-minces de pain noir et des biscuits du pays, ressemblant assez bien à des scories volcaniques et que l'on gardait sans doute depuis long-

temps pour une bonne occasion, car ils étaient pleins de cryptogames que nous eussions pu conserver comme échantillons botaniques; nous crûmes aussi apercevoir, mélangés à la pâte, des *fèces* d'un petit quadrupède qui nous firent beaucoup regretter, sous le rapport zoologique, de ne pouvoir vérifier s'ils provenaient d'une souris ou d'un mulot.

L'hospitalité islandaise se pratique avec la plus grande largesse; l'étranger est dans le bær l'objet des soins les plus attentifs; il y rencontre des mœurs tout à fait patriarcales: a-t-il les jambes mouillées, ou engourdies par le froid, comme c'est le cas le plus ordinaire, les femmes et jusqu'aux jeunes filles s'empressent, après l'avoir déchaussé elles-mêmes, de les lui essuyer, et substituent des bas de laine bien secs aux siens, qu'elles font sécher immédiatement.

Qu'on soit levé ou non, le lendemain matin, on est sûr que ces femmes hospitalières vous apporteront du café au lait tout préparé; il n'y a plus qu'à le boire. Elles viennent d'ailleurs de le goûter, comme tous les Islandais le font à l'égard des aliments et des boissons avant de les offrir, pour prouver qu'ils ne sont pas malfaisants. Elles reviendront quelques instants après avec une seconde tasse. Les habitants s'empressent d'offrir ce qu'ils ont de meilleur chez eux, et dans la plupart des cas, l'étranger sobre y trouverait de quoi satisfaire ses besoins, si, habitué dans sa patrie à une grande propreté, il la rencontrait également dans les bærs; mais comment manger et boire avec plaisir, quelles que soient la faim et la soif qui vous dévo-

rent, dans des vases qui ne témoignent même pas par écrit qu'ils aient jamais été rincés? Comment dormir avec plaisir dans des lits dont les draps connaissent rarement le blanchissage[1]? Aussi fûmes-nous obligés de prendre le parti d'aller laver nous-mêmes, au ruisseau le plus proche, car il n'y a jamais une goutte d'eau dans les maisons, les bols, les assiettes et les verres avant qu'on y mît des aliments ou des boissons, et de coucher tout habillés. M. Gaimard avait heureusement eu la bonne idée de se faire confectionner, à Reykiavik, un sac de toile dans lequel il se mettait et où il se trouvait à l'abri des morsures de certains insectes, excessivement communs en Islande, que nous n'avons pas besoin de désigner par leur nom scientifique; il échappait aussi, de cette manière, à l'hippobosque du bœuf qui s'introduit jusque dans les maisons.

A cette époque de l'année, les habitations islandaises sont pour ainsi dire annoncées de loin par les fleurs brillantes du populage ou souci des marais, dont nous avons déjà parlé, tandis que les prêles se trouvent partout, aussi bien dans le fond des vallées que sur les pentes humides des montagnes.

Les bærs occupent des espèces d'oasis où les pâturages sont plus abondants que partout ailleurs, et

[1] Il n'y a pas qu'en Islande où l'on soit si peu susceptible sur ce chapitre : on répondit un jour à une très-jolie Suédoise de ma connaissance, Mme M..... qui s'était plainte de ce que les draps qu'on venait de lui donner dans un gord où elle était descendue avec sa sœur, non moins belle qu'elle, n'étaient pas d'une blancheur irréprochable : « Eh quoi ! madame, lui dit-on, ils n'ont encore servi qu'à deux officiers ! »

c'est sans doute la raison pour laquelle ces hameaux, composés ordinairement de cinq ou six maisons, étaient toujours, à notre grand désespoir, éloignés des montagnes, par conséquent des sites les plus pittoresques et les plus praticables, tandis que, pour atteindre les stations marquées sur notre itinéraire, nous étions souvent exposés avant de mettre pied à terre, c'est-à dire au milieu de la boue, à voir nos chevaux entrer jusqu'au poitrail dans des fondrières.

Au sortir du bær de Leirá, nous eûmes cependant le plaisir de galoper au milieu d'un taillis de bouleaux blancs, les plus grands que nous ayons encore rencontrés, quoique la plupart fussent obligés, par l'action rasante des vents, de ramper sur le sol où ils formaient buisson ; les plus grands pouvaient avoir deux mètres environ de hauteur et se trouvaient rarement isolés, comme s'ils eussent éprouvé le besoin de se protéger mutuellement contre la violence des vents. En effet, nous eûmes bientôt une nouvelle preuve de cette violence, en parcourant, un peu plus loin, une petite lande composée de graviers de grosseur uniforme, nivelés et battus par le vent et la pluie comme si on y eût fait passer le rouleau[1]; cette double action est d'autant plus remarquable, que nous avons vu dans une autre circonstance les mêmes agents, chasser à une grande distance des galets assez gros, mais qui étaient contenus dans le sable du bord de la mer.

Nous passâmes ensuite au pied de montagnes aux

[1] Min. et géol., page 60.

formes plus singulières les unes que les autres; l'une d'elles semblait s'être abîmée au milieu d'un immense cratère de soulèvement; une autre, celle de Tongukollur (Atl. géol., pl. VII) composée dans l'origine comme presque toutes celles que nous avions vues jusqu'alors, d'un grand nombre de couches horizontales, démantelées par des commotions volcaniques, se présentait sous forme d'une gigantesque pyramide, dont les gradins étaient nettement indiqués par la neige qui en recouvrait les arêtes. Nous étions alors au bord de la rivière Andakilsá, devenue paisible après s'être précipitée en cascade sur les assises inférieures de cette dernière montagne; nous nous disposions, d'après ce qu'on nous en avait dit, à la passer à la nage, au risque même d'être entraînés par la force du courant, mais il n'en fut heureusement rien; nous la trouvâmes guéable avec de l'eau seulement jusqu'à la croupe du cheval; le guide temporaire que nous avions cru devoir prendre, pour le passage de cette rivière qu'on nous avait dépeinte comme étant une des plus dangereuses, s'était mis à chanter pendant que nous l'effectuions, dans la bonne intention, sans doute, de faire diversion à notre inquiétude; mais quel ne fut pas son étonnement en entendant M. Gaimard lui répondre par la récitation du *Pater noster* en islandais; saisi d'admiration, il se mit à lui serrer la main avec effusion et à le remercier mille fois en ôtant son chapeau.

Ce n'était pas encore assez d'avoir eu la moitié du corps mouillé, le ciel voulut à son tour, malgré le *Fadir vor* de M. Gaimard, nous éprouver en nous envoyant

une pluie froide, chassée par un vent violent, pendant que nous parcourions des terrains tourbeux, mouvants, inondés, dans lesquels nous manquions à chaque instant de nous enfoncer, et où nos chevaux eurent presque constamment de l'eau jusqu'au poitrail. Il était minuit quand nous atteignîmes le bær de Hvitár-Vellir, gelés de froid, exténués de fatigue et couverts de boue.

Comme à Medalfell, le mauvais temps nous retint une journée entière sans pouvoir mettre le nez dehors; nous l'employâmes alors à sécher nos habits et à continuer, au milieu d'une nombreuse famille dont tous les membres toussaient effroyablement, nos observations sur les mœurs et les usages. Comment faire pour raconter, sans blesser la susceptibilité de nos lecteurs, de curieuses particularités qui, touchant de très-près à la vie intérieure, ont dû par conséquent nous frapper le plus? Il ne répugnera pas d'apprendre qu'à défaut de torchons ou de serviettes, les braves gens qui nous donnaient l'hospitalité, s'empressaient quelquefois d'essuyer la table qui devait nous servir, avec la manche de leurs habits, ou plus simplement encore avec la paume de la main; mais comment dire par exemple que nos hôtes, et surtout les vieilles femmes, ne se faisaient pas scrupule, dans la cuisine de ce bær où nous cherchions à nous ressuyer, de satisfaire leurs petits besoins à côté de nous, dans le trou à cendre situé au pied du foyer?

Les habitants de ce bær déchiraient à belles dents, organes qui sont, pour le dire en passant, réellement

beaux et bons chez la plupart des Islandais, les têtes et les ouïes desséchées de morue, dont nous avons déjà parlé; nous avons surtout remarqué une vieille femme qui, avant de les porter à sa bouche, se contentait seulement, pour amollir ces substances cartilagineuses, de les tremper dans l'eau, puis de les enfoncer aussitôt dans la cendre brûlante.

Déjà, par suite des difficultés du voyage et des secousses réitérées que nos chevaux avaient éprouvées en franchissant les mauvais pas, soit avec nous, soit en portant les bagages, presque tous ces animaux étaient blessés au garrot, découverte qui ne nous rassura pas sur la suite d'une campagne qui ne faisait que de commencer.

Presque à la sortie de l'auberge de Hvitár-Vellir, nous nous trouvâmes sur les bords d'une large rivière, le Hvitá, qu'il ne fallait pas espérer, à cause de sa profondeur, passer à gué comme nous avions fait à l'égard de celle d'Andakilsá; aussi, après avoir dessellé nos chevaux et enlevé leurs paquets, réunis avec les harnais dans une barque, nous entreprîmes le passage qui eut lieu non pas sans difficulté : à chaque instant, les chevaux, dégagés de tous liens, s'échappaient dans la campagne, et ce ne fut qu'après les avoir tenus quelques instants en laisse, comme des chiens, pour les faire entrer dans la rivière, qu'ils se mirent à nager assez près de nous, deux par deux, trois par trois, et côte à côte, pour mieux résister à la force du courant, et le corps presque complétement enfoncé. Couverts quelquefois par les petites lames qui héris-

saient la surface de cette rivière, dont l'embouchure n'était pas éloignée et où la marée montait en ce moment, c'était un curieux spectacle que d'y voir ces animaux à la nage ; ils faisaient tous leurs efforts pour sortir le plus possible la tête hors de l'eau en relevant la lèvre supérieure jusqu'à la racine des dents, afin d'empêcher sans doute l'eau, agitée et devenue salée, de pénétrer dans leurs naseaux, d'où s'échappait, par intervalles, un bruit semblable à celui d'un soufflet de forge.

Arrivés sur le bord opposé du Hvitá, et pendant le temps, toujours assez long, nécessaire à nos guides pour mettre notre petite caravane en état de repartir, nous visitâmes un abri pour les bateaux, dont la toiture était ingénieusement soutenue par des côtes de baleine, disposées en arcs-boutants sur le sol, et un peu plus loin, un hangar dont la charpente était faite avec des troncs tortus de bouleaux; nous vîmes là un Islandais presque aussi grand que le syslumadur d'Esjuberg.

De ce côté-ci du fleuve, nous rencontrâmes, pour avancer, des difficultés peut-être encore plus grandes que sur la rive gauche : à chaque instant, nos chevaux enfonçaient jusqu'au poitrail et, dans l'un de ces accidents, qui nous coûta notre baromètre de Gay-Lussac, brisé par un choc, il fallut les décharger pour leur permettre de se relever.

Dans les meilleurs passages de cette affreuse localité où, sur un monticule, on avait planté un petit drapeau, pour diriger probablement le voyageur égaré, nos che-

vaux ne couraient sans doute pas risque de disparaître avec leurs bagages comme dans les terrains marécageux, mais ils avaient encore de l'eau jusqu'au ventre ; heureusement qu'au sortir de ce mauvais pas, nous trouvâmes à Hamar, chez le syslumadur du canton de Borgar-Fiördur, une hospitalité qui nous fit oublier bien vite les désagréments de la journée, et mit l'un de nous à même d'arrêter un commencement de dyssenterie, que le mauvais temps et la fatigue avaient déterminée. Nous reposâmes près d'une pierre tumulaire qui décorait notre chambre à coucher, en attendant qu'elle reçût sa destination dans un cimetière; et, dans une autre petite pièce, nous remarquâmes au fond d'une boîte carrée, destinée à recevoir farine et son mélangés, un moulin à blé composé de deux petites meules en lave ; on les fait mouvoir l'une sur l'autre, avec la main, au moyen, tantôt d'un os fixé au bord de la pierre supérieure, tantôt d'un long bâton terminé inférieurement par une pointe de fer destinée à glisser dans une entaille faite exprès, toujours au bord de la meule, et passant à sa partie supérieure dans une large ouverture, faite à un soliveau solidement établi au-dessus ; une fois mis en mouvement, on moud sans trop de fatigue et assez rapidement avec ce dernier appareil, quoique appartenant à un levier du troisième genre, mais mis en rotation.

Nous fîmes connaissance dans ce bær avec un mets islandais assez bon, nommé hissa, fait avec de la morue sèche, non salée, réduite en filaments ténus

comme de la charpie, au moyen d'un maillet et accommodée simplement avec du beurre frais.

La rivière Langá offrant les mêmes difficultés de passage que le Hvitá, fut également traversée en bateau; nous remontâmes ensuite son cours encaissé, très-rapide, et accidenté de distance en distance par de petites cascades, l'espace de trois myriamètres environ, jusqu'au pied de montagnes aux formes les plus bizarres : l'une d'elles se terminait, au sommet, par deux pointes recourbées l'une vers l'autre, et dont la réunion avait quelque ressemblance avec une gigantesque paire de tenailles entr'ouvertes et redressées[1]; là, croissaient, au milieu des éboulements de ces montagnes abruptes, des bouleaux blancs et des cornouillers (*cornus sœcia*) dont nous aurions bien voulu étudier l'association et le développement qui nous a paru assez remarquable, puisque l'un des bouleaux avait le tronc plus gros que le bras; mais nous en fûmes empêchés par une neige abondante qui nous avait assaillis sur les huit heures et demie du soir.

Ayant été obligés d'abandonner au milieu des rochers un de nos chevaux qu'il était impossible de faire avancer un pas de plus, et les autres étant harassés, nous renonçâmes à pousser jusqu'à Stadabraun où nous devions loger chez un pasteur; nous nous arrêtâmes suivant notre habitude, vers minuit, à Hraundalur devant la maison d'un paysan islandais qui baignait littéralement dans un cloaque. Après

[1] Min. et géol., page 69.

avoir longtemps frappé inutilement à la porte, notre guide se décida à suivre l'exemple des moutons et des chèvres qui paissaient en ce moment sur le toit herbeux de cette modeste demeure; il monta dessus et alla cogner à une petite lucarne donnant du jour à une pièce commune, véritable grenier où il savait que tous les habitants se réunissent pour coucher, et quelque temps après, un Islandais revêtu de la tête aux pieds d'une espèce de justaucorps en laine qui lui tenait lieu de chemise, vint nous ouvrir; ce fut ensuite à qui nous ferait le meilleur accueil; une Islandaise se leva immédiatement pour aller nous faire chauffer du lait, et nous nous jetâmes M. Gaimard et moi, tout habillés sur son lit pendant qu'Auguste notre domestique et le guide allèrent se reposer sur des matelas de tourbe [1] étendus sur le sol; mais auparavant, nous donnâmes pour la première fois une bonne accolade à nos provisions, nos bons hôtes n'ayant que du lait à nous offrir, ce qui n'était guère réconfortatif pour des gens qui, comme nous, sortaient d'avoir douze heures de marche et étaient morfondus. Nous nous trouvions tellement les uns sur les autres dans ce dortoir étroit, qu'en pensant mettre un lourd jambon, notre principale ressource culinaire, à côté de nous, nous en couvrîmes inconsidérément la figure d'un jeune enfant qu'il aurait pu étouffer, si les gémissements poussés par ce pauvre

[1] Cette tourbe n'est pas celle dont on se sert pour le chauffage : celle-ci est imparfaite, non cassante, douée d'une certaine élasticité, résistante comme un feutre grossier et propre également à faire des coussins pour mettre sous les bâts des chevaux.

petit être ne nous eussent avertis de notre méprise qui fit beaucoup rire les témoins.

Les seuls siéges dans les chambres de bærs telles que celle où nous recevions l'hospitalité , consistent en coffres dans lesquels les habitants renferment les hardes et leurs provisions de bouche. Dans la cuisine du nôtre où, pour y pénétrer, il fallait traverser une flaque de boue, il n'y avait que des vertèbres de baleine en fait de bancs.

Nous nous remîmes en route le jour même de très-bonne heure pour Stadahraun, et avant d'y arriver nous eûmes à traverser un immense champ de lave dans les fentes duquel la myrtille commençait seulement à se couvrir de feuilles, tandis que nous avions laissé la même plante depuis près de deux mois en pleine fleur sur la montagne du Roule à Cherbourg.

Nous n'avions pas encore rencontré chez un Islandais une plus vive curiosité associée à une plus grande saleté que chez le pasteur de cette localité ; quoiqu'il crût devoir par considération revêtir un vieil habit noir, politesse que lui rendit M. Gaimard en mettant son uniforme, nous étions tombés sous le rapport de la propreté, de Charybde en Scylla ; malgré l'appétit qui nous avait accompagnés jusque-là, il nous fut pour ainsi dire impossible de manger, en sa compagnie, de l'agneau rôti et de la morue sèche qu'on nous avait fait cuire : au défaut que nous avons signalé chez notre hôtesse de Medalfell, il joignait celui de ne pas dire un mot sans l'envelopper de salive qui tombait sur tout.

Les maisons islandaises sont généralement basses, et pour pénétrer d'une pièce dans l'autre, notamment du corps de logis principal dans la cuisine, au moyen de couloirs obscurs, il faut, sous peine de se fracasser la tête à chaque pas, faire des génuflexions, et mieux, marcher courbé comme dans un entre-pont; une des petites fenêtres de ce dernier bær était encore bouchée par une de ces membranes semi-transparentes fournies par le chorion des brebis dont parle Pállsson et Olafsson, et qui tenaient lieu de vitres, aussi bien connues cependant aujourd'hui, en toute l'Islande, que les étoffes les plus fines. Le cimetière au milieu duquel s'élève le temple de Stadahraun, est enceint d'un mur ovale en terre considéré comme un reste des anciens monuments du paganisme.

Ayant eu dans la soirée l'intention d'aller visiter une montagne voisine, nous en fûmes empêchés par la grêle qui se mit à tomber en abondance.

Nous passâmes le lendemain au pied d'un petit volcan éteint d'où paraît être sortie une mer de lave qui s'étendait de toute part à perte de vue ; un long lichen, le *cetraria nivalis*, s'était si bien accroché à toutes ses aspérités, que de noires qu'elles étaient dans l'origine, on les aurait crues de loin couvertes de neige.

Nous nous trouvâmes, à la sortie de cette contrée désolée, au bord de la rivière Itardalur et nous attendîmes, pour la traverser à gué, que la marée qui la gonflait eût baissé; nous avions encore été obligés d'abandonner en route un de nos chevaux.

De l'autre côté de la rivière, nous eûmes pour la

première fois, le plaisir de trotter, de galoper même sur une plage de sable unie et nous nous arrêtâmes à Skauganes dans un bær dont l'aire en terre était tellement humide que, pour achever d'y passer la journée, nous fûmes obligés de ramasser des planches à droite et à gauche, afin d'improviser un plancher.

A ce sujet, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer combien est grande l'incurie des Islandais, qui préfèrent avoir constamment les pieds dans la boue, plutôt que de planchéier le rez-de-chaussée de leurs demeures avec le bois que la mer leur apporte en si grande abondance, ou tout simplement d'y mettre un lit de pierres plates qui manquent encore moins dans l'île; de quel service leur seraient, pour le dire en passant, des sabots, si les Danois, au lieu de leur apporter du brœndviin et des objets de luxe, en déchargeaient des cargaisons en Islande! Combien, pour notre part, n'avons-nous pas eu à regretter de ne pas nous être procuré, avant de quitter Cherbourg, de ces chaussures de bois! l'un de nous n'aurait pas été réduit à se faire des chaussons avec plusieurs enveloppes de papier gris pour lutter contre l'humidité. Les variations de température sont tellement pernicieuses, même pour les Islandais, que nous n'avons cessé depuis notre départ de Reykiavik, d'entendre tousser la plupart des individus que nous avons rencontrés; naturellement la phthisie devrait être commune en Islande, eh bien! parmi les personnes qui vinrent à notre consultation, il ne se trouva cependant qu'un individu qui parut affecté de cette maladie; quant aux fièvres et

aux douleurs rhumatismales, dont l'un de nous souffrait vivement depuis quelques jours, il est inutile d'en parler, ces maladies étant encore plus inhérentes au climat.

Nous congédiâmes, en cet endroit, Joannès, le guide temporaire que nous avions pris pour le passage des rivières difficiles, et dont l'ensemble, surtout les doigts de la main droite recroquevillés, n'annonçaient aussi que trop que ce malheureux était entaché de la lèpre.

Menacés de perdre tous nos chevaux, Brandúr, qui passait pour un habile vétérinaire, nous en fit d'abord changer deux, moyennant retour, pour deux autres soi-disant meilleurs, et mit aux malades, au moyen d'une large aiguille, des sétons formés d'une mèche de crin arrachée de la crinière ou de la queue de l'animal opéré. Ajoutons, au sujet de cet usage, que les Islandais font aussi en hiver, avec les crins et le long poil de leurs chevaux, beaucoup de tresses qui leur servent de cordes.

Il tombe tellement de neige dans ce pays, qu'un grand nombre de cavités dans les coulées de lave que nous avions traversées jusqu'à présent, en étaient encore pleines; aussi pour retrouver son chemin en hiver au milieu de ces terrains hérissés de rochers de formes à peu près semblables, lorsque toutes traces de pas ont disparu, les habitants sont dans la nécessité d'élever de distance en distance des espèces de pyramides de pierres qui leur servent de points de reconnaissance; ils se contentent même de superposer quelques fragments de lave sur les extrémités les plus saillantes des rochers.

Les meilleurs pâturages des fermes consistent en petites buttes qui entourent les bærs et sur lesquelles les Islandais éparpillent le fumier avec un râteau sans dents; ils se gardent bien d'aplanir ces inégalités du sol qui, si elles n'augmentent pas les surfaces, facilitent du moins l'écoulement des eaux.

Dans une des meilleures métairies, nous passâmes près de meules de foin allongées dans le sens où elles sont le moins exposées à recevoir la pluie, et dont l'odeur agréable nous rappela celle que donne ce produit par un temps favorable dans notre pays de France.

Les bêtes à cornes telles que vaches, chèvres et moutons, paraissaient jouir dans cette contrée d'une plus forte santé que dans les environs de Reykiavik; la plupart avaient le pelage noirâtre, contrairement à l'opinion généralement reçue que, dans le Nord, les quadrupèdes ont ordinairement le pelage blanchâtre; cette dernière teinte est aussi une exception pour les chevaux et les chiens.

Tout en nous livrant à des observations sur l'agriculture de l'Islande et sur ses animaux domestiques, nous nous étions très-rapprochés de la mer qu'on entendait briser au large sur les nombreux récifs dont les côtes sont garnies; le calme et la pureté de l'air qui nous invitaient en ce moment à la méditation, nous permirent de comparer ce bruit sourd et confus à celui qui s'échappe d'une grande capitale telle que Paris.

Parvenus au bord de la large baie de Langi-Fiördur, dont l'étymologie (long-fiord) indique suffisamment le grand détour qu'il eût fallu faire afin de l'éviter, nous

profitâmes de la marée basse pour la passer, non pas comme les Hébreux, à pied sec, mais bien avec de l'eau jusqu'à mi-jambe des chevaux et quelquefois même au-dessus de leur jarret. A cela près des crampes qui ne manquent pas de se manifester, si l'on ne prend pas le parti d'abandonner ses pieds dans l'eau au lieu de chercher à les relever le long des reins du cheval, nous devons avouer que rien n'est plus facile en général que ces sortes de passages; il n'y en a pas de plus doux à cause du nivellement et de la fermeté du lit de la mer ; seulement, comme nous venons de le dire, il importe de profiter exactement de la marée basse ; autrement, comme souvent il ne faut pas, et c'était ici le cas, moins de deux heures pour les effectuer, on s'exposerait à subir le sort des Philistins.

De l'autre côté de la baie de Langi-Fiördur, nous nous arrêtâmes quelque temps à Melkolt dans la maison d'un pêcheur, devant laquelle étaient échoués, sur le sable, des bois flottés et des ossements de baleine; nous achetâmes en cet endroit, pour la collection du Muséum, deux phoques fraîchement tués qui nous furent vendus au poids, comme s'il se fût agi d'un veau ou d'un mouton, bien que nous n'eussions pas la moindre envie d'en faire notre nourriture.

Si, depuis notre première station, nous avions été mal hébergés ou plutôt si nous n'avions pas rencontré la propreté à laquelle nous sommes habitués en France, nous trouvâmes au moins quelque soulagement dans celle de Stadastadur chez le pasteur, qui nous offrit un bon gîte et une soupe faite avec des

pruneaux et du gruau; nous vîmes chez lui un Islandais dont la taille colossale était en parfaite harmonie avec la grosseur de son corps.

A des jours détestables avait enfin succédé brusquement un temps magnifique, quoiqu'il eût neigé encore dans la journée du 17 juin ; la chaîne de montagnes qui vient se perdre dans le massif du Snæfells-Jökull et ce volcan lui-même (Atl. géolog., pl. XI), le plus remarquable peut-être de toute l'Islande, étaient complétement dégagés des vapeurs qui nous les avaient masqués jusqu'alors; on aurait dit, si ce n'eût été l'heure de minuit, que le soleil allait se lever derrière le sommet bifurqué de cette haute montagne qui termine à l'ouest le golfe de Faxa-Fiördur.

Pour la première fois depuis notre arrivée en Islande, nous jouîmes, le lendemain, d'une douce température tout à fait printanière. Enfin, après avoir encore été obligés de traverser, le matin, quelques petites baies à marée basse, comme nous l'avions fait pour celle de Langi-Fiördur, mais avec un soleil resplendissant, et suivi une plage composée presque entièrement de débris de coquilles comparables à du son d'où faisaient saillie, par-ci, par-là, tantôt l'immense crâne d'un squelette de baleine, tantôt un tronc d'arbre flotté semblable à un mât, nous atteignîmes le petit port de Búdir et descendîmes chez M. Sanholt, négociant danois.

Formé par une de ces grandes anfractuosités qu'offrent souvent la bordure des coulées de lave modernes, qui en Islande, se sont épanchées plus ou

moins avant dans la mer, Búdir est admirablement placé pour être abrité des mauvais vents dont il est défendu par la chaîne de montagnes précitée; son bassin, assez profond pour recevoir des bâtiments de commerce , est entouré de rochers dont les crêtes aiguës se confondent avec les mâts de perroquet. Sortie d'un petit cratère (Atl. géolog., pl. XII et XIII) qui se présente non loin de là sous l'apparence d'un dôme surbaissé, noirâtre à son sommet et couvert à sa base d'un riche tapis de verdure, dans lequel on s'est amusé à tracer de gigantesques inscriptions, la matière ignée s'est surtout dirigée vers la mer en y formant une espèce de jetée.

En parcourant cette contrée intéressante sur laquelle nous avons cru devoir nous étendre dans notre description géologique [1], nous recueillîmes notamment au fond du cratère de Búda-Klettur dont nous venons de parler et à une profondeur de cinquante mètres environ, la pyrole et la busserole en pleine fleur; puis en sortant de ce petit volcan par l'échancrure qui avait livré passage à la lave au milieu de laquelle il baigne, nous eûmes un touchant exemple d'amour maternel: l'un de nous ayant déniché un nid de jeunes corbeaux (*corvus corax*) établi dans l'une des anfractuosités des rochers qui garnissent l'échancrure, fut pendant longtemps poursuivi avec acharnement par la mère, malgré les pierres qu'on ne cessait de lui lancer.

[1] Min. et géol., page 76.

Nous restâmes près de trois jours à Búdir, à nous refaire de nos fatigues dans une maison dont les hôtes nous prodiguèrent toute espèce de soins; nous profitâmes de ce séjour pour expédier directement en France, tout ce que nous avions recueilli en objets d'histoire naturelle depuis notre départ de Reykiavik.

Partis le 21 pour Stapi avec plusieurs Danois désireux de nous faire un bout de conduite, nous ne tardâmes pas à nous arrêter à la sortie du champ de lave de Búdir appelé Búdahraun, pour visiter des cavernes naturelles qui ne sont autre chose, comme cela se voit très-fréquemment en Islande, que des canaux par où la lave en fusion s'est échappée du volcan, longtemps sans doute après qu'une croûte épaisse s'était formée à la surface. La principale (Atl. géolog., pl. XIV) se faisait remarquer par des espèces de stalactites de même nature que la lave, qui garnissent la voûte fermée presque complétement par un amas de neige glacée; une autre, moins considérable, qui avait servi quelquefois d'habitation, était devenue une bergerie. Nous laissâmes ensuite à notre droite un petit lac salé où s'ébattaient deux cygnes sauvages, pour gravir une falaise formée à la base du Snæfells-Jökull par des basaltes, sur le curieux agencement desquels nous reviendrons tout à l'heure; nous traversâmes successivement plusieurs torrents qui font un joli effet en se précipitant de cette muraille élevée dans la mer; nous éprouvâmes, durant ce trajet, une sensation de froid très-désagréable qu'on peut attribuer, en grande partie, aux vents

qui passent sur la chaîne de montagnes couvertes de neige dont nous avons déjà parlé ; le vent était d'ailleurs d'une violence telle qu'il enlevait le gravier et le chassait vers la mer, voilée en ce moment par une poussière aqueuse que produisait le déferlement des lames les unes contre les autres.

Nous achevâmes le périmètre du golfe de Faxa-Fiördur en descendant à Stapi chez l'amtmadur, M. Thorsteinsson, bailli de la partie occidentale de l'Islande; un des hommes les plus distingués du pays, d'une vivacité bien remarquable, ce qui rendait ses manières un peu brusques quoique pleines d'attentions; il nous installa dans sa bibliothèque, sur les rayons de laquelle étaient classés avec beaucoup d'ordre, au moins quinze cents volumes, chiffre qui mérite d'être signalé pour une bibliothèque particulière en Islande.

Bien que nous fussions chez un Islandais, tout se ressentait ici de l'activité du maître : personne ne devait, suivant lui, rester oisif; aussi ne vîmes-nous que lui qui allait et venait pour donner des ordres ; à peine si pendant tout notre séjour, nous entrevîmes sa femme, qui suivant l'usage du pays, ainsi que nous l'avons déjà dit, ne dînait jamais avec les étrangers ; la plus grande propreté régnait partout, et pour la première fois peut-être depuis notre arrivée en Islande, nous pûmes étaler des serviettes sur nos genoux.

Rien ne paraissait étranger à cet homme extraordinaire ; ses nombreuses occupations administratives ne l'empêchaient même pas de se livrer à l'arboriculture, et dans son petit jardin bien abrité de tous

les vents, il nous montra avec orgueil, une vingtaine de jeunes bouleaux et de sorbiers des oiseaux parfaitement droits et bien disposés à réussir.

Quoique tous les touristes qui ont visité l'Islande n'aient pas manqué d'aller voir et de décrire les arches et antres naturels de Stapi, nous ne nous croyons pas pour cela dispensés d'en parler ; disons tout de suite que nous avons trouvé ces curiosités inférieures à l'idée que nous nous en étions formée d'après les descriptions pompeuses qui en ont été faites. Ce qui nous a surtout frappés dans la promenade nautique qu'il nous fallut entreprendre pour les visiter, ce fut de voir les nombreux nids de mouettes composés de terre et de fucus mélangés qui garnissaient, les uns au-dessus des autres, comme les crans d'une crémaillière, les arêtes des prismes balsatiques ; ces colonnes au lieu d'être verticales, ainsi qu'on se les représente généralement, offrent ici de nombreuses courbures qui en se rejoignant par leurs extrémités opposées, à la manière des pierres d'une voûte, ont donné lieu à des cavernes ou à de grandes arches (Atl. géol., pl. XVI), suivant que la mer a détaché et entraîné au loin plus ou moins des colonnes inférieures[1].

Pour arriver sans accident au point le plus intéressant, à l'arche naturelle suspendue comme un pont au-dessus des flots, il faut toute l'habileté du pilote, car le passage est tellement étroit que la chaloupe court risque, à chaque instant, d'être brisée dans le

[1] Min. et géol., page 83.

mouvement alternatif d'élévation et d'abaissement de la houle contre les prismes basaltiques semblables à de vieux pilotis qui le bordent de chaque côté.

A peine de retour à Stapi, M. Gaimard reçut une lettre du capitaine de *la Recherche* qui l'engageait à se rendre le plus tôt possible à Græni-Fiördur, dans le golfe de Breyda-Fiördur, où elle avait relâché; nous congédiâmes Brandúr, et avec le nouveau guide que l'amtmadur nous procura, nous partîmes le jour même pour Olafsvik.

Nous revînmes un peu sur nos pas le long des côtes du golfe de Faxa-Fiördur; avant de le quitter tout à fait pour parvenir à l'autre, au moyen du défilé de Kamskarde, dans la chaîne de montagnes qui sépare les deux golfes, nous nous arrêtâmes quelque temps sur leur crête élevée pour contempler les deux panoramas que nous avions, l'un en deçà, l'autre au delà; alors, nous pûmes, en un clin d'œil, embrasser toutes les sinuosités que nous avions mis une quinzaine de jours, à parcourir péniblement dans le premier des deux golfes. Bien que nos pas foulassent une neige assez épaisse, le ciel ne tarda pas à nous en envoyer à gros flocons; l'un de nous, grâce au capuchon du caban qu'il avait, dans cette circonstance, rabattu sur ses yeux, dut à cette sage précaution de n'avoir pas la tête fracassée, car après avoir passé par-dessus son cheval qui s'était abattu en descendant la pente opposée de la montagne de Stapafell, il était allé loin de là, avec de nombreux échantillons géologiques dans son carnier et son fusil en bandoulière, rouler sur les pierres.

Enfin après avoir traversé un torrent assez rapide qui provient du Snæfells-Jökull, nous arrivâmes le 23, sur les onze heures du soir, à Olafsvik, chez M. Claüsen, négociant danois, où nous devions trouver le dernier perfectionnement aux commodités de la vie que peuvent offrir les plus riches particuliers de l'Islande; nous voulons parler d'un lit à part! d'une chambre séparée !

Rien alors ne nous empêchait plus de contempler le coucher du soleil, l'occident était ouvert devant nous; mais contre notre attente, nous ne devions pas voir cet astre constamment au-dessus de l'horizon dans cette partie de l'Islande; il aurait fallu pour cela avancer un peu plus vers le nord, et nous étions déjà à l'époque du solstice ! Quelque grand jour qu'il fît à l'heure de minuit, le soleil paraissait seulement vouloir sortir du sein de la mer.

Nous apprîmes là, que le commandant de notre corvette n'ayant pas jugé le port d'Olafsvik assez sûr pour y jeter l'ancre, n'avait fait que passer devant lui, mais que son intention était de venir nous trouver le lendemain.

En effet, M. Tréhouart accompagné de M. Malmanche et de deux Danois de Græni-Fiördur, arriva comme il l'avait annoncé. Il nous apprit : que ne concevant plus d'espérance de trouver des indices de la perte de *la Lilloise* sur les côtes d'Islande, il était résolu de se rendre à Frederikshaab au Groënland ; qu'avant de venir relâcher dans le golfe de Breyda-Fiördur où il se trouvait en ce moment, il avait vi-

sité infructueusement toute la côte occidentale de l'Islande depuis le cap Snæfells-Nes jusqu'au cap Nord, bloqué par la banquise dans laquelle un de nos pêcheurs écarté de sa route par un coup de vent, venait de rester vingt-quatre jours emprisonné; qu'il n'avait jamais essuyé d'aussi fortes rafales ni eu à lutter contre des lames plus dures que dans les baies de l'Islande; qu'il eut même un jour de cape; qu'enfin l'équipage était bien portant; et quoique ayant eu beaucoup à souffrir du froid humide, il jouissait d'un appétit tel, que la ration ordinaire ne suffisant pas, il s'était vu dans la nécessité de l'augmenter. Plus heureux que nous, le capitaine avait observé, le jour même du solstice à minuit précis, le soleil qui n'avait que la moitié de son disque au-dessous de l'horizon.

Après nous être raconté réciproquement les tribulations que nous avions éprouvées depuis notre départ de Reykiavik, les uns sur mer, les autres sur terre, notre hôte qui avait épousé une Islandaise tout à fait façonnée à nos usages depuis qu'il l'avait conduite à Copenhague (lui-même était venu autrefois en France dont il parlait assez bien la langue), chercha à nous réconcilier avec le climat de l'Islande; dans ce but, il nous réunit à table avec quelques personnes de sa connaissance; il y réussit si bien, qu'après avoir excité tout le monde à chanter, à porter des toasts, d'abord à la France, les Danois un peu échauffés par le porto, le madère, le vin de Champagne mousseux pris en profusion, se mirent à danser; M. Tréhouart, le seul qui parmi nous sût valser, ne voulant pas pour

l'honneur de la galanterie française que nous restassions simples spectateurs, se mit à faire tourner Mme Claüsen ainsi qu'une charmante demoiselle, ces deux dames ayant, par une exception toute particulière, dîné avec nous. Enfin après un repas homérique qui depuis cinq heures avait duré jusqu'à neuf heures et ces quelques instants accordés à Terpsichore, la soirée se termina par une promenade pédestre jusque dans le voisinage d'un petit moulin à eau; en sortant de table, nous n'avions pas manqué, suivant l'usage si fraternel du pays, de nous serrer réciproquement la main pour nous souhaiter une bonne digestion; mais nous n'avions pas encore remarqué que les hommes embrassassent leurs femmes, exemple que nous donnèrent nos aimables hôtes.

A ce sujet, disons en passant que dans le cours de leurs pérégrinations, lorsque les Islandais, parents ou amis, viennent à se rencontrer, ils ne manquent jamais de s'embrasser sur la bouche; touchante marque d'affection qui, malgré notre qualité d'étrangers, nous était quelquefois adressée.

De retour à Olafsvik, nous montâmes tous à cheval, y compris Mme Claüsen qui avait voulu être de la partie, pour reconduire le commandant de *la Recherche* à son bord, où nous arrivâmes sur les cinq heures du matin; nous dînâmes à sa table aussi joyeusement que la veille à Olafsvik, et au moment du thé, les autres officiers de la corvette vinrent faire chorus en joignant leurs chants aux nôtres. Il fallait cependant après deux journées aussi laborieuses consacrées

au plaisir, penser au repos ; M. et Mme Claüsen allèrent le trouver chez un de leurs compatriotes établi à Græni-Fiördur, tandis que M. Gaimard et moi passâmes la nuit à bord.

En prenant congé le lendemain des officiers de *la Recherche*, nous crûmes devoir y laisser Auguste, notre domestique qui, loin de nous être utile, avait été plutôt un embarras pour nous ; restait à savoir si l'essai de la vache enragée qu'il allait réellement manger à bord, corrigerait cette nature déjà un peu pervertie par le séjour qu'il avait fait dans les coulisses des théâtres et dans les galeries du Palais-Royal.

Instruits et conseillés par l'expérience que nous venions d'acquérir, nous acceptâmes avec reconnaissance non-seulement des souliers de rechange, mais encore des sabots qui nous furent donnés à bord, et qui nous eussent été d'un si grand secours si nous avions eu la pensée d'en prendre pour la première partie de notre voyage par terre.

Il fallut donc nous séparer de nouveau de *la Recherche* qui leva son ancre sous nos yeux, ce qui nous fit éprouver un serrement de cœur peut-être plus fort que la première fois ; mais c'est qu'elle allait affronter les glaces du Groënland, et que, Dieu seul savait comment elle en sortirait et à quelle époque nous la rejoindrions !

CHAPITRE TROISIÈME.

Séjour à Olafsvik. — Squale glacial. — Violente rafale. —Ascension du Snæfells-Jôkull. — Consultations. — Græni-Fiördur. — Séjour à Stikkishòlmur. — Ile Saudarey. — Rivière d'Haukadalsá. — Chaîne de montagnes qui sépare le golfe de Breyda-Fiördur de celui de Húna-Flòi sur la côte septentrionale. — Melar. — Prest-Backi. — Glaces flottantes. — Bois échoués. — Curieux dykes de basalte. — Bande de phoques. — Renards. — Retour à Melar.

Ayant rejoint M. et Mme Claüsen à Græni-Fiördur, nous retournâmes avec eux à Olafsvik en passant au pied de deux montagnes isolées; la première, devant laquelle *la Recherche* avait jeté l'ancre, ressemblait par ses flancs déchiquetés à une immense église gothique, d'où le nom de Kirkiufell (montagne du temple), qu'elle porte en effet; la seconde, beaucoup moins haute, figurait assez bien un cénotaphe (Stöd).

Nous étions tellement à notre aise chez nos hôtes,

que nous y restâmes plusieurs jours pendant lesquels nous fûmes très-occupés à faire simultanément des recherches sur l'histoire naturelle, la médecine et la statistique; tantôt nous donnions des consultations gratuites et faisions même des opérations chirurgicales; tantôt nous explorions la contrée; M. Gaimard vaccinait les enfants avec un excellent virus-vaccin que M. Jarry de Mancy lui avait remis au nom de la société de bienfaisance Monthyon et retournait à Búdir, sans passer par Stapi, pour donner des soins à Mme Sanholt qui les avait réclamés; de mon côté, je faisais un croquis d'Olafsvik (Atl. hist., pl. CXXXVII); j'esquissais le portrait d'une femme qui offrait un exemple des plus tranchés de l'éléphantiasis des Grecs (Atl. méd., pl. VIII); je dessinais et disséquais pour le Muséum un grand squale du Nord, le hákall (Atl. zool., pl. XXII), presque aussi redoutable que le requin de la Méditerranée.

L'estomac de ce terrible animal, qui mérite que nous lui consacrions quelques lignes, était rempli de débris provenant de jeunes individus de la même espèce qu'il venait sans doute de dévorer sans pitié, et d'une quantité prodigieuse de cristallins de poissons, qui n'avaient pu être digérés; nous y trouvâmes de longs hameçons en fer et plomb, figurant un petit poisson, dont on se sert pour pêcher les morues, auxquelles avaient probablement appartenu ces cristallins (lui-même s'était laissé prendre par une barre de fer terminée en crochet et amorcée); de sa pupille semblait sortir un long appendice bilobé, reconnu, depuis qu'il

a été signalé par Scoresby, pour n'être autre chose qu'un crustacé parasite, un lerné qui lui ronge sans cesse la cornée ; on extrait de son foie qui, replié sur lui-même, n'a pas moins de cinq mètres de longueur, environ le double de celle du corps entier de l'animal, une huile dont la macération à l'air libre dans de grandes cuves, répand une odeur repoussante ; mais le produit le plus curieux qu'on retire de ce squale, outre sa peau coriace qui sert à faire ces souliers de pêcheurs dont nous avons déjà parlé, ou des courroies, c'est assurément un certain fromage aussi recherché en Islande que l'est le roquefort en France ; pour l'obtenir, on laisse séjourner dans la terre, pendant plusieurs années, quelques parties de sa chair grasse ; au bout de ce temps, on les en retire momifiées ou passées à l'état de gras de cadavre, et lorsqu'elles sont, en un mot, devenues un véritable savon ammoniacal. Celui dont on nous fit goûter ressemblait à de la cire jaune semi-transparente, et il avait été enfoui dans la terre durant une douzaine d'années ; les Danois le servent taillé en petits cubes saupoudrés de poivre.

A propos de ce singulier fromage, disons en passant que si l'on ne se livre pas davantage en Islande à la fabrication de ceux qu'on pourrait obtenir avec le lait des ruminants, cela tient, nous a-t-on assuré, à ce qu'il y a plus d'avantage à consommer ce lait en nature, puisque dans ce dernier cas, il y aurait perte de la partie séreuse. Le pain n'est pas d'ailleurs une substance assez commune en Islande pour qu'il soit néces-

saire de s'exciter à le consommer par un fromage quelconque.

Dans le jardin potager de M. Claüsen tenu avec soin, on venait seulement de semer de la laitue, des radis rouges, des épinards, ces derniers ne devant être bons à cueillir que dans trois semaines; on avait aussi mis en jauge du céleri et des poireaux; le cochléaria qui croît naturellement au pied des rochers se mange ici de plusieurs manières.

La plupart des maisons danoises sont teintes extérieurement en rouge avec une terre bolaire très-commune dans les environs d'Olafsvik[1]; nous vîmes chez notre hôte de beaux couverts en argent, notamment une belle truelle à servir le poisson, faits à Bessastadir, et à cette occasion, nous ferons remarquer que les Islandais sont des orfévres assez habiles; nous avons vu et rapporté d'assez jolies choses faites par eux en filigrane.

Le mauvais temps dont nous avions eu tant à nous plaindre dans le golfe de Faxa-Fiördur, sembla vouloir renaître malgré l'apparition, le 28, d'un magnifique arc-en-ciel, qui à la suite d'une journée mêlée de pluie et de vent, embrassa toute la baie d'Olafsvik comme un immense pont jeté sur ses deux rives ; nous nous plaisions à y voir le présage d'un calme prochain dans la nature, lorsque, le lendemain, éclata une des plus violentes rafales qu'on puisse essuyer en Islande; le sable et l'eau de la mer étaient littéralement chassés le

[1] Min. et géol., p. 92, et Atl. géol., pl. XVII.

long du rivage comme la poussière sur une grande route; la mer, plutôt comprimée que soulevée, était blanche d'écume, ce qui a fait appeler dans le pays cet état particulier *vents blancs*. M. Gaimard, qui revenait en ce moment de Búdir, eut toutes les peines du monde à se tenir à cheval dans la montagne de Mælifiall pendant le plus fort de la bourrasque. Cette variation brusque de l'atmosphère, assez fréquente du reste dans les golfes de l'Islande, ne paraissait affecter que les nuages de la partie inférieure qui enveloppaient la base des montagnes et passaient avec une très-grande rapidité, tandis que les nuages de la partie supérieure semblaient rester en place; le thermomètre (malheureusement nous n'avions plus de baromètre) avait été toute la journée à 10° plus zéro, le vent soufflant du sud.

Le calme ayant cependant reparu avec un beau soleil après la violente crise météorologique dont nous venons de parler, nous allâmes le jour de la Saint-Paul, prendre dans l'après dînée, le café sur l'herbe, à quelque distance de la maison; le lendemain 1er juillet, nous entreprîmes définitivement l'ascension du Snæfells Jökull[1] (Atl. géol., pl. XVIII).

Notre début n'était pas de nature à nous rassurer sur le reste de l'entreprise, car à peine avions-nous gravi les premières pentes du volcan, que le cheval de M. Gaimard s'enfonça jusqu'au poitrail dans un ter-

[1] Le nom de jökull, au pluriel jöklar, est ajouté par les Islandais à celui de toutes les hautes montagnes, principalement des volcans couverts de neige et qui donnent naissance à des glaciers (jökull, glacier).

rain couvert de pierres qui, par cette raison, nous paraissait jouir d'une grande solidité; deux heures furent employées pour arriver avec nos chevaux jusqu'à la partie du cône qui cesse de leur être accessible, et après avoir attaché ces animaux les uns aux autres de manière qu'ils ne pussent pas redescendre, nous les laissâmes au milieu de la neige; nous continuâmes l'ascension du Snæfells-Jökull par des pentes qui ont de 27 à 35° d'inclinaison, tantôt en évitant de grandes et profondes crevasses dont la lèvre supérieure était garnie de stalactites de glace, tantôt en franchissant les plus petites: partis à onze heures d'Olafsvik, nous atteignîmes enfin le sommet à deux heures et demie; M. Gaimard, à défaut de baromètre, avait eu la patience de marcher constamment de manière à tenir accroché sur son dos un thermomètre exposé au nord et à l'ombre, ce qui nous permit de constater, en parcourant son échelle toutes les cinq minutes, que la colonne de mercure avait baissé graduellement[1].

Un soleil resplendissant éclairait alors tout ce que la vue pouvait embrasser de l'Islande : elle planait sur une longue chaîne de pyramides volcaniques qui sépare les deux golfes et dont les flancs noirâtres, marbrés de neige, offraient quelque ressemblance avec la robe d'un cheval pie; nous suspendîmes cependant l'élan de nos regards pour les abaisser modestement à nos pieds où notre guide venait de déposer sur une nappe naturelle dont rien n'égalait la blancheur, d'ex-

[1] Voir la Physique de M. Lottin, p. 482. Voyage en Islande et au Groënland.

cellentes provisions que M. Claüsen avait eu la délicate attention de lui glisser pour notre usage; puis adossés à un mamelon de neige glacée orné à la base de belles stalactites, nous fîmes, à l'abri du vent du nord, un goûter auquel l'appétit ne pouvait manquer.

Une grande surface légèrement concave, circonscrite par de larges fentes, indiquait, à notre droite, à l'ouest et un peu au-dessous de nous, que nous étions sur l'orle d'un immense cratère presque rempli de neige, dans lequel nous ne jugeâmes pas prudent de descendre; pas un rocher, pas une scorie ne faisait saillie; partout de la neige plus ou moins molle, fondant même au soleil qui faisait en ce moment monter le thermomètre à 7 et 8° au-dessus de zéro[1]. Nous nous expliquâmes alors les stalactites et les incrustations bizarres dont nous avons fait mention tout au long dans la description géologique[2], qui ornent en été la calotte de neige du Snæfells-Jökull.

Bien que nous eussions depuis longtemps nos chaussures pleines d'eau glacée, ce fut bien à regret que nous abandonnâmes ce site à la fois si sauvage et si grandiose que nous ne devions probablement plus revoir, et nous revînmes prosaïquement sur nos pas, en nous laissant d'abord glisser sur les reins pour franchir la partie la plus déclive du cône; nos pieds s'échauffèrent

[1] Quatre-vingt-un ans auparavant, Djarn Pállsson et Eggert Olafsson avaient fait précisément le même jour que nous (1er juillet 1754) l'ascension du Snæfells-Jökull; mais parvenus sur les neuf heures du matin, par un soleil superbe (*sic*) au sommet de la montagne, ils éprouvèrent un froid si vif qu'ils purent à peine y résister.

[2] Min. et géol., page 90. Les auteurs précités firent des observations tout à fait semblables aux nôtres.

ensuite à marcher plus vite que nous ne voulions dans la neige, au point même de nous faire éprouver une agréable sensation de chaleur, et nous ne tardâmes pas à rejoindre nos chevaux qui paraissaient nous avoir attendus patiemment, durant six heures, à la même place. Ayant voulu, avant de rentrer à Olafsvik, confier ma monture au guide et rester seul afin de mieux explorer, sous le rapport géologique, la base de la montagne, je faillis ne pouvoir me dépêtrer d'un sol en apparence ferme, mais formé de pierrailles et de terre à moitié dégelée, dans lequel j'étais entré avec mon havre-sac rempli de roches.

Les journées des 2, 3 et 4 juillet ont été remarquables par la douceur de la température qui s'est constamment soutenue entre 15 et 18° centigrades ; nous eûmes même un temps assez beau pour qu'à notre intention, M. et Mme Claüsen aient pu organiser, comme en France, une partie de plaisir champêtre; c'est-à-dire un souper sur l'herbe auquel furent conviées deux autorités islandaises, et les échos du voisinage répétèrent plusieurs chants nationaux. Le 5, le thermomètre était descendu à 3°.

Avant de prendre congé de nos excellents hôtes, Mme Claüsen voulut bien, à notre prière, revêtir un magnifique vêtement islandais qui lui seyait à merveille et se faisait remarquer par des ornements en vermeil, parmi lesquels on distinguait un grand médaillon représentant deux épisodes de la vie de Jésus-Christ; il n'est pas rare que pareils habits reviennent à douze cents francs.

Ce ne fut pas sans peine, après avoir pris un nouveau guide du nom d'Aütné, acheté un cheval de plus et fait mettre notre squale glacial dans une immense bière remplie de sel marin, avant de l'expédier à Reykiavik avec d'autres caisses renfermant des objets d'histoire naturelle, que nous nous arrachâmes à notre Capoue; M. et Mme Claüsen, après nous avoir forcés à consentir qu'ils renouvelassent nos provisions, joignirent à ce soin celui de nous pourvoir d'une poêle à main, objet de première nécessité qui nous manquait, et voulurent en outre nous accompagner jusqu'au plus prochain bær; c'était dans la demeure d'un forgeron (presque tous les Islandais savent forger) située devant la charmante cascade de Bugs-Foss et à la porte de laquelle était fichée en terre une longue colonne pentagonale de basalte destinée à attacher les chevaux : ayant manifesté le désir d'avoir ce bel échantillon géologique pour l'ajouter à nos collections de roches, ce brave Islandais, dans l'empressement qu'il mit à la déraciner du sol pour nous l'offrir en la prenant à bras-le-corps, tomba à la renverse avec cette lourde masse sur lui, ce qui nous fit craindre un instant qu'il n'eût été tué; mais heureusement il ne fut pas même blessé. La plupart des marteaux de cet artisan qui se servait d'un mélange de houille et de charbon de bois de bouleau pour faire rougir le fer, étaient en cailloux basaltiques arrondis naturellement par les eaux et percés au centre pour recevoir un manche[1].

[1] Les Islandais se servent de marteaux de ce genre pour amollir la chair des morues sèches avant de les faire cuire.

Aucun langage, aucune peinture ne peuvent rendre l'aspect qu'offre l'Islande vers le milieu de la nuit lorsque le ciel est pur et calme, tant la nature semble alors empreinte d'une douce mélancolie ; nous avions passé pour atteindre Krosnes devant un amphithéâtre formé naturellement par le rapprochement de montagnes couvertes de neiges et rempli d'une douce lumière vaporeuse, mystérieuse comme l'est celle du sanctuaire d'une vieille église ; non loin de là, le miroir d'un petit lac était sillonné par un couple d'imbrims dont la poitrine ornée de couleurs blanches et noires disposées en damier, en fait le plus remarquable des plongeons, pour ne pas dire des oiseaux du Nord.

Que ne pouvons-nous toujours entretenir nos lecteurs de choses semblables ? Mais au milieu de ces belles scènes de la nature, la condition de l'homme présente quelquefois le plus triste contraste : rien, par exemple, ne saurait donner une idée de l'état misérable de santé dans lequel étaient plongés tous les habitants du bær de Krosnes. Il nous fut notamment bien difficile de ne pas nous apitoyer sur le sort d'une petite fille de deux ou trois ans, seule enfant restée de cinq, et qu'une affection scrofuleuse avait déjà privée de la vue ; cette malheureuse créature assise sur sa chaise se livrait, comme nous l'avons déjà fait remarquer pour les femmes en général, à un balancement continuel et très-fort ; un autre membre de la même famille était atteint de la lèpre. Peut-il d'ailleurs en être autrement, nous ne cesserons de le répéter, quand on pense que les Islandais ne font rien pour améliorer l'intérieur de leurs maisons, et ce

triste séjour de Krosnes d'où s'exhalait une odeur nauséabonde, recevait à peine de la lumière.

Ce misérable bær se faisait cependant remarquer par son antique ameublement : là, se trouvait un vieux bahut à dos tournant qui était autrefois réservé pour les jours de fiançailles ; les deux conjoints devaient s'y asseoir côte à côte ; ici, ouvrait ses bras un fauteuil tout en bois dont le siége, au lieu d'être rembourré, était creusé de manière à s'adapter parfaitement à la partie du corps qu'il était destiné à recevoir.

A Græni-Fiördur où nous ne tardâmes pas à arriver, M. Gaimard donna, comme à Olafsvik, plusieurs consultations et y joignit des médicaments, notamment du sulfate de quinine.

Curieux de savoir combien nos chevaux de bagages pouvaient raisonnablement porter, nous reconnûmes qu'avec nos selles, nous formions un poids de cent kilogrammes, près du double de ce que nous supposions être un fardeau trop lourd pour les premiers chevaux; puis nous continuâmes notre route pour Stikkishólmur où nous avions l'intention, comme au pied du Snæfells-Jökull, de rester quelques jours.

Chemin faisant, nous remarquâmes qu'on profite de la courte durée des beaux jours en Islande, pour faire sécher des mottes de tourbe dont l'aspect noirâtre tranche singulièrement avec celui de l'herbe assez haute qui pousse entre les tas de ce combustible.

En côtoyant le fiord de Kolgravar-Fiördur où l'on supposait que *la Lilloise* avait dû hiverner, baie profonde entièrement abritée des vents de mer par la dis-

position des montagnes qui la bordent, nous observâmes une cinquantaine de cygnes au moins qui se mirent à pousser des clangueurs aussitôt qu'ils nous eurent aperçus ; nous traversâmes ensuite une coulée de laves remarquable par sa surface hérissée de grosses protubérances, vastes ampoules formées dans le courant de lave par une cause que nous avons déjà cherché à expliquer [1], et nous nous arrêtâmes à Biarnar-Höfn, au pied d'une petite montagne d'où s'échappe un torrent désigné dans le pays sous le nom de *Ruisseau des Corbeaux* à cause du grand nombre de ces oiseaux qui fréquentent son lit profond, à parois sombres et escarpées.

La construction d'un temple, en Islande, ou les embellissements qu'on y apporte, sont en général, des événements assez importants pour la contrée où ils se passent ; aussi n'avons-nous pas été beaucoup surpris, en arrivant dans la localité que nous venons de désigner et qui signifie *Port de l'Ours*, de voir l'empressement du docteur Alteline chez lequel nous étions descendus, à nous mener immédiatement dans le temple voisin ; notre confrère, d'origine danoise et parlant assez bien le français, tint beaucoup à nous faire remarquer que ce temple était fraîchement réparé et possédait deux cloches qu'il avait le plus grand désir, pour flatter notre oreille, de faire résonner ; il ne nous laissa pas ignorer non plus que, près de la porte d'entrée du cimetière, se trouvait la sépulture de sa femme surmontée d'un tertre

[1] Min. et géol., p. 114.

comme dans toutes les sépultures islandaises, mais celui-ci surchargé de pierres énormes.

En suivant la côte au sortir de ce bær, nous traversâmes un terrain basaltique sur lequel le bouleau nain, la myrtille et la bruyère associés ensemble, formaient un véritable tapis de verdure; nous rencontrâmes encore, comme la veille, des bandes de cygnes paissant avec leurs petits sur le rivage : ayant poussé mon cheval au milieu de l'un de ces groupes d'oiseaux, visite qu'il n'eut peut-être pas été prudent de faire à pied, je ne parvins à leur faire prendre le large qu'après que tous les jeunes cygnes se furent mis à l'eau. Nous arrivâmes le soir même à Stikkishòlmur non pas sans nous être encore enfoncés dans des fondrières comme avant d'atteindre Búdir avec les environs duquel la contrée a plus d'un rapport.

M. Torlatius, riche négociant danois chez lequel nous descendîmes, nous fit étrenner une magnifique maison en bois qu'il venait de faire construire avec des pièces toutes préparées et numérotées à l'avance en Norvége : composée de deux étages, elle renfermait de belles pièces et de belles chambres à coucher, tendues de papier peint et garnies de beaux meubles modernes en acajou.

Tout annonçait en cet endroit un grand mouvement d'affaires; des caravanes d'Islandais arrivaient pendant que d'autres partaient: les équipages de cinq navires étaient occupés dans le petit port, bien abrité des mauvais vents, à charger les denrées telles que laine brute, poisson sec, etc., que les premières apportaient, et à

décharger les marchandises, telles que café, sucre candi, brœndviin, etc., que les secondes devaient remporter. Ce commerce d'échange attirait beaucoup d'habitants qui allaient et venaient, les uns passant la nuit couchés sous des petites tentes, les autres tout simplement à la belle étoile assis entre leurs paquets, et la plupart du temps occupés à se dandiner; nous en vîmes cependant sortir de cette apathie apparente pour se livrer par distraction, à une lutte dans laquelle les combattants cherchent à se terrasser, non pas en s'étreignant à bras-le-corps comme nos portefaix, mais bien en se soulevant réciproquement par le pantalon empoigné dans la région des cuisses. Dans cet exercice gymnastique, la victoire échoit à celui qui sait le mieux donner le croc-en-jambe.

Pendant toute la durée de cette espèce de foire de Stikkishòlmur, la maison principale de M. Torlatius ne désemplissait pas; il y tenait pour ainsi dire table ouverte du matin au soir; cependant les repas étaient réglés de la manière suivante pour les personnes qui, comme nous, y étaient hébergées : indépendamment d'une tasse de café pur ou au lait (*ad libitum*) avec biscottes qu'on vous apporte sur les huit heures du matin, avant votre lever, et qui est toujours renouvelée, on déjeune sur les dix heures avec du jambon et des viandes froides accompagnées de pâtisseries et de sucreries ; dîner à quatre heures et souper à dix, suivi ordinairement de café pur ou de thé ; enfin du chocolat est souvent offert entre le déjeuner et le dîner. Parmi les convives les plus assidus, nous remarquâmes un

Islandais qui passait pour un des plus riches du pays; sa corpulence et surtout sa contenance superbe, dédaigneuse, semblaient en effet trahir une grande aisance.

Parmi les choses qui nous frappèrent le plus dans ce vaste établissement danois, nous devons mentionner pour la nouveauté du fait, un chariot destiné exclusivement au service du port, et une basse-cour dans laquelle vivaient en bonne harmonie, un beau cochon du Danemark, des poules et des pigeons domestiques. (Dans l'intérieur des maisons nous avions déjà vu des serins que l'on se garde bien, de même que les giroflées, d'exposer au grand air.)

A quelque distance de là, sur un monticule exposé à toutes les aires de vent, un petit moulin à blé étendait ses longs bras, ce qui n'empêchait pas que chez M. Torlatius, il n'y eût aussi un de ces moulins à bras dont nous avons déjà parlé.

Quant aux productions naturelles, nous citerons d'abord un jeune pygargue à tête blanche (vulgairement aigle pêcheur) que notre hôte nous fit accepter pour le Muséum[1]; des méduses et des béroés qu'on serait tenté de prendre pour des fleurs épanouies au fond de la mer, si dans leur tissu mou et transparent, on n'y voyait circuler un fluide brillant comme de l'or; ces animaux ornaient les eaux tranquilles du port dont le gravier[2] n'est pour ainsi dire qu'un mélange de cal-

[1] A l'heure (janvier 1850) où nous écrivons ces lignes, cet oiseau est encore un des plus beaux des volières du Jardin des Plantes.

[2] Min. et géol., pag. 115.

cédoines, d'agates et de cornalines; une espèce de rhubarbe (*rheum digynus*) étale, au pied des rochers, des feuilles dont l'ampleur pour cette latitude élevée, a de quoi surprendre. La végétation augmentait à vue d'œil : l'oseille, les pissenlits poussaient partout; nous nous réjouissions à l'idée de manger une salade faite avec cette dernière plante; mais hélas! quel ne fut pas notre désappointement, en reconnaissant qu'en fait de condiments qui nous la firent trouver détestable, on y avait ajouté du sucre!

En nous dirigeant vers le fond du golfe de Breyda-Fiördur, notre intention était de traverser l'isthme qui le sépare du golfe opposé pour arriver le plus directement possible sur la côte septentrionale de l'Islande où les bâtiments, comme nous l'avons dit au commencement de cette relation, ne pouvaient se rendre cette année à cause des glaces; afin d'abréger encore le chemin de Stikkishòlmur à Narfeyri et pour ne pas nous astreindre à faire un très-grand détour, nous avions expédié nos chevaux la veille, et le lendemain 16 juillet, nous profitâmes du départ du syslumadur de ce canton pour monter dans sa chaloupe.

Après avoir dépassé plusieurs îlots à la rame, la force des courants et les vents contraires nous obligèrent de relâcher vers une heure et demie du matin dans la petite île de Saudarey; nous y trouvâmes endormis, à l'air libre, sur l'herbe mouillée ou sous de grandes toiles et rapprochés comme des ballots, bon nombre d'Islandais sortis de deux embarcations qui nous avaient précédés, et qui attendaient là un moment

plus favorable pour continuer leur route; dans la crainte, en les imitant, d'augmenter les douleurs rhumatismales et surtout la névralgie du nerf sus-orbitaire (tic douloureux) dont je souffrais beaucoup depuis quelque temps, je me mis à tirer sur les oiseaux de mer de tous genres qui garnissaient en grand nombre les rochers de Saudarey; quelques-uns des Islandais dont j'avais si peu respecté le sommeil, loin de se fâcher, se mirent à ramasser mon gibier, à courir après celui qui n'était que démonté, et j'eus toutes les peines du monde à les empêcher d'entrer dans la mer pour repêcher les oiseaux que le courant entraînait. Cet îlot, sur lequel nous fîmes une abondante moisson en ornithologie, ne se faisait pas moins remarquer par sa riche végétation, comparativement à celle de l'intérieur des terres; de même qu'à Videy, elle prenait là un accroissement très-remarquable : la rhubarbe aux larges feuilles, l'angélique (*angelica archangelica*) aux grosses tiges fistuleuses et l'*arundo varia?* au stipe très-élevé, par leur réunion au bord de la mer, présentaient l'image des rives les plus fertiles de nos rivières.

A notre arrivée à Narfeyri, M. Gaimard, ayant reconnu qu'il avait oublié son thermomètre, le seul instrument de physique qui nous restât, retourna immédiatement à Stikkishòlmur avec le guide, pour le chercher, et n'en revint que le surlendemain, par la même voie que la veille, et accompagné de M. Torlatius; je confiai alors à cet obligeant Danois, les oiseaux et roches recueillis pendant l'absence de M. Gai-

mard, pour les faire expédier à Reykiavik, et nous continuâmes à nous avancer vers le nord de l'Islande. Nous ne tardâmes pas à traverser des torrents et à en remonter d'autres dont le lit, tout à fait à sec, laissait voir les pierres comme enduites d'un dépôt blanchâtre et feutré, qui n'était autre chose que des conferves desséchées; le temps étant magnifique, nous ne nous arrêtâmes à Breidabolstadur, où nous devions passer la nuit, que pour faire un repas et poussâmes jusqu'à Holmstadur; nous n'avions cependant pas oublié de visiter dans la première de ces localités, sur la recommandation qui nous en avait été faite, le père de notre confrère Alteline, vieillard de quatre-vingt-six ans, dont la santé aurait encore été vigoureuse, s'il n'eût été perclus de rhumatismes; il nous avait fallu, pour arriver chez lui, traverser un grand terrain couvert de bouleaux blancs qu'on laisse pourrir sur le sol, tandis que tout près de là, on ne se chauffe qu'avec de la tourbe; tant est grande la force de l'habitude.

En changeant notre itinéraire, nous nous exposions à ne pas trouver un aussi bon gîte que celui vers lequel nous devions nous diriger; en effet, à Holmsback, nous dûmes, à défaut de chambre et même de lit, nous installer dans un magasin, improviser des matelas avec les coussins de tourbe destinés aux bagages, et nous couvrir avec les couvertures de nos chevaux, ce qui ne nous empêcha pas de passer une excellente nuit, tout habillés, bien entendu. Ce même jour, 19 juillet, à minuit, heure à laquelle nous nous disposions à prendre du repos, le ciel étant sans nuages

et l'air parfaitement calme, notre thermomètre descendit, par suite du grand rayonnement du calorique terrestre, presque au-dessous de zéro; c'était une différence de 15° en moins avec le maximum de température atteint, par le même instrument, à l'air libre et au soleil, douze heures auparavant.

Ayant rencontré à Kennabrecka les mêmes difficultés d'installation chez le pasteur de ce lieu, nous déjeunâmes dans le temple, comme cela nous était arrivé la veille à Breidabòlstadur, et y passâmes la nuit, couchés tête-bêche, d'après les dispositions du pasteur qui avait voulu nous soumettre à une ancienne coutume islandaise; mais avant de nous y conformer, nous nous laissâmes aller à goûter quelques heures de sommeil au pied des tertres verdoyants du cimetière, situé autour du temple, et entre lesquels le soleil répandait une douce chaleur. Pendant les vingt-quatre heures que nous séjournâmes ici, notre guide, sur l'autorisation que nous lui en avions donnée, était allé voir, à quelques lieues de là, ses parents; et, fidèle à l'heure fixée pour le retour, nous le vîmes le lendemain matin s'approcher furtivement de notre lit, et nous montrer comme des bêtes curieuses à sa mère et à une de ses sœurs, qui lui avaient témoigné le désir de nous voir.

En quittant Kennabrecka, nous fîmes un détour pour aller donner une consultation à une femme encore jeune et belle, affectée depuis cinq ou six ans d'une maladie nerveuse contre laquelle tous les remèdes avaient été impuissants; nous trouvâmes cette

malheureuse Islandaise entièrement nue sur son lit, et en proie à d'affreuses douleurs, bien que son corps, à en juger par son embonpoint, n'en portât pas les traces, et poussant, quand on cherchait à la relever sur son séant, des cris semblables à ceux du renard; nous lui laissâmes le plus que nous pûmes de nos opiacés, sinon pour la guérir, du moins pour calmer un peu ses souffrances.

Grâce au beau temps qui avait réduit aux proportions de simples ruisseaux des rivières ordinairement rapides et dangereuses, nous traversâmes, après nous être remis en bonne route, trois fois de suite la tortueuse Haukadalsá, sur la rive droite de laquelle, deux montagnes coniques, désignées sous le nom de Krossfiall (montagne de la Croix), attestaient une origine commune. En remontant ses rives, quelquefois escarpées, formées par des nappes basaltiques à travers lesquelles elle s'est fait jour, nos chevaux faisaient voler sur leur surface unie de la poussière comme sur nos routes. Enfin, nous atteignîmes le sommet de la chaîne de montagnes trachytiques qui sépare le golfe de Breyda-Fiördur de celui de Húna-Flòi.

Dans la courte station que nous fîmes sur le col élevé où nous nous attendions, d'après ce qu'on nous avait fait craindre à Olafsvik, à rencontrer plus de neige qu'il n'y en avait réellement, nous observâmes en fait de végétation, une petite espèce de saule dont les tiges grêles et entortillées, encore privées de feuilles, ressemblaient plutôt à un paquet de mauvaises ficelles qu'à un végétal. Sur l'autre versant, nous eûmes à

suivre pendant quelque temps la rivière de Hrútafiardará, dont le cours, diamétralement opposé à celui de la rivière Haukadalsá, s'est également ouvert un lit profond, encaissé, au milieu de nappes basanitiques. Il était encore minuit quand nous arrivâmes, exténués de fatigue, à Melar, sur le bord de la mer, où nous descendîmes chez le syslumadur, M. Johnson.

Depuis notre départ d'Olafsvik, nous avions fait marcher nos chevaux dix, onze et même douze heures de suite, bien chargés et sans presque arrêter d'une étape à l'autre; nous devons, je crois, attribuer la grande énergie dont ces animaux sont doués, bien qu'ils ne connaissent pas l'avoine et tout au plus le foin : 1° à ce que la transpiration est presque nulle chez eux (rarement, en effet, les voit-on couverts de sueur); 2° à l'absence presque complète de poussière ou à la pureté de l'air; 3° et enfin à la tonicité du climat[1]. Cependant ils avaient bien mérité quelques jours de repos que nous leur accordâmes volontiers.

Malgré le vent du nord qui soufflait depuis la veille, accompagné d'une pluie fine et froide, nous nous mîmes à explorer les environs, sous le rapport botanique; nous recueillîmes entre autres plantes, des pissenlits que nous accommodâmes faute d'huile avec de la graisse fondue; mais si nous avons éprouvé à Stikkishòlmur, une extrême aversion à manger d'une salade semblable dans laquelle on avait ajouté du sucre, rien ne peut rendre la grimace effroyable que

[1] Rien n'égale la vigueur des petits chevaux de la terre de Van Diemen qui vivent à peu près dans les mêmes conditions que ceux d'Islande.

fit notre hôte en goûtant la nôtre, assaisonnée simplement avec du sel et du poivre; tant il est vrai qu'il ne faut point disputer des goûts; nous eûmes toutes les peines du monde à l'empêcher de retourner cette salade avec ses mains, pour voir, sans doute, avec quoi elle était faite; le lendemain, la cuiller islandaise en argent, dont nous nous étions servis pour mesurer le vinaigre, était toute couverte d'une épaisse couche d'acétate de cuivre, ce qui nous a démontré, à n'en pas douter, que non-seulement le cuivre entrait en grande proportion dans l'alliage de l'argent avec ce métal, mais aux taches plus fortes les unes que les autres, que cet alliage n'était pas toujours bien fait.

La femme de notre hôte ayant consenti, comme Mme Claüsen, pour nous être agréable, à revêtir un costume très-ancien, qu'elle conservait dans sa garde-robe, mit sur sa tête et ses épaules une cape de velours noir. Ce vêtement, si bien conçu pour le climat du nord, était surmonté d'un chaperon très-élevé, en pointe et garni de rubans, ce qui en faisait une coiffure assez élégante, ainsi qu'on peut en juger (pour le chaperon seulement et sans cape) par le portrait, fait en 1681, de la femme de l'évêque Gesli Thorlacius, dans le temple de Hólar (Atl. hist., pl. CXXVI).

Le temps ne nous permettant plus, une fois parvenus au nord de l'Islande, de parcourir la totalité des côtes du golfe de Skagastrandar-Fiördur ou de Húna-Flòi, comme nous l'avions fait à peu près en entier pour les deux golfes précédents, nous con-

vînmes de pousser seulement une reconnaissance dans la direction du cap Nord. En conséquence, n'ayant pris de bagages que ce qu'il fallait pour charger le plus vigoureux de nos chevaux, nous nous dirigeâmes sur Prest-Backi.

Nous ne tardâmes pas, en suivant le bord de la mer, à voir de ces glaces flottantes dont on nous avait tant parlé, mais celles-ci avaient cessé de flotter et étaient échouées; la mer, qui les avait minées depuis qu'elles étaient dans cette position, leur avait fait prendre les formes les plus bizarres, notamment celle d'un agaric (Atl. géol., pl. xx), au pédicule d'un bleu céleste et au chapeau d'une éclatante blancheur, avec laquelle de nombreux oiseaux posés dessus, confondaient la couleur de leur plumage. Tout à l'entour, l'eau de la mer offrait une teinte d'un gris verdâtre; la fusion inégale de ces glaces, à laquelle étaient évidemment dues toutes les différences de formes et de couleurs qu'elles présentaient, paraissait du reste assez rapide, car, pendant que nous étions en contemplation devant ces grandes masses, un sourd craquement concentra notre attention vers l'une d'elles, qui venait de se renverser sur sa base rongée.

Les côtes de ces parages de l'Islande offraient aussi un autre spectacle non moins intéressant; c'était une immense quantité de bois flottés que la mer dépose sur les grèves sablonneuses, pêle-mêle avec de gigantesques ossements de baleine.

On trouve quelquefois parmi ces bois, qui appartiennent presque tous à des conifères provenant des

forêts de l'Amérique septentrionale et du nord de la Russie, une espèce de bois d'acajou du Brésil avec lequel on fait ici des meubles, et des siliques de *mimosa scandens*, auxquelles les Islandais attachaient autrefois beaucoup d'importance en les considérant comme des pierres propres à faciliter les accouchements[1]. Ces bois de couleur et ces fruits tropicaux ont été évidemment poussés par le Gulf-Stream, depuis le golfe du Mexique jusque dans les mers du Nord; nous y avons aussi recueilli, au milieu de morceaux d'écorce de toutes sortes, notamment de bouleaux roulés comme de vieux parchemins, des petites pièces de bois sculptées grossièrement sous forme de canots; partout ailleurs qu'en Islande, sur le bord de nos rivières, par exemple, en recueillant de pareils objets, on n'aurait certainement fait que ramasser des jouets d'enfant; mais, en outre de ce que nous n'avons jamais vu de jeunes Islandais s'amuser à jouer ainsi, ces petits canots étaient disséminés trop uniformément sur toutes les plages, pour qu'il ne nous fût pas permis de les considérer comme des *ex-voto* : ne pourrait-on pas alors supposer qu'ils proviennent des grands fleuves de l'Amérique, dans lesquels les sauvages, dit-on, jettent des objets semblables avant de s'embarquer, pour obtenir un voyage favorable?

[1] La véritable pierre aux accouchements des anciens, était un minéral connu sous le nom d'ætite, ou de pierre d'aigle, tandis qu'en Islande où la croyance dans la vertu de cette pierre s'est répandue plus tard, on a pris pour l'ætite, un fruit qui n'a de rapport avec elle que par sa forme, sa couleur peut-être, et surtout par le noyau (l'amande) qui résonne dans son intérieur lorsqu'on l'agite.

Nous aurions encore bien des choses à dire sur les bois flottés en général de l'Islande, mais nous préférons, dans la crainte de trop nous étendre sur ce sujet, renvoyer nos lecteurs à notre description géologique[1]; nous ajouterons seulement, sous le rapport des divers usages auxquels on destine les troncs d'arbres échoués, souvent de dimension considérable, que lorsqu'ils sont cariés à l'intérieur, comme c'est le cas le plus ordinaire, les plus gros servent de tuyaux aux cheminés de la cuisine.

Après les bois flottés, nous fûmes, à quelque distance de Prest-Backi, témoins, cette fois-ci, d'une scène animée qui ne manqua pas également de piquer vivement notre curiosité : en arrivant au bord d'une petite anse, nous surprîmes une cinquantaine de phoques qui étaient la plupart couchés sur des rochers qu'ils abandonnèrent à notre approche en se laissant glisser doucement dans l'eau; nous les regardâmes pendant quelque temps s'ébattre dans cet espace resserré comme une école de natation, où ils produisaient le plus singulier effet par leurs têtes hors de l'eau, ce qui leur donnait quelque ressemblance avec des bouledogues à la nage.

Un peu plus loin, en suivant un chemin escarpé sur le bord de Betru-Fiördur, nous fîmes lever à plusieurs reprises un gerfaut qui se tint toujours à une distance respectueuse; et, tout à fait dans le fond de ce même fiord, nous vîmes aussi des cygnes qui

[1] Min. et géol., page 127.

paissaient tranquillement l'herbe au bord de la mer.

Nous nous trouvions alors au milieu de la moisson dans cette partie de l'Islande ; on fanait de toute part les foins fraîchement coupés sur les petites éminences dont nous avons déjà parlé, où l'herbe, parvenue à toute sa croissance, ne dépassait pas 0^m, 054 à 0^m,081 de hauteur; des tas de lichens se trouvaient à la porte de chaque bær ; c'était aussi le moment favorable de faire les réparations aux maisons et même d'en construire de nouvelles.

Parvenus, tout en faisant ces observations d'économie rurale, au sommet de la montagne de Betruháls, que nous ne pûmes gravir qu'en suivant le lit à sec et rougeâtre d'un torrent qui s'était formé une arche naturelle dans la neige glacée, nous nous y arrêtâmes quelque temps pour jouir du magnifique panorama qui se déployait devant nous. Nous espérions, de ce point le plus élevé de la contrée, entrevoir les glaces de la banquise du Groënland, qu'il est possible, dit-on, d'apercevoir par un temps clair; mais nous eûmes beau regarder, nous ne vîmes à perte de vue qu'une mer libre au delà des glaces flottantes ou échouées dont nous avons déjà fait mention.

A la vallée que nous venions de parcourir, l'une des plus tristes qu'on puisse rencontrer en Islande, en succédait une autre très-profonde, dont le versant occidental, tapissé de verdure, produisait, par la réverbération du soleil couchant qui frappait en ce moment sur le côté opposé, le plus magique effet de lumière.

Nous sommes restés ce jour-là une douzaine d'heures à cheval, n'ayant pu trouver, nous sommes fâchés de le dire (il n'y a pas de règle sans exception), hospitalité dans le bær où nous comptions passer la nuit, ce qui nous obligea à pousser jusqu'à Kollafjardarnes, où nous arrivâmes vers une heure du matin; ce retard nous permit d'ailleurs de reconnaître avec peine que, dans l'intérieur des maisons islandaises, il y faisait déjà assez obscur au 24 juillet, pour que nous fussions obligés de recourir à la lumière d'une chandelle, afin de pouvoir écrire notre journal avant de nous livrer au sommeil.

Il nous fallut encore supporter en cet endroit, qui se fait remarquer par un petit moulin à vent construit avec des bois flottés, des témoignages curieux du peu de soin que les Islandais apportent dans leur manière de vivre : au retour d'une course pendant laquelle M. Gaimard avait déjeuné seul, notre hôte trouva tout naturel de m'offrir l'assiette de mon compagnon de voyage, pensant que je me contenterais des bribes qui la recouvraient; la maîtresse du logis sembla vouloir renchérir sur son mari en essuyant à mes habits, ses doigts qu'elle venait de tremper involontairement dans le lait qui nous était offert; trop heureux, comme nous en avons été témoins ailleurs, de ne l'avoir pas vue rejeter dans la tasse[1] cette liqueur

[1] Nous sommes portés à critiquer les Islandais sur cet article-là; mais chez nous, si chatouilleux sur la propreté, y a-t-il au monde un usage plus ignoble que celui qui nous a été importé d'Angleterre et qui consiste, à la fin des repas, à faire régurgiter dans un bol, à la face les uns des autres, l'eau qui a servi à se rincer la bouche ?

que les Islandaises goûtent ordinairement pour s'assurer s'il est assez sucré; la serviette, dans les pauvres bærs, est le plus souvent remplacée par un mouchoir de couleur, que les hommes seuls ont dans leur poche de côté; enfin, pour en finir avec ce vilain chapitre, nous dirons que les faucheurs, au lieu de se servir d'un cofin dans lequel on trempe la pierre pour aiguiser la faux, n'y regardent pas de si près et se bornent à la passer sur leur langue; de sorte qu'ils ont, comme on le conçoit bien, les lèvres noires comme celles des nègres; cependant les jeunes filles, qui font souvent ce métier, crachent sur la pierre au lieu d'y passer la langue.

La côte occidentale de Kolla-Fiördur offre des dykes basaltiques qu'on serait tenté de prendre de loin pour des pans de muraille ou des obélisques (Atl. géol., pl. XIX et XX), suivant la manière dont on est placé pour les regarder; mais quand on les examine de près, on les trouve composés de colonnes de mimosite appliquées horizontalement les unes sur les autres, comme des bûches dans un chantier[1]. Pendant que j'étais assis au bord de la mer, occupé à faire le croquis de ces curieux rochers, j'eus la visite d'un renard-isatis dont la fourrure, au reflet bleuâtre, est très-recherchée dans la pelleterie; malgré la ruse de ce joli animal, il aurait pu être victime de sa curiosité, qui l'avait poussé jusque dans mes jambes, si, au lieu d'un crayon, j'eusse eu mon fusil entre les mains.

[1] Min. et géol., page 124.

Nous terminâmes notre exploration vers le nord, en allant dans la soirée jusqu'à Smahamar, dans le Steingrims-Fiördur, où nous rencontrâmes deux individus, le père et le fils, affectés de la gale, maladie à laquelle nous n'avions pas encore fait une grande attention en Islande, quoiqu'elle y soit cependant très-commune. Puis nous revînmes sur nos pas en nous joignant à une caravane d'Islandais, qui se rendaient à l'office religieux au fond du fiord de Kolla-Fiördur, où nous prîmes congé d'eux pour faire de nouveau l'ascension à pied de la montagne de Betruhàls. Arrivés à Brecka, sur la côte occidentale du fiord de Betru-Fiördur, au moment où le temple venait d'être évacué (c'était un dimanche), il s'en échappait une odeur si nauséabonde qu'il nous fut impossible d'y rester.

Nous remarquâmes en cet endroit un petit parc à moutons et vîmes faucher l'herbe qui avait crû sur les tertres du cimetière.

A la sortie de Brecka, notre guide, qui avait probablement trop caressé la petite bouteille de brœndviin, en verre bleu, aplatie, que les Islandais glissent ordinairement dans le haut de leurs manches, au défaut de l'épaule gauche, faillit se tuer en donnant un temps de galop; aussitôt que nous l'eûmes dégagé de son cheval sous lequel il était tombé, il voulait ni plus ni moins monter celui de M. Gaimard, qui lui paraissait meilleur que le sien; et, comme nous ne crûmes pas devoir accéder à son désir, il se mit alors à galoper de plus belle. M. Gaimard courut après lui pour réprimer cette ardeur désordonnée et bientôt,

les ayant perdus de vue l'un et l'autre au milieu de nombreux accidents de terrain de la montagne de Kollafiall, je pris le parti, dans la crainte de m'égarer pour les rejoindre à Melar, de suivre les bords de la mer.

Obligé de tenir mon cheval par la bride, à cause des bois flottés qui couvraient littéralement la plage du côté oriental du fiord de Betru-Fiord, et en rendaient par conséquent le parcours très-difficile[1], je cherchais de tous mes yeux si, au milieu de ces débris, le hasard ne me ferait pas rencontrer quelque épave ayant appartenu à un navire français; je n'y trouvai que les objets dont j'ai parlé plus haut, et j'eus occasion de voir presque aussi à mon aise qu'à Kollafjardarnes, un renard semblable au premier, mais dont le pelage, au lieu d'être bleu, offrait un exemple remarquable d'albinisme complet. Je surpris aussi, couchés sur des rochers, de gros phoques que j'eus toutes les peines du monde à obliger de se jeter à la mer, vers laquelle ils baissaient la tête comme pour boire et la relevaient ensuite en suivant tous mes mouvements.

Ne pouvant profiter de tous les objets intéressants en histoire naturelle épars sur cette côte, que je parcourus seul, à pied, je me bornai, à l'aide de mon gros marteau de géologie, destiné au besoin à ferrer nos chevaux et à enfoncer les piquets de notre tente, à fracasser les os temporaux des énormes crânes de

[1] Les courtes échasses que nous vîmes à Prest-Backi n'avaient peut-être pas d'autre usage que de faciliter la progression sur les côtes de cette partie de l'Islande.

cétacés à moitié enfouis dans le sable, pour en extraire les oreilles internes[1].

Je rejoignis M. Gaimard à Kolbitsá, dans le Hruta-Fiördur, où nous passâmes la nuit couchés dans un grenier ouvert à tous les vents; à notre réveil, nous aperçûmes la maîtresse du logis qui s'approchait pour nous donner du café au lait qu'elle distillait dans sa bouche pour s'assurer s'il était bon à prendre. Nous repassâmes à Prest-Backi où nous fîmes une courte station chez le pasteur, puis autant à Bær, pour y faire l'acquisition de deux grandes planches d'acajou flotté, percées par des tarets et qui faisaient partie d'une ancienne alcôve; nous ne pûmes malheureusement savoir si ces planches avaient été extraites de billes d'acajou façonnées pour le commerce, ou bien d'un tronc d'arbre de même nature déposé par la mer; le soir même à dix heures, nous étions de retour à Melar en même temps que le syslumadur, qui avait été pour affaires à Stikkishòlmur.

[1] Ces pièces osseuses, éburnées, qu'un de mes amis, M. Van Beneden, professeur de zoologie à l'Université de Louvain, m'avait bien recommandé de recueillir, devaient mieux que toute autre, par leurs caractères tranchés, faire connaître, suivant lui, les différents cétacés qui abandonnent leurs dépouilles osseuses sur les côtes d'Islande ou qui vivent dans les mers du Nord.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Voyage dans l'intérieur de l'île. — Plateau couvert de lichen d'Islande. — Visite au Surtarbrandur de Thoriseingis-Múli. — Colonnes trachytiques de Baula. — Eaux thermales de Reykolt; antiquités. — Grand plateau de Fyrir-Ok. — Champ de Thingvellir, Almannagiá. — Tin-Trón. — Pont suspendu au milieu du Brúará. — Sources thermales dans le lac de Laugarvatn. — Séjour aux Geysirs. — Office religieux à Haukadalur. — Mont Hekla, tentatives pour en faire l'ascension. — Selsund. — Eyrar-Backi. — Soufrière de Krisivik. — Hafnar-Fiördur. — Retour à Reykiavik. — Arrivée de *la Recherche*. — Départ pour la France. — Traversée. — Retour à Cherbourg et à Paris.

La brièveté du temps qu'il nous restait à passer en Islande, ne nous ayant pas permis de pousser plus loin nos investigations sur la côte septentrionale, où nous n'avions rien appris qui pût se rattacher au naufrage de *la Lilloise*, nous résolûmes, dans un but désormais purement scientifique, de ne retourner à Reykiavik où nous devions rejoindre *la Recherche*, qu'après avoir parcouru la plus grande partie possi-

ble de l'intérieur du pays; nous avions surtout le projet de visiter les Geysirs, le mont Hekla et la soufrière de Krisivik.

Après donc nous être reposés un jour à Melar, où nous bûmes un verre de punch danois à la santé de nos amis, à l'occasion de l'anniversaire de la révolution de juillet, et après avoir expédié à Stikkishòlmur notre vingt et unième caisse d'histoire naturelle, nous nous remîmes en route le 28 au soir avec un guide temporaire. Il nous fallut traverser la rivière de Hrutafiardará et remonter son cours pendant quelque temps avant de pénétrer à l'est, sur un plateau assez élevé où pour toute végétation ne croît que le fameux lichen d'Islande (*cetraria islandica*). Ce cryptogame nous a paru se distinguer facilement des mousses et autres lichens qui l'accompagnaient, par la propriété de se renfler considérablement tout en s'amollissant lorsqu'il est depuis longtemps exposé à la pluie. Nous nous arrêtâmes quelques instants au pied d'un monolithe appelé *Ædarsteinn* (pierre d'Eider), monument très-précieux par sa forme pyramidale pour se reconnaître au milieu de cette affreuse solitude, et nous atteignîmes Nordurá à l'extrémité opposée du plateau.

En descendant, pour ainsi dire depuis son origine, le cours de cette rivière qui se jette dans le Borgar-Fiördur, nous fûmes frappés de voir en combien peu de temps, au moyen de ses nombreux affluents, elle devenait une rivière importante, c'est-à-dire que nous la voyions enfler à vue d'œil; ses

rives, qu'elle avait cependant cessé d'inonder depuis longtemps, étaient agréablement garnies de touffes d'une petite espèce de saule (*salix herbacea*), qu'on aurait été tenté de prendre de loin pour des touffes de jeune luzerne. Après onze heures de marche par une pluie fine qui avait fini par nous tremper, nous nous arrêtâmes à Hvammur, chez le pasteur Jon Magnusson où un gigot rôti arrosé de vin généreux, sans doute du midi de la France, ne tarda pas à nous faire oublier les privations et les fatigues de la journée.

Le lendemain, le fils de notre hôte nous conduisit à trois heures de marche de chez lui, pour nous faire voir un des plus remarquables gisements de Surtarbrandur (*lignite*), combustible minéral dont nous avions déjà soupçonné l'existence dans la contrée par les échantillons que nous avions recueillis, chemin faisant, au milieu des cailloux roulés de la rivière de Nordurá. Pour parvenir sur les lieux, nous dûmes d'abord remonter le cours impétueux du Fanná, interrompu de distance en distance par des dykes volcaniques qui lui forment autant d'écluses naturelles ; nous suivîmes ensuite le lit alors à sec d'un torrent qui se jette dans cette rivière, et à l'extrémité supérieure duquel, sur le revers de la montagne de Thoriseingis-Múli, il a mis à nu des couches alternantes de lignite et de trass endurci, pour l'examen desquelles, nous renvoyons à notre description géologique[1]. Nous nous bornerons seulement à faire remarquer que ce bois fossile, dont il est fait

[1] Min. et géol., page 134.

mention dans les anciennes sagas ou chroniques islandaises, et dans lequel les habitants se plaisent encore à voir les restes de forêts plus belles que celles qui existent aujourd'hui en Islande, n'est autre chose, suivant nous, que du bois flotté recouvert par des éruptions volcaniques, à une époque où la mer atteignait un niveau plus élevé dans tout l'hémisphère nord.

Après avoir chargé un cheval d'échantillons géologiques, nous revînmes à Hvammur par un chemin affreux et en passant près du petit lac de Hredarvatn qui renferme beaucoup de saumons, qu'on ne peut malheureusement pêcher facilement, faute d'embarcations.

Une autre curiosité géologique, offrant aussi un intérêt archéologique, nous attendait à notre retour : en visitant le cimetière de Hvammur, nous remarquâmes que les tertres étaient surmontés de tronçons de colonnes pentagonales sur lesquelles on avait gravé des épitaphes; ces singulières pierres tumulaires composées de trachyte que nous n'avions encore vu nulle part sous la forme prismatique, provenaient de la montagne de Baula (Atl. géol., pl. XXIII) qui se dressait comme une immense pyramide non loin de Hvammur, à l'ouest, et rappelait autant par sa forme que par sa composition et même ses annexes[1], le Puy-de-Dôme en Auvergne (Atl. géol., pl. XXIII).

Si les Islandais sont habiles à se construire des maisons avec de simples gazons ou des embarcations avec du bois flotté, assurément ils n'excellent pas dans l'art

[1] Min. et géol., page 140.

du charronnage, et rien ne prouve mieux le peu d'application qu'ils en font, que cette brouette de Hvammur montée sur deux roues qui en rendaient l'usage très-difficile.

Le fils de notre pasteur, jeune homme qui avait fait ses études à Bessastadir, ayant consenti à nous servir de guide ou plutôt d'interprète, jusqu'à la fin du voyage, nous partîmes avec un cheval de plus, loué uniquement pour porter le Surtarbrandur et les gros fragments de trachyte prismatique que nous avions recueillis. Il nous fit traverser successivement une montagne aux formes mamelonnées et dont la surface avait été polie anciennement par les eaux de la mer[1], puis un bois de bouleaux blancs parmi lesquels il s'en trouvait de plus de deux mètres de hauteur.

Qu'il nous eût été agréable de camper en cet endroit abrité des vents du nord pour y humer un air basalmique et entendre le frémissement des feuilles, toutes choses qui nous auraient si bien rappelé le pays natal! mais Magnusen nous conduisit impitoyablement à Nortunga chez un pasteur de sa connaissance ; celui-ci, ne pouvant nous recevoir dans sa maison pour passer la nuit, nous ouvrit la porte du temple où, après y avoir soupé, nous couchâmes dans un espace tellement étroit, entre l'autel et le mur, qu'à peine si l'on pouvait y entrer.

Nous observâmes encore sur un tertre du cimetière au milieu duquel s'élevait ce temple une pierre tumu-

[1] Min. et géol., page 142.

laire semblable à celles de Hvammur, mais qui avait servi probablement depuis plusieurs siècles au même usage ou à un grand nombre de générations, car celle-ci était couverte de runes parfaitement conservées ; n'ayant pu faire l'acquisition de cette pierre sépulcrale, dont l'inscription ne devait pas, comme on le conçoit bien, se rapporter au défunt qu'elle recouvrait, nous fîmes en sorte de dessiner avec soin les caractères gravés sur deux de ses faces.

En sortant de ce bær, nous revîmes le Hvitá que nous traversâmes pour la seconde fois, mais plus près de sa source et dans un endroit où les chevaux nagèrent à peine; nous eûmes encore à franchir une petite montagne avant de descendre dans une large vallée du fond de laquelle s'échappaient des nuages blancs que nous ne tardâmes pas à reconnaître pour être de la vapeur d'eau condensée, provenant de sources thermales; nous étions en effet près Reykholt, lieu illustré par Snorri Sturluson, le plus grand scalde du nord, l'auteur de Heimskringla, qui en fit son séjour de prédilection et où il finit par être la victime de Gissur son implacable ennemi; lieu célèbre par la propriété jaillissante de ses eaux et surtout le parti qu'on en a tiré autrefois.

Bien que nous eussions sous les yeux une faible image des Geysirs, nous ne vîmes cependant pas sans surprise une masse d'eau bouillante sortir brusquement de terre, à des intervalles très-rapprochés, en faisant entendre un bruit souterrain; c'était le Skribla dont la colonne liquide s'élève, lorsqu'il jaillit, à

plus d'un mètre de hauteur au-dessus d'un bassin assez large dans lequel elle retombe sur elle-même avant de former un paisible ruisseau. Revenus de l'impression que font toujours éprouver les grands phénomènes de la nature, quand on les observe pour la première fois, nous notâmes que les eaux de ce petit Geysir déposaient un tuf siliceux et entretenaient une riche végétation hors du dépôt pierreux sans que, pour cela, sous le rapport de la floraison, les plantes fussent plus avancées qu'ailleurs. Renvoyant à la géologie pour de plus amples détails[1] sur ces sources intéressantes, nous n'ajouterons plus qu'un mot, c'est qu'elles alimentaient autrefois, au moyen d'un petit aqueduc, un bassin circulaire garni intérieurement de banquettes en pierre et où l'on n'arrivait qu'au moyen d'un escalier de même nature.

Autrefois les Islandais allaient chercher dans ces eaux, qui dégagent comme celles de Laugarnes du gaz hydrogène sulfuré, et amenées à une température convenable par l'addition d'un cours d'eau froide, un remède à leurs affections cutanées ; mais aujourd'hui, on ne paraît plus s'en servir que pour laver le linge et encore ! Comme en bien d'autres pays, on aime mieux en Islande accorder une grande vertu à des amulettes ; témoin cet Islandais qui, près de Reykholt, avait les doigts garnis de quatre bagues en cuivre, pour un motif de santé que nous ne pûmes connaître; et cet autre dont le bras était entouré d'un anneau de

[1] Min. et géol., page 145.

même métal, dans l'espérance de faire disparaître par ce moyen, les douleurs rhumatismales qui affectaient ce membre.

En fait d'antiquités islandaises, le pasteur de l'endroit, homme très-éclairé, me laissa dessiner une lame de poignard fortement rongée par la rouille, et dont le manche portait encore des traces de dorure; trouvée il y avait trois ans, dans un lieu désert, près du bær de Húsafell, cette arme qui avait dû être suspendue à un ceinturon remontait, suivant M. Helgason, à l'époque d'un combat sanglant qui aurait eu lieu autrefois dans cette contrée.

Les petits jardins entourés de quatre murs carrés en terre, assez élevés, sont soignés par les Islandais et ordinairement destinés à la culture de quelques légumes; dans celui que nous visitâmes près des sources thermales de Reykholt, croissaient des pommes de terre et des choux-fleurs. Si les plantes phanérogames ont besoin d'abri pour se maintenir en Islande dans une position verticale, il n'en est pas de même des cryptogames : nous avons vu et dessiné, dans la même localité, un agaric dont le chapeau seulement n'avait pas moins de 0,115 de hauteur.

La plus forte et la plus ennuyeuse journée de marche nous attendait en quittant Reykholt, pour nous rendre à Thingvellir : une fois sortis de la fertile vallée des eaux thermales, nous arrivâmes sur un grand plateau, appelé Fyrir-Ok, où règne la plus affreuse solitude : partout un sol bouleversé uniformément, composé de fragments de roche plus ou moins gros, au

milieu desquels cependant on a établi, comme aux environs de Reykiavik, une chaussée de quatre à cinq mètres de largeur et qui pourrait au besoin être carrossable, en allant au pas, bien entendu; point de traces de végétation si ce n'est quelques saules qui, pour se mettre à l'abri des vents que rien n'arrête dans ce vaste espace, se cachent entre les fragments de roche comme des serpents et où ils atteignent quelquefois une longueur de un mètre trente-sept centimètres.

Parvenus, après six heures d'une marche continue, vers le milieu du plateau, nous crûmes devoir faire une halte au bord d'un ravin pour y prendre quelque nourriture et laisser souffler nos chevaux; la grande surprise que nous témoigna Aütne en nous voyant faire du feu avec un briquet phosphorique, vint fort à propos faire diversion à l'ennui qu'avait fait naître la monotonie de la route que nous avions parcourue depuis le matin. A ce sujet il nous apprit que les Islandaises, en cela semblables aux vestales, se gardaient bien de jamais laisser le feu du foyer s'éteindre, prenant toujours un soin extrême de l'entretenir sous la cendre; que si malheureusement cela arrivait, elles étaient quelquefois obligées d'entreprendre un véritable voyage de plusieurs heures de marche, pour aller en chercher au lieu le plus prochain. Après cet incident, nous reprîmes silencieusement notre route et n'atteignîmes le bær de Thingvellir que sur les quatre heures et demie du matin, après avoir été près de dix-huit heures à cheval et failli en tomber plusieurs fois sous l'influence irrésistible du sommeil.

En arrivant à notre destination, nous avions pénétré, presque sans nous en apercevoir, à cause de l'obscurité et du brouillard humide qui nous enveloppèrent vers le milieu de la nuit, dans le lieu le plus renommé de toute l'Islande comme on le verra bientôt. Indépendamment de sa célébrité historique, cette contrée est encore l'une des plus remarquables du pays sous le rapport géologique[1]. En quittant le plateau de Fyrir-Ok, nous étions descendus sur la surface raboteuse et remplie de crevasses plus ou moins profondes d'une immense coulée de lave qui semble s'être abîmée en cet endroit, après qu'elle aurait eu comblé une grande partie d'un vaste lac qu'on aperçoit au loin ; de cette immense dépression actuellement couverte de bouleaux nains, il est résulté, à droite et à gauche, de longues et larges fentes, parallèles entre elles, qu'on serait tenté de prendre pour de gigantesques remparts où rien ne manque, escarpe crénelée, contre-escarpe et glacis (Atl. hist., pl. XXXIV et XXXV).

C'est au milieu de cette place forte naturelle, que tous les ans l'Althing tenait ses assemblées annuelles, dans lesquelles on délibérait sur les affaires du pays et où étaient promulguées les lois nouvelles ; c'est là, sur la colline de la Loi, que vers l'an 1000, par la volonté d'Olaf, les Islandais abjurèrent leurs faux dieux.

Le plus grand des fossés naturels qui entourent les champs du Conseil, désigné sous le nom d'Almannagiá (Atl. hist., pl. XXXII et XXXIII), a surtout laissé de

[1] Min. et géol., page 148.

grands souvenirs dans le pays ; du rocher le plus élevé, on précipitait autrefois la femme adultère condamnée à mort[1] par les comices de l'Althing qui ne furent supprimés qu'en 1800, par ordonnance royale ; cette malheureuse devait disparaître dans un gouffre profond où se réunissent, avant de se décharger dans le lac de Thingvellir, les eaux de la jolie cascade d'Oxará (Atl. pitt., pl. xxxvi). Ce fut aussi plus anciennement, la roche Tarpéienne pour les pauvres diables accusés du crime de sorcellerie et condamnés à être brûlés vifs.

Habituée à recevoir presque tous les touristes qui commencent ordinairement leurs pérégrinations en Islande par visiter Thingvellir, la femme du pasteur nous reçut sans témoigner la moindre curiosité en nous faisant immédiatement entrer dans le temple, comme si c'eût été dans la principale pièce d'une auberge. Simple comme tous les édifices de ce genre que nous avions vus ou habités jusqu'à présent, rien n'était cependant plus pittoresque que ce temple situé au bord de l'Almannagiá et dont le toit était couvert d'un gazon verdoyant (Atl. géol., pl. xxiv). Au-devant de sa façade principale garnie de deux petites fenêtres treillissées, se balançaient les longs rameaux d'un saule (*salix arctica*) qui avait crû spontanément et vigoureusement sur le pignon d'un des murs latéraux en pierres sèches. Nous dûmes y coucher après avoir fait honneur à de jeunes saumons du lac qui se faisaient remarquer par leurs écailles rayées de noir sur un fond d'azur et or.

[1] Il n'y pas encore très-longtemps, une cinquantaine d'années environ, que la dernière punition de ce genre aurait eu lieu.

Le lendemain 4 août, après avoir confié deux nouvelles caisses de géologie au pasteur, et malgré l'attrait que nous offrait ce lieu célèbre à tant d'égards dans les annales de l'Islande, ce lieu où le poëte Sturluson venait tous les ans ranimer sa muse engourdie par le triste séjour de Reykiavik, nous nous rapprochâmes du lac de Thingvellir; chemin faisant, à travers un bois de bouleaux blancs qui inclinent leurs rameaux sur ses rives, nous fîmes lever une gallinacée propre à l'Islande (*tetras Islandorum*) aussi délicate que notre perdrix avec laquelle elle a beaucoup de ressemblance, et très-commune au milieu des bruyères qui croissent en abondance entre les arbres que nous venons de citer. Nous nous détournâmes ensuite un peu pour aller visiter la petite bouche ignivome de Lyngdals-Heidi (Atl. géol., pl. xxv); on se serait figuré qu'elle venait de vomir de la lave à en juger par la fraîcheur des scories rougeâtres et noirâtres dont son orifice était garni[1]; nous recueillîmes en cet endroit, la ronce des rochers (*rubus saxatilis*) dont le nom et la condition d'existence, sembleraient annoncer une plante pour le moins aussi épineuse que la ronce de nos forêts; mais en réalité, à tige très-basse, non sarmenteuse et sans le moindre aiguillon.

Comme des enfants qui s'acheminent vers un spectacle qui leur promet beaucoup d'amusement, nous hâtions le pas pour jouir le plus tôt possible de la vue du grand Geysir, ce chef-d'œuvre de la nature, qui au-

[1] Min. et géol., page 152.

rait pu être considéré comme une huitième merveille du monde, si les anciens l'eussent connu. Bien que nous en fussions très-près, force fut de nous arrêter, pour laisser passer, durant une journée tout entière, enfermés dans un bær, près du petit lac de Laugarvatn, le mauvais temps qui s'était déclaré; cependant nous profitâmes d'un instant pendant lequel la pluie s'était ralentie, pour aller voir, près de là, des eaux thermales qui sourdent dans le lac même.

Ayant pu heureusement nous remettre en route le lendemain matin, nous ne tardâmes pas à traverser la rivière de Bruará au moyen d'un pont de bois qui en occupe seulement le centre (Atl. hist., pl. XXXIX); il ne faudrait cependant pas croire qu'il est destiné aux piétons, car on est obligé de parcourir les deux tiers environ de la largeur de la rivière avec des chevaux, jusqu'à ce qu'on soit arrivé là où elle se précipite en cascade; il serait à craindre que, sans cette précaution, ces animaux fussent entraînés dans les tourbillons qui préludent à sa chute. Enfin, nous aperçûmes dans le lointain et au pied d'une montagne isolée, des nuages blanchâtres qui semblaient sur plusieurs points, sortir de terre; c'étaient les Geysirs.

Deux heures après, nous mettions pied à terre au milieu d'un grand nombre de sources ou de fontaines thermales, les unes, et les plus communes, à fleur de terre, les autres contenues dans des bassins ou des réservoirs plus ou moins profonds; mon cheval, dont le train de devant était très-faible, faillit m'éviter la peine d'en descendre; il s'abattit au bord de l'une

de ces dernières, disposée comme un véritable puits sans margelle, dans lequel précisément Mackensie perdit un de ses chevaux qui fut, peu de temps après, rejeté entièrement désossé; quelques heures auparavant, Magnusen avait été désarçonné, mais il était heureusement tombé dans de l'eau froide; cet incident, vidé à coups de cravaches bien mérités, nous courûmes au bassin du grand Geysir, dont les eaux, en cet instant, s'épanchaient lentement et en frémissant à la surface d'un petit cône formé de silice concrétionnée qui ressemblait à des choux-fleurs pétrifiés[1]; à voir cette eau dans les rigoles naturelles dont la roche était sillonnée, on aurait dit du lait à cause de la couleur blanche opaline du tuf siliceux sur lequel elle coulait lorsqu'il n'est pas surtout altéré par des corps étrangers. Nous trouvâmes le bassin situé au sommet du cône presque entièrement vide; le Geysir venait d'avoir une grande éruption pour le spectacle de laquelle nous n'étions pas arrivés assez à temps. En attendant donc que le roi des fontaines voulût bien étaler sa puissance à nos yeux, nous nous mîmes à débarrasser de leurs bagages nos chevaux, auxquels nous donnâmes la clef des champs pour quelques jours, et nous nous disposâmes à profiter de notre tente, la même qui avait appartenu au célèbre voyageur anglais que nous venons de citer.

A peine avions-nous commencé nos préparatifs sur le gazon qui lutte, entre les Geysirs, contre l'enva-

[1] Min. et géol., p. 170.

hissement de la silice, que nous entendîmes un bruit souterrain semblable à des décharges lointaines d'artillerie ; abandonnant alors tout : tente, pieux, maillet, nous approchâmes autant que la prudence le permettait, de l'éminence conique que présente le grand Geysir à l'extérieur et en vîmes sortir immédiatement un énorme jet d'eau, qui n'atteignit qu'une faible hauteur en donnant lieu à un écoulement considérable d'eau bouillante ; ce n'était qu'une fausse éruption qui se reproduisit de la même manière une demi-heure après ; nous reprîmes alors notre besogne durant laquelle nous remarquâmes que les Islandais, quelle que soit leur force, ce dont un de nos guides (Aütne) était largement doué, ne peuvent rien faire sans souffler ni pousser leur haleine avec force, habitude qu'ils contractent sans doute pendant leurs longs hivers, où ils doivent avoir si souvent les doigts engourdis et qui se confond avec le balancement imprimé à tout leur corps d'arrière en avant et réciproquement, dont nous avons déjà parlé.

Une fois installés sous la tente, le même guide qui nous avait si bien joué la pantomime d'un homme transi de froid au beau milieu de l'été, nous fournit un autre détail de mœurs auquel il nous avait répugné de faire attention jusqu'à présent. Ne voulant sans doute pas rester oisif à côté de nous, il se livra immédiatement sur sa personne à une chasse entomologique pour laquelle il aurait certainement figuré avec beaucoup d'avantage sur les marches de quelque église d'Espagne. Néanmoins, nous goûtâmes là,

un parfait repos, malgré encore la pluie qui était tombée si abondamment que, pour n'être pas submergés sous notre abri, par l'eau qui coulait comme un ruisseau, nous avions été obligés d'établir des matelas de tourbe sur nos caisses disposées en lit de camp. Enfin disons, pour achever de raconter toutes les particularités relatives à notre nouvelle demeure, que jusque vers minuit, il nous avait fallu tenir une chandelle allumée afin de pouvoir noter la température de l'air ambiant; aussi, M. Gaimard put-il constater une élévation remarquable de la colonne thermométrique, chaque fois que de nouveaux débordements du Geysir, semblables au premier, avaient lieu.

Le lendemain 6, sur les dix heures et demie du matin, des détonations plus fortes qu'aucune des précédentes, nous annoncèrent que nous allions probablement être témoins d'une grande éruption, phénomène qui, d'ailleurs, ne se manifeste ordinairement qu'une seule fois en vingt-quatre heures. En effet, après une forte trépidation du sol, nous vîmes une énorme colonne d'eau s'élever progressivement jusqu'à la hauteur de vingt mètres environ, puis s'étaler bientôt en une gerbe immense alimentée, à l'intérieur, par de nouveaux jets (Atl. géol., pl. XXVI et XXVII), cinq à six minutes après, tout était redevenu calme; un nuage de vapeur, comme à la suite du bouquet d'un feu d'artifice, se traînait seul, avec lenteur, au-dessus de la scène imposante que nous venions de contempler. Le bassin laissant alors voir à son centre une espèce de puits à moitié vide, nous

pûmes par conséquent y descendre pour en détacher des incrustations siliceuses; puis une fois qu'il se fut rempli de nouveau, nous restâmes sur son bord à surveiller le riz que nous y faisions cuire au bain-marie pour notre déjeuner. Nous employâmes le reste de la journée, M. Gaimard, à noter toujours de cinq en cinq minutes, la température comparative de l'air ambiant et de l'eau contenue dans le Geysir, et moi, à herboriser dans les environs, ainsi qu'à faire une collection de roches siliceuses parmi lesquelles je ne puis m'empêcher de citer des bois pétrifiés et de belles empreintes de feuilles. Nous dînâmes près du bassin du grand Geysir, dans lequel nous avions mis détremper de la morue sèche et que nous accommodâmes tant bien que mal avec du beurre et du vinaigre, dans la poêle dont nous étions redevables à M. Claüsen et que nous abandonnâmes à la surface tranquille de l'eau.

Il n'y a pas que l'homme qui ait la faculté de résister à une haute température, sans crainte d'altérer sa santé; des êtres inférieurs en paraissent doués également au plus haut degré : nous avons observé dans une source voisine du grand Geysir, où l'eau semblait être constamment à la température de 41 degrés centigrades, des lymnées en grand nombre qui vivaient aux dépens d'une conferve du plus beau vert.

Les eaux des Geysirs déposent tellement de silice, que des feuilles de papier gris qu'un coup de vent m'avait enlevées pendant que je profitais d'une rare apparition de soleil, pour hâter la dessiccation de nos plantes, et qui s'étaient arrêtées dans un ruisseau

d'eau thermale, renfermaient assez de silice au bout de quelques heures pour devenir presque cassantes.

Deux jours après notre arrivée aux Geysirs, M. Thomsen de Keblavik et deux autres Danois, vinrent dresser leur tente près de la nôtre et nous donnèrent des nouvelles de la capitale de l'Islande ; ce fut dès lors entre nous, un échange de visites et de repas ; nous devons cependant dire que la table de ces touristes était tout à l'avantage de notre sensualité, car au lieu d'un simple morceau de mouton ou de morue fondamentale, cuits suivant notre habitude, à même le Geysir, ils nous offraient du poulet rôti ! du bœuf à la mode, etc., préparés à l'avance.

Le 8 au soir, nous restâmes tous en admiration devant une très-belle ascension du grand Geysir, dans laquelle, les jets d'eau bouillante nous parurent atteindre trente-deux à trente-trois mètres de hauteur ; ils avaient aussi été précédés et accompagnés de commotions beaucoup plus fortes du sol. M. Gaimard répéta l'expérience faite par Olafsson, et dont parlent tous les voyageurs en Islande, en jetant dans le bassin une pierre qui fut projetée en l'air par la colonne d'eau.

A quelque distance du grand Geysir se trouve le Strockur considéré par les Anglais comme son rival qu'ils ont décoré du titre de nouveau Geysir, bien que, suivant nous, il nous ait paru lui être inférieur sous tous les rapports. Sans cône ni bassin, celui-ci fait entendre constamment au fond d'un puits assez profond, un bouillonnement considérable qui lui a valu le nom qu'il porte, ou de marmite du diable ;

on peut le faire jaillir en tirant des coups de fusil à son orifice, ou tout simplement en jetant des mottes de gazon dans son réservoir; il se tait alors, et comme à la suite du calme précurseur de l'orage, il s'élance tout à coup, et gare à l'imprudent qui, en ce moment, voudrait jeter un regard scrutateur au fond du puits; il courrait risque d'être cruellement échaudé par le passage de la colonne d'eau qui retombe toujours sur elle-même quoiqu'elle atteigne parfois une grande hauteur (Atl. hist., pl. XL et XLII), et à moins cependant que le vent ne la dérange de sa verticalité; ne pouvant alors pour cette raison, se vider aussi facilement que le grand Geysir, il en résulte que les éruptions du Strockur durent quelquefois fort longtemps.

Dans le voisinage des deux principales sources que nous venons de décrire, du grand et du petit Geysirs, s'en trouve une infinité d'autres appelées modestement Hverar en idiome islandais, c'est-à-dire chaudières dont les eaux sont constamment en ébullition, tandis que l'épithète de Geysir (Geyser suivant notre orthographe) signifie fureur. Les eaux chaudes et tranquilles portent le nom de laugar (bains). Néanmoins, ces dernières, qui ne produisent ni bruit ni vapeur, sont peut-être les plus abondantes de la localité; de l'un de ces laugar dont les eaux sont aussi calmes que limpides, sort littéralement un ruisseau qui serait capable de faire marcher un moulin.

Tant qu'on est très-près de toutes ces sources ou au milieu d'elles, elles paraissent inodores, mais à une certaine distance, là, où leurs eaux réunies se sont

refroidies pour se confondre avec celles de la petite rivière de Beiná, qui passe à deux cents mètres environ du grand Geysir, et lorsque le vent a passé par-dessus, on perçoit une odeur bien manifeste d'hydrogène sulfuré. Il en est de même pour leur saveur, qui est presque insipide quand on les boit nouvellement puisées (elles ne donnaient aucun goût particulier au café que nous y faisions infuser); mais par suite de réactions chimiques opérées à la longue dans les vases où on les conserve, ces eaux rappellent au plus haut degré l'odeur des œufs pourris.

Six jours entiers furent ainsi passés aux Geysirs et employés à en étudier les curieux phénomènes sur lesquels nous reviendrons dans un autre chapitre, à l'occasion du second voyage de la corvette *la Recherche* en Islande; nous y fîmes une ample collection de roches concrétionnées siliceuses et de bouteilles d'eaux thermales. Il ne fallait rien moins que la grande importance de ce sujet pour nous avoir fait rester aussi longtemps en ce lieu, car nous fûmes presque constamment assaillis par la pluie ou exposés à une excessive humidité dont nous combattîmes la pernicieuse influence, en prenant cinq à six fois du café à l'eau par jour.

Nos aimables Danois ayant bien voulu se charger d'un de nos chevaux porteur de nos collections, et nous, n'ayant pas cru devoir emporter plus loin notre lourde tente, que nous confiâmes à un Islandais, pour la ramener à Reykiavik, nous nous remîmes en route ainsi allégés, le 11 courant.

Avant de nous diriger vers le mont Hekla, dont le sommet éclatant de blancheur nous apparaissait à l'horizon sous forme d'arc antique au-dessus de la petite chaîne de Hreppa-Fiall, qui en masquait la base, nous devons cependant mentionner une course que nous fîmes à Haukadalur, pendant notre séjour aux Geysirs, course qui nous permit, à cause du dimanche, d'assister d'un bout à l'autre à l'office religieux. Quand nous arrivâmes, le temple était plein, les femmes étaient assises toutes d'un côté seulement, à gauche en entrant, sur des banquettes très-rapprochées les unes des autres; la plupart portaient la coiffure de cérémonie dont nous avons déjà parlé au commencement du premier chapitre. Les hommes se tenaient principalement dans le chœur, où nous étions nous-mêmes assis. Après avoir officié et prononcé le *Fadir vor* (Pater noster), pendant lequel les femmes se cachent complétement la figure avec un mouchoir de soie noire, ce que les hommes firent aussi en partie, le pasteur qui s'était dépouillé de la chasuble, de l'aube et d'une pièce d'étoffe de soie noire taillée en croix, monta en chaire, revêtu d'une simple soutane noire pour lire un sermon ; il revint ensuite à l'autel avec les mêmes insignes que pour l'office, faire communier avec des hosties rondes et carrées, hommes et femmes agenouillés et tenant toujours à la main le mouchoir qui leur avait servi à se cacher la figure pendant la récitation du *Fadir vor;* la cérémonie terminée, le pasteur serra la main aux hommes et embrassa les femmes; quant à nous, nous allâmes au presbytère dont

le sol était littéralement couvert de boue, et où le pasteur nous offrit du vin qui nous parut semblable à celui qui avait servi aux communiants.

En quittant les Geysirs, nous ne tardâmes pas à nous trouver sur la rive droite d'un nouveau Hvitá d'une largeur considérable comparativement au premier, mais peu profond et semé d'îlots qui en rendent le passage facile aux chevaux.

Nous croyions avoir laissé derrière nous une des plus mauvaises contrées que nous eussions à parcourir à cause des pluies abondantes qui n'avaient cessé de délayer la terre depuis plusieurs jours; mais après avoir franchi le Hvitá, nous dûmes nous convaincre du contraire; nous étions tombés de Charybde en Scylla; car, durant six heures, il nous fallut traverser des prairies complétement inondées.

Nous descendîmes les jambes entièrement mouillées à Rhuni, dans un bær qui se faisait remarquer, ainsi que le temple situé vis-à-vis, par ses façades sculptées avec une sorte de prétention et couvertes de peintures à l'huile; mais le plus bel ornement de ce lieu privilégié, était certainement la femme du pasteur, Mme Jon Steingrimsson, l'une des plus belles Islandaises que nous ayons vues.

Le lendemain devait ressembler à la veille; mêmes prairies inondées jusqu'au bord de la rivière de Laxá affluent du Hvitá que nous franchîmes sans difficultés; mais il n'en fut pas de même de la suivante, de l'impétueux Thiorsá; nous fûmes obligés de décharger et de desseller nos chevaux comme cela nous était déjà

arrivé, pour les faire entrer dans le fleuve dont le le courant était tellement fort qu'après avoir été en dérive la longueur de cent trente-cinq pas ordinaires, ces animaux n'atteignirent le bord opposé que sept minutes après ; il va sans dire que nous traversâmes en bateau cette même rivière dont les rives étaient couvertes de pierres ponces [1] provenant, selon toute probabilité, du mont Hekla qui commençait, quoique sa base fût enveloppée de nuages, à bien se dessiner.

Au fur et à mesure que nous approchions de ce volcan célèbre, la contrée présentait des traces de bouleversement de plus en plus grandes ; les eaux thermales que nous avions visitées et aperçues sur tant de points depuis notre départ de Thingvellir, indiquaient déjà assez clairement, que les feux destinés à alimenter le mont Hekla en apparence éteint, étaient tout prêts [2] à lui fournir la lave et les cendres dont il a déjà tant de fois, depuis les temps historiques, couvert la contrée; malgré cela, plus on avance, plus le sol paraît devenir fertile et offre de gras pâturages; dans le jardin du pasteur de Skard chez lequel nous passâmes la nuit qui se faisait déjà obscure (c'est tout au plus si on y voyait pour écrire dans le bær à trois heures et demie du matin) croissaient d'assez beaux choux-fleurs.

[1] Ces pierres légères sont entraînées beaucoup plus loin encore jusque dans la mer; car nous avons trouvé sur les côtes de la Laponie et de la Norvége, des pierres semblables qui provenaient évidemment de l'Islande.

[2] En effet il eut en 1845 une nouvelle éruption dont on pourra lire à la suite de notre relation, une intéressante description faite par M. Schythe de Copenhague.

Aussi impatients d'arriver au mont Hekla que nous l'avions été pour les Geysirs, nous nous remîmes en route le jour suivant, 13, malgré la pluie qui n'avait cessé de tomber depuis la veille; nous parcourûmes d'immenses champs de lave dont les aspérités avaient pour ainsi dire disparu sous les cendres volcaniques et les pierres ponces que le volcan avait vomies à plusieurs reprises : au milieu de ce désert, nous avons cependant rencontré des oasis de verdure dans le voisinage desquelles on avait établi des parcs pour les moutons avec des fragments tabulaires de scories mis de champ ; nous traversâmes la rivière d'Ytre-Rang où nos chevaux eurent de l'eau jusqu'au milieu du ventre et sur la rive gauche de laquelle, dans une espèce d'îlot, s'élevait une touffe de bouleaux de trois à quatre mètres de hauteur, les plus beaux que nous eussions encore vus; enfin nous arrivâmes à Selsund dans la demeure d'un paysan située à l'extrémité d'une des dernières coulées de lave du mont Hekla (Atl. hist., pl. L).

Comme la journée n'était pas encore très-avancée, nous entreprîmes immédiatement de faire une reconnaissance du volcan, remettant au lendemain, si le temps le permettait, à en faire l'ascension; le guide nous conduisit jusqu'au point où les chevaux ne peuvent plus gravir, là où sur une pente assez rapide, le même courant de lave que nous avions côtoyé la longueur d'un myriamètre au moins, disparaît entre deux petites montagnes coniques, de scories et autres produits volcaniques, qui forment les contre-forts du

volcan et qui sont à son égard ce qu'est le mont Rosso pour le Vésuve; nous nous en revînmes par le même chemin en suivant le bord accidenté (Atl. hist., pl. XLIX) de cette longue et sinueuse coulée d'obsidienne smalloïde qui s'arrête brusquement à Selsund sur une épaisseur considérable[1]; on voit, près de ce bær, sortir avec impétuosité de dessous la lave une source ou plutôt un torrent qui a son analogue à Royat, près de Clermont-Ferrand, en Auvergne.

Dans l'épais dépôt de pierre ponce raviné profondément par les torrents devant le bær (Atl. hist., pl. LI), nous recueillîmes des débris de bouleaux considérés dans le pays comme étant les restes d'une belle forêt de ce genre qui garnissait autrefois le pied de l'Hekla et détruite par ses dernières éruptions. Cependant ils ne nous ont pas paru provenir d'arbres plus grands que ceux que nous avions déjà vus.

Le temps ne s'étant pas amélioré le lendemain, rien ne nous faisait présager que l'ascension pour laquelle il fallait, nous avait-on assuré, au moins huit heures de marche, aller et retour, à partir du point où nous étions parvenus la première fois à cheval, pût être de sitôt entreprise avec quelques succès, et comme les jours nous étaient désormais comptés pour rallier la corvette qui pouvait nous attendre au mouillage de Reykiavik, nous renonçâmes non pas sans le plus vif regret à notre projet; nous conservâmes toutefois l'espoir que si nous retournions l'année prochaine en

[1] Min. et géol., page 195.

Islande, nous ferions en sorte de rester au pied du mont Hekla le temps nécessaire pour en effectuer l'ascension [1].

Avant de quitter Selsund, le pasteur de Skard, qui nous avait accompagnés jusqu'au pied du mont Hekla, nous remit deux curieux bas-reliefs que nous avions remarqués la veille dans son temple et témoigné le désir d'obtenir : c'étaient deux longues plaques en os, extraites de la portion de tissu compacte ou éburnée de mâchoires inférieures de baleine dans lesquelles, en 1606, on avait grossièrement sculpté à jour les principaux épisodes de la vie de Jésus-Christ (Atl. hist., pl. XI); nous offrîmes en échange, à M. Arnason, un dessus d'autel que nous devions lui faire parvenir plus tard. Ayant en conséquence chargé ces précieux objets sur nos chevaux, nous partîmes pour la soufrière de Krisivik; il fallut traverser de nouveau le Thiorsá et suivre son cours, d'abord large comme un fleuve au milieu d'une grande plaine qu'il arrose, puis se rétrécissant pour s'élancer à travers des nappes basaltiques. En nous dirigeant vers son embouchure, nos chevaux marchèrent encore durant près de trois heures dans des prairies inondées quoique fertiles; nous avions été si bon train dans ce trajet que nous avions perdu nos plaques d'ivoire sans qu'aucun de nous s'en fût aperçu et que nos caisses déjà éprouvées par de fréquents abordages entre elles, étaient toutes déralinguées.

[1] On verra plus loin dans le chapitre premier de la relation du second voyage, que l'année suivante, nous fûmes amplement dédommagés dans l'ascension de cette montagne faite par un temps assez favorable.

Parvenus à Galveræbaj-Kirke, nous passâmes la nuit chez le provst, M. Arnesen. Le lendemain, avant de partir, je fis, dans le temple qu'il dessert, le croquis de fonts baptismaux en bois, richement sculptés en 1631 avec leur plat baptismal en airain portant au fond et en repoussé, une figure allégorique.

Ne devant plus parcourir qu'une faible partie de la côte méridionale de l'Islande, avant de terminer notre voyage, nous nous débarrassâmes, en cet endroit, de nos deux plus grosses caisses pleines des produits de l'Hekla ainsi que des bas-reliefs en os de baleine retrouvés presque immédiatement [1], le tout devant être expédié directement à Reykiavik sous la conduite d'un de nos guides.

Si les Islandais ne sont pas nomades, du moins n'habitent-ils guère que les parties de l'île les plus riches en pâturages, et la côte méridionale où nous nous trouvions en était une preuve éclatante : là, à cause de leur fécondité, comme nous l'avons déjà fait remarquer en approchant de l'Hekla, les fermes ou bærs sont, comme dans nos meilleurs pays de culture, morcelés, et les uns sur les autres. La qualité supérieure de la chair de mouton que nous constations de jour en jour, viendrait, au besoin, confirmer

[1] Nous ne devions pas du reste les conserver jusqu'à notre retour en France, car avant notre départ de Reykiavik, ces objets furent réclamés pour le musée des antiquités scandinaves de Copenhague où ils sont aujourd'hui ; le gouverneur auquel nous nous sommes empressés de les remettre, s'était à cet égard conformé, à une loi que nous ignorions et qui interdit la sortie de l'Islande par des étrangers sans doute, de tous les objets d'art et d'archéologie pouvant intéresser l'histoire du pays; nous en fûmes sinon pour un dessin d'autel, du moins pour nos peines.

ce que nous venons de dire de la bonté des pâturages.

En contemplant cet état de prospérité auquel le voisinage de la mer n'est peut-être pas étranger, par les ressources qu'offre la pêche, nous arrivâmes à Eyrar-Backi, comptoir danois, devant lequel était mouillé au large un bâtiment marchand ; nous dînâmes pour la première fois, à la lueur de deux chandelles, et les navets qui avaient crû dans le jardin de notre hôte furent pour nous de bien douces primeurs.

Le soin que nous mettons à raconter tout ce qui a rapport à l'art culinaire en Islande, paraîtra sans doute puéril, surtout à ceux de nos lecteurs qui n'apprécient les aliments que sous le point de vue d'une nourriture indispensable, « qui ne mangent que pour vivre; » mais si par hasard on nous taxait d'avoir un penchant à la gastronomie, nous dirions, comme Brillat-Savarin, que des observations de ce genre tiennent à l'histoire naturelle, à la physique, à la chimie, au commerce et même à l'économie politique. Ajoutons donc que nous avons vu torréfier ici du café non plus dans une marmite en fonte comme on le pratique ordinairement dans les bærs, mais bien dans un instrument qui ressemblait à un gaufrier fort long, procédé qui nous a paru valoir bien celui qu'on emploie chez nous.

Au sortir d'Eyrar-Backi, nous nous dirigeâmes vers l'ouest en suivant le bord de la mer, que nous avions perdue de vue depuis la côte diamétralement opposée à celle où nous nous trouvions, et nous ne tardâmes pas à être arrêtés par le Hvitá devenu très-large à son

embouchure et trop profond pour essayer de le traverser cette fois à cheval. Ayant en conséquence attaché nos chevaux les uns aux autres, nous montâmes en bateau et les prîmes par la bride pour effectuer le passage de ce fleuve qui ne dura pas moins de onze minutes; nous trouvâmes, de l'autre côté, une belle plage bordée d'un côté par la mer, de l'autre par des dunes de sable arrêtées naturellement dans leur marche vers l'intérieur de l'île par une graminée, l'*elymus arenarius* qu'on serait tenté de prendre, par son chaume élevé, pour un blé dégénéré et dont on a en effet cherché à tirer parti dans des temps de disette[1].

Aussitôt notre arrivée à Thorlàhshöfn pour y passer la nuit, on tua, à notre intention, une brebis devant nous; à peine cette pauvre bête eut-elle rendu le dernier soupir, que l'Islandais chargé de ce soin, lui désarticula les membres palpitants et se mit à lui enlever la peau, spectacle horrible que de jeunes Islandais semblaient cependant regarder avec avidité et qui ne vient que trop à l'appui de cette cruelle curiosité native qu'on retrouve du reste partout, il faut le dire, là où l'on répand du sang[2]; quant à moi, je ne pus rester plus longtemps témoin de cette vivisection et abandonnant le dessin d'un séchoir à habits de pêcheurs que j'avais entrepris, je m'enfuis sur le

[1] La racine de cette plante sert à tresser les coussins qu'on met sous les selles des chevaux.

[2] Dans le voyage que j'entrepris seul depuis dans le nord de la Russie, j'observai des jeunes Samoyèdes qui ne manquaient jamais de venir voir égorger des bœufs dans l'abattoir d'Arkangel où ils ramassaient ensuite les intestins pour en faire leur nourriture. Rien ne pouvait les distraire de ce sanguinaire spectacle.

bord de la mer. Là, sur les neuf heures, à la nuit tombante, j'aperçus, à la surface de l'eau, une telle quantité d'eiders réunis pour y passer la nuit, qu'on aurait dit une île flottante dont les bords seulement changeaient de forme chaque fois que la houle venait expirer à la côte.

A quelque distance de ce bær, nous traversâmes, le lendemain matin, une vaste coulée de lave formant des falaises escarpées contre lesquelles la mer venait battre avec violence et dans les crevasses de laquelle nous observâmes, pour la première fois, l'angélique en fleur. La contrée qui fait suite, offre des traces d'un violent bouleversement par les feux souterrains. Disons d'abord que sur les côtes de cette localité où l'on se livre beaucoup à la pêche, on élève, faute de hiallur, un grand nombre de petits murs en pierre sèche sur lesquels est étendu en hiver le poisson; la neige ne s'arrêtant pas ou fort peu sur leur crête, la dessiccation en est plus facile qu'ailleurs. Nous étions à Krisivik non loin de la fameuse soufrière dont on apercevait l'emplacement aux vapeurs blanchâtres qui s'en dégageaient (Atl. géol., pl. XXIX); mais comme il était trop tard pour satisfaire notre curiosité, nous attendîmes au lendemain en passant la nuit dans le temple surmonté de six girouettes, les seules que nous ayons vues en Islande, où elles seraient cependant de la plus grande utilité pour indiquer la direction si variable des vents.

Aussitôt que nous fûmes levés, nous courûmes vers la soufrière où nous ne tardâmes pas à gravir une

petite colline qui tranchait singulièrement par sa teinte d'un blanc jaunâtre avec celle de deux petites montagnes entre lesquelles elle paraissait s'être élevée progressivement; cette solfatare sur laquelle il fallait avancer avec précaution, à cause des nombreuses crevasses d'où s'échappaient de la vapeur d'eau brûlante et du gaz acide sulfureux, était garnie, à sa base, de sources thermales qui jaillissaient à peine tant elles sont chargées de matières sédimenteuses; le soufre s'y trouvait en abondance mais associé à de la silice [1] qui doit nécessiter sa purification quand on en veut faire usage. Après avoir recueilli des échantillons de concrétions sulfuro-siliceuses et rempli quelques bouteilles de l'eau des salses qui nous avaient aussi paru renfermer de l'acide sulfurique libre, nous revînmes à Krisivik et en repartîmes immédiatement pour Keblavik.

Avant d'atteindre ce petit port, nous parcourûmes encore une contrée semblable à celle de la veille et nous descendîmes chez M. Thomsens, un des principaux négociants danois établis en ce lieu; nous y trouvâmes à la fois tout le confortable des meilleurs établissements de ce genre en Islande et les soins les plus empressés. Nous avions espéré, en arrivant à Keblavik, apprendre que *la Recherche* était de retour, mais on n'en avait pas encore reçu de nouvelles.

Ayant par conséquent encore du temps devant nous, nous nous décidâmes à terminer la journée en cet en-

[1] Min. et géol., page 206.

droit, où en visitant un jardin bien abrité, nous pûmes saisir tout le développement dont les plantes maraîchères qu'on y avait semées depuis le commencement de la belle saison, paraissaient devoir être susceptibles à cette époque de l'année (18 août) en Islande; c'est ainsi que nous arrachâmes des radis, des épinards, de la laitue et des pommes de terre à peine bons à manger[1]; et cependant il ne fallait plus guère se flatter de voir ces mêmes plantes prendre un plus grand accroissement, car on commençait à lire dans le ciel des signes précurseurs de l'hiver.

Il n'y a, à vrai dire, ni printemps, ni automne dans les contrées tout à fait septentrionales; on ne connaît guère que deux saisons, l'hiver à coup sûr et l'été pas toujours. En effet, le même jour, sur les onze heures, avant de nous coucher, on nous fit remarquer une légère aurore boréale suivie immédiatement de pluie.

Nous nous remîmes en route le jour suivant, et en approchant d'Hafnar-Fiördur nous rencontrâmes

[1] Si les plantes maraîchères telles que les choux (ils pomment rarement), les raves, les navets, les radis, les raiforts, le cresson, etc., réussissent assez bien en Islande, il ne paraît pas en être de même des céréales : les essais qui furent tentés en 1752 et plusieurs années de suite, notamment à Videy, avec le seigle, l'orge et l'avoine ont échoué : ces graminées ont bien épié, mais presque jamais le grain n'est venu à maturité.

Nous partageons tout à fait l'opinion de Pállsson et d'Olafsson, que si les anciens Islandais avaient adopté l'usage pratiqué par les Norvégiens, les Suédois et les Russes de faire sécher artificiellement les grains imparfaitement mûrs des céréales et même celui qu'on suivait jadis dans le sud de l'Islande pour tirer parti des graines de la plante appelée melur ou blé sauvage, blé des sables, seigle islandais (*elymus arenarius,* Lin.) qui atteingnent rarement aussi leur maturité, peut-être bien, disons-nous, que le seigle et l'orge auraient pu être cultivés avec autant de succès en Islande qu'en Norvége et même en Laponie, jusque sous le cercle polaire.

M. Dillon qui se rendait à Krisivik avec un de ses compatriotes; nous nous arrêtâmes quelques instants au milieu du champ de lave où notre rencontre avait eu lieu, pour prendre un dernier croquis du Snæfells-Jökull qui apparaissait à l'horizon avec une netteté que nous ne lui avions pas connue durant tout notre séjour à Reykiavik. Arrivés à Hafnar-Fiördur, nous allâmes faire une visite à M. et à Mme Thompsen qui nous avaient déjà si bien reçus; enfin, le 19 août, sur les onze heures du soir, nous rentrions, après quatre-vingts jours d'absence, dans notre première demeure.

M. Finsen nous exprima vivement la satisfaction qu'il éprouvait de nous voir de retour sains et saufs, après un aussi long voyage en Islande dont l'été, à sa connaissance, n'avait jamais été pire que cette année; partis de Reykiavik avec une pluie fine, nous y rentrions accompagnés de gros nuages noirs et lourds d'où nous nous attendions à chaque instant voir sortir des éclairs [1]; mais il était dit que nous ne pourrions observer ce phénomène durant tout le cours de notre pérégrination, pas plus qu'aucun tremblement de terre véritable quoique pendant notre absence et tout récemment, on en eût ressenti un léger dans la direction du cap Reykianes, là, où ont eu lieu, en 1834, les dernières éruptions volcaniques.

Nous dévorâmes, comme on le pense bien, les

[1] Nous eûmes presque constamment ce temps-là voisin de l'orage pendant les derniers jours que nous restâmes à Reykiavick; il fit assez chaud et le baromètre s'est presque constamment tenu à 28 pouces.

lettres que nos parents et amis nous avaient adressées depuis longtemps de France. MM. Knudson et Smith étaient déjà repartis pour Copenhague; nous congédiâmes nos trois guides Magnusen, Brandúr et Aoütne, en leur donnant, indépendamment du prix convenu, des effets et une bonne partie de ce qui nous restait des pacotilles que nous avions prises avec nous; nos chevaux, épuisés de fatigue, valaient tout au plus la peine d'être vendus; le meilleur, qui nous avait coûté près d'une centaine de francs, n'était pas estimé plus de quatorze.

En attendant l'arrivée de *la Recherche*, sur le sort de laquelle, nous n'avions plus d'inquiétude depuis que nous savions qu'un navire marchand l'avait aperçue le 8 août près du cap Dyrhólar (Portland), et que par conséquent, elle ne devait pas tarder à arriver d'après le rendez-vous fixé par le commandant; nous nous occupâmes de rassembler tous les matériaux recueillis dans notre tournée, et nous nous préparâmes à quitter l'Islande; nous allâmes d'abord voir notre petite ménagerie où se trouvaient des chevaux, renards, chiens et aigles que nous nous proposions d'emmener tout vivants en France pour le Jardin des Plantes; nous fîmes ensuite l'inventaire de toutes nos collections d'histoire naturelle avant de les enfermer définitivement dans des caisses ou des barils, suivant leur nature; nous en exceptâmes cependant les plantes sèches qu'il nous avait fallu changer tant de fois de papier pendant le cours du voyage pour les soustraire à une perte inévitable et qui avaient encore besoin des plus

grands soins pour arriver en bon état de dessiccation en France.

Notre herbier n'étant pas fermé, nous continuâmes à y joindre toutes les plantes qui avaient crû ou pouvaient avoir achevé leur développement depuis notre départ de Reykiavik, tels que l'aconit napel (*aconitum napellum*) et le lis martagon (*lilium martagon*) dont les tiges n'avaient pas moins de 1^{m},45 de hauteur dans la première plante et 1^{m},38 dans la seconde; celles du martagon avaient même poussé si vigoureusement, qu'elles étaient toutes comprimées comme on le remarque quelquefois dans l'asperge, le frêne, etc.; mais l'angélique qui nous avait paru devoir atteindre un si beau développement à l'état sauvage, dans l'île Saudarey, ne formait plus que des touffes bien garnies, il est vrai, mais peu élevées [1] dans le jardin du gouverneur où elle était cultivée.

Nous reconnûmes à n'en pas douter, en voulant arracher des pieds d'ortie, que le climat du Nord ne lui avait pas fait perdre ses propriétés vésicantes.

Nous ne sachons pas que l'Islande renferme aucun animal venimeux; mais à l'égard des plantes, il faut bien reconnaître qu'il y en a de vénéneuses, et que ce n'est pas sans fondement si, dans ce pays pas moins qu'en France, on a des préventions très-grandes contre les champignons: c'est, qu'en effet, certaines espèces paraissent avoir donné lieu à de graves accidents;

[1] Nous verrons, dans le second voyage, jusqu'à quel point cette plante, qui paraît si bien se plaire en Islande, peut s'élever dans sa partie septentrionale.

malheureusement, faute d'un petit nombre de connaissances qu'il serait cependant bien facile d'acquérir, et que, pour le dire en passant, les gouvernements devraient bien exiger des hommes préposés à la garde des forêts et des champs, les Islandais proscrivant tous les champignons, se privent de la sorte d'une grande douceur et même d'une nourriture délicate; nous le regrettons d'autant plus pour eux que les murs en terre de leurs bergeries sont de véritables couches sur lesquelles ne vient guère que l'agaric comestible dont nous faisions, quant à nous, une grande consommation à Reykiavik, au grand effroi des habitants qui nous regardaient comme des gens perdus.

C'était aussi le moment de connaître les derniers produits du sol de cette pauvre Islande tout en cherchant à nous procurer des fruits et des graines que M. Adolphe Brongniart nous avait recommandés dans ses instructions [1] : on nous remit des tubercules de pomme de terre dont les plus gros ne dépassaient pas le volume d'une noix [2]; nous détachâmes des rameaux de groseiller-cassis dont les fruits étaient encore verts et qu'on n'espérait pas voir mûrir cette année.

Enfin n'ayant pas voulu quitter cette intéressante contrée sans avoir fait connaissance avec ce fameux lichen qui semble aussi indispensable à la nourriture

[1] Min., géol. et bot., p. 441.

[2] Ce sont ces mêmes tubercules introduits pour la première fois en Islande il y a plus de cent trente ans, qui, après avoir été cultivés à Paris par mon beau-frère, M. Saint-Aubin Bazard, puis à Brégy (département de l'Oise), chez mon oncle Alboy, sont devenus par le triple avantage qu'ils offrent, d'être hâtifs, féconds, et à l'abri de la maladie des pommes de terre, aujourd'hui les plus recherchés dans toute la Belgique.

de l'Islandais (c'est sans doute en hiver, car nous ne l'avons vu employer nulle part durant tout notre voyage) que l'est une autre espèce de ce même cryptogame au renne, nous nous fîmes donc servir un potage fait avec cette plante; nous trouvâmes qu'il ressemblait assez à une soupe aux herbes plutôt astringente qu'acide.

Le 23, à l'issue de l'office (c'était un dimanche), l'évêque ayant voulu nous faire les honneurs de la sacristie, fit étaler devant nous les ornements pontificaux qu'elle renfermait; M. Steingrímur Jónsson appela surtout notre attention sur une chape sous forme de manteau envoyée en Islande par un pape, il y avait plus de quatre cents ans, et dont le velours bordé d'une broderie d'or était d'une conservation remarquable comparativement à un vêtement de même étoffe en apparence et qui n'avait qu'un siècle d'existence. Nous visitâmes également avec l'évêque et le gouverneur, la bibliothèque publique établie, comme nous l'avons déjà dit, dans les combles de l'édifice, et ces messieurs nous offrirent quelques exemplaires du catalogue des ouvrages qu'elle renfermait.

En sortant du temple, nous apprîmes que *la Recherche* entrait dans la rade de Reykiavik; et en effet, vers trois heures et demie, nous étant un peu avancés sur la presqu'île, dans la direction du cap Reykianes, nous l'aperçûmes à environ deux portées de canon de nous au moment que le pilote se rendait à bord. Notre corvette était donc sortie saine et sauve des glaces de la banquise ! avait-elle pu aborder au Groënland ? c'est

ce que nous ne tarderions pas à savoir aussitôt qu'elle aurait jeté l'ancre devant Reykiavik.

M. Gaimard y ayant couru dans la soirée, en rapporta la bonne nouvelle que l'état sanitaire de l'équipage était parfait et la mauvaise, que les efforts tentés par M. Tréhouart sur tous les points de l'Islande, notamment sur la côte occidentale où il avait relâché, comme nous l'avons déjà dit, pour découvrir des traces de *la Lilloise*, avaient été infructueux ; il nous apprit aussi qu'il avait été physiquement impossible d'aborder au Groënland, bien qu'à l'estime on eût doublé le cap Farewell, et cela, à cause des champs de glaces flottantes qui n'avaient livré passage nulle part, la corvette ayant manqué deux ou trois fois, dans ses tentatives, d'échouer sur des glaces plates, submergées et même porté violemment sur l'une d'elles.

Le lendemain de l'arrivée de *la Recherche*, le capitaine vint de bonne heure à terre et retourna à bord avec M. Gaimard après avoir été voir ensemble le gouverneur.

Le coq était venu réclamer notre assistance pour procurer des vivres frais à l'équipage, et ce ne fut pas sans peine que nous pûmes trouver du bœuf et des œufs qu'il fallut encore payer fort cher.

M. Gaimard ayant obtenu du capitaine qu'il différât son départ de l'Islande jusqu'au 1er septembre, une partie de l'état-major profita de ce délai pour aller visiter les Geysirs. Quant à nous, avant de clore les bocaux et les barils qui renfermaient des animaux dans l'esprit-de-vin, nous fûmes avec le grand canot

de la corvette pêcher et draguer dans le fond de la rade de Reykiavik. Quoique nous ayons été guidés par un pêcheur Islandais, nous ne prîmes que très-peu de petits saumons là où tombe dans la mer la petite rivière de ce nom, dont nous avons déjà parlé en nous rendant à Esjuberg. Pendant ce temps-là, le capitaine était allé chasser à terre dans la même direction.

Nous ne nous étions pas fait beaucoup prier aussitôt le retour de la corvette, pour accepter la cuisine française dont nous étions privés depuis si longtemps, et, n'eût été le lieu où nous nous trouvions, nous aurions pu, en mangeant du bœuf aux choux, provenant cependant les uns et les autres de Reykiavik, sans compter l'aristocratique pâté de foie gras dont nous régala le capitaine, nous croire de retour à Cherbourg.

Toutefois le gouverneur, avant de nous laisser partir du pays, chercha à nous réconcilier avec les Vatel de Reykiavik, qui ne se connaissent réellement qu'en pâtisserie : à l'exception des officiers partis pour les Geysirs et qui ne revinrent que le lendemain, le Stipftamtmadur réunit le 29, à la même table, toutes les personnes que nous avions eu l'honneur, M. Gaimard et moi, de recevoir de la même manière peu de jours après notre débarquement.

Nous n'ignorions pas le respect que les Islandais professent pour Napoléon ; en maintes circonstances, on n'avait rien imaginé de mieux pour flatter notre amour-propre de voyageurs français, que de nous chanter un hymne composé depuis longtemps sur

l'exil du moderne César ; cette fois-ci encore, son nom qu'on retrouve partout jusque chez les peuplades sauvages de la mer du Sud, retentit au milieu des chants nationaux qui furent entonnés en notre honneur. Ayant enfin témoigné le désir de connaître les strophes où il était fait mention de ce grand capitaine, Magnusen qui les savait par cœur, s'empressa de me les donner en islandais[1], en danois et en latin. Voici à peu près leur sens :

« Adieu France, aimable patrie d'un héros qui m'est
« cher, il faut que je te quitte ; l'honneur m'appelle,
« l'honneur dont je ne puis mépriser la voix.

« O grand capitaine Napoléon, ta puissance est
« abattue ; j'ai reposé ma tête dans tes palais impériaux
« et je veux prendre ma part dans tes larmes et dans
« tes misères. »

Nous employâmes ensuite ce qui nous restait de temps,

[1] « Nu kved eg thá sem mer
Eru kjœrin ì Frankariki
Og lídi thér mível min
Elskada fósturjõrd
Heidurin kallar mig
Frá thér ok hañs rañst
Verdeg ad hlída eg
Má mí eckì leingur
Dvelja á thínú skantd
« Thin stjarna Napoleon
Fer mú ad gangatil
Vid frœgari hetja en
Thú hefur ecki fœdst
A jõrdu eg stód ásamt
Théri giltum keìsara
Sõlum og trúlega vil
Eg tuka thást ì Hormum
Thìnum og bágindum.

à prendre congé des hommes distingués dont nous avions fait la connaissance à Reykiavik ; à régler nos comptes soit avec notre hôtesse, soit avec le propriétaire du club de Reykiavik où nous allâmes prendre notre nourriture dans les derniers temps, et à faire expédier à bord de *la Recherche* un véritable chargement en caisses de toutes sortes, en barils de toutes les dimensions, ainsi que notre petite ménagerie pour laquelle nous eûmes toutes les peines du monde à nous procurer un peu de fourrage vendu à la livre, et surtout de l'avoine[1], encore plus rare en Islande. Nous allâmes coucher à bord.

Le 1er septembre, à quatre heures du matin, deux coups de canon tirés par la corvette pour faire venir un pilote, nous donnèrent le signal du départ pour la France; vingt minutes après, on appareillait, et pour la trentième fois depuis l'arrivée de *la Recherche* sur les côtes d'Islande, on relevait son ancre, opération pénible qui ne demanda pas moins d'une demi-heure, et la barre fut mise à tribord ; le vent se trouvant debout, on fut obligé de louvoyer ; ayant manqué dans cette manœuvre de nous jeter à la côte par suite de notre grande confiance dans le pilote islandais, il fallut, pour nous en écarter, sortir les grands avirons et faire nager tout l'équipage, tant sur le bâtiment lui-même que dans les embarcations, ce qui ne s'était pas encore vu depuis le commencement de la campagne ; quelque

[1] Elle est, aussi bien que le blé, importée du Danemark ; car aucune céréale, pas même l'orge qui mûrit encore par une latitude plus élevée, en Laponie, ne peut, comme nous l'avons déjà dit, réussir en Islande.

temps après, comme on ne faisait plus de route, on se décida à jeter l'ancre à un demi-myriamètre de Reykiavik, mais on ne tarda pas à la relever pour la dernière fois; et dès que nous fûmes sortis de la rade, nous nous séparâmes tout à fait de l'Islande en laissant partir le pilote.

Nous restâmes toute la journée, par suite des vents contraires, à une petite distance des côtes; le lendemain le vent n'avait pas changé et nous avions de plus une grosse mer avec un tangage assez considérable qui mit de suite à l'épreuve les animaux que nous avions embarqués; les deux chevaux avaient bien de la peine à se tenir sur le pont, aussi fut-on obligé de leur mettre un prélard sous les pieds; un coup de mer enleva la nourriture fraîche des oiseaux de proie qu'on avait accrochée dans les porte-haubans. Sur les sept heures du soir, la mer n'ayant pas changé d'aspect, nous nous trouvions à dix-huit lieues environ du cap Reykianes et dans le voisinage d'un îlot sous-marin sur lequel, dans ces derniers temps, un navire hollandais s'était perdu corps et bien.

Le 3, le temps s'étant remis au beau et le vent étant devenu favorable, nous fîmes définitivement bonne route à l'ouest; on laissa sortir de leurs cages les deux petits renards, et ces deux pauvres bêtes, si farouches de leur nature, comprenant que ce qu'elles avaient de mieux à faire là où elles ne pouvaient éviter le contact de l'homme, était de vivre en bon accord avec lui, ne tardèrent pas à se laisser apprivoiser; aussi ce fut une distraction générale de voir ces char-

mants animaux jouer avec les chiens islandais qui semblaient de leur côté s'attacher à ceux d'entre nous qui les avaient adoptés.

Le 4, bien que le ciel fût obscurci par des nuages, nous eûmes une bonne et belle journée ; il était facile de reconnaître que nous n'étions déjà plus sous l'influence du climat de l'Islande; nous vîmes souffler quelques baleines à la surface des eaux, rasée par de nombreux oiseaux de mer au sujet desquels (des goëlands sans doute) on nous a assuré que les petits s'attachent aux plumes de la queue de la mère lorsque celle-ci se dispose à plonger pour fuir un danger; admirable instinct qui ferait que le goëland par cette manœuvre adroite pût soustraire en un instant sa petite famille au même sort. Vers minuit et demi, M. Méquet, qui était de quart, signala une aurore boréale caractérisée par des rayons pâles qui s'élevaient de la région inférieure du ciel, au nord, pour aller s'éteindre au zénith.

Le 5, temps de cape; le vent étant debout, nous eûmes un tangage considérable; le maître d'équipage faillit d'être tué par une pièce de bois qui lui tomba sur la tête du haut du grand hunier; heureusement pour lui que le chapeau ciré dont il était coiffé avait amorti le coup; il en fut quitte pour une large plaie aux téguments du crâne; pendant qu'on le pansait et au moment où nous allions dîner, un violent coup de mer, contre l'un des flancs du navire où il produisit, au-dessus du pont, l'effet d'une éruption du grand Geysir, fit déraper la table de la salle à manger,

et soupière, verres, barils, etc., tout roula pêle-mêle dans le poste des officiers. La nuit fut mauvaise et le roulis considérable.

La journée du 6 a été sur la même gamme que la précédente; malgré la grande agitation de la mer, nous vîmes plusieurs fois, à travers les lames transparentes, au moment qu'elles se soulèvent et semblent faire un suprême effort pour écraser l'audacieux navire, passer des bandes de marsouins que poursuivaient sans doute d'autres poissons; et cela, pendant que de nombreux oiseaux épiaient, de leur côté, ceux que les lames courroucées laissent un instant échapper de leur sein. On mit presque à la cape dans la nuit; le roulis fut tellement fort qu'il fit rompre un des crochets de mon hamac, ce qui m'exposa à une luxation de la tête en tombant d'assez haut sur la nuque; étourdi par le coup, je crus un instant que le navire avait touché.

Le 7, la mer a été aussi grosse que la veille, mais nous jouîmes au moins de quelques rayons de soleil entre les grains qui commençaient déjà à se faire sentir et annonçaient notre approche du continent. Nous jugeâmes à propos de faire sortir nos deux pygargues qui avaient déjà pris un grand développement depuis qu'on nous les avait donnés tout jeunes en Islande : l'un d'eux, le mieux portant, excité sans doute par la couleur rouge de mon bonnet de laine, voulut sauter sur moi et me donna un coup de serre dans la jambe. Ayant déjà perdu un faucon faute de nourriture convenable que la mer avait enlevée, comme nous l'a-

vons déja dit (les endaubages, les viandes préparées ne paraissaient pas leur convenir), on se décida, dans l'intérêt de leur conservation, à sacrifier un des deux béliers que nous ramenions en France.

La mer fut plus calme le 8, et nous vîmes passer près de tribord un plus grand nombre encore de marsouins avec une telle vitesse, toujours à travers la lame transparente, qu'on aurait dit un trait lancé dans la masse liquide, et quoiqu'ils allassent dans la même direction que nous; nous essuyâmes, dans la journée, plusieurs grains du sud-ouest.

Nous engageons les voyageurs qui voudraient conserver des viandes pour leur nourriture dans l'esprit-de-vin à ne pas faire usage de ce moyen. Passionnés pour la morue, qui nous avait rendu de si grands services en Islande, où ce poisson avait été pour ainsi dire notre pain quotidien frais, mais cuit, sec ou salé, nous avions cru faire faire une bonne chère à l'état-major en lui proposant de manger de ces animaux que nous avions mis en grand nombre dans l'alcool; mais après leur cuisson, qui fut assez difficile, nous fûmes tous d'avis qu'en fait de conserves, il n'y en a pas de plus détestable à mettre sous la dent que la morue à l'esprit-de-vin. Je fus plus heureux dans la confection d'un punch au rhum acidulé avec de l'acide citrique en guise de citron, et qui fut trouvé très-bon, malgré les gouttes d'huile de la lampe suspendue au-dessus, que le roulis faisait à chaque instant tomber dans le vase enflammé.

La journée du 9 fut assez bonne; mais, sur les onze

heures du soir, la corvette essuya un violent coup de vent; un bruit semblable à celui que fait une fusée lorsqu'elle fend l'air nous fit craindre, au milieu de l'obscurité la plus profonde, qu'il ne fût arrivé un événement extraordinaire; en effet, c'était la voile du grand hunier qui, par suite de la rupture de sa ralingue, venait de se déchirer dans toute sa largeur, et dont les lambeaux devenus le jouet du vent frappaient l'air comme autant de fouets; pendant ce temps-là, les mâts de hune, courbés comme des roseaux, faisaient craindre qu'ils ne se rompissent d'un moment à l'autre; le navire, pendant la bourrasque, était resté à la bande de bâbord. Ce ne fut que sur les quatre heures du matin, lorsque le jour commença à poindre, que les matelots, excités par l'exemple de M. Malmanche, qui était monté dans la hune, parvinrent à serrer la voile déchirée du grand hunier. La mer fut encore grosse toute la journée; bonne marche. Sur les huit heures et demie apparut une légère aurore boréale.

La journée du 11 a été belle; sur les huit heures du soir, j'observai dans le remous du navire des globes lumineux qui se divisaient en une foule d'étoiles de même nature. Loin de moi la prétention d'expliquer ce phénomène, qui a excité la sagacité de tant de physiciens; je me suis seulement demandé: si le frottement considérable du bois contre les molécules aqueuses ne pouvait pas rendre apparents, les principes phosphorescents ou autres qui seraient contenus à l'état latent dans la mer; si l'entre-choc de ces

mêmes molécules aqueuses au sommet des lames chassées avec violence ne pouvait pas, ainsi que je l'ai encore noté, donner lieu à la même apparition; car je ne sache pas qu'il y ait dans les mers du Nord, des mollusques phosphorescents assez gros et en nombre suffisant pour qu'on en puisse voir constamment derrière le gouvernail.

La journée du 12 a été encore plus belle que celle de la veille; le soleil, dont nous étions privés depuis si longtemps, se fit même sentir au point d'être incommode. Depuis deux jours, l'eau de la mer avait changé d'aspect, d'où l'on pouvait inférer que nous approchions des côtes, et que nous étions sur le point d'emmancher : de couleur noir de bouteille, la masse liquide avait pris une teinte verdâtre. Un de nos chevaux, qui depuis quelques jours avaient fini par avoir le pied marin en se prêtant admirablement au roulis, hennit pour la première fois, ce qui fut regardé aussi comme un indice d'atterrage. En effet, le 13, sur les huit heures du matin, on signala l'île de Guernesey à quinze lieues environ de nous. Nous dépassâmes rapidement les Casquets, l'île d'Aurigny, et à trois heures de l'après-midi *la Recherche* laissa tomber l'ancre entre la gabarre *la Dordogne* et *le Saumon,* mouillés dans la rade de Cherbourg.

Le lendemain, la corvette entra dans le grand port, où l'on procéda immédiatement au débarquement de nos collections, et surtout des animaux qui éprouvaient le plus grand besoin de la terre; nos chevaux, au sortir de la chaloupe, ne furent pas reçus par leurs

congénères avec beaucoup de fraternité : poursuivis par quatre chevaux de trait, peu s'en fallut qu'ils ne fussent obligés de rembarquer en manquant de se casser les jambes.

Nous dînâmes le même jour, MM. Tréhouart, Gaimard, Malmanche et moi, chez M. Duret, chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Cherbourg; inutile de dire le plaisir que nous eûmes à manger des fruits : jamais melon et pêches ne nous parurent meilleurs que dans cette circonstance; cinq mois d'absence avaient suffi pour nous faire sentir la privation de bien des choses : disons, par exemple, que nous reçûmes avec plaisir une pluie chaude d'orage sur le corps, que le tonnerre nous résonnait agréablement à l'oreille.

Malgré le désir que nous avions de partir le plus tôt possible pour la capitale, nous restâmes jusqu'au 26 à Cherbourg, à répondre aux invitations que MM. Lemarran, Lamarche, Bonissent, etc., nous adressèrent; à attendre des nouvelles de nos parents et amis auxquels nous venions d'écrire, et qui étaient bien loin de nous savoir de retour en France; à transborder sur un chalan toutes nos collections adressées directement au Ministère de la marine pour le Muséum.

M. Gaimard, désirant aussi profiter de la présence de l'amiral Duperré, qui devait arriver prochainement pour visiter le port militaire et les travaux de la jetée, afin d'appeler son attention sur les résultats scientifiques du voyage de *la Recherche*, crut devoir

attendre jusqu'au 20; malheureusement, le temps ne permettant pas au ministre de la marine d'examiner tout ce qu'il aurait désiré voir, son excellence nous déclara, avant de repartir, qu'il se promettait de voir à son aise nos collections à Paris, aussitôt qu'elles seraient classées[1].

Pendant tout le temps que nous passâmes ainsi à Cherbourg, nos objets d'histoire naturelle et ceux à l'usage des Islandais, exposés dans une des salles de la douane, dans l'enceinte du port militaire, piquèrent la curiosité générale. La petite ménagerie, mise à part dans la cour herbeuse du chantier de la marine, fut peut-être ce qui frappa le plus. C'était, en effet, un curieux spectacle que d'assister aux repas des pygargues privés depuis longtemps de proie vivante, que de voir ces oiseaux carnassiers dépecer des volailles déplumées à coups de bec, après leur avoir arraché la tête, qui disparaissait comme un grain de blé dans leur œsophage.

Avant de nous séparer tout à fait des officiers de *la Recherche* (le capitaine venait de partir pour rejoindre M[me] Tréhouart à Laval), nous convînmes de nous réunir à Valogne, où nous nous rendîmes le 26 au matin : là, il fallut enfin, après avoir célébré notre heureux retour et porté plusieurs toasts, prendre congé

[1] Le ministre de la marine accompagné de M. Gaimard se rendit en effet le 22 octobre au Muséum d'histoire naturelle pour examiner nos collections, et c'est en voyant tant d'objets exposés qu'il conçut l'idée d'envoyer l'année suivante une commission scientifique en Islande pour achever d'explorer cette intéressante contrée.

de nos excellents compagnons de voyage ; puis nous montâmes en voiture pour Paris, où nous arrivâmes, M. Gaimard et moi, le 1er octobre au matin, non pas cependant encore sans avoir passé un jour à Caen, où nous remîmes à M. de Magneville une caisse d'objets d'histoire naturelle pour le Musée de la ville, et le dernier jour à Rouen, où M. Gaimard désirait voir des parents de la famille de M. de Blosseville, dont, hélas ! nous ne rapportions aucunes nouvelles.

DEUXIÈME VOYAGE

CHAPITRE PREMIER.

But du voyage. — Commission scientifique d'Islande et de Groënland. — Tournée de *la Recherche* aux colonies. — Départ de Brest. — Canaries, Sénégal, Gorée, Grande-Terre. — Baobabs. — Cayenne. — Martinique. — Retour à Cherbourg. — Monuments celtiques. — Éclipse de soleil. — Martin-Vast. — Départ de la commission pour le Nord. — Traversée. — Séjour à Reykiavik. — Départ de *la Recherche* pour le Groënland. — Noce islandaise. — Promenade avec le gouverneur d'Islande à Raudhòlar. — Départ de la commission pour l'intérieur de l'île.

Si le premier voyage de la corvette *la Recherche* en Islande avait été tout à fait infructueux, quant au but principal qu'on s'était proposé, celui de trouver les traces du naufrage de *la Lilloise*, ses résultats scientifiques avaient au moins été satisfaisants : M. l'amiral Duperré fut frappé d'étonnement en voyant exposées au Muséum, où il avait pris la peine de se rendre exprès, les collections en tout genre que nous avions rapportées.

Cette corvette devant, l'année suivante, tout en

inspectant nos pêcheurs de morue sur les côtes de l'Islande, faire, sous les ordres de son habile commandant, M. Tréhouart, de nouveaux efforts pour aborder au Groënland, le gouvernement conçut l'idée de la faire servir à une expédition scientifique. En conséquence, sur la proposition de M. Gaimard, le ministre de la marine nous adjoignit, pour la physique terrestre, M. Lottin, lieutenant de vaisseau, connu par ses deux voyages autour du monde avec MM. Duperrey et Dumont-d'Urville, plus MM. Mayer, commissaire de marine, peintre-paysagiste; Marmier, littérateur; Anglès, météorologiste, et Bevalet, préparateur de zoologie et peintre d'histoire naturelle. L'expédition, munie de tout ce qui pouvait la faire répondre aux nombreuses et savantes instructions qu'elle avait reçues, notamment des Académies des sciences et de médecine, devait partir du même port de Cherbourg dans les premiers jours de mai seulement.

En attendant l'époque favorable pour retourner dans le Nord, *la Recherche* ne devait pas cependant rester oisive; après un court séjour dans son lieu de naissance, son capitaine avait reçu l'ordre de se rendre à Brest pour, de là, faire une tournée aux colonies. Convié par M. Tréhouart et les officiers à les accompagner dans cette intéressante et courte campagne qui me permettrait de voir dans la même année les climats les plus opposés; les deux extrêmes limites de la végétation, la plus vigoureuse et la plus humble, j'acceptai avec empressement; et, sur l'autorisation que M. Gaimard obtint pour moi du ministre de la marine, je

rejoignis la corvette à Brest. Malheureusement le commandant dut attendre longtemps dans ce port Mme Jawouhey, supérieure des sœurs de l'ordre de Saint-Joseph, qu'il était chargé de conduire successivement au Sénégal, à Gorée et à Cayenne; nous ne partîmes que dans les premiers jours de janvier, alors que toute la Bretagne était couverte de neige.

Poussés par un bon vent vers le golfe de Gascogne, nous ne tardâmes pas à laisser derrière nous les frimas, et quelques jours après notre départ de Brest nous apercevions Madère sur notre droite et passions au milieu des îles Canaries, dont la principale, Ténériffe, se distinguait par son pic élancé. Retenus par le calme au milieu des belles eaux qui les séparent, nous eûmes, M. Leclencher et moi, la satisfaction de recueillir à la surface de la mer, ou dans les tentacules vésicantes de la physalie, des spirules vivantes, presque entières, que les naturalistes avaient jusqu'alors vainement cherché à se procurer; peu de temps après, *la Recherche* recevait, comme la plupart d'entre nous, le baptême tropical, et laissait tomber l'ancre devant Saint-Louis. Nous faillîmes chavirer en traversant la barre dangereuse du Sénégal dans une embarcation dirigée par des nègres, et je suis encore à me demander, moi qui sais à peine nager, de quelle utilité j'eusse pu être à Mme Jawouhey, qui, dans ce moment critique, s'était cramponnée à moi : nous nous serions à coup sûr noyés accrochés l'un à l'autre.

En débarquant sur la pointe sablonneuse de Guetandar, pour remonter le fleuve jusqu'à la ville de

Saint-Louis, construite sur un ilot d'alluvions, nous vîmes un grand nombre de cormorans, qui, de loin, nous avaient produit l'effet de soldats à l'exercice, et, en suivant le bord du fleuve, nous recueillîmes, Mlle Rivoire et moi, pour la collection du Muséum, des crânes de nègres enfouis dans le sable. Nous passâmes une dizaine de jours dans cet affreux endroit à parcourir l'île de Sor, couverte de baobabs, de palmiers, etc., et ses marigots bordés de mangliers, sous lesquels s'abritent des crocodiles, des flamants, etc. Même séjour à Goré, chez la fameuse signare Pépin, qui, malgré ses quatre-vingt-dix ans, parlait encore avec attendrissement du chevalier de Boufflers; courses à la Grande-Terre, à Dacar et dans l'intérieur du pays, où, entre autres choses intéressantes, nous mesurâmes, près du cap Vert, M. Dupontavisse et moi, des baobabs (*adansonia digitata*) qui n'avaient pas moins de 24 mètres de circonférence, et dont les racines hors de terre atteignaient 50 mètres environ de longueur.

Profitant des vents alisés, *la Recherche* appareilla et s'abandonna mollement à leur action en traversant, sans être inquiétée le moins du monde par les mauvais temps auxquels on est souvent exposé dans le voisinage de l'équateur, le large chemin des mers qui sépare l'Afrique de l'Amérique. Elle mouilla devant Cayenne, à une distance encore plus grande que pour Saint-Louis : c'est que dans l'une et l'autre localité les fleuves du Sénégal et des Amazones déposent tellement de sable et de limon sur les côtes, loin de leurs

embouchures, que la mer manque de fond pour recevoir plus près de terre des bâtiments qui tirent beaucoup d'eau.

Si les baobabs du Sénégal m'ont surpris par leur grosseur démesurée, Cayenne, où nous arrivions dans la saison des pluies, ne m'étonna pas moins par la force de la végétation luxuriante de toutes ses plantes. Quelle richesse de séve! quelle abondance de fleurs, comparativement à ce que nous allions bientôt retrouver dans le Nord! A coup sûr, si nous eussions pu à l'instant même passer de cette terre en Islande, nous aurions éprouvé un vide aussi complet que celui qui règne à la fin d'un brillant spectacle.

Après avoir déposé à Cayenne les sœurs de Saint-Joseph, des artisans et une sage-femme qui venaient avec la supérieure, et sous sa direction, renforcer l'établissement à la fois religieux et agricole que cette femme entreprenante avait fondé à Mana, la corvette se rendit de Cayenne à la Martinique, et relâcha successivement à Fort-Royal et à Saint-Pierre-de-Miquelon.

J'employai le peu de temps que je passai dans cette riche colonie à parcourir les mornes sous le rapport géologique; j'y fis couper aussi par des nègres qui m'accompagnaient nu-pieds, malgré la perspective de marcher sur des trigonocéphales, des fougères en arbre (*cyathæa*) destinées au Muséum. Surpris par une violente rafale dans la rade de Fort-Royal, M. Leclencher et moi, manquâmes de périr en allant pêcher des strombes géants qui m'avaient été recommandés.

Enfin, après une traversée de vingt-quatre jours, pendant laquelle nous n'eûmes à essuyer de mauvais temps que dans le voisinage des Açores, *la Recherche* rentra pour la seconde fois dans le bassin de Cherbourg, d'où elle ne devait pas tarder à repartir pour l'Islande.

En effet, la commission scientifique d'Islande et de Groënland, étant définitivement constituée, quitta Paris le 9 mai, alors que tout était en pleine végétation, que les marronniers des Tuileries formaient des montagnes de fleurs ; et cependant le printemps avait été jusqu'à ce moment pluvieux ; les rivières étaient très-enflées ; la Seine avait débordé au point qu'avant d'arriver à Saint-Germain en Laye, nous fûmes obligés de changer de route, l'ancienne étant devenue impraticable, et que là où nous la reprîmes la diligence roula quelque temps encore dans l'eau jusqu'au moyeu. Nous notons à dessein toutes ces circonstances, parce qu'il ne sera peut-être pas sans intérêt, plus tard, de voir le rapport qui existait aux mêmes époques entre les phénomènes périodiques du nord de la France et ceux de l'Islande.

Pendant qu'on nous faisait changer à Caen de voiture, dont l'impériale ployait littéralement sous le poids de nos bagages et de caisses d'instruments de toute sorte, notamment de physique, nous parcourûmes la ville et fûmes, MM. Gaimard, Marmier et moi, pour visiter MM. de Caumont et de Magneville ; mais l'un et l'autre étaient absents. Pendant ce temps-là, M. Mayer faisait le croquis d'une des plus anciennes églises gothiques de la ville.

Arrivés à Cherbourg le lendemain matin, par un temps froid, nous trouvâmes au bureau de la diligence M. le capitaine Tréhouart et le commissaire du bord, qui nous attendaient.

L'état-major de *la Recherche*, depuis son voyage aux colonies, avait subi quelques changements : M. de Cornulier remplaçait M. Mathias comme second; MM. de Contenson et Dupontavisse faisaient le service de MM. Malmanche et Troudet; enfin M. Leclencher était seul chirurgien du bâtiment.

Nous ne tardâmes pas à aller dans le port militaire visiter *la Recherche,* sur laquelle M. Méquet était en ce moment de garde; et, en passant par la cour du chantier de la marine, nous y rencontrâmes M. Lottin, qui nous avait précédés de quelques jours, occupé à faire des observations sur les variations diurnes de la déclinaison de l'aiguille aimantée.

Devant encore rester plusieurs jours à Cherbourg, chacun de nous les employa à sa manière : M. Mayer se mit à faire un lavis de la curieuse montagne du Roule, dont nous avons déjà parlé, pendant que nous allions, MM. Luys, Bévalet et moi, visiter dans la lande de Saint-Maur, et près du village de Tourlaville, un intéressant cromlec'h; composé de dix-sept pierres levées, il formait une enceinte elliptique en dehors de laquelle se trouvait encore une autre grosse pierre presque entièrement enterrée.

En revenant de cette course, nous vîmes, sur les deux heures et quart, commencer une des plus belles éclipses de soleil dont on puisse être témoin; prépa-

rés à l'examiner depuis longtemps, nous entrâmes immédiatement dans une auberge pour enfumer des verres, afin de mieux juger du phénomène. Bien que l'obscurité ait été assez prononcée, car l'éclipse était totale ou annulaire, nous ne vîmes aucun animal, pas même les poules, manifester le désir de se coucher; les vaches, les chevaux et les moutons, à l'exception de deux de ces derniers, ne cessèrent pas de manger dans les prairies où nous passions; l'abaissement de température, pendant presque toute la durée de l'interposition de la lune, fut d'autant plus sensible qu'auparavant le soleil avait été très-ardent; on pouvait alors rester la tête nue sans être incommodé le moins du monde de ses rayons; on ne sentait pour ainsi dire que la brise de mer. A notre retour à Cherbourg, nous vîmes parfaitement, au moyen d'un octant, la fin du phénomène, qui avait duré plus de deux heures.

Nous ne pouvions pas également négliger plus longtemps d'aller visiter à Martin-Vast la propriété-modèle du général Dumoncel, qui était déjà parvenu à convertir en terres arables et en prairies de bonne qualité des marais profonds, tourbeux, à fond imperméable. M. Bonissent, auquel nous étions redevables de cette visite intéressante sous le rapport agricole, nous conduisit ensuite un peu plus loin, au hameau de Toraille, pour voir un dolmen qui laisse cependant des doutes dans l'esprit des archéologues.

Le 20 mai courant, tout étant prêt pour le départ de *la Recherche*, la commission se rendit à bord à cinq heures et demie du soir, et aussitôt les embarcations

furent hissées; mais le calme qui était survenu ne permit pas qu'on appareillât sur-le-champ, et le pilote s'en retourna coucher à terre. Pendant ce temps-là, nous nous comptâmes, et nous remarquâmes que nous devions, état-major et commission réunis à la même table, former un mauvais compte, celui de treize personnes; on se rassura cependant en réfléchissant que, par le fait, on ne devait jamais être plus de douze à la fois, l'officier de quart ne prenant ses repas qu'après celui de l'état-major. Le départ de *la Recherche,* ainsi remis au lendemain, les plus timorés d'entre nous, n'eurent pas au moins à regretter d'être partis le même jour, qui était un vendredi.

Le 21, à six heures quarante-cinq minutes, après avoir passé une nuit très-paisible dans nos hamacs, tendus côte à côte dans la salle d'armes disposée à cet effet, on largua les voiles, et après avoir laissé filer le câble qui fixait la corvette à un corps-mort, le cap fut dirigé, comme l'année précédente, vers l'ouest de l'Angleterre. Nous ne tardâmes pas, cette fois, à perdre Cherbourg de vue, à cause de la brume qui venait de se former. Vent arrière et bonne brise, nous filions six à sept nœuds sans éprouver de roulis, ou à peine; la journée se passa bien, et nous pûmes nous distraire, dans la soirée, à mesurer au dynamomètre nos forces musculaires, afin de les comparer à ce qu'elles seraient au retour du voyage; M. Anglès obtint la palme.

Le 22, nous étions déjà hors de la Manche et à la hauteur du cap Lizard; le vent avait fraîchi, quoique

n'ayant pas cessé d'être bon; le mal de mer commença à se faire sentir à bord; un des membres de la commission en souffrit tellement qu'il appelait la mort à grands cris. Le lendemain, même temps, et de plus nous embarquâmes par l'arrière du navire une lame qui, après avoir balayé presque tout le pont, pénétra par la claire-voie ouverte de notre carré, l'inonda entièrement et se répandit jusque dans les chambres de bâbord des officiers. En déferlant à travers les porte-haubans, cette énorme masse d'eau, que les matelots appellent, dans leur langage pittoresque, une baleine, abandonna une seiche qui fut de bonne prise pour la collection zoologique. La nuit fut mauvaise.

Bien que nous ne fussions pas dans les parages des côtes occidentales de l'Afrique, deux hirondelles écartées de leur route par le mauvais temps vinrent se reposer sur les vergues du bâtiment; le lendemain, ce fut le tour d'un pigeon, qui reçut un coup de fusil mortel pour être venu nous demander l'hospitalité, tandis que les deux messagères du printemps inspirèrent des strophes touchantes au poëte qui se rendait avec nous en Islande. Nous étions alors par la latitude d'Édimbourg.

Les jours suivants, 26, 27 et 28, n'offrirent rien de particulier; le temps avait été assez beau et la mer à peine agitée; nous approchions de l'Islande, à en juger par le grand nombre d'oiseaux de mer qui volaient autour de nous, et par les cétacés qui soufflaient dans toutes les directions.

Le 29, forte brise accompagnée d'une pluie fine qui,

depuis deux ou trois jours, avait aussi bien que la brume empêché de prendre la hauteur du soleil; ne sachant trop où nous nous trouvions, quoique nous eussions rencontré un brick danois qui venait sans doute de reconnaître les îles Vestmanneyar, on se décida à courir parallèlement à la terre, et on ne tarda pas à connaître positivement notre position en voyant à bâbord, et à deux ou trois encâblures seulement de nous, briser la mer à l'emplacement de l'île Stromsoë, dont nous avons déjà parlé. Ayant aussi, dans la soirée, reconnu la plus méridionale des îles Fuglaskèr (rochers aux oiseaux), on prit le large pour s'y mettre en panne durant la nuit; la soirée fut employée par les officiers à tirer sur des goëlands occupés à ramasser du goëmon à la surface de la mer pour la construction de leurs nids dans les rochers des côtes de l'Islande.

Enfin, le 30 au matin, la brume s'étant dissipée un peu, nous pûmes distinguer les montagnes situées au fond du golfe de Faxa-Fiördur, dans lequel nous ne tardâmes pas à entrer. Trois coups de canon furent tirés pour faire arriver le pilote qui nous avait déjà servi, et, après avoir doublé la presqu'île Seltjarnarnes, *la Recherche*, à neuf heures et demie du matin, jeta l'ancre devant la capitale de l'Islande.

Aussitôt le débarquement, notre premier soin fut d'aller voir les autorités et les principaux Islandais et Danois que nous avions connus dans notre dernier séjour à Reykiavik; nous apprîmes avec bien du regret que M. Fitsen était mort durant l'hiver. M. Krieger,

qu'il avait remplacé comme gouverneur, était de retour; nous trouvâmes chez lui le docteur Jón Thorsteinsson, ainsi que M. Knudson, arrivé en même temps que nous en Islande, mais après une traversée de vingt-sept jours.

M. Hulstrup ayant mis entièrement sa maison à notre disposition, nous nous partageâmes, MM. Lottin, Mayer, Bevalet et moi, les chambres à coucher de cette habitation, et MM. Gaimard, Marmier et Anglès furent s'installer dans la maison de M[me] veuve Johnsen, que nous avions occupée l'année précédente.

Nous nous distribuâmes les rôles : en ma qualité de chef de gamelle et même de maréchal des logis, je prenais les dispositions nécessaires pour notre nourriture et faisais mettre en ordre les nombreuses caisses qui encombraient le rez-de-chaussée de la maison de M. Hulstrup, devenue notre quartier général, et où toute la commission devait prendre ses repas en commun. M. Lottin faisait transporter à force de bras deux blocs de granit de Cherbourg, destinés à une pile astronomique, et veillait, de son côté, à ce que l'observatoire en bois, sous forme d'un petit pavillon, qu'on avait préparé dans les ateliers de la marine, fût bien monté par le charpentier de *la Recherche* et isolé de toutes causes de perturbation. Les autres membres de l'expédition, à l'exception de M. Lottin, que rien ne pouvait distraire de ses graves occupations sur le magnétisme terrestre, se mirent à parcourir le pays, qui était nouveau pour eux. MM. Tréhouart et Gaimard allèrent, par mer, faire une visite à l'évêque.

Le lendemain, l'état-major et la commission se réunirent sur les huit heures du soir, pour prendre le thé chez le gouverneur, qui nous témoigna tout son plaisir de l'agréable surprise que nous lui avions faite en lui remettant, au nom du gouvernement français, une superbe pendule de Ravrio, représentant un guerrier spartiate. Malgré toute notre courtoisie, nous ne partageâmes cependant pas son admiration devant un chétif pied de sorbier (*sorbus aucuparia*) qui nous avait échappé l'année précédente dans l'inspection de son jardin, et qu'il nous mena voir triomphalement après le thé. Assurément, s'il eût parcouru l'Islande comme nous l'avions déjà fait M. Gaimard et moi, il se serait bien gardé d'appeler l'attention sur un arbuste qui ne pouvait que donner une idée bien fausse du développement assez considérable que ce genre d'arbre peut cependant, comme nous le verrons plus tard, atteindre dans cette contrée; aussi ceux d'entre nous qui ne l'avaient pas encore parcourue, furent-ils consternés devant ce triste représentant du règne végétal que le stiftamtmadur présentait à notre admiration; on devait d'ailleurs s'en laisser d'autant plus facilement imposer que la végétation, était en retard d'un mois comparativement à l'année précédente.

La journée se termina par une promenade générale jusqu'à l'observatoire (skola-Varda) de Reykiavik, de la plate-forme duquel on jouit d'une assez belle vue sur tous les environs.

Nous avions été frappés, dans notre premier voyage, du flegme des Islandais; aussi fûmes-nous très-étonnés

de voir accourir M. Knudson pour nous prévenir que des canotiers de *la Recherche* étaient aux prises avec des hommes du port; en effet, quand nous arrivâmes pour apaiser cette querelle, on échangeait de part et d'autre de vigoureux coups de poing.

Le 3 juin, sur les neuf heures du matin, *la Recherche* appareilla sous ses huniers pour tâcher, cette fois, d'aborder le Groënland en s'y rendant directement; elle nous avait laissé un de ses meilleurs marins, Bary, maître d'équipage, qui n'avait encore pu faire disparaître une dyssenterie qu'il avait gagnée pendant notre séjour à la Martinique; un novice, Duval, débarqua aussi pour nous aider dans le nouveau voyage que nous allions entreprendre prochainement dans l'intérieur du pays.

Aussitôt le départ de *la Recherche,* la commission accompagnée du gouverneur, se rendit à cheval à Laugarnes pour faire une visite à M. Steingrímur Jónsson qui s'était fait attendre la veille près de trois heures pour déjeuner avec le gouverneur, chez le commandant M. Tréhouart. Indépendamment d'une belle pendule représentant une chapelle gothique et avec sonnerie à musique qu'il avait déjà reçue du gouvernement français en même temps que celle adressée au gouverneur, M. Gaimard lui offrit encore au nom de la société de bienfaisance Monthyon et par l'intermédiaire de M. Jarry de Mancy, différents objets, notamment une belle selle recouverte en velours ainsi qu'un service en porcelaine.

De chez l'évêque qui nous parut très-flatté de rece-

voir ces présents, nous allâmes à Videy, au milieu des eiders, visiter de nouveau les presses qui imprimèrent devant nous quelques feuilles que M. Stephensen nous fit accepter ; nous remarquâmes aussi dans le local où sont placées ces presses, des gravures sur bois qui nous avaient échappé dans notre première visite et qui remontaient à l'établissement de l'imprimerie en Islande, à Hólar. Nous retournâmes ensuite visiter les eaux thermales de Laugarnes, où M. Lottin, pourvu des instruments nécessaires, se livra à des observations thermométriques qui établirent positivement que leur température atteignait près de 100° centigrades, pendant que à deux cents pas au-dessous, MM. Anglès, Bevalet et moi, pouvions nous baigner fort agréablement dans le ruisseau d'eau froide où elles s'étaient déchargées presque à leur sortie.

Le 8 devait être une journée entièrement consacrée au plaisir : après un grand déjeuner auquel assista toute la commission chez le gouverneur qui nous fit goûter du fromage de chèvre, préparé dans le nord de la Norvége, lequel a beaucoup de rapport avec notre roquefort, et nous offrit d'excellent café provenant de Manado, capitale de l'île Célèbes, l'une des Moluques, M. Krieger proposa de nous conduire avec M. Smith et le fils de l'évêque, dans une petite Suisse islandaise; mais il fallait pour cela nous éloigner un peu de Reykiavik; car rien dans ses alentours n'annonçait ni profonde vallée, ni cascade, ni glacier, etc.

Étant donc montés à cheval, le gouverneur nous dirigea d'abord vers l'embouchure d'une petite rivière qui

tire son nom (Laxatile, diminutif de Laxá) de la grande quantité de saumons qui y remontent ordinairement ; son intention était de nous procurer le plaisir de voir prendre ce poisson : en effet, un Islandais ayant enfoncé une truble dans un réservoir qui barre la rivière (Atl. hist., pl. xxv) et où les saumons sont forcés de s'arrêter lorsqu'après avoir remonté ce cours d'eau pour frayer, ils veulent retourner à la mer, ne tarda pas à nous amener une demi-douzaine des plus gros : une fois hors de l'eau, ces animaux se mirent à bondir sur l'herbe de manière à retomber toujours du côté de la rivière, admirable instinct qui aurait fini par leur faire recouvrer la liberté si l'on n'avait pris, chaque fois qu'ils bondissaient, la précaution de les écarter de la rive jusqu'à ce qu'ils fussent morts.

Près de là, à Arhólmar, nous allâmes visiter ou plutôt troubler la retraite d'un ermite qui vivait là, seul, loin du bruit du monde, si toutefois la vie est bien agitée à Reykiavik.

Peu de temps après, nous étions à Ellidavatn sur le bord du petit lac de ce nom, cherchant de tous nos yeux, ce qui pouvait légitimer la comparaison que M. Krieger s'était plu à faire de ce lieu avec aucun autre de la Suisse ; mais en cela, il ne fut pas plus heureux que pour ses arbres, ou bien ses souvenirs alpins étaient singulièrement effacés. Assurément, si nous n'avions pas déjà parcouru l'Islande, nous eussions pu à l'aspect de ce lieu, l'un des plus tristes qu'on puisse imaginer, être effrayés de ce que nous promettait la suite du voyage.

Si nous fûmes un peu désappointés sous le rapport pittoresque de la beauté du site que le gouverneur voulait nous montrer, nous fûmes, d'un autre côté, dédommagés par la station qu'il nous fit faire dans un des bærs des mieux tenus que nous eussions vus ; celui-ci appartenait à un mécanicien regardé comme un des plus riches paysans islandais, qui, suivant l'usage, nous fit servir immédiatement du café. Pendant ce temps-là, nous nous mîmes, les uns à dessiner la maison, à acheter différents objets plus ou moins curieux tels que des vêtements de femme garnis d'ornements en argent artistement faits par le mécanicien lui-même, une selle de femme islandaise, portant la date de 1672 et couverte d'ornements en cuivre repoussé (Atl. hist., pl. XII), une ancienne bible de Hôlar qui avait été jadis dorée sur tranche, etc., et les autres à chasser, mais toutefois, avec l'agrément du propriétaire, sur les bords du lac; enfin, à recueillir des roches et des plantes.

Nous allions revenir sur nos pas, quand après bien des hésitations, on se décida à passer la petite rivière de Helluvatn, dans laquelle le lac précité verse ses eaux, pour rejoindre le guide qui s'était arrêté au pied d'un petit cratère avec les provisions de bouche que nous avions emportées à tout événement.

Arrivés enfin au terme de cette longue et fatigante promenade que le gouverneur nous avait fait entreprendre, nous fûmes un peu récompensés en cet endroit par la vue d'un grand nombre de petites bouches volcaniques très-rapprochées les unes des autres, et dont le fond était souvent transformé en un petit jar-

din parfaitement garanti de tous les vents; après avoir bien collationné, nous recueillîmes des scories dont la couleur remarquable a valu le nom de Raudhòlar (collines rouges) à cette localité. Nous retournâmes à Reykiavik par un autre chemin où nous eûmes à traverser la petite rivière d'Ellidá, assez profonde et à berges élevées, qui serpente au milieu d'un champ de lave aussi doucement qu'elle aurait pu le faire dans une vaste prairie.

Nous terminâmes à dix heures du soir, par un souper accueilli avec autant d'appétit que le dernier repas, la journée qui avait été assez belle pour qu'on eût pu se permettre, à la rigueur, des habits d'été; la course avait aussi été assez longue pour nous faire apprécier la bonté de nos selles et de nos cantines faites entièrement de peau de sanglier retournée, aussi légères qu'imperméables; les unes et les autres, ayant été confectionnées exprès à Paris.

De même que l'année précédente, nous ne devions pas séjourner longtemps à Reykiavik, sans apprendre le naufrage de quelque bateau de pêche français : cette fois-ci, c'était dans le golfe de Breyda-Fiördur que l'événement avait eu lieu : heureusement, personne n'avait péri, et tous les matelots, à l'exception de quelques-uns restés à Olafsvik, furent, par les bons soins de M. Claüsen, embarqués sur un bâtiment danois pour Copenhague.

A moins de répéter ce dont nous avons été déjà témoins en fait d'usages, de cérémonies religieuses, etc., nous passerons sous silence tout ce qui n'aura rien de

nouveau pour nos lecteurs. Nous les prierons donc, comme nouveauté, d'assister avec nous à la noce de l'un des employés du gouverneur, marié à une Islandaise.

Après avoir regardé quelque temps les Danois et les Islandais danser et écouté chanter des cantiques , M. Mayer, le seul d'entre nous qui connût la valse s'exécuta comme M. Tréhouart à Olafsvik et fit valser la mariée ; puis nous chantâmes à notre tour la *Marseillaise* et la *Parisienne* auxquelles les Islandais répondirent par leur chant national. Sur ces entrefaites, M. Gaimard, qu'on est toujours sûr de rencontrer quand il s'agit de faire une bonne action, sortit et ne tarda pas à revenir avec des cadeaux qui firent le plus grand plaisir aux époux ; le joueur de violon, dont la figure très-originale n'échappa pas à l'habile crayon de M. Mayer, ne fut pas oublié; notre président lui donna de quoi largement se rafraîchir. On nous offrit ensuite du punch, et tout le monde se retira sur les neuf heures et demie après que des cantiques furent encore chantés et non pas sans qu'on nous eût demandé s'il nous serait agréable de voir continuer les danses.

Après cette cérémonie nuptiale à laquelle toutes les autorités islandaises avaient été invitées , nous entrâmes chez le gouverneur et nous fûmes tous faire une promenade jusqu'à l'observatoire. En revenant sur les onze heures, à la suite d'un très-beau coucher de soleil derrière le Snæfells-Jökull (12 juin), mais par un temps froid, le thermomètre marquant seulement 3 à 4° au-

dessus de zéro, nous pûmes, à travers le crépuscule, distinguer la planète de Vénus.

Ayant négligé, dans notre premier voyage, de visiter la pharmacie de Reykiavik, nous réparâmes cette omission en nous rendant avec le stiftamtmadur chez le Danois M. Vallius qui était nouvellement investi de la direction de cet établissement. Arrivé depuis peu de Copenhague, nous le trouvâmes en tête à tête avec sa femme qui était accouchée, en débarquant, d'une fille et qui n'avait pas encore voulu visiter la ville dans la crainte de se faire passer, disait-elle, pour une Islandaise; malgré cette singulière excentricité, son extrême amabilité nous fit oublier facilement plusieurs heures pendant lesquelles il n'avait cessé de pluviner.

Décidément la tour de Skola-Varda était le but de la promenade favorite des habitants de Reykiavik; c'était leur Prado. Depuis qu'il en avait fait aplanir le chemin, le gouverneur ne manquait pas, chaque fois que nous avions l'agrément de nous trouver en sa compagnie, de se diriger de ce côté et de nous faire monter sur la plate-forme pour y fumer quelques cigares de la Havane.

Dans une de ces promenades faites ordinairement au soleil couchant, moment de la journée où, comme nous l'avons déjà fait remarquer, règne ordinairement le calme le plus parfait dans l'atmosphère qui enveloppe l'Islande, nous fûmes témoins sur les onze heures d'un phénomène de mirage qui semblait à l'ouest, suspendre le Snæfells-Jökull au-dessus de la

mer sans pour cela le défigurer, ni le renverser. Malgré la grande clarté qu'il faisait en ce moment, nous pûmes encore distinguer parfaitement la planète de Vénus.

Le 17, la commission fut conviée par M. Knudson à un grand déjeuner de vingt-cinq couverts dans le local du club ; on y porta plusieurs toasts ; immédiatement après le vin de Champagne on se sépara assez brusquement. Ne voulant pas être en reste, nous ramenâmes le soir les mêmes personnes autour d'un punch gigantesque : la conversation d'abord languissante, finit par s'animer et l'on ne se dispersa qu'à la suite d'un assaut de chants patriotiques danois et français ; l'air mâle et profondément senti de la *Marseillaise* nous parut, cette fois comme toujours, avoir produit beaucoup d'effet sur tous nos auditeurs. A cette heure avancée de la nuit où nous avions contracté la mauvaise habitude de rentrer à notre demeure, nous rencontrâmes le vœgter (Atlas hist., pl. XIV), et tâchâmes de l'engager à mettre moins de zèle à venir crier sous nos fenêtres le peu d'heures qu'il nous restait à employer pour terminer la nuit.

Le gouverneur voulut à son tour, avant que la commission entreprît son grand voyage dans l'intérieur des terres, réunir tous ses membres et un certain nombre de Danois et d'Islandais ; il fit dresser, à cet effet, par les soins de Bary et de Duval, une vaste tente garnie à l'entour de bancs et de chaises et à l'entrée de laquelle était fichée en terre une mèche allumée pour les inévitables cigares ; cette tente était

montée sur l'emplacement même où, suivant la chronique islandaise, les piliers sacrés d'Ingolfur vinrent échouer.

Malgré la force du punch avec lequel on porta plusieurs santés accompagnées de hurra étourdissants, malgré aussi les chants animés parmi lesquels nous reconnûmes la *Marseillaise* traduite en danois, le froid devint assez piquant[1] pour que les trente-cinq personnes qui étaient là réunies, prissent congé du gouverneur plus tôt qu'elles ne l'eussent fait sans cela.

Le 19, tous nos chevaux de bagage étant arrivés, nous en chargeâmes une trentaine environ de caisses ou cantines renfermant les provisions du voyage et les choses les plus indispensables à notre usage ; puis dans l'après-dîner, nous les fîmes partir pour Thingvellir où nous devions les rejoindre le lendemain. Nous ne nous embarquions pas cette fois sans biscuit : indépendamment d'un excellent cambusium pour l'usage ordinaire contenu dans des vases solides en bois faits exprès à Cherbourg pour s'adapter comme les autres caisses aux bâts des chevaux, nous emportions bien emballées, quelques bouteilles de cognac de quarante ans d'âge, offertes en cadeau au président de la commission ; du vieux bordeaux, (en cas de maladie

[1] Nous essuyâmes le même désagrément l'année suivante au Spitzberg : ayant voulu fêter par un banquet l'anniversaire du 29 juillet sur le pont de *la Recherche* couvert par une grande toile, nous fûmes obligés à la fin du repas qu'avait donné le commandant Fabvre à son état-major et à la commission scientifique, de nous livrer à la gymnastique ou de danser entre nous pour chasser le froid dont les spiritueux n'avaient pu nous garantir.

il va sans dire qu'il y avait une petite pharmacie)[1] et du champagne mousseux ; disons en passant à propos de ces deux derniers vins que M. Gaimard avait déjà envoyé un panier de chacun à M. Claüsen à Olafsvik, pour reconnaître les intentions délicates que ce négociant avait eues envers toutes les personnes de *la Recherche* qui étaient descendues chez lui.

Avant de quitter Reykiavik, les membres de la société littéraire d'Islande instituée dans cette ville et dont nous n'avions pas encore parlé, voulurent nous laisser un souvenir agréable, en envoyant à chacun de nous un diplôme ; nous acceptâmes aussi le titre de membres du club de Reykiavik.

[1] M. Gaimard avait même emporté, dans ses deux campagnes en Islande, des trousses de chirurgie bien garnies.

CHAPITRE DEUXIÈME.

De Reykiavik au mont Hekla. — Station à Thingvellir. — Nouveau séjour aux Geysirs. — Skálholt. — Skard et Selsund. — Ascension du mont Hekla. — Nuages de poussière et trombes. — Breidabólstadur. — Deux membres de l'expédition retournent à Reykiavik. — La commission continue l'exploration de la côte méridionale. — Bois de bouleau enseveli par une éruption volcanique. — Tumulus. — Belle cascade. — Caverne avec inscriptions runiques. Cap Dyrhólar (Portland).—Arches naturelles. — Jôklar, glaciers, chutes d'eau. — Curieuses falaises. —Honneurs rendus aux naufragés de *l'Harmonie*.—Remise solennelle de médailles à deux Islandais. — Nouveaux glaciers. — Jokulsá. Djúpavogur.

Après avoir réglé toutes nos affaires et payé ce que nous devions (une somme minime de quatre-vingt-cinq francs) à notre excellente hôtesse pour tout ce qu'elle nous avait fourni depuis notre arrivée à Reykiavik, nous partîmes le 20 juin sur les huit heures du matin, accompagnés de treize personnes parmi lesquelles se trouvaient le stiftamtmadur et l'évêque; nous nous arrêtâmes vers les dix heures au bord de la rivière de

Laxatile pour prendre notre part d'un déjeuner que M. Krieger avait eu l'aimable attention d'y faire préparer à l'avance; le vin de Champagne sauta encore une fois entre ses mains pour le succès de notre voyage, et l'on se remit en route; Duval, plus habitué à la mer qu'à la terre, ne tarda pas à se faire jeter à bas de son cheval. Arrivés de l'autre côté de la petite rivière des Saumons, le gouverneur et tous les Danois, ayant pris un peu le devant sans que nous en pussions soupçonner le motif, se mirent sur la gauche de la route en rang de bataille; ils nous attendaient là au passage pour nous dire définitivement adieu par un triple hurra auquel nous répondîmes aussi bien du fond de notre cœur que de toute la force de nos poumons; peu de temps après nous être forcément tourné le dos, nous avions, à cause des accidents de terrain, cessé réciproquement de nous voir.

Il ne fallut rien moins que le plus beau temps du monde, qui se soutint jusqu'à la fin de la journée, pour combattre le fond de tristesse que cette brusque séparation répandit dans nos âmes, en ravivant celui que nous avait déjà fait éprouver le récent départ de *la Recherche* à laquelle nous étions depuis longtemps si attachés. Nous marchâmes silencieusement plongés dans nos réflexions et atteignîmes notre première étape sur les huit heures du soir, douze heures après avoir quitté Reykiavik; nous trouvâmes notre tente installée au fond de l'immense crevasse de l'Almannagiá, dont nous avons parlé assez longuement dans la relation de la première campagne; mais nous ne parvînmes cette

fois dans cette cavité qu'au moyen d'une crevasse secondaire remplie sur un plan incliné de pierres énormes, disposées avec l'aide de l'homme, à peu près comme les marches d'un escalier (Atl. hist., pl. XXXI).

Le pasteur du temple voisin ne tarda pas à venir nous trouver en nous apportant du saumon frais, du lait, du café et du feu pour notre cuisine, qu'en ma qualité de chef de gamelle, je fus obligé de faire presque exclusivement, Magnusen, notre guide, interprète de l'année précédente, et Duval n'ayant aucune connaissance dans l'art culinaire; nous couchâmes, les uns sous la tente (les guides avaient la leur), les autres, et je fus de ce nombre, sous un rocher de lave.

Le lendemain, tout le monde étant bien dispos, fut activement employé à parcourir l'intéressante contrée qui nous environnait sous le rapport de l'histoire naturelle, à dessiner (Atl. hist., pl. XXXI à XXXV), à faire des observations thermométriques, à mesurer des hauteurs et des inclinaisons, bien qu'avec toutes les précautions du monde, la plupart des instruments fussent déjà brisés ou dérangés. Ainsi, on ne manqua pas de noter qu'il avait fait une journée des plus chaudes que nous ayons eues en Islande; le thermomètre s'était élevé, au soleil, il est vrai, et exposé contre un rocher noirâtre, jusqu'à 42° centigrades; aussi dînâmes-nous sur l'herbe avec des pluviers dorés que le Nemrod de l'expédition, M. Anglès, avait tués dans les environs. Au lieu de la vapeur nauséabonde que nous étions accoutumés à respirer en brûlant de la tourbe, dont nous faisions habituellement usage, nous fûmes agréablement

surpris de trouver une odeur de caramel à la fumée qui s'exhalait des mousses sèches que nous avions arrachées dans les fentes des rochers, et à l'aide desquelles nous alimentions le feu destiné à rôtir le gibier des *Champs du conseil*.

Ayant fait partir comme la veille, en avant pour les Geysirs, nos bagages et nos tentes, afin de voyager plus légèrement, nous passâmes la nuit dans le temple de Thingvellir, à la porte duquel je trouvai mutilé et desséché le saule arctique, qui, l'année précédente, en ornait le frontispice.

A défaut de matelas pour tout le monde, nous organisâmes, M. Marmier et moi, avec des branches souples de bouleau, confusément placées les unes sur les autres, d'assez bons lits.

L'hospitalité que nous reçûmes là aurait pu, ainsi que nous en avions déjà fait l'expérience, nous revenir très-cher, si, dès le premier jour, nous nous fussions installés dans le temple : malgré les cadeaux qui lui furent faits, le pasteur avait établi deux prix, *ad libitum*, ce qu'on pourrait traduire chez nous par ces mots : Je ne fixe rien, vous donnerez ce que vous voudrez, suivant l'impulsion de votre générosité, peu ou beaucoup; nous adoptâmes sagement le minimum qui se montait encore à une quarantaine de francs, somme importante pour l'Islande, si l'on réfléchit que la plupart des pasteurs ne se font guère, dans cette contrée, plus de deux cents francs de revenu par an.

A quelque distance de Thingvellir, le guide ne manqua pas de nous détourner un peu du chemin des

Geysirs en faveur du petit cratère de Ting-Trón dont nous avons déjà parlé.

Nous nous arrêtâmes ensuite à Reidarbarmur pour visiter une grotte actuellement convertie en écurie, creusée naturellement par l'action dégradante des eaux dans le flanc d'une montagne composée entièrement de cendres volcaniques endurcies. Pendant que M. Mayer en prenait le croquis, malgré une chute de cheval qu'il venait de faire, MM. Anglès, Marmier et moi, gravissions ses pentes complétement stériles et l'explorions sous le rapport de la géologie.

L'heure de souper étant sonnée depuis longtemps pour nous, nous fîmes une halte à Laugarvatn, à la fin de laquelle nous nous dirigeâmes tous vers le lac de ce nom, situé près du bær, pour y voir des eaux thermales qui sourdent sur le bord même et l'échauffent au loin. Ayant laissé reposer nos chevaux quelques heures en cet endroit, nous nous remîmes en route vers une heure du matin, et le 23, cinq heures après, nous atteignîmes les Geysirs, où nous fîmes immédiatement installer la plus grande de nos tentes en toile goudronnée et confectionnée à Cherbourg.

Inutile de dire que ceux d'entre nous qui n'avaient pas encore vu ces magnifiques eaux jaillissantes, satisfirent immédiatement leur curiosité; après quoi nous déjeunâmes. Le besoin du repos l'emportant cependant, pour un instant, sur l'amour de la science, nous commencions tous à nous y laisser aller avec délice, lorsqu'un coup de vent étant venu briser brusquement le mât divisé en deux parties qui soutenait la tente,

nous nous trouvâmes ensevelis sous ses plis épais; force fut alors de rester en plein air, exposés à un vent du nord, sec et assez violent, qui remplissait l'atmosphère d'une poussière roussâtre; nous avions éprouvé la veille une chaleur presque insupportable; aujourd'hui le froid nous empêchait pour ainsi dire de faire des observations.

Quoi qu'il en soit, M. Lottin, avec son ardeur habituelle, se mit à l'œuvre; aidé de MM. Gaimard et Anglès, il commença immédiatement la triangulation des principales sources thermales au milieu desquelles se trouve le bassin du grand Geysir; ce physicien ne tarda pas aussi à nous apprendre, à notre grand étonnement, que le Strockur, à la profondeur de treize mètres, accusait une température de 110 à 111° centigrades; M. Anglès, de son côté, avait déjà noté 101° dans une source thermale (laug) à fleur de terre, source dans laquelle, autant pour connaître l'effet de ses eaux relativement à la cuisson des légumineuses, que dans l'espoir de la faire concourir à notre dîner, je plongeai immédiatement des vases pleins de haricots et de lentilles de bord avec un canard histrion; au bout de deux heures tout était parfaitement cuit.

En attendant que le grand Geysir nous gratifiât d'une éruption, nous fîmes jaillir le Strockur sans lui en demander la permission et en recourant au moyen dont nous nous étions servis dans notre première visite; M. Lottin trouva qu'il montait jusqu'à 28,47[1],

[1] La plus grande hauteur à laquelle le Strockur puisse atteindre, semble varier d'une année à l'autre; car M. Anglès qui en 1842, est retourné en

pendant que M. Mayer en faisait le croquis. (Atl. hist., pl. XLI.)

Nous aidâmes tous ensuite le même observateur à descendre des thermomètres coupés dans le grand Geysir auquel il trouva vingt mètres de profondeur, et quand il eut retiré ses instruments combinés de façon à faire connaître exactement la température de la colonne d'eau à sa partie inférieure, nous fûmes au comble de l'étonnement en reconnaissant qu'ils indiquaient la haute température de 124° centigrades; la sagacité de l'homme nous révélait donc que nous avions là, sous les yeux, dans la configuration du Geysir, une véritable machine à vapeur, naturelle, à basse pression, en n'ayant égard qu'à la colonne d'eau, qui ne représentait que deux à trois atmosphères, mais peut-être à une très-haute pression dans le réservoir où la vapeur s'accumule avant de faire éruption et dans lequel les instruments n'avaient pas pu pénétrer. Nous célébrâmes le succès de cette opération, la première de ce genre que la science eût encore à enregistrer, en buvant le soir même à la santé du physicien aussi modeste qu'habile qui l'avait obtenu.

Ne voulant perdre aucune occasion de noter tous les mouvements du grand Geysir pendant le court séjour que nous allions faire près de lui, et M. Lottin, ne pouvant demeurer constamment sur le bord de son

Islande avec M. Giraud, reconnut qu'elle allait jusqu'à 33 mètres, près de 5 mètres de plus qu'en 1836. La température de ses eaux paraît au contraire devoir être plus stable à en juger par le chiffre de 113° centig. (temp. moy.) obtenu par M. Anglès comparativement à celui de 110,75 de M. Lottin.

bassin à les épier, nous convînmes de le relever en établissant une garde de nuit d'une heure pour chacun de nous. Malgré toutes ces précautions, nous ne devions malheureusement pas, sans doute à cause de la grande sécheresse qui régnait depuis quelque temps, ainsi qu'on l'a déjà remarqué en pareil cas, nous attendre à de belles ascensions; et encore, la première, dont nous fûmes témoins le 25 courant, bien inférieure à celles que nous avions vues tant de fois l'année précédente par un temps tout à fait opposé, nous parut-elle provoquée ou hâtée par un énorme sac de terre, qu'ennuyés d'attendre, nous laissâmes couler au fond du puits. En revanche, le Strockur sembla vouloir nous dédommager du repos du Geysir, car il nous donna quelque temps après l'expérience du sac de terre, et sans que nous l'ayons excité le moins du monde, une très-belle éruption; puis le grand Geysir fit un effort suprême, mais qui ne produisit pas un résultat plus satisfaisant que le premier.

Voyant donc qu'il était inutile d'attendre plus longtemps, nous nous disposâmes alors à partir pour nous diriger vers le mont Hekla, où il fallait espérer que nous serions plus heureux; le mauvais temps, on se le rappelle, qui nous avait été si favorable aux Geysirs, pour l'éruption de la plus importante des sources de ce nom, ne nous avait pas permis, à M. Gaimard et à moi, de faire, l'année précédente, l'ascension de cette montagne si célèbre dans l'histoire des volcans.

Nous dûmes cependant nous détourner un peu avant de traverser le Hvitá, pour visiter Skálholt, l'an-

cienne capitale de l'Islande, la demeure de ses premiers évêques[1]; elle est singulièrement déchue de sa grandeur, car nous n'y trouvâmes qu'un très-petit nombre de bærs; à peine si des traces de murs ou plutôt de rues pavées avec de larges dalles de dolérite révèlent que ce lieu a été autrefois très-habité; nous ne vîmes, en fait de monuments, qu'un petit nombre de pierres tumulaires remarquables, dont l'une, en marbre blanc, dans le cimetière du temple (Atl. géogr., pl. XLIV), fort simple, où nous passâmes la nuit. Un plan de cette ancienne ville fait par M. Lottin (Atl. hist., pl. V) et quelques dessins de M. Mayer (Atl. hist., pl. XLIV à XLVII) furent les seuls souvenirs que nous emportâmes de cette localité qui joue cependant un si grand rôle dans les annales islandaises, et où est né, dans ces derniers temps, le professeur Finnur Magnússon, un des hommes les plus distingués dont s'honore le pays.

Presque au sortir de Skálholt, nous eûmes à passer le Hvitá en bateau; en suivant le cours de cette rivière, nous aperçûmes une grande quantité de cygnes qui paissaient tranquillement dans la prairie qu'elle arrose; le temps était si doux que les Islandaises marchaient nu-pieds. Nous franchîmes ensuite le rapide Thiorsá, non pas sans avoir failli chavirer; c'était le tour de M. Gaimard à faire une chute de cheval qui lui valut une forte contusion à la cuisse.

Nous avons déjà fait remarquer, dans notre précé-

[1] L'évêché de Skálholt fut érigé vers l'an 1056 par le premier évêque de l'Islande, Isler, quarante-quatre ans après que la religion chrétienne eut été autorisée par une loi de l'althing et adoptée par les Islandais.

dent voyage, que les environs du mont Hekla jouissaient d'une grande fertilité, motif pour lequel sans doute les Islandais ont choisi, dans l'origine, cette contrée pour y fonder leur première capitale; nous en acquérions aujourd'hui une nouvelle preuve en longeant un riche pâturage parfaitement enclos, près de Skard; nous avions l'intention de passer la nuit dans le temple de cet endroit, où nous avions découvert l'année précédente de curieuses tables en os de baleine sculptées; mais, indépendamment de ce que le pasteur était absent, nous trouvâmes le lieu saint entouré d'une masse considérable de neige descendue de la montagne voisine, ou que le vent y avait accumulée.

Après avoir donné à M. Mayer le temps de prendre un croquis du mont Hekla qui se dessinait parfaitement devant nous, nous continuâmes notre route et arrivâmes, après une marche de quinze heures, une des plus longues que la commission eût encore faites, sur les onze heures du soir à Selsund; nous y trouvâmes heureusement les tentes prêtes à nous recevoir, ainsi que nos gros bagages, renfermant surtout le biscuit de mer, que sans réflexion nous avions depuis deux ou trois jours expédiés des Geysirs.

Ayant pris toutes nos mesures pour faire avec succès l'ascension du mont Hekla, nous quittâmes notre gîte sur les onze heures du matin; nous étions accompagnés, indépendamment de Magnusen, d'un guide particulier et de plusieurs Islandais pour porter les instruments de physique de M. Lottin, notre gamelle et les échantillons géologiques que je pourrais recueillir;

Duval était resté à Selsund pour garder nos bagages, seule localité peut-être de toute l'Islande où, nous avait-on dit, il était prudent de prendre cette précaution.

Parvenus à l'endroit où nous nous étions arrêtés l'année précédente, nous descendîmes de cheval; mais, avant de continuer l'ascension pédestrement, nous nous arrêtâmes dans une petite caverne formée par une des dernières coulées de lave de l'Hekla pour y déjeuner abrités du mauvais temps qui venait inopinément de se déclarer. Malgré ce fâcheux état de l'atmosphère, qui nous forçait de faire à la base du volcan ce que nous avions réservé pour le sommet, nous n'en fîmes pas moins honneur à un certain pâté décoré du titre pompeux de pâté de l'amitié, que M. Gaimard réservait depuis longtemps pour une solennelle occasion; c'était une friandise offerte par l'illustre Chevet au sujet d'une commande importante de conserves pour l'expédition; nous nous demandâmes plus d'une fois, à ce sujet, si cet habile marchand de comestibles, dont le nom est devenu européen et qui passe pour ne vendre que des choses parfaites, pensait sérieusement que nous reviendrions de notre voyage dans le Nord faire l'éloge de celles qu'il nous avait vendues; car les aliments que renfermaient la plupart de ses boîtes n'étaient rien moins que des conserves; les légumes, notamment les asperges, étaient tellement gâtés que nos guides islandais, qui certes n'étaient pas difficiles, les repoussaient avec horreur; celui qui les ouvrait brusquement était même exposé à ce qu'elles lui fissent explosion dans la figure. Assurément

on n'objectera pas que ce furent le voyage et la chaleur qui les avaient mises dans cet état ; car des boîtes semblables, mais provenant de Nantes ou d'Angers, ont fait plusieurs fois le tour du monde exposées à de très-fortes températures sans avoir éprouvé aucune altération; d'ailleurs les conserves de la marine en bœuf bouilli, que nous avions heureusement prises avec nous, étaient aussi saines qu'au moment de leur embarquement.

Nous avions entrepris l'année précédente, jour de la Saint-Paul, fête de notre président, l'ascension du Snæfells-Jökull; le hasard voulait qu'à pareille époque nous entreprissions celle du mont Hekla. Après donc avoir bu à la santé de M. Gaimard, qui devra conserver le souvenir de ces deux époques remarquables dans ses éphémérides, nous sortîmes de notre retraite pour nous remettre en route malgré le mauvais temps, et ce ne fut pas sans fatigue que nous atteignîmes sur les six heures et demie le sommet de la montagne, appelé Heklu-Jökull[1] à cause des neiges qui le revêtent complétement; bien qu'épuisé de fatigue, le président de la commission arriva le premier sur ce point culminant. J'avais traversé de mon côté, pour m'y rendre immédiatement après lui et directement, le cratère rempli de neige durcie sur laquelle on pouvait marcher sans danger.

A la pluie fine qui nous avait assaillis au commencement de l'ascension avait succédé, vers la fin, de gros flocons de neige qui fondaient à peine sur nos

[1] Les Islandais désignent aussi le mont Heckla sous le nom d'Heklufjall et les Danois sous celui d'Hekkenfeld.

habits ; réunis là , nous désespérions alors de jouir du magnifique panorama qui devait se déployer autour du volcan, lorsque des éclaircies se firent incontinent dans les nuages neigeux qui roulaient au-dessous de nous. La partie inférieure de la montagne étant complétement masquée par eux, on aurait pu alors se croire en ce moment suspendu dans les airs; les rivières, dont on embrassait le cours sur une grande partie de leur étendue à travers les ouvertures qui se formaient de temps en temps dans la couche de nuages sombres, semblaient par leur teinte mate avoir cessé de circuler et s'être congelées avant d'atteindre la mer, qu'on apercevait dans le lointain avec les îles Vestmanneyar tout à fait à l'horizon.

Après avoir satisfait nos regards, nous ne voulûmes pas quitter la cime de l'Hekla , atteinte avec tant de peine, sans y laisser un souvenir de notre passage, quelque fragile qu'il fût[1]; en conséquence, nous vidâmes une bouteille de vin de Champagne , montée exprès, en l'honneur du roi de France, du ministre de la marine , de M. le baron Tupinier, de toutes les personnes, en un mot, qui protégèrent et facilitèrent l'expédition ; notre ténor, M. Anglès, fit ensuite éclater les chants de la *Marseillaise* et de la *Parisienne,* auxquels ne répondit cette fois aucun écho. A la place du vin mousseux rendu plus pétillant par suite

[1] Il aura probablement été emporté dans la dernière éruption qui eut lieu le 2 septembre 1845. Cette éruption décrite par M. J. C. Schythe de Copenhague semble, par les proportions qu'elle a prises, effacer complétement celle de 1772, l'avant-dernière qui fut considérée comme une des plus terribles.

de la diminution de la pression atmosphérique, que nous bûmes, et que nous fîmes goûter également à nos guides, nous mîmes une inscription constatant notre ascension; cette bouteille, rebouchée avec soin, fut scellée dans la neige, sur le point culminant du cratère. Nous descendîmes alors un peu pour faciliter à MM. Lottin et Anglès les observations de physique du globe auxquelles ils avaient l'intention de se livrer sur l'Hekla; mais, avant de commencer ces travaux scientifiques, M. Gaimard, qui avait toujours quelque surprise agréable à faire, nous distribua comme à des enfants des dragées de baptême; ces friandises furent d'autant mieux accueillies qu'elles étaient accompagnées de l'une de nos vieilles bouteilles d'eau-de-vie de quarante ans, débouchée pour boire à la santé de Mme Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, à laquelle nous étions redevables de manger de pareilles douceurs sur la nappe immaculée d'un volcan. Je descendis à mon tour jusqu'à la limite inférieure des neiges, et m'y arrêtai pour commencer une collection géologique des produits de la montagne[1]. Nous nous ralliâmes, sur les neuf heures du soir, là où nous avions déjeuné avant de gravir tout à fait le volcan et où nous attendait M. Mayer, qui avait enrichi son album de plusieurs dessins (Atl. pitt., pl. XLIX, LII et LIII). A minuit, nous étions de retour à Selsund, ex-

[1] Min. et géol., page 197. Parmi les plus remarquables, nous devons citer de l'obsidienne smalloïde erratique, compacte, pesante, très-tenace, qu'Olafsson, à cause de sa forme ordinairement cylindrique, a été porté à considérer comme appartenant à des tronçons de bois métamorphosés par l'action du feu.

ténués de fatigue, transis de froid et assez mouillés, malgré nos imperméables achetés chez Terneaux, mais très-satisfaits, en somme, de notre ascension, que nos guides avaient regardée comme une témérité par le temps qu'il faisait.

Nous employâmes le jour suivant à nous reposer en contemplant le cône du mont Hekla, sur lequel, dans la neige épaisse, on distinguait parfaitement, malgré la distance assez grande à laquelle nous en étions, la trace de nos pas. Nous nous félicitâmes de ne pas avoir différé plus longtemps l'ascension de ce volcan; car, s'il ne plut pas le lendemain que nous aurions pu l'entreprendre, il fit un vent assez fort qui nous aurait sans doute contrariés beaucoup. En effet, le 1er juillet, à une heure de l'après-midi, au moment de quitter Selsund avec nos quarante-huit chevaux réunis pour la première fois, la violence du vent fut telle que la poussière rougeâtre qu'il soulevait obscurcissait littéralement le ciel; on aurait pu se croire au milieu d'une éruption volcanique, si de temps en temps cette poussière, chassée violemment du côté de la mer en passant au-dessus des anciennes coulées de lave du mont Hekla, ne se fût condensée sous forme de gigantesques colonnes évasées par le faîte, et n'eussent permis de voir entre elles le sommet du cratère aussi calme qu'au moment où nous l'avions quitté: c'est noter en passant que nous fûmes témoins de trombes ascendantes.

Rien ne peut rendre l'aspect étrange qu'offrait alors le sol hérissé de dunes qui succède aux grandes nappes de lave vomies anciennement par le même volcan;

l'atmosphère, paraissant enflammée par l'effet des particules rougeâtres qu'elle tenait en suspension et qui nous aveuglaient, faisait singulièrement ressortir la teinte verdâtre d'un petit saule (*salix herbacea*) qu'on eût volontiers pris pour une jeune luzerne, et d'une grande espèce d'élyme (*E. arenarius*), dont les dunes étaient couronnées; complétement envahis par cette nuée de poussière, nous avions beaucoup de peine à nous diriger; mais on avait heureusement élevé de distance en distance des buttes coniques sur ces mêmes éminences, afin qu'on pût se reconnaître au milieu de cette contrée, dont la surface est exposée d'un moment à l'autre à changer d'aspect. Heureusement encore pour nos yeux, qui commençaient à souffrir considérablement des corps étrangers qui s'y étaient introduits en abondance, une grêle survint qui nous rendit la clarté en balayant l'atmosphère, où l'on ne vit plus, après la chute de la poussière, qu'une zone roussâtre, composée sans doute des particules les plus ténues, et qui se dirigeait, comme nous l'avions déjà observé dans une autre circonstance, vers la mer.

Quelque temps après, nous descendions à Breidabólstadur, chez le pasteur Thomas Sœmundsson, connu en Islande pour avoir parcouru une grande partie de l'Europe. Établi presque au pied de l'Austur-Jökull, qui nous paraissait devoir être aussi élevé que le Snæfells-Jökull, ce pasteur nous fit une peinture animée de l'horrible anxiété qu'il éprouva lorsque le premier de ces volcans fit une violente éruption treize ans auparavant.

Nous passâmes un jour en cet endroit, à parcourir

une contrée assez intéressante, où M. Anglès manqua de se noyer en voulant traverser à gué, avec ses grandes bottes de pêcheur, une petite rivière de l'autre côté de laquelle il avait l'intention de chasser.

Logés les uns dans le bær, les autres dans le temple (Atl. hist., pl. LV), nous fûmes tous engagés à dîner chez le pasteur, où, au risque de paraître impolis, nous crûmes devoir nous rendre avec quelques galettes de biscuit de mer dans les poches.

Breidabólstadur était le point où la commission allait se partager en deux groupes : l'un, le plus nombreux, pour continuer le voyage en parcourant les parties méridionale et orientale, ainsi que le grand plateau central de l'Islande, qui restaient à visiter; le deuxième devait retourner directement à Reykiavik.

En effet, le lendemain, 3 juillet, le branle-bas ayant eu lieu de bonne heure, on se prépara à une pénibl eséparation. MM. Lottin et Marmier, accompagnés de Duval et d'un de nos guides, reprirent le chemin de la capitale de l'Islande, où ils devaient, le premier, continuer ses délicates observations sur le magnétisme terrestre et la météorologie; le second, nous faire connaître l'histoire chronologique du pays et sa littérature en puisant des renseignements dans les bibliothèques que possédaient Reykiavik, Bessastadir, l'évêché, etc. Notre caravane était donc diminuée de quatre personnes et de sept chevaux, sans compter deux autres de ces animaux que nous avions achetés la veille, et qui préférèrent prendre la clef des champs plutôt que de nous suivre. A propos de che-

vaux, on s'étonnera peut-être de la grande quantité de ces quadrupèdes dont nous nous servîmes dans le cours du voyage; mais, d'après l'expérience que nous avions faite M. Gaimard et moi l'année précédente, il nous fut démontré qu'on ne pouvait pas entreprendre un long voyage en Islande sans avoir des chevaux de rechange; or, comme il en fallait deux pour chacun de nous et autant pour chaque charge de bagages ou de collections que nous faisions chemin faisant, on concevra facilement que le nombre de ces solipèdes ait dû aller en augmentant, puisque la moitié se reposait un jour, c'est-à-dire ne portait rien, pendant que l'autre supportait toutes les fatigues, et cela à tour de rôle.

Après nous être séparés de nos compagnons de voyage, nous nous dirigeâmes, accompagnés de M. Sœmundsson, vers le Thverá, dont le lit ancien, par suite de son déplacement toujours vers l'ouest, a plus d'un myriamètre de largeur; un beau taillis de bouleau paraît avoir été jadis enseveli dans cette contrée sous les déjections d'une grande éruption volcanique; ce bois avait dû avoir une assez forte végétation, à en juger du moins par le nombre et la dimension des troncs d'arbres encore enracinés, semblables à de vieux pilotis que les eaux du fleuve, dans leur dégradation progressive des berges, mettent à nu tous les jours[1].

En remontant le Thverá pour le traverser plus facilement (Atl. hist., pl. LVI[2]), nous rencontrâmes, dans

[1] Min. et géol., page 214.
[2] C'est par erreur que ce fleuve porte le nom de Thiorsà dans l'Atlas historique.

un endroit appelé Teigur et au milieu d'une plaine submergée où croissait en abondance le trèfle d'eau (*menyanthes trifolatia*), une immense butte pouvant avoir vingt mètres de circonférence sur six de hauteur. N'ayant pu recueillir aucune espèce de renseignement sur la destination de ce monument qui a une singulière ressemblance avec les tumulus de Gamla-Upsala en Suède, M. Mayer, n'en fit pas moins un croquis (Atl. hist., pl. LVII) sans pouvoir descendre de cheval.

Nous pénétrâmes ensuite dans des plaines d'une désolante stérilité, formées exclusivement de lapilli et où cependant nous pensions à chaque instant être arrêtés par un lac qui s'évanouissait au moment où nous croyions en toucher le bord ; c'était un exemple du mirage des déserts de l'Afrique, moins la soif qui ne nous faisait pas courir au-devant de ce phénomène trompeur.

Nous poursuivîmes notre route jusqu'au pied de falaises semblables à celles dont les côtes du golfe de Faxa-Fiördur sont garnies, mais d'où s'échappent de très-belles cascades qui alimentent la rivière de Thverá, que nous venions enfin de traverser; la principale, celle de Gliufurá, qui à cette époque de l'année où, en Islande, les ruisseaux deviennent des torrents et ceux-ci des rivières impétueuses, d'une largeur quelquefois considérable comme celle dont nous voulons parler, était plutôt une véritable chute de rivière ; elle formait (Atl. hist., pl. LIX) une large nappe tombant perpendiculairement d'une hauteur de quarante mètres environ sur des fragments énormes de roche noirâtre

accumulés au pied de la falaise, où elle se divisait en une infinité de courants rapides et écumeux. Tout le temps que M. Mayer mit à en faire le croquis, nous restâmes en admiration devant ce magnifique exemple des merveilles de cette nature dont l'Islande est prodigue dans sa partie méridionale.

Laissant ensuite à notre gauche plusieurs bærs dans l'un desquels, chez le beau-frère de notre hôte, nous fîmes une courte station qui nous permit de voir des étables creusées naturellement comme celles de Reidarbarmur, à même le tufa, nous côtoyâmes à notre droite un lac qui, bien que communiquant avec la mer, n'en renferme pas moins, nous a-t-on assuré, des poissons d'eau douce; nous nous étions alors encore une fois rapprochés de la falaise où M. Sœmundsson avait l'intention de nous faire visiter une caverne très-intéressante sous le rapport archéologique; mais, pour y parvenir, il fallait se servir d'une longue échelle. A défaut de cette machine, pour ainsi dire inconnue en Islande, nous eûmes recours à une corde à l'aide de laquelle nous nous hissâmes; nous pûmes alors pénétrer dans une grotte formée naturellement au milieu d'un épanchement basaltique, et dont les parois offraient de nombreux caractères runiques qui semblent avoir été tracés avec une pointe d'acier sur la surface lisse de la roche.

Pendant que je cherchais en vain à détacher des échantillons de la roche sur laquelle étaient gravées des runes, M. Gaimard recueillait, au pied de la montagne, la reine des fleurs en ajoutant à notre herbier

des rameaux de rosier à feuilles de boucage (*rosa pimpinellifolia*, v. *islandica*), le seul arbuste de ce genre qui croisse en Islande.

Nous continuâmes à passer devant le front de plusieurs falaises composées de couches alternantes de tufa friable et de basalte, qui, par suite des dégradations plus ou moins profondes qu'elles ont éprouvées sur leur tranche en raison de la ténacité plus ou moins grande de la roche, ont revêtu une physionomie des plus pittoresques : l'une d'elles aurait pu être prise pour un vieux château fort démantelé.

Nous nous arrêtâmes à Skógar sur les onze heures du soir, épuisés de fatigue pour avoir galopé presque toute la journée au milieu des plus gras pâturages que nous ayons encore vus en Islande : c'est que nous étions tout à fait dans le sud de l'île où la végétation, garantie des vents du nord par les hautes montagnes qui forment comme un rideau le long des côtes, peut prendre toute l'extension que la chaleur du soleil, durant trois mois de l'année sans presque de nuit, est susceptible de lui donner.

Avant de nous remettre en route le lendemain, nous allâmes individuellement visiter une très-belle cascade située près de notre bær (Atl. hist., pl. LXIII); puis nous traversâmes une rivière aussi rapide que froide, le Jökulsá, qui est alimentée par le grand glacier de l'Eyafialla-Jökull, que nous laissions à notre gauche, comme nous avions déjà fait à l'égard de l'Austur-Jökull : le premier de ces volcans, l'un des plus considérables de l'Islande, bien supérieur en hauteur à

l'Hekla, mais inabordable comme tous ceux qui dressent leur tête gigantesque dans la partie méridionale de l'île, eut, en 1823, une éruption de cendres accompagnée de torrents d'eau, qui fit beaucoup de mal dans le pays; on le regarde aussi comme étant la cause du dernier tremblement de terre qu'on ressentit en 1827 dans la contrée.

Nous rencontrâmes, en cet endroit, le syslumadur du canton, M. Stephensen, qui se rendait à Reykiavik. Ce brave Islandais s'empressa de rebrousser chemin pour nous accompagner jusqu'à sa demeure, à Höfda-Brecka, où nous devions nous arrêter. Dans ce trajet, nous passâmes encore au pied de falaises hautes de cent cinquante à deux cents mètres, qui, vues de face, ressemblaient à de vastes constructions gothiques; vis-à-vis et au milieu d'une plaine unie surgissait, comme une immense pyramide, une montagne basaltique (Atl. hist., pl. LXIV), désignée sous le nom de Peturs-ey.

A chaque pas nous rencontrions, dans cette partie de l'Islande, les accidents de terrain les plus bizarres; nous nous rapprochâmes de la mer pour examiner, sous ce rapport, la curieuse constitution du cap Dyrhólar (*Portland*).

Là, en effet, nous trouvâmes une immense muraille de tufa que la mer ronge tous les jours au point de s'y creuser, comme à Etretat, sur les côtes de Normandie, des cavernes profondes et même des arches naturelles (Atl. hist., pl. LXV). Quoiqu'il fît à peine de vent en ce moment, la mer n'en déferlait pas moins avec

une grande force au pied de ces monuments qu'elle avait elle-même façonnés, et faisait entendre un bruit semblable à celui d'un tonnerre lointain ; mais que doit-ce être lorsqu'elle est en fureur? Ses lames, à en juger par les dunes de sable que la force du vent a élevées à cent mètres environ de hauteur contre la falaise même et presque jusqu'à son sommet, doivent prendre un développement prodigieux ; elle finira, sans doute, avec le temps, par raser cette immense muraille qui défend encore la partie la plus avancée des côtes méridionales de l'Islande, tandis que ses efforts resteront peut-être impuissants pour abattre un faible rocher basaltique que les eaux laissent sortir de leur sein comme un obélisque devant le cap Dyrhólar (même planche), et qui est là comme une sentinelle avancée pour prévenir du danger les bâtiments auquel ils sont exposés dans ces parages.

En quittant ce point intéressant, nous traversâmes une grande lagune avant d'atteindre le pied d'une montagne, composée également de tufa, qu'il fallait gravir pour arriver plus rapidement à Hofda-Brecka.

Nous rejoignîmes le gros de notre caravane échelonnée sur les flancs de cette montagne, où elle produisait, en ce moment, l'effet le plus pittoresque. Nous étant arrêtés dans un bær pour laisser le président remettre une lettre au vénérable pasteur du lieu, âgé de soixante-seize ans, nous aperçûmes, de ce point élevé et à l'est du cap Dyrhólar qui nous les avait d'abord masqués, les rochers effilés de Reinardrángur (Atl. hist., pl. LXVI), tristement célèbres par les périls qu'ils font courir

aux navigateurs qui s'en approchent; enfin, après avoir passé devant de très-belles montagnes au point de vue artistique (Atl. hist., pl. LXVII), dont la façade, déchiquetée de cent mille manières, donne asile à des myriades d'oiseaux de mer, nous descendîmes, vers une heure du matin, à Höfda-Brecka. Ce bær, situé au milieu d'un très-riche pâturage, est bien remarquable sous ce rapport à cause de sa grande élévation au-dessus du niveau de la mer, qu'on voyait au loin étaler une frange d'argent sur la grève sablonneuse.

Nous convînmes de rester un jour en cet endroit pour que M. Mayer, qui regrettait vivement de n'avoir pas eu le temps, dans notre course un peu précipitée, de prendre des vues des montagnes les plus curieuses devant lesquelles la veille nous n'avions fait que passer au galop, pût retourner sur ses pas et combler cette lacune; mais le mauvais temps étant survenu, force fut à tout le monde de se reposer des deux rudes journées qui venaient de s'écouler, devant un mouton presque entier tué à notre intention et cuit à l'eau; je profitai aussi de ce repos pour mettre en ordre les matériaux que nous avions déjà rassemblés.

A défaut de matelas suffisants, le syslumadur eut l'aimable attention de faire recouvrir l'aire du temple, dans lequel nous avions établi notre demeure, d'une couche épaisse de fine et soyeuse laine de mouton sur laquelle nous fûmes étonnés de nous étendre; je jouai dans la soirée quelques airs de cornet à piston aux habitants du bær, qui témoignèrent le plaisir que le son de cet instrument sonore leur faisait éprouver,

les uns en me serrant la main, les autres en m'embrassant.

Le 6 juillet, nous partîmes pour Langholt, accompagnés, jusqu'au bas de la montagne, par le syslumadur qui avait bien voulu se charger des objets que nous avions recueillis pour les emporter à Reykiavik, où il allait se rendre. Nous nous trouvâmes alors dans une large plaine des plus arides, composée de pouzzolane vomie par le Skaptar-Jökull, volcan au moins aussi considérable que les précédents et au pied duquel nous ne tardâmes pas à arriver.

De son cratère, parfaitement dessiné et rempli de neige, descendait, non plus une noire coulée de lave, mais un large manteau de glace; c'était le premier glacier que la commission pouvait contempler à son aise.

En sortant de la plaine nivelée par la chute des scories volcaniques, nous en parcourûmes une autre, hérissée d'une multitude de petits cônes d'éruption qui ont dû jouer là, à l'égard du volcan dont nous venons de parler, le rôle des hornitos décrits par M. de Humboldt, à la base du Jorullo, dans la chaîne des Cordillières. Nous fûmes encore témoins, dans cette même contrée, durant plusieurs heures, de remarquables effets de mirage, dans lesquels on se serait figuré voir la mer déborder.

Nous avons parlé tant de fois de larges rivières à traverser, qu'on pourrait nous taxer de tomber dans l'exagération si nous continuions les citations de ce genre sans fournir quelque preuve : or donc, la montre à la main, il nous fallut près d'une heure et demie

pour franchir à cheval la première qui se présenta, le Kúda-Fliot, où nous eûmes plusieurs fois de l'eau jusqu'aux genoux, et dans laquelle, pendant que nous en effectuions le passage, une petite caravane, moins heureuse que la nôtre, était obligée de se mettre à la nage; heureusement que cette large rivière, dont les eaux étaient presque à la température de la glace fondante, comme toutes celles qui sont alimentées par les glaciers du sud de l'Islande, heureusement, disons-nous, cette rivière n'était pas rapide.

Nous arrivâmes de bonne heure à Langholt, où l'on avait enterré les hommes victimes du naufrage de *l'Harmonie*, que nous avons raconté au commencement de cette relation; notre premier soin, aussitôt que nous fûmes installés dans le temple, fut de chercher à rendre le plus d'honneurs possibles à nos malheureux compatriotes qui gisaient là près de nous; nous convînmes de mettre sur leur sépulture l'inscription suivante : « A la mémoire des cinq Français[1] qui ont péri dans le naufrage de *l'Harmonie* le 2 mai 1835. La commission d'Islande (7 juillet 1836). » M. Bevalet la peignit de son mieux sur une planche de sapin que nous fixâmes en travers d'une pièce de chêne provenant des débris du navire; et, dans la crainte encore qu'elle ne s'effaçât, nous y clouâmes une de nos plaques en ferblanc destinées à mettre sur toutes nos caisses, et portant ces mots en lettres repoussées : «Voyage de *la Recherche.* » Nous érigeâmes ensuite

[1] Isidore, Bonaventure, Butelle, Yre-Denis et Salemon.

cette espèce de croix sur la tombe des naufragés et terminâmes la cérémonie en tirant, M. Anglès et moi, chacun un coup de fusil sur le tertre.

Ce jour devait être jusqu'à la fin, fort triste pour nous : à peine avions-nous accompli ce pieux devoir, qu'arrivaient devant la porte du temple deux chevaux chargés l'un et l'autre d'un cercueil placé en travers sur leurs dos. C'étaient les restes de deux Islandaises, une mère et sa fille, décédées à très-peu de distance l'une de l'autre pendant que le père était à la foire de Reykiavik. Après avoir descendu ces bières, recouvertes d'une serge noire, on les mit, en attendant l'arrivée du pasteur, sur des tréteaux dans le temple, et près de l'endroit où nous nous apprêtions à déjeuner.

Ayant, comme on le conçoit bien, abrégé notre repas, nous nous remîmes en route en nous dirigeant vers Arnardrángur, où habitaient les deux courageux Islandais qui, au risque de leur vie, avaient sauvé celle du reste de l'équipage de *l'Harmonie*. Ils ne nous eurent pas plutôt aperçus qu'ils vinrent à nous et nous serrèrent, à M. Gaimard et à moi, qu'ils connaissaient particulièrement, la main avec la plus grande effusion de cœur.

Ne pouvant, malgré le désir qu'ils en avaient, loger tous dans leur bær étroit, force fut de dresser notre tente près de là, à l'extrémité d'une coulée de lave (Atl. hist., pl. LXVIII et LXIX), de dessous laquelle s'échappait littéralement une petite rivière. M. Gaimard fit encore à ces deux libérateurs, considérés comme frères dans le pays à cause de leur association pour la

pêche, et désignés pour cela sous les noms de Paul et d'Odur Jónsson, plusieurs cadeaux en attendant la remise solennelle de médailles qu'il était chargé, par le ministre de la marine, de leur donner; après y avoir joint une bonne partie de nos biscuits que nous devions bientôt renouveler, nous repartîmes le même jour pour Hörgsdalur.

Afin de nous rendre sur ce point, où nous avions l'intention de séjourner une couple de jours, nous parcourûmes une des plus curieuses contrées qu'on puisse imaginer. Qu'on se figure une immense plaine hérissée de huttes d'Indiens ou de tout autre peuple sauvage et on pourra se faire une idée de l'aspect qu'offrait celle-ci à fond de lave, où plus de deux mille petits cratères semblent avoir lancé tous à la fois plus de cendres que de scories, et dont quelques-uns, au moyen d'une ouverture naturelle à leur base, ont été convertis en bergerie.

Après avoir traversé le Geirlandsá et le Stiörn, cours d'eau assez profonds, et côtoyé de très-belles falaises, nous descendîmes au pied du mont Hörgsárgliúfur, à Hörgsdalur (Atl. hist., pl. LXX), chez le prófastur[1] Paul Pállson, qui mit toute sa maison à notre disposition.

Le lendemain, de bonne heure, nous nous dispersâmes dans les environs, sollicités par nos aptitudes, qui pour dessiner, qui pour chasser, qui pour herboriser, casser des roches, etc. Cependant nous éprou-

[1] Cette fonction plus honorifique que lucrative, consiste surtout à visiter les pasteurs une fois l'an, à s'assurer du degré d'instruction des enfants auxquels ils apprennent à lire et à écrire.

vâmes tous le désir de descendre dans le lit à sec d'un torrent situé près du bær pour y admirer de curieux entre-croisements de colonnes doléritiques, qu'avec le moindre effort nous détachions de la montagne et faisions rouler avec fracas jusqu'à nos pieds.

M. Mayer, qui put à son aise reproduire exactement tous ces bizarres accidents de terrain (Atl. hist., pl. LXXI), fit aussi, près de là, une intéressante trouvaille en zoologie ; sous des tiges de la reine des prés (*spirœa ulmaria*) qui croissait en abondance au pied d'un bouleau de plus de deux mètres de hauteur, il recueillit les premières coquilles terrestres (*helix hortensis*) que nous eussions encore rencontrées en Islande, chose intéressante à noter, car si ces mollusques passent pour être très-rares dans ce pays, cela doit tenir, suivant nous, plutôt à l'absence presque complète de dépôts de carbonate de chaux, indispensable pour la construction de la demeure pierreuse de ce mollusque, plutôt qu'à toute autre cause. D'un fait semblable, aussi restreint, insignifiant en apparence, un géologue, qui n'aurait pas encore visité l'Islande, pourrait peut-être, *a priori*, déclarer qu'il ne doit pas y avoir de formation calcaire, et il ne se tromperait guère. Nous rentrâmes ce jour-là exténués de chaleur, ce qui prouve aussi qu'il y a, dans toute l'acception de ce terme, des journées chaudes dans le Nord[1].

[1] Étant sur le bord de la mer Blanche au nord d'Arkangel, en 1839, j'ai pu me baigner dans ses eaux que je n'ai pas trouvées plus froides que celles de la Manche (*Voyages en Scandinavie, en Laponie, etc. Géologie, Minéralogie et Métallurgie,* par M. Eugène Robert, p. 177).

Malgré le mauvais temps qui avait succédé à cette belle journée et avait tout à coup enflé considérablement les rivières que nous avions traversées la veille pour arriver à Hörgsdalur, nous nous rendîmes avec le pasteur au temple de Kirkjubæar-Klaustur, qu'on distinguait à peine au-dessus d'un dépôt épais de cendres volcaniques vomies, en 1783, par le Sandhar-Jökull, et qui ensevelirent plusieurs bærs dans le voisinage; nous venions pour assister à la remise des deux médailles dont nous avons déjà parlé et pour rendre également les honneurs aux Français tous de Dunkerque qui avaient péri à Skaptards le 23 mars de cette année dans le naufrage de *la Jeune Françoise.*

En attendant l'arrivée du sous-syslumadur M. Einarson qui devait lui-même décorer les deux pêcheurs islandais venus au-devant de nous, nous visitâmes le temple, dont la petite porte du chœur était en bois d'acajou flotté avec figures sculptées à jour. Après le service religieux qui fut long (une heure et demie) et durant lequel les cris tant soit peu aigus et discordants des fidèles nous tirèrent plus d'une fois de l'assoupissement auquel, malgré tout le recueillement possible et les grandes chandelles en guise de bougies allumées, nous étions irrésistiblement portés, le sous-syslumadur attacha avec une épingle les médailles sur la poitrine des frères Jónsson; après quoi nous leur donnâmes l'accolade. Notre ministre de la marine qui, sur la proposition de M. Gaimard, n'avait pas hésité à récompenser honorifiquement le trait de courage de ces deux Islandais, ainsi que l'humanité désintéressée

dont ils avaient fait preuve, avait encore voulu y joindre une somme d'argent, afin que, dans cette partie de l'Islande où nos pêcheurs de morue ne sont que trop exposés à faire naufrage, les habitants qui leur portent secours et leur donnent l'hospitalité avec tant d'empressement et d'abnégation, fussent stimulés dans leurs bonnes intentions.

Nous plantâmes, après cette cérémonie, une inscription conçue à peu près dans les mêmes termes que celle de *l'Harmonie* et peinte par M. Bevalet, sur la sépulture encore fraîche des victimes [1] de *la Jeune Françoise* enterrées dans le cimetière de Kirkjubæar-Klaustur; puis nous repartîmes pour Hörgsdalur en emportant avec nous une colonne basaltique avec runes, dressée contre la porte de ce temple, et dont nous avions, du reste, fait l'acquisition pour le musée naval.

En revenant par un autre chemin, nous passâmes devant les jolies cascades de Skögfoss et de Stiönarfoss dont la blancheur contrastait singulièrement avec la teinte noirâtre des rochers devant lesquels elles se précipitent.

Le temps s'étant remis au beau, nous quittâmes Hörgsdalur, le 11 courant, accompagnés du pasteur et des Islandais médaillés qui voulurent nous servir de guides bénévoles; chemin faisant, nous vîmes une femme dont la figure, déformée par l'éléphantiasis des

[1] Lembrouk, capitaine, Nissen, Brusin, Courson, matelots; une cinquième victime, Sailly, n'a pas été retrouvée.

Grecs, n'était guère moins hideuse que celle dont j'avais essayé de faire le portrait l'année précédente à Olafsvik.

Nous nous détournâmes un peu pour aller voir, à Foss, une très-jolie cascade (Atl. hist., pl. LXXIV) sous laquelle on peut circuler sans recevoir une goutte d'eau et dont la chute se fait perpendiculairement avec un bruit assourdissant dans un bassin profond où elle semble s'engloutir.

Un peu plus loin, à Dverghamrar, nous descendîmes pour examiner, au milieu d'une plaine, deux magnifiques groupes de colonnes mimositiques (Atl. hist., pl. LXXV et LXXVI) qui semblent avoir, dans l'origine, alors que la mer pénétrait jusque-là, concouru à la formation d'une grotte aussi belle que celle d'Antrim dans les Orcades.

Nous fîmes une courte halte à Orystustadir, situé au pied d'une coulée de lave d'où s'échappait, comme à Arnardrángur, une source abondante et d'une limpidité extrême; enfin, après avoir contraint le pasteur, à cause du mauvais temps, à ne pas nous accompagner plus loin que le Brúnná, nous employâmes trente-cinq minutes à mettre cette large rivière entre lui et nous.

A Marjubacki, où nous nous arrêtâmes, nous remarquâmes, à la porte du bær de ce nom, un petit vase en bois qui, par le dépôt de concrétion pierreuse dont il était à moitié rempli, depuis trois ans qu'il était à l'usage des femmes, pouvait fournir un exemple bien manifeste de la prédisposition où sont les habitants du Nord aux affections calculeuses : nous eûmes bien de la peine à déterminer les Islandaises à nous en faire

l'abandon, et encore voulaient-elles, par suite d'un quiproquo que nous n'avons pas besoin d'expliquer, le dépouiller, avant de s'en dessaisir, de ce qui précisément nous le faisait tant rechercher sous le rapport médical.

Comme il n'y a pas de règles sans exception, nous ne trouvâmes pas à Núpstadur, où nous avions l'intention de passer un jour ou deux, l'hospitalité à laquelle jusqu'ici nous étions habitués : parvenus au bær de cet endroit, nous apprîmes que, par ordre du propriétaire informé de notre prochaine arrivée et d'ailleurs absent, nous devions établir notre tente le plus loin possible de sa demeure, à cause du dégât que nos chevaux pourraient occasionner dans les pâturages qui l'entourent; il faisait un temps affreux, et, malgré l'indemnité que nous ne manquions jamais de donner pour le tort que nous pouvions faire aux habitants et que fit valoir Magnusen, nous fûmes obligés d'aller à un quart de lieue de là, camper au pied d'une montagne dont l'aspect pittoresque et la constitution étaient bien faits pour dédommager un artiste et un géologue, mais malheureusement sur un sol imprégné d'eau; autant nous avions de plaisir, dans le cours du voyage, à nous installer sous une tente lorsque le temps était favorable, autant cette installation devenait désagréable lorsqu'il pleuvait et ventait comme dans cette circonstance, où, à peine notre abri fut-il monté, qu'une bourrasque vint fondre sur lui et l'aurait emporté si nous ne nous fussions pas tous cramponnés à la toile qui le formait.

Quoi qu'il en soit, la journée du lendemain, qui se passa assez bien, fut employée par chacun de nous suivant ses goûts, notamment, par M. Mayer, à faire une jolie peinture à l'huile de la mélancolique vallée au fond de laquelle nous étions établis (Atl. hist., pl. LXXVII à LXXIX) et qui donne une idée si parfaite de la physionomie générale de toute l'Islande.

Accompagné d'Odur Jónsson, je fis de mon côté l'ascension de la montagne escarpée de Hella d'où s'étaient détachées, l'hiver dernier, des masses énormes de rochers accumulées les unes sur les autres, comme M. Daguerre en a représenté au Diorama dans l'éboulement du Goldau, en Suisse, où elles ensevelirent tout un village. J'y fis une ample moisson de roches intéressantes par les zéolithes qu'elles renfermaient[1].

Nous nous remîmes en route le 13, après que M. Gaimard eut fait, moyennant trente species l'acquisition pour son usage personnel d'un assez beau cheval blanc qui, disait-on, n'avait pas son pareil en Islande pour le passage des rivières; nous obtînmes aussi assez facilement une nouvelle colonne basaltique avec inscription runique, qui gisait à la porte du bær.

Nous ne tardâmes pas, en sortant de la vallée, à dépasser la montagne de Lómagnúpur qui, du côté de la mer vers laquelle elle s'avançait comme un cap, ressemblait singulièrement de profil à un immense bastion et traversâmes à cheval, sans accident, la rivière Nöpsvötn, l'une des plus rapides et des plus profondes

[1] Min. et géol., page 231.

de l'Islande. « Il vaut mieux » nous dit au sortir de ce mauvais pas, Magnusen qui avait remarqué le peu de précautions que nous prenions pour traverser cette rivière « tenir un pied hors de l'étrier afin que, si l'animal se met à nager, on puisse plus facilement se coucher sur le côté de son corps opposé au courant, et même lâcher la bride sur le cou en se tenant seulement à la crinière. » Belles recommandations qui arrivaient ici à leur place à peu près comme la moutarde après dîner. La rivière suivante n'offrait de redoutable que la prononciation des trente-trois lettres qui, à ce que nous a assuré le plus lettré de nos guides, entrent dans la composition de son nom : Qvislinfyriraustanheimustuskridir.

Si les cours d'eau en Islande, généralement peu profonds, ont en été quelquefois une largeur supérieure à celle de nos plus grands fleuves, l'imagination a de quoi s'émerveiller bien autrement devant les anciens courants de lave; nous n'avons malheureusement pas eu le loisir de mesurer exactement la largeur de ces rivières, pas plus que celle d'aucun de ces immenses épanchements de lave; mais, après avoir franchi la dernière rivière, nous côtoyâmes, durant près de trois heures, un champ de lave dont la coupe transversale est sensiblement curviligne. Sortie sans doute à plusieurs reprises du magnifique Klofa-Jökull, que nous ne saurions comparer, pour la hauteur, qu'au Snæfells-Jökull, la matière lapidique est venue mourir dans des plaines de scories animées, malgré leur apparente stérilité, par les riches épis violacés de

l'*epilobium montanum* et les touffes blanches des fleurs du *cakile maritima*. Une rivière, presque aussi rapide et plus large que la précédente, le Skeidarar, sépare ces grandes coulées de lave d'un glacier non moins grand, issu du même volcan.

La rencontre d'un glacier étant pour ainsi dire chose nouvelle pour la plupart d'entre nous, on s'empressa, peut-être imprudemment, après avoir mis pied à terre, de gravir sur la croupe de celui-ci, qui était crevassée de toutes parts et criblée d'espèces de puits tortueux aboutissant à des torrents; mais, auparavant, il avait fallu traverser d'énormes amas de cailloux roulés que la glace pousse devant elle dans la plaine.

Sur ces entrefaites, M. Gaimard était allé visiter, non loin de là, un bær près duquel, au bord d'une petite cascade, il remarqua un bouleau, qui, à son estime, n'avait pas moins de six mètres et demi de hauteur, le plus élevé assurément que nous eussions encore rencontré en Islande.

Après que le président de la commission nous eut rejoint, nous fîmes une station pour déjeuner et visiter ensemble, un peu plus loin, un autre glacier provenant du Svinafells-Jökull, plus considérable que le précédent et d'une puissance à son pied de soixante-cinq mètres environ; celui-ci se faisait remarquer par ses grandes crevasses et surtout par ses aiguilles (Atl. hist., pl. LXXX et LXXXI), non pas transparentes et azurées comme celles des glaciers de la Suisse, mais bien de couleur de jais, par suite de la poussière volcanique noirâtre que les vents chassent continuelle-

ment à leur surface inférieure et qui finit par s'y incorporer; aussi, prendrait-on volontiers pour un terrain volcanique, tel que du tufa, la base d'un glacier semblable. Enfin, après douze heures de marche, nous nous arrêtâmes à Sandfell, à quelque distance d'un troisième glacier qui se faisait remarquer par de très-belles aiguilles.

Tous ces glaciers, séparés les uns des autres par de larges moraines à leur arrivée dans la plaine, semblent, vers leur sommet, n'en faire qu'un; on peut alors les envisager à cause de la courbure unique qu'ils présentent dans leur ensemble, comme une immense calotte de glace dont la largeur ne le cède en rien à celle que nous ont offerte les coulées de lave, provenant évidemment, les uns et les autres, des gigantesques volcans qui dressent leurs cimes neigeuses à côté d'eux.

Nous avons rencontré par toute l'Islande un grand empressement à nous être agréable, mais rien n'égale l'obligeance jointe à une plus grande activité que nous montra notre hôtesse de Sandfell, et nous rappela si bien, à M. Gaimard et à moi, les qualités de l'amtmadur de Stapi : ne sachant comment s'y prendre pour faire sécher nos chaussures mouillées à l'intérieur sans les brûler, elle eut la singulière idée d'y jeter des ailes d'oiseau de mer tout enflammées, ce qui nous a paru avoir assez bien réussi. A propos de volatile, jetons en passant un regard d'intérêt sur une grive qui avait établi sa nichée sur la croisée même d'une petite bergerie au milieu de grandes herbes dont elle était

garnie; la confiance de cet oiseau prouvait au moins que, s'il avait choisi ce lieu pour se soustraire aux animaux sauvages et carnassiers, il ne redoutait guère les chats qui doivent être très-rares en Islande, car nous ne nous rappelons pas en avoir vu[1].

Nous avions encore des volcans et des glaciers à passer en revue; c'était le tour de l'OEræfa-Jökull, devant lequel nous nous arrêtâmes, M. Mayer et moi, quelque temps en contemplation (Atl. hist., pl. LXXXVI). Depuis le pic de Ténériffe, dont j'avais vu la cime baigner dans l'azur le plus pur, aucun volcan ne m'avait mieux laissé voir la silhouette de son cratère nettement dessiné sur le ciel que celui-ci, l'un des plus imposants de l'Islande. Vint ensuite le Hölar-Jökull, qui produit un glacier dont l'éclatante blancheur éclairait, de la manière la plus fantastique, le contrefort de montagnes composées de tufa noirâtre, entre lesquelles il passe pour aboutir à la plaine (Atl. hist., pl. LXXXIV). Les ruisseaux qui serpentaient sur les flancs de ces montagnes pour ainsi dire satellites du Hölar-Jökull, quelquefois percées à jour et dressées comme des aiguilles autour du volcan, ont été, avec juste raison, comparés à des ruisseaux d'argent. Enfin, nous arrivâmes à Hnappavellir pour y passer la nuit.

Nous pensions être sortis des glaciers qui garnissent une grande partie de la côte méridionale, mais, avant

[1] Au dire d'Olafsson (traduction de Gauthiers, t. Ier, page 111) les chats sauvages sont cependant devenus assez communs à une certaine époque, pour que leur fourrure ait été considérée comme un objet de commerce de l'Islande et ait été taxée en conséquence.

d'en atteindre l'extrémité orientale, il devait s'en trouver encore d'autres; c'est ainsi que nous défilâmes devant le front du plus considérable de tous : neuf heures de marche, lente il est vrai, à cause de la nature caillouteuse du terrain, ne furent pas de trop pour atteindre son extrémité, ce qui nous fit estimer sa largeur à trois myriamètres au moins. Chemin faisant, au milieu d'une immense plaine de cailloux qu'on dirait avoir été nivelés par une fonte subite de glace, nous ramassâmes de jeunes stercorères qui n'opposèrent aucune résistance, tandis que nous laissions la vie à un jeune pluvier, touchés de l'affection de la mère qui était venue jusque dans les jambes de nos chevaux suivre sa progéniture.

Nous étions alors parvenus au bord d'un nouveau Jökulsá, nom qu'on donne dans le pays à plusieurs cours d'eau qui proviennent directement de glaciers (Jöklar[1] en islandais) : en effet, celui-ci, quoique très-rapide et très-fort, sort brusquement du glacier, comme l'Arve dans la vallée de Chamouny et se rend à la mer à une demi-lieue de là sans avoir reçu aucun affluent.

Après avoir traversé ce gigantesque torrent dont l'eau était presque à la température de la glace fondante, sans aucune trace de végétation sur ses bords, nous le remontâmes jusqu'à sa source où nous nous attendions à jouir d'un curieux spectacle : là, en effet, du milieu de rochers de glace rongés par le passage des

[1] Pluriel de Jökull.

eaux et de dessous une masse épaisse de même nature, colorée en jaune par des matières terreuses que nous avions été tentés de prendre de loin pour des cryptogames, sort à gros bouillons (Atl. hist., pl. LXXXV), le Jökulsá, qui semble quelquefois vouloir jaillir comme un Geysir. La température de l'eau de cette rivière était à zéro à sa source, ainsi que s'en assurèrent MM. Gaimard et Anglès. Nous vînmes ensuite camper dans un endroit qui s'appelle également Breidabólstadur (Atl. hist., pl. LXXXVI); mais à une grande distance du bær pour la considération que nous avons fait connaître plus haut à l'égard de Núpstadur.

Remis en route le lendemain sur les onze heures du matin, nous fîmes, devant Steina-Fiall, une station assez longue pour permettre à M. Mayer de dessiner cette curieuse montagne (Atl. hist, pl. LXXXVII) qui produisait un effet très-pittoresque par ses nombreuses couches horizontales, au nombre de cinquante au moins, disposées comme les banquettes d'un amphithéâtre, ou en retraite les unes à l'égard des autres et festonnées comme les arêtes d'une vieille église gothique. C'était le jour aux événements : M. Anglès, qui venait d'avoir son fusil brisé dans un abordage de caisses, faillit rester dans une lagune qu'il voulut traverser à pied pour courir après des eiders; nous perdîmes un baril d'alcool dans un autre choc de nos cantines.

Nouvelle station à Stéltaleiti pour faciliter également à M. Mayer la prise du croquis de la montagne Hestgèrdisfiall (Atl. hist., pl. LXXXVIII), non moins curieuse que la précédente avec laquelle elle a beau-

coup de rapport. Nous consacrâmes encore trois heures environ à défiler devant des glaciers provenant cette fois du Skalafells-Jökull et du Heinaberg-Jökull, qui, par leur réunion en une seule nappe de glace à leur arrivée dans la plaine, donnaient naissance, comme pour le Jökulsá, à une rivière assez profonde que nous traversâmes toutefois sans difficulté.

Nous restâmes quelques instants chez le pasteur de Holt, où trois ménages donnaient, par leur vie prise en commun, l'image d'un petit phalanstère. Là, nous eûmes un curieux exemple, à la fois de coquetterie et de naïveté, fourni par un jeune Islandais devenu borgne à la suite d'un accident : étant venu à la consultation de M. Gaimard, il lui témoigna naturellement le désir de dissimuler son infirmité, et, sur la réponse affirmative qu'en laissant peindre à l'aquarelle son bon œil, on lui soufflerait en France un œil de verre de couleur exactement semblable, nous croyons avoir bien compris qu'il demanda sérieusement s'il pourrait s'en servir pour voir. Ayant redressé son opinion sur ce point, nous convînmes pourtant que le lendemain il nous rejoindrait, afin que M. Bevalet pût peindre à son aise l'œil qui lui restait pour qu'on lui en confectionnât un pareil.

Malgré l'heure avancée, nous nous remîmes en route et traversâmes la grande rivière de Hornafiardar-Fliot, qui passe pour être dangereuse à cause de la mobilité de son fond, ce qui ne fut guère sensible que sur sa rive gauche. Nous fîmes lever, dans cette circonstance, des nuées d'hirondelles de mer qui passent la nuit sur

des bancs de sable à peine émergés; enfin, après avoir franchi une foule de petits cours d'eau très-profonds, nous arrivâmes, à une heure du matin, à Biarnanes, trop heureux de pouvoir nous installer dans un temple d'une saleté exemplaire et d'y trouver, pour nourriture fraîche, du skér (lait caillé), dont la pureté laissait aussi beaucoup à désirer. Des Islandais, qui revenaient de la foire de Beru-Fiördur afin d'assister à l'office religieux, pour le service duquel nous fûmes momentanément obligés d'évacuer notre asile, nous fournirent une nouvelle preuve du funeste penchant qu'on a généralement, en Islande, pour les liqueurs fortes : l'un d'eux tenait sous son bras un petit baril de brœndeviin qu'il avait rapporté et avec lequel il remplissait à chaque instant sa tasse.

La journée, employée en grande partie à nous reposer, avait été chaude et belle; nous jouîmes, dans la soirée, d'un spectacle magnifique en embrassant parfaitement la plupart des Jökulls (Jöklar), dégagés de tous nuages, devant lesquels nous avions passé les jours précédents. Notre jeune borgne islandais n'avait pas manqué de se rendre à notre appel.

Remis en route le 18 en nous dirigeant toujours vers l'est : halte à Hallar où nous remarquons des filets de pêche dont les mailles étaient en laine et la bordure en crin : déjeuner à cheval en parcourant, sur les flancs de la montagne de Medalfell, un chemin assez escarpé au bas duquel se trouvait campée une caravane à son retour de Beru-Fiördur, et qui nous conduisit dans une espèce de cirque entouré de hautes

montagnes pyramidales (Atl. hist., pl. xc). Trois pygargues planaient en ce moment à une très-grande hauteur au-dessus de nous.

Assaillis par un vent très-violent au sortir du cirque que formaient toutes ces montagnes réunies, ce ne fut pas sans peine, après avoir traversé un troisième Jökulsá qui ne le cédait en rien aux deux autres par sa profondeur et la force de son courant, que nous parvînmes à dresser notre tente dans une localité appelée Hlíd (Atl. hist., pl. lxxxi). Nous eûmes, dans la soirée, la visite du pasteur de ce lieu et de deux autres Islandais que nous régalâmes de cognac. Malgré le temps horrible qu'il fit toute la nuit, ce fut encore une des meilleures que nous passâmes sous une toile en plein air, où nous évitions au moins la malpropreté que nous rencontrions si souvent dans les bærs.

19, départ sur les onze heures : déjeuner comme la veille, à cheval et sur le pouce, bien entendu : traversé la petite montagne de Lonsheidi (Atl. hist., pl. xciii), du sommet de laquelle nous aperçûmes deux bâtiments au large : là, M. Bevalet, qui avait bien voulu se charger d'un grand nombre d'échantillons de verre volcanique que nous avions recueillis en abondance dans ce trajet pour la collection géologique, fit, avec son cheval, une chute épouvantable, qui, heureusement, ne détermina que de nouveaux fragments de roche dans ses poches : passage de la rivière Sela : halte à Geithamrar, où nous laissâmes notre fragile collection de rétinite, qui put remplir un

petit tonneau qu'on devait nous faire tenir par mer à Reykiavik.

Le vent devint tellement fort que ce fut tout au plus si nous pûmes nous tenir à cheval. Après avoir ainsi marché durant dix heures, ayant heureusement le vent dans le dos, nous arrivâmes, sur le minuit, à Djúpavogur (Atl. hist., pl. XCIX), comptoir situé à l'entrée de Beru-Fiördur.

La première personne dont nous fîmes la connaissance dans cette localité, et qui voulut bien nous servir d'interprète, fut un Danois, M. Micheilsen, lequel s'empressa de nous apprendre qu'il avait été timonier à bord du *Polonais*, navire commandé, en 1808, par le père de M. Méquet, capitaine de vaisseau, lors d'un voyage aux Antilles[1].

Nous restâmes trois jours à Djúpavogur, employés à explorer ses environs, fort intéressants sous le double rapport de la minéralogie et de la géologie : c'est ainsi que nous fîmes une course à la montagne de Búlandstindur (Atl. hist., pl. XCVII), qui renferme de ce fameux carbonate de chaux cristallisé, doué de la double réfraction, et connu sous le nom de spath d'Islande, en petite quantité, il est vrai, mais d'une extrême pureté.

Une autre fois, nous nous rendîmes à la curieuse montagne de Rauda (Atl. géol., pl. XXXII), qui tire son nom de la couleur rouge de brique pilée que lui donnent les roches trachytiques dont elle est composée.

[1] Nous sûmes aussi qu'il y avait en ce moment cent trente navires de pêche sur les côtes d'Islande.

En revenant de ce lieu, nous rencontrâmes deux Islandais qui marchaient derrière un cheval, sur le dos duquel, en travers (Atl. hist., pl. XCVI), était fixé un cercueil. D'autres Islandais, hommes et femmes à cheval et à pied, suivaient à quelque distance ce triste convoi.

M. Mayer fit dans les environs, notamment à Teigarhorn (Atl. hist., pl. XCVIII), plusieurs dessins représentant des dykes, qu'on prendrait volontiers pour des murailles de forteresses tombées en ruine, ou pour de vieilles tours, si nous n'avions pas déjà dit que c'est de la matière basaltique qui a rempli des crevasses dans des terrains préexistants, et qui a résisté à une cause de destruction dont la contrée porte partout des traces profondes[1].

Nous consacrâmes le dernier jour à faire expédier pour Reykiavik toutes les lourdes collections que nous avions faites jusqu'à présent; nous fîmes aussi nos préparatifs pour y retourner le plus légèrement possible par le nord, en nous débarrassant de tout ce qui n'était pas d'absolue nécessité; nos provisions de bouche furent cependant renouvelées et complétées au besoin, avec celles que nous avions adressées par mer à Djúpavogur; nos deux guides officieux, Paul et Odur Jónsson, s'en retournèrent chez eux.

Avant de quitter ce comptoir danois, où l'on prépare beaucoup d'huile d'hákall, nous fûmes dans le port visiter la goëlette *la Louise,* bâtiment de commerce

[1] Min. et géol., page 127.

qui avait ramené le gouverneur de l'Islande : nous ne fûmes pas peu surpris de trouver la chambre du capitaine complétement convertie en boutique de marchand forain; c'est là, en effet, que beaucoup d'Islandais vont faire leurs acquisitions en poterie, quincaillerie, mercerie, etc.

En l'absence du kammerád, chez lequel nous devions descendre, et qui ne revint que la veille de notre départ, nous avons tous, à l'exception de M. Gaimard qui s'était installé chez une vieille dame, Mme Tvede, logé chez M. Thaae, négociant danois; et, malgré les fatigues du jour, nous ne pûmes guère éviter, tout le temps que nous restâmes chez lui, de prendre part, jusqu'à deux heures du matin, à la joyeuse et bienveillante hospitalité qu'il nous offrit.

CHAPITRE TROISIÈME.

Voyage sur les côtes orientale et septentrionale de l'Islande. — Séjour à Eski-Fiördur.— Gisement principal du spath d'Islande.— Surtarbrandur dans le Nordur-Fiördur. — Lépreuses. — Départ d'Eski-Fiördur. —Un des membres de la commission tombe malade à Kelistadir et renonce au voyage. — Séjour à Vopna-Fiördur. — *La Lilloise*. — Course au gisement de Surtarbrandur de Virki. — Départ. — Pont suspendu de Fossvellir. — Lac de Myvatn. — Course à la soufrière de Krabla.—Montagne d'obsidienne.— Troupeaux de rennes sauvages. — Geysirs du nord. — Séjour à Húsavik sur la côte septentrionale.— Surtarbrandur, coquilles et ossements fossiles. — Riches bærs. — Grésil. — Moment critique. —Aurore boréale. — Culture en grand de la pomme de terre. — Sorbiers remarquables.

Ayant fait, dès la veille, prendre le devant à tous nos chevaux, nous montâmes, le 23, dans une chaloupe islandaise remplie de nos bagages pour nous rendre par mer à Eydalir. A peine avions-nous échangé les adieux, que nous fûmes salués de trois coups de pierrier tirés du port; nous reçûmes un pareil salut en passant devant la goëlette *le Socrate*, commandée par

M. Micheilsen, que nous accusâmes d'avoir provoqué cette galanterie en commémoration de ses services dans la marine française. Nous employâmes trois heures, le vent donnant à peine, à faire, à force de rames surtout, la traversée du fiord de Beru-Fiördur. Dans ce petit trajet, entrepris au milieu de nombreux brisants autour desquels nous vîmes plusieurs phoques nager, le thermomètre, par un temps brumeux, se tint presque constamment à 3° au-dessus de zéro; parvenus de l'autre côté, nous nous assîmes au bord de la mer, sur un rocher, pour y souper en attendant que tous nos chevaux fussent ralliés et chargés.

Ayant repris nos montures, nous côtoyâmes le rivage en suivant des chemins encombrés par les éboulements des montagnes voisines, et passâmes près d'une bergerie, ou plutôt d'un parc à moutons entouré d'un mur admirablement fait avec des gazons superposés; vers minuit, nous atteignîmes le temple d'Eydalir où de jeunes filles assez jolies nous apportèrent, de la part de la maîtresse du logis, des matelas remplis d'un moelleux duvet.

Nous fûmes encore le lendemain obligés, comme à Biarnanes, d'évacuer momentanément le temple pour le service religieux. Rien, du reste, de particulier dans cet endroit où nous passâmes la journée à nous reposer.

Partis le jour suivant de très-bonne heure, nous nous arrêtâmes à Dalsá pour déjeuner et y faire l'acquisition de plusieurs objets remarquables par leur usage ou leur ancienneté; nous acquîmes, entre au-

tres, une longue boîte très-ancienne, représentant des attributs religieux sculptés à même la pièce de bois dans laquelle elle a été creusée (Atl. hist., pl. xx); cet objet qui, par sa figure principale, semble faire allusion à la lutte du paganisme avec le catholicisme lorsque cette dernière religion pénétra en Islande, avait toujours servi à deux choses, la première à calandrer le linge par un simple frottement (en beaucoup d'endroits on se borne même à le mettre en presse sous des planches qui supportent de grosses pierres), et le second, à contenir des cuillers en corne souvent sculptées avec élégance (Atl. hist., pl. XLV *bis*). Il était temps que nous quittassions cet endroit, car la facilité avec laquelle nous avions acheté tout ce qui nous paraissait offrir un intérêt archéologique ou artistique, avait tellement allumé chez nos hôtes le désir de brocanter, qu'ils auraient fini par se défaire de tout leur mobilier.

Au sortir de ce bær, nous cheminâmes pendant quelque temps de la façon la plus paisible au fond d'une profonde vallée de déchirement, c'est-à-dire formée par un écartement brusque de montagnes par opposition à vallée d'érosion; et, tandis que nous étions à contempler les petits torrents qui descendent en murmurant des montagnes voisines, tout à coup, les guides et nos chevaux de bagages, qui nous avaient précédés de quelques pas, revinrent brusquement au galop; nous crûmes un instant que la terre s'était entr'ouverte devant eux, ou qu'un ours blanc, comme cela eût pu avoir lieu en Islande où ces animaux descendent quelquefois en hiver, était apparu; mais ce ne

fut qu'une terreur panique dont nous ne pûmes jamais connaître la cause.

Parvenus au fond d'un cul-de-sac formé par la chaîne de montagnes appelée Stafsheidardrog et au sommet d'un col élevé qu'il faut traverser avant d'arriver à Eski-Fiördur (Atl. hist., pl. CIII et CIV), nous nous arrêtâmes pour déjeuner; la neige, qui nous environnait de toutes parts, avait cependant fondu par places en laissant à nu, comme nous l'avions remarqué sur le Snæfells-Jökull, un misérable saule semblable à un paquet de mauvaise ficelle entortillée et dont les boutons n'étaient pas encore développés; mais plus haut, à cent soixante-deux mètres environ au-dessus de ce point, en continuant notre ascension pour achever de franchir la même chaîne de montagnes, nous fûmes bien étonnés de rencontrer une végétation plus active représentée par le *ranunculus glacialis*, que nous eûmes le plaisir de recueillir pour la première fois en Islande au milieu, pour ainsi dire, de la neige fondue, mais dans un sol à la température de $+ 8°,2$.

Sur le sommet élevé de ce même col où se développe un petit plateau, nous vîmes aussi avec intérêt un torrent qui, après être sorti de dessous la neige, ne tardait pas à y rentrer pour disparaître tout à fait. Arrivés au pied du versant opposé, nous fûmes obligés de changer de chevaux de selle pour laisser reposer ceux que nous quittions et côtoyâmes de nouveau la mer jusqu'à Eski-Fiördur, dans le Raudi-Fiördur, où nous parvînmes vers une heure du matin, après être restés seize heures en route.

Sans perdre de temps à goûter les douceurs que nous offrait la plus forte maison des deux négociants établis dans ce lieu (Atl. hist., pl. cv), celle de M. Kjartan Isfiord, Islandais d'origine, comparable par son intérieur animé, à celle de M. Torlatius, à Stikkishólmur, nous nous rendîmes le même jour au gisement le plus remarquable de spath d'Islande. M. Gaimard, qui m'avait toujours secondé chaque fois qu'il avait été question de recueillir des roches ou des minéraux importants, et qui désirait vivement répondre pour sa part aux vœux des physiciens, notamment de M. Arago, avait pris les devants en se faisant conduire avec un cheval sur les lieux. Quant à nous, partis en chaloupe avec plusieurs caisses destinées à mettre la précieuse substance pour laquelle il n'y avait, dit-on, qu'à se baisser et à ramasser, nous vîmes trois heures s'écouler avant d'atteindre l'embouchure du Silfurlækir (ruisseau d'argent), qui a précisément emprunté son nom à l'éclat nacré du spath par lui mis à nu (Atl. géol., pl. xxxiii); nous y trouvâmes le président de la commission très-occupé à en recueillir, ou plutôt cherchant vainement à se procurer des échantillons un peu gros qui possédassent nettement la propriété de la double réfraction; nous avions, hélas! été induits en erreur; il y avait bien une masse considérable de spath calcaire[1], mais impropre à l'usage auquel nous espérions le réserver; privés de moyens de faire jouer la mine, ce qui nous aurait peut-être procuré quelques

[1] Min. et géol., page 124.

grands rhomboïdes parfaitement translucides, semblables à ceux qui existent dans les collections et qui n'ont été évidemment recueillis qu'à la suite d'éboulements de la montagne, nous dûmes nous contenter de le prendre tel qu'il était pour nos cabinets de géologie et nous nous en revînmes, M. Gaimard et moi, assez désappointés.

Assurément, si ce minéral, le véritable spath d'Islande, doué de toutes ses propriétés physiques, comme on l'entend dans la science, y eût été commun, nous aurions dû en trouver quelques morceaux chez les négociants d'Eski-Fiördur, et, en réfléchissant mieux, nous eussions su à quoi nous en tenir sur la prétendue richesse du gisement de Silfurlækir.

Cet échec ne nous empêcha cependant pas, MM. Gaimard, Bevalet et moi, d'entreprendre le lendemain même, une course d'un jour ou deux pour aller visiter un gisement soi-disant très-important de Surtarbrandur, situé dans le Nordur-Fiördur. MM. Mayer et Anglès restèrent à Eski-Fiördur.

Accompagnés de M. Belring, médecin islandais, connu pour avoir passé cinq ans sur la côte occidentale du Groënland au milieu des Esquimaux, nous traversâmes, non pas sans quelque difficulté, un col très-élevé et rempli d'une neige épaisse sous laquelle, de temps en temps, au moyen de fontis, on voyait, comme nous en avons déjà cité un exemple remarquable, circuler avec rapidité un torrent. Nous n'arrivâmes que le soir, vers les sept heures, au bord de la mer, dans l'espérance de nous y embarquer sur-le-

champ pour aller visiter le gisement de Surtarbrandur, qu'on ne peut guère voir autrement qu'en bateau, à cause de sa situation escarpée du côté du fiord qui en baigne le pied; le temps étant devenu mauvais, nous remîmes au lendemain notre exploration et nous nous en vînmes coucher à Ormstadir.

En suivant le bord de la mer pour atteindre ce petit port, nous pensâmes considérer comme un mouton, jusqu'à ce qu'il eût pris son essor, un pygargue à tête blanche; quelque temps après, un gerfaut s'abattit à la même place, destinée, à ce qu'il paraissait, à attirer de grands oiseaux de proie.

A l'aide de notre docteur, nous avions pu, chemin faisant, depuis notre départ d'Eski-Fiördur, observer plusieurs lépreuses (éléphantiaques), et en décider une à nous suivre pour que M. Bevalet pût rendre, aussi fidèlement que possible, l'affreuse maladie qui la défigurait.

A peine arrivés à notre destination, M. Gaimard reçut quelques plaintes sur la conduite des équipages de plusieurs bâtiments pêcheurs de Dunkerque qui avaient relâché à Nordur-Fiördur.

La mer étant aussi mauvaise que la veille et la pluie tombant en abondance, il nous fallut renoncer à visiter le Surtarbrandur, qui n'était pas heureusement chose nouvelle pour nous, de sorte que nous fûmes encore moins favorisés en cette circonstance que pour le spath calcaire.

Nous étions déjà en route pour retourner à Eski-Fiördur, lorsque nous fûmes obligés de revenir sur nos pas pour aller remettre l'épaule à la malheureuse

lépreuse qui nous avait accompagnés jusqu'à Ormstadir, et qui se l'était démise en tombant du cheval sur lequel nous l'avions vue montée ainsi que le font la plupart des paysannes islandaises, sans selle, jambe de ci, jambe de là, en véritable Dulcinée du Toboso.

A propos de la récolte des foins qui était commencée partout, M. Belring nous assura qu'il y avait eu une si grande disette de cette denrée à Beru-Fiördur, dans ces derniers temps, que non-seulement les moutons se mangèrent la laine sur le dos, mais qu'ils dépouillèrent même de leurs crins la queue des chevaux ; et que ces derniers n'avaient été nourris qu'avec un mélange de foin, de chair de cheval et de lait caillé (Skér), affreuse nourriture à laquelle cependant ils s'habituèrent ; dans cette cruelle détresse, les brebis, faute de lait dans leurs mamelles, perdirent leurs petits.

De retour, le 29, à Eski-Fiördur, après nous être arrêtés quelque temps sur le point culminant de la gorge Oddskard, dans la montagne d'Atún, pour y recueillir quelques roches et la renoncule des glaces, remarquable ici par ses fleurs purpurines, nous nous apprêtions à célébrer l'anniversaire de la révolution de Juillet, mais une indisposition, survenue à M. Anglès, qui l'avait retenu au lit toute la journée, nous y fit renoncer pour le moment.

Pendant notre absence, M. Mayer avait pris la vue panoramatique du port (Atl. hist., pl. CV à CVII) et fait le portrait de M. Kjartan Isfiord, qui lui avait offert en échange un gilet de laine ; cet honnête marchand voulait sans doute mettre son portrait à côté de celui

de Bertel (Albert) Thorvaldsen (Atl. zool. de l'homme pl. IV), célèbre sculpteur, originaire d'Islande (ses parents habitaient les environs d'Eski-Fiördur), bien que le Danemark le revendique parce qu'il est né en mer sur un bâtiment danois.

Avant de nous coucher, nous vîmes, pour la première fois, la lune briller au-dessus des montagnes qui nous environnaient.

Nous quittâmes fort tard le lendemain Eski-Fiördur, allégés de plus de cinq cents francs que notre hôte avait cru devoir nous demander pour le court séjour que nous avions fait chez lui, mais, en revanche, les oreilles pleines du bruit de cinq coups de pierrier qu'il fit tirer en notre honneur, dont trois de la rade et deux du port; nous ne pûmes répondre à cette politesse que par des saluts de tête; devant nous rendre à Vopna-Fiördur, nous nous acheminâmes dans la direction du nord et gravîmes lentement la montagne d'Eskjufiavarheidi, par ménagement pour M. Anglès, dont l'indisposition, au lieu d'avoir disparu, avait dégénéré en une douleur vive et fixe dans la région épigastrique du côté droit.

Après une halte sur le sommet élevé du passage, nous traversâmes de grandes surfaces de neige et descendîmes dans la magnifique vallée de Túngudalur (Atl. hist., pl. CVIII), qui offrait en ce moment le coup d'œil le plus pittoresque, à cause du contraste que les nuages et la neige situés au-dessous de nous formaient, soit avec les roches noirâtres les plus voisines, dépourvues de toute végétation, soit avec l'éclatante

verdure qui tapissait le fond de la vallée; parvenus à la région boisée, si on peut désigner ainsi la réunion de chétifs bouleaux qui garnissent quelquefois la partie inférieure du flanc des montagnes en Islande, nous entrâmes dans un bær abandonné qui n'avait plus que les quatre murs; c'était cependant une espèce de caravansérail destiné à fournir un refuge aux voyageurs attardés ou égarés dans la neige, et qui se rendent en hiver d'un fiord à l'autre en passant par-dessus la crête des montagnes qui les séparent; sans être dans l'un ni dans l'autre cas, nous nous félicitions cependant, en apercevant de loin cette masure, de borner là, pour la journée, le voyage dans l'intérêt de notre malade, dont l'état, malgré les plus grandes précautions, ne s'améliorait pas; mais, précisément, dans la crainte qu'il n'empirât et de manquer de secours dans un endroit comme celui-ci, éloigné de toute habitation, nous nous décidâmes à pousser jusqu'à Kèlistadir, où nous n'arrivâmes que vers une heure du matin.

Nous descendîmes heureusement chez le syslumadur du canton, M. C. Walsoë, qui s'empressa de mettre son meilleur lit, le sien, à la disposition de notre compagnon de voyage. Marié à une des plus belles et des plus aimables Danoises dont nous ayons fait la connaissance, il est difficile, et c'est un hommage que nous nous empressons de lui rendre, de déployer plus d'attentions délicates et d'empressement qu'il n'en eût dans cette circonstance. Ne pouvant cependant nous recevoir tous dans sa charmante habitation qui n'était pas, en effet, la station où nous devions nous

arrêter, excepté moi, qui restai avec M. Anglès, les autres membres de la commission se rendirent, à quelque distance de là, à Vallanes, chez un pròfastur, père de huit filles. Le lendemain, nous étions tous réunis à déjeuner chez le syslumadur, qui nous proposa d'aller pêcher avec sa femme; nous acceptâmes avec plaisir cette partie de pêche qui ne répondit pas à notre attente. M. Walsoë nous montra ensuite des patins norvégiens, longs de deux mètres environ et légèrement recourbés aux deux extrémités, avec lesquels on se laisse glisser sur la neige pour descendre les collines[1].

Au bout de deux jours, voyant que les soins de M. Gaimard et les miens ne parvenaient pas à rétablir la santé de notre intrépide chasseur, altérée par le réveil d'une affection du foie contractée il y avait peu d'années dans un séjour qu'il fit à l'Ile de France, nous lui conseillâmes de retourner à Eski-Fiördur et de s'y embarquer pour Reykiavik ou pour Copenhague, en profitant de la meilleure occasion qui se présenterait : nous craignions de voir cette maladie s'aggraver par l'équitation prolongée, et de ne pouvoir, faute de sangsues, la combattre efficacement. Ayant obtenu, non sans peine, son consentement, il nous fallut, en conséquence, nous séparer de notre excellent compagnon de voyage, et ce fut assurément avec un sentiment des plus pénibles; car, à celui que fait éprouver

[1] On se sert quelquefois aussi en Islande, pour aller d'un endroit à l'autre, d'un traîneau (slodi) : nous en dessinâmes un dans le golfe de Breyda-Fiördur, et M. Gaimard en remarqua un autre à Vakurstadir qui servait à se rendre de ce point à Vopna-Fiördur.

naturellement toute séparation brusque entre des amis et pour un temps indéfini, se joignait ici l'idée poignante que nous abandonnions un des nôtres qui pouvait à peine se transporter; nous l'engageâmes, jusqu'à ce qu'il fût en état de supporter le cheval pour retourner à Eski-Fiördur, à se laisser aller aux tendres soins de Mme Walsoë, aussi belle que bonne, dont nous prîmes congé en lui baisant respectueusement la main, et nous nous éloignâmes le cœur serré.

Nous nous arrêtâmes quelque temps pour faire une collation à Hegilstadir, chez le greffier du tribunal où le syslumadur tient ses audiences tous les ans aux mois de mai, juin et juillet. Si nous avons rencontré en Mme Walsoë un type de beauté danoise, nous remarquâmes en cet endroit une jeune Islandaise, haute de 1m,719, qui ne lui cédait en rien sous ce rapport.

Ayant pris congé de M. Walsoë sur le bord du Lagarfliot (Atl. hist., pl. CIX), large et profonde rivière que l'on ne peut traverser qu'en bateau, nous trouvâmes, de l'autre côté, tous nos bagages et nos chevaux, moins un de ceux-ci que nous avions cru devoir abandonner à cause d'une plaie profonde qu'il portait au garrot.

Le guide accessoire qu'on nous avait procuré pour aller d'Eski-Fiördur à Vopna-Fiördur, et contre lequel M. Gaimard avait été obligé de se fâcher plusieurs fois, nous quitta brusquement plutôt que de se conformer à ses justes observations. Il s'en retourna sans doute chez lui, car nous n'en entendîmes plus parler.

Durant plusieurs heures, nous parcourûmes une des plus tristes contrées de l'Islande, et, malgré le sommeil

qui manquait à chaque instant de nous surprendre à cheval, nous atteignîmes Fossvellir.

Ce bær, remarquable par ses grandes dimensions et tenu par le paysan Benjamin Peturson, est situé dans une espèce d'oasis au bord d'une très-belle cascade appelée Bæarfoss (Atl. hist., pl. CXII) et formée par le Laxá; cette cascade est surmontée d'une pyramide de pierres qui reçoit les derniers rayons du soleil couchant, et que, pour ce fait, nous fûmes portés à considérer comme étant l'aiguille d'un gnomon grossier.

Après avoir mangé un mets tout à fait national, c'est-à-dire du lichen d'Islande bouilli dans du lait, potage que nous nous accordâmes à trouver excellent, nous passâmes le reste de la nuit dans le bær même, qui doit être un des plus anciens du pays, à en juger par le caractère gothique de sa construction. Le lendemain, nous éprouvâmes tous de la céphalalgie, chose assez remarquable que nous ne pûmes attribuer qu'au temps devenu orageux, ou, suivant l'expression consacrée, fort lourd.

Nous étions bien loin de soupçonner que, dans l'espèce de désert où nous nous trouvions, il existât une des plus grandes curiosités du pays, un véritable chef-d'œuvre de l'industrie islandaise; nous voulons parler d'un pont suspendu tout en bois, de dix-huit mètres de longueur, jeté avec hardiesse, en 1819, par l'Islandais Ojsfeldt (Oli) (Atl. hist., pl. CX et CXI), sur un nouveau Jökulsá, qui se distingue de ses homonymes par la profonde tranchée naturelle au fond de laquelle roulent ses eaux, et dont les parois perpendiculaires

n'ont pas moins de vingt-cinq à trente-deux mètres de hauteur ; seulement, en vertu d'un règlement fort sage, un seul homme et son cheval ne peuvent y passer qu'à la fois, dans la crainte qu'un ébranlement considérable, si l'on y introduisait plusieurs chevaux ensemble, ne déterminât la chute de ce pont léger au fond du torrent.

Au sortir de l'oasis de Fossvellir, nous eûmes encore plusieurs heures de très-mauvais chemins à parcourir au milieu de la neige ; M. Gaimard s'y enfonça avec son cheval et descendit jusque dans le lit d'un de ces perfides torrents qui circulent quelquefois au-dessous ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer ; — halte pour déjeuner, au pied d'un varda bien utile dans cette affreuse solitude au voyageur assailli par les tourmentes de l'atmosphère.

Quoique déjà à une assez grande hauteur au-dessus du niveau de la mer, nous laissions sur notre droite une montagne élevée, presque entièrement couverte de neige et qui, dans ce moment, où elle recevait en plein les rayons du soleil couchant, justifiait bien par sa couleur d'un jaune doré, le nom de Smiörfiall (montagne de beurre) qu'elle porte. Nous commencions aussi à remarquer que la neige, depuis que nous avions quitté la côte méridionale de l'Islande, descendait beaucoup plus bas sur les flancs des montagnes et s'étendait quelquefois par grandes taches jusqu'à leur pied. Enfin, après avoir traversé la large rivière de Hofsá et suivi quelque temps le bord de la mer garni de rochers sur lesquels on avait planté nombre de balises destinées, nous a-t-on assuré, à effrayer les

corbeaux qui pourraient nuire aux couvées d'eiders, nous atteignîmes, le 3 août au soir, Vopna-Fiördur; nous descendîmes chez le principal négociant, qui, aussitôt notre arrivée, fit hisser le pavillon danois à terre et à bord des bâtiments mouillés dans le port.

La baie de Vopna-Fiördur (Atl. hist., pl. CXIII à CXV), située à l'extrémité nord de la côte orientale, avait été visitée par *la Lilloise,* et c'est de là, comme nous l'avons rapporté dans la Notice sur M. de Blosseville, que ce navigateur avait, en donnant de ses dernières nouvelles[1], envoyé en France les collections d'histoire naturelle, notamment de plantes, qu'il avait faites en Islande; nous ne pouvions donc, dans notre tournée, nous dispenser de visiter ce port, le seul où M. Gaimard pût recevoir, de la bouche même des habitants, quelques détails qui ne diffèrent pas de ceux que l'on connaît, sur *la Lilloise*, au moment de son appareillage.

Nous étions trop près du gisement de Surtarbrandur, le plus célèbre de toute l'île, et avions trop mal réussi dans notre tentative d'Eski-Fiördur pour manquer ici l'occasion de satisfaire notre curiosité; d'ailleurs, le gisement de ce lignite, placé dans des conditions à peu près semblables à celles du gisement de Nordur-Fiördur, nous permettait d'en approcher en suivant la côte, quels que fussent le temps (il avait fait la veille une tem-

[1] « Le brick n'a pas souffert dans les glaces, disait-il dans son dernier rapport au ministre, le 4 août 1833, au large de Vopna-Fiördur, et j'y retourne avec une entière confiance pour en continuer l'exploration vers le sud. » Déjà cet habile navigateur, dans sa première tentative, avait déterminé plusieurs points de la côte orientale du Groënland, entre le 68e et le 69e degré de latitude septentrionale.

pête affreuse qui nous avait empêchés de sortir de la journée) et l'état de la mer; c'est cependant ce que nous ne fîmes qu'en partie, après avoir traversé pour la seconde fois la rivière de Hofsá à son embouchure; nous descendîmes de cheval au bord d'un torrent après lequel le rivage cesse d'être praticable pour des chevaux et montâmes en chaloupe.

Dans le trajet que nous venions de faire, notre attention avait été vivement éveillée par un bruit particulier comme celui que déterminerait un éboulement considérable de terrain : en effet, c'était une avalanche, accompagnée de pierres, qui était descendue d'une montagne au pied de laquelle nous venions de passer et qui roulait dans la vallée.

Nous ne tardâmes pas à arriver au fameux gisement de lignite situé près d'une jolie chute d'eau de cinquante mètres environ de hauteur, appelée Glámufoss et tombant perpendiculairement devant de magnifiques colonnes de basanite sous lesquelles se présentent les couches à Surtarbrandur. Aussitôt débarqués, à l'exception de M. Bevalet qui brava le mal de cœur pour prendre, de la mer encore empreinte de l'agitation de la veille, une vue générale de Virki (Atl. hist., pl. CXVI, et Atl. géol., pl. XXXIV), tout le monde, comme pour le spath d'Islande, se mit à l'œuvre; nous démolîmes littéralement une partie du gisement pour la description duquel nous renvoyons à la géologie[1].

Après avoir recueilli des échantillons de toutes sor-

[1] Min. et géol., p. 263.

tes, de quoi faire un véritable chargement, nous nous en revînmes directement à Vopna-Fiördur, tout en tirant, chemin faisant, sur les phoques qui aiment à se reposer sur les rochers de la rade.

Je passai une grande partie du jour suivant à remplir moi-même six petits tonneaux d'échantillons de Surtarbrandur et des roches qui le contenaient, en me servant, pour envelopper les uns et les autres, de laine très-longue à défaut de filasse.

Nos hôtes poussaient si loin l'amour du sucre dans les aliments, qu'on nous en mit, qui le croirait? dans de la choucroute. Passe encore de voir les demoiselles de la maison où nous recevions l'hospitalité, faire tous leurs efforts pour nous empêcher de manger des champignons excellents (*agaricus campestris*) qui avaient crû, ainsi que nous en avons déjà cité des exemples, dans le mur et même sur le toit en terre d'une bergerie; cela se conçoit, puisque partout cette fâcheuse appréhension existe et va même, comme je l'ai observé chez quelques personnes, jusqu'au fanatisme, en les foulant aux pieds, en les enterrant comme des animaux venimeux; mais du sucre associé au sel et aux épices dans des choux, quelle hérésie, ô Brillat-Savarin!

Le 7, après avoir compté cinquante-deux species à notre hôte, nous partîmes, cette fois, sans tambour ni trompette; le port se trouvant dégarni de bâtiments, on se borna à hisser le pavillon à la porte du négociant. Nous revînmes un peu sur nos pas pour prendre ensuite la direction du lac Myvatn, situé très-avant dans l'intérieur des terres.

Décidément, quelle que soit l'indemnité qu'on puisse offrir à un Islandais pour le dommage apporté à sa récolte future de foin, il y attache un prix extrême, toujours supérieur à ce dommage; aussi, en sortant de Vopna-Fiördur, fûmes-nous écartés un peu brutalement d'un bær, afin que nos chevaux, par leur passage, n'y occasionnassent pas de dégâts[1]. A cet égard, nous, qui avions l'air de nous plaindre, voudrions-nous voir une troupe d'Islandais galoper au milieu de nos champs de blé fraîchement abattus, et qui sont aussi importants à la subsistance de la France que peuvent l'être les foins à celle des bestiaux de l'Islande, d'où les habitants tirent la plus grande partie de la leur; assurément ils n'en seraient pas quittes à si bon marché; on commencerait par leur dresser de bons procès-verbaux, tandis qu'ici on se contentait de nous écarter de la main.

A Haugstadir, où nous fîmes halte pour déjeuner, nous eûmes, à une heure et quart, 20° centigrades à l'ombre et au nord; le thermomètre marquait seulement deux degrés de plus en plein soleil. Forcés, à cause du mauvais temps qui avait succédé brusquement à cette chaleur extraordinaire, d'abréger la journée, nous nous arrêtâmes, après avoir traversé une grande contrée stérile, à Grimstadir pour y coucher.

Réunis après souper ou dîner devant le foyer de la

[1] Nous avions déjà remarqué dans notre premier voyage, qu'on cherchait à éloigner les chevaux qui, des lieux où on les a mis paître, s'approchent trop près des bærs, au moyen d'une grande crécelle agitée fortement avec la main.

cuisine (Atl. hist., pl. cxvii), nous organisâmes une espèce de concert dans lequel un Islandais se fit entendre sur le langspile en jouant des airs qui avaient beaucoup d'analogie avec les mélodies bretonnes; nous achevâmes la soirée en offrant du chocolat en tablettes à une jeune dilettante assez jolie. Nous étant fait un devoir de signaler le bon comme le mauvais, en donnant cependant la préférence au premier, dans le cours de notre relation, nous dirons surtout, sous le point de vue de l'histoire naturelle, que nous fîmes connaissance, dans ce bær, avec certains insectes sauteurs qui se trouvent, à ce qu'il paraît, partout où il y a une peau humaine, un chat ou un chien.

Le temps s'étant remis au beau, nous partîmes le lendemain matin avec la perspective de traverser un quatrième Jokulsá en bateau, puis immédiatement après une grande coulée de lave; cela fait, nous laissâmes le Krabla sur la droite, et, après avoir franchi une petite montagne d'où s'échappaient par une foule d'ouvertures, soit des vapeurs sulfureuses, soit des eaux bourbeuses et brûlantes[1], nous descendîmes chez le pasteur de Reykiahlíd.

Nous étions comme à Thingvellir, parvenus dans une des parties les plus intéressantes de l'Islande, tant à cause du lac qui s'y trouve et qui est le plus vaste de toute l'île, qu'à cause des grands bouleversements dont cette contrée porte encore des traces récentes.

Près de là, comme nous l'avons indiqué dans l'a-

[1] Min. et géol., pag. 273.

vant-dernier paragraphe, s'élève Namufiall, immense laboratoire distillant du soufre tantôt jaune, tantôt verdâtre, qui recouvre de toutes parts la montagne de ce nom que nous venions de traverser, et qui ne permet à aucune végétation de s'y établir; ici, une coulée de lave sortie en 1783, près de Krabla, par une ouverture restée inconnue, et qui, en s'épanchant, détruisit le bær sans toucher au temple autour duquel elle s'est arrêtée comme si elle eût voulu lui former un mur d'enceinte (Atl. hist., pl. CXVIII).

Il y en avait plus qu'il n'en fallait pour nous engager à passer un jour ou deux dans cette localité si curieuse: notre hôte, en ayant été informé, nous divisa en deux catégories en faisant coucher dans le même lit les deux médecins (*doctores*) suivant son expression, M. Gaimard et moi; et les deux artistes (*pictores*) dans un autre; mais tous les quatre dans la même pièce.

Le lendemain de notre arrivée, nous fûmes, MM. Gaimard, Bevalet et moi, accompagnés du pasteur, visiter à cheval la célèbre soufrière de Krabla; M. Mayer avait préféré rester afin de prendre une vue du lac de Myvatn, près duquel est situé le nouveau bær de Reykialhíd.

Parvenus à une bergerie près de la porte de laquelle gisaient beaucoup de bois de rennes, dont nous parlerons tout à l'heure, notre hôte, chez lequel l'estomac paraissait avoir un grand empire, se refusa à aller plus loin, à moins d'avoir bu et mangé; après donc

avoir accédé à ses désirs, nous nous remîmes en route et poussâmes jusqu'au pied de la petite montagne de Hrabntinuhriggur qui n'est pour ainsi dire qu'une coulée d'obsidienne (Atl. géol., pl. xxxv).

Après avoir gravi avec précaution ses pentes couvertes de verre volcanique à tous les états, depuis le poreux jusqu'au plus compacte[1], quel ne fut pas notre étonnement, en atteignant le sommet de cette montagne, d'apercevoir, de l'autre côté et presque au dessous de nous, un troupeau d'une centaine de rennes environ : dès lors, nous sûmes à quoi nous en tenir relativement à la grande quantité de bois provenant d'animaux semblables que nous avions rencontrés gisant à terre près d'une bergerie, et que les pâtres avaient sans doute recueillis dans les montagnes et déposés là. Nous savions bien qu'il y avait des rennes en Islande, où ils furent introduits jadis par les Norvégiens, et que, devenus tous sauvages, ces quadrupèdes s'approchaient quelquefois de Reykiavik, où ils faisaient beaucoup de tort dans les pâturages; mais nous étions bien loin de nous attendre à en voir autant à la fois qu'ici; si jamais chasseurs ont été surpris et désappointés, ce furent assurément nous qui, faute d'armes à feu, fûmes réduits à faire rouler du haut de la montagne des pierres jusqu'au milieu d'eux. Tout le troupeau prit alors le galop en faisant claquer fortement les articulations métatarsiennes et métacarpiennes de leurs membres les unes contre les au-

[1] Min. et géol., page 278.

tres; puis, s'étant arrêté tout à coup pour faire volte-face, deux rennes au pelage blanchâtre, sans doute les plus anciens de la bande, se tinrent en dehors en ayant l'air de veiller, comme deux chefs expérimentés, à la conservation générale.

Après avoir rempli quatre caisses d'obsidienne, principalement d'une variété aussi belle que celle dont les anciens Péruviens se servaient pour faire des miroirs, nous nous dirigeâmes sur Krabla, immense soufrière qui a valu à la montagne de ce nom, le surnom de *Portes de l'Achéron*, à cause des sources profondes par où des vapeurs sulfureuses et des eaux bouillantes se dégagent en mugissant; nous aurions bien voulu en faire tout à fait l'ascension, mais nous en fûmes empêchés par la quantité de mares d'eau chaude, au bord de l'une desquelles l'un de nous s'embourba. Nous reconnûmes là des traces du passage de rennes, et, en portant nos regards un peu plus loin, nous vîmes un nouveau troupeau de ces animaux qui galopaient dans le fond d'une vallée voisine.

Nous nous en revînmes par Namufiall, afin d'y recueillir de beaux échantillons de soufre natif, et prendre des eaux thermales dans les salses qui jaillissent incessamment au pied de cette montagne.

Le 10 août, avant de partir pour OE-Fiörd, nous allâmes mesurer la hauteur du lac de Myvatn, au-dessus du niveau de la mer[1], et nous obtînmes facilement la preuve qu'on l'avait justement nommé le lac des Cou-

[1] M. Lottin a trouvé d'après ses calculs qu'elle était de près de 270 mètres (Physique, p. 491).

sins, ainsi que signifie son nom en idiome islandais, car le rivage était littéralement couvert de ces insectes dont en effet nous avions déjà eu à nous plaindre dans son voisinage; au lever du soleil, ces diptères importuns formaient sur les pierres une couche d'un aspect grisâtre.

Nous quittâmes le bær sur les deux heures, après avoir remis au pasteur une douzaine de species qu'il avait demandés pour la dépense faite chez lui, prix que nous ne pûmes nous empêcher de comparer à celui de son collègue de Thingvellir, qui ne nous avait presque rien fourni; mais le court séjour que nous fîmes à Myvatn faillit par le fait nous coûter bien davantage, car, étant déjà parvenus à une grande distance de Reykiahlid, nous reconnûmes, en inspectant nos chevaux de bagage, que notre baril d'eau-de-vie de Cognac avait été oublié chez le pasteur, qui avait appris à en apprécier le contenu; obligés de faire rétrograder un de nos guides pour le lui réclamer, il s'empressa, nous devons le dire, de le restituer.

Nous nous arrêtâmes à Uxaghver pour visiter les Geysirs du nord, qui ne diffèrent (Atl. hist., pl. CXIX) de ceux du sud que par la faculté moins grande de jaillir; les décrire, ce serait répéter à peu près ce que nous avons dit des premiers, aussi renvoyons-nous, pour cela, à notre description géologique[1]. Nous ferons seulement remarquer qu'ici, le principal Geysir qui ne jaillit pas, a un bassin circulaire de dix mètres de

[1] Min. et géol., page 279.

diamètre, constamment rempli d'eau à la température de 101° centigrades.

Remis en route, nous marchâmes encore quatre heures au milieu de pierres brisées et roulées, entre lesquelles se penche la tige tendre et couleur d'améthyste de la grassette (*Pinguicula vulgaris*), dont les Islandais se servent en guise d'ail, et nous n'arrivâmes que sur les deux heures du matin, à Húsavík (Atl. hist., pl. cxx), situé sur la côte septentrionale de l'Islande, à l'entrée du golfe de Skjalfandafloï; nous descendîmes chez M. Hans Hansen Baagoë, négociant danois.

Le lendemain, M. Gaimard, accompagné de M. Bevalet, fut, à quelque distance, à l'est du port et sur le bord de la mer, dans un endroit appelé Hallbjarnarstadarkambur, visiter un gisement assez élevé et très-intéressant de Surtarbrandur (Atl. géol., pl. xxxvi), accompagné d'ossements et de coquilles fossiles, analogues aux dépouilles d'animaux semblables qui vivent encore dans la mer[1].

Quant à moi, retenu par une légère indisposition avec forte courbature, je me bornai à visiter dans la journée un établissement fondé ici par un Lyonnais, M. Louis Baron, dans lequel, depuis plusieurs années, il purifie le soufre que lui apportent à vil prix les paysans islandais; toutefois, la plus grande purification de ce minéral paraît devoir se faire en Danemark, où l'on expédierait de temps à autre, suivant cet industriel, des chargements considérables de soufre

[1] Min. et géol., page 282.

brut pour les poudrières royales[1]. Notre compatriote, le premier que nous rencontrions établi en Islande, me fit accepter, pour nos officines, quelques échantillons de très-beau soufre en canon et en fleurs. M. Baron nous assura que, du 15 au 16 juillet, époque à laquelle nous nous trouvions sur la côte méridionale de l'Islande, plutôt disposés à nous plaindre de la chaleur que du froid, il avait gelé assez fort à Húsavik pour qu'il se fût formé de la glace épaisse dans la cuisine de sa maison construite comme celle de tous les Danois, en bois de sapin[2].

Bien que nous fussions dans la partie en apparence la plus froide de l'île, à en juger surtout par le froid intempestif dont nous venons de faire mention et qui semble exclure l'été dans cette contrée, c'est encore là que nous vîmes les exemples les plus remarquables de la dimension que peuvent atteindre certains végétaux : ainsi, par exemple, dans le jardin de M. Baagoë, croissait un sorbier (*sorbus aucuparia*) alors tout couvert de fleurs (12 août), dont le tronc avait 5^{m}, 45 de hauteur et 0^{m}, 61 de circonférence à la base; parmi les

[1] Si l'agriculture a échoué dans ses tentatives pour l'introduction des céréales en Islande, l'industrie ne paraît pas avoir fait de plus grands progrès : en 1752, il y eut des raffineries de soufre à Myvatn et à Krisivik. Une teinturerie et une foulonnerie existaient à la même époque sur les bords de la rivière de Kellerá et aujourd'hui on chercherait vainement des traces de tous ces utiles établissements dans les mêmes localités.

[2] Cet abaissement de température ne doit avoir rien de bien extraordinaire ; car en 1757, il fit dans le golfe de Skagastrandar-Fiördur, à la fin de mai et au commencement de juin un froid comme au cœur de l'hiver, Le 26 juin de l'année précédente, il tomba jusqu'à deux pieds de neige dans le même endroit ; il fit constamment un froid excessif et il neigea de temps en temps pendant les mois de juillet et d'août (Olafsson, traduction de Gauthier, tome IV, p. 51).

plantes herbacées, nous mesurâmes aussi un pied d'angélique sauvage qui n'avait pas moins de $2^{m},2$ de hauteur et $0^{m},25$ de circonférence ; mais nous devons faire remarquer que toutes ces plantes se trouvaient abritées des vents du nord ; car à l'égard de toutes celles qui sont exposées à recevoir directement son influence, notamment les arbres et arbustes tels que le genévrier (*juniperus nana*), le seul conifère qui vienne en Islande, on les voit, dans cette même contrée, ramper sur le sol et tournées vers l'intérieur du pays.

Nous quittâmes, non sans regret, notre hôte, ainsi que son aimable famille avec laquelle il devait, sous peu, se retirer à Copenhague pour y aller jouir d'une fortune amassée durant vingt-six ans employés à commercer à Húsavik ; il ne voulut rien accepter pour le séjour que nous avions fait chez lui ; nous eûmes même toutes les peines du monde à lui faire recevoir le prix de nos petites acquisitions.

Au sortir de sa demeure, nous revînmes pour ainsi dire sur nos pas en nous dirigeant vers le sud : encore un Laxá à traverser avec nos chevaux. Nous descendîmes, pour passer la nuit, à Grenjadarstadur, dans l'un des plus anciens et des plus beaux bærs de l'Islande, et chez un riche Islandais, le pasteur Jón Jónsson, beau-père d'un Danois qui devait succéder à celui qui nous avait reçus si généreusement à Húsavik.

Nous fîmes des vœux pour que ce futur négociant fût un peu meilleur connaisseur en marchandises qu'il ne se montrait en fait de physionomie, car, ayant voulu

fixer notre âge d'après la longueur et la force de la barbe que tous, à l'exception de M. Gaimard, nous avions laissée croître afin de ne pas avoir le souci de la faire tous les deux ou trois jours, il donnait, au plus jeune d'entre nous, soixante ans, à un autre cinquante ans et au plus âgé une quarantaine d'années seulement.

Le coup d'œil des dames et demoiselles de ce bær n'était guère plus juste, lorsque, en voulant me laisser un souvenir pour des airs de cornet à piston que je leur avais joués, elles m'offrirent une gigantesque paire de bas, en très-belle et douce laine blanche, il est vrai, et dans l'un desquels, assurément, quoique je ne me flatte pas d'avoir le pied petit, j'eusse pu parfaitement loger à l'aise les deux miens à la fois.

L'année précédente, à peu près à pareille époque (18 août), nous commencions à apercevoir dans le ciel des traces d'aurore boréale; cette année, avant de nous coucher, nous vîmes, par un temps assez clair, un rayon jaunâtre qui appartenait évidemment à un phénomène semblable.

En véritable propriétaire, notre hôte nous fit visiter en détail sa maison qui était fort bien tenue, et surtout une pharmacie assez abondamment fournie, chose précieuse pour un pays comme l'Islande, où les communications sont si difficiles, surtout en hiver.

Près de ce bær, où nous passâmes une couple de jours fort agréablement, nous allâmes visiter une chute très-belle (Atl. hist., pl. CXXI) formée par la rivière que nous avions traversée la veille et au milieu de la-

quelle croissaient, entre des rochers qui font saillie au-dessus des eaux, plusieurs arbustes, notamment un sorbier, le tout environné de vigoureux pieds d'angélique; ce mélange de roches pointues et de plantes en faisait un site très-riant (Atl. hist., pl. CXXI), digne de figurer à côté de ceux qu'on rencontre si souvent dans nos montagnes de la Suisse, du Jura, où, à la place de sorbiers, ce sont des pins qui étalent leurs rameaux immobiles au-dessus des eaux, ou bien des bouleaux qui laissent pendre les leurs négligemment.

On exploite, dans cette contrée, des tourbières comme aux environs de Reykiavik.

Accompagnés du syslumadur du canton, M. Jóan Arnesen nous repartîmes le 14 août, et, après nous être arrêtés successivement à Múli, dans un bær qui ressemblait beaucoup à celui que nous venions de quitter, et à Raudaskrida, résidence du syslumadur, qui nous y retint trois grandes heures, nous traversâmes le Skiálfandafljot; beaucoup plus large que le Laxá, cette rivière fournit aussi comme lui, avant de se décharger dans la mer, une belle cascade appelée Godafoss, que l'heure avancée nous empêcha malheureusement d'aller visiter.

Bien que nous nous fussions égarés par suite d'un long détour inutile que le syslumadur nous avait fait faire pour arriver à ce rapide, nous suivîmes instinctivement le bord d'un lac et finîmes par atteindre Hols, marqué sur notre itinéraire.

Ne devant cependant nous arrêter définitivement qu'à Akureyri, encore éloigné de nous, nous ne

fîmes qu'une courte station dans ce bær pour reprendre un peu haleine, car, depuis notre départ de Grenjadarstadur, nous n'avions cessé de lutter contre une bise froide et violente. Petite pluie abat grand vent, dit le proverbe; mais ici ce fut du grésil qui fit cet office en tombant en si grande abondance, qu'on voyait les montagnes voisines, telles que celle de Bverar-Fiall, sur lesquelles pesaient de gros nuages noirâtres, blanchir à vue d'œil, depuis leur sommet jusqu'à la limite des bærs établis à leur pied; le thermomètre marquait en ce moment (neuf heures vingt minutes du soir) 2°,6 seulement au-dessus de zéro; nous nous plaignîmes alors du froid qui venait de se manifester brusquement, tandis que la veille nous en avions dit autant de la chaleur. Malgré cela, nous nous remîmes en route sans oublier de mettre en herbier des pieds de la reine des prés (*spirœa ulmaria*), aussi beaux que ceux qui croissent dans nos humides prairies, et nous arrivâmes sur le bord et près de l'embouchure de la rivière Eyafiardará, qui se jette dans le fiord d'Eya-Fiördur, rivière qu'il fallait absolument franchir pour atteindre la demeure du négociant danois, située de l'autre côté, à Akureyri (Atl. hist., pl. CXXIII).

Là, se présenta le moment le plus critique de toute notre campagne; nos guides nous assurèrent que nous ne pourrions pas traverser ce cours d'eau sans être obligés de laisser nager les chevaux; passe encore si nous eussions pu y voir clair; mais la nuit était close depuis longtemps; cependant il n'y avait pas à hési-

ter, et, après avoir pris les plus sages dispositions dans le cas où il aurait fallu nous confier à l'habileté de nos chevaux, *alea jacta est!* nous écriâmes-nous en entrant résolûment dans la rivière dont il était impossible de discerner la rive opposée et par conséquent d'apprécier la largeur; heureusement pour nous, à peine avions-nous quitté la rive droite, que le ciel fut tout à coup illuminé par une très-belle aurore boréale, de l'aveu même des Islandais, qui vint suppléer au jour dont nous étions privés; nous pûmes alors éviter les parties les plus profondes, et, tout en admirant le magnifique spectacle que nous avions devant nous, arriver, à une heure et demie du matin, sains et saufs, mais exténués de fatigue et transis de froid, à notre destination; le ciel nous avait aidés!

Pendant le temps qu'on mit à nous recevoir à une heure aussi indue, nous eûmes le loisir d'examiner l'aurore boréale qui nous avait été d'un si grand secours: on voyait d'abord sortir de la région polaire des rayons jaunâtres effilés à l'horizon, qui s'élargissaient ensuite pour monter vers le zénith où ils prenaient, en dernière analyse, une teinte rougeâtre intense; quelque temps après, ces mêmes rayons se disposaient en plusieurs groupes, semblables à des faisceaux de colonnes basaltiques, rayonnant tous vers un centre commun dans la partie la plus élevée du ciel où ils semblaient se résoudre en pluie d'or, surtout de l'autre côté du zénith, par rapport au nord et eu égard à notre position; très-souvent, au lieu de rayons, le phénomène ressemblait à des nuages très-

éclairés comme le sont les véritables nuages par un beau clair de lune, le tout disparaissant et reparaissant sous ces diverses formes comme par enchantement, ce qui eut lieu à trois reprises différentes dans un très-court espace de temps.

A la suite des fatigues de la veille, nous ne fûmes pas, comme on le pense bien, les premiers à nous lever le lendemain : il était onze heures environ quand nous nous montrâmes au maître du logis qui nous remit des lettres de nos premiers compagnons de voyage retournés à Reykiavik, où ils poussaient activement leurs recherches; nous achevâmes la journée à Akureyri où nous eûmes la visite de l'amtmadur des districts du nord et de l'est, M. Thorarensen, dont nous allons bientôt parler.

A ne voir que la végétation qui nous entourait, on aurait été bien loin de se croire dans le nord de l'Islande; nous étions même dans un pays de culture assez riche : pour la première fois, depuis Reykiavik, on voyait par-ci, par-là, de véritables champs de pommes de terre de la contenance de deux à trois arpents; mais le végétal le plus remarquable de cette localité privilégiée fut encore un sorbier des oiseaux en pleine fleur (15 août), planté depuis une vingtaine d'années au milieu de la cour de la maison que nous habitions (Atl. hist., pl. CXXIII *bis*). Mesurée avec soin, la tige principale, qui naissait d'une souche commune de $1^{m},16$ de circonférence, n'avait pas moins de $0^{m},61$ de tour à la base et atteignait la hauteur de $5^{m},45$; je ne voudrais cependant pas affirmer que ce fût le maxi-

mum d'élévation auquel cet arbre est susceptible d'atteindre en Islande, car M. Gaimard, dans une course qu'il fit avec M. Bevalet pour aller visiter à Mödrufell une léproserie à trois heures de marche d'Akureyri me rapporta qu'il avait vu, près du sommet de la montagne de Mödrufellsfiall et à l'abri du vent du nord, une rachée de sorbier dont la principale tige n'avait pas moins de 7^{m},55 de hauteur.

L'occasion, disons-le en terminant ce chapitre, était favorable pour enregistrer l'opinion des hommes éclairés du pays relativement au sort des anciennes forêts de l'Islande, qui, d'après les sagas, auraient disparu dans les violentes commotions de l'île pour être transformées en surtarbrandur ; nous n'entreprendrons pas de faire connaître ici les raisons pour lesquelles nous avons cru devoir considérer ces bois fossiles, ces lignites qui appartiennent à de grands conifères, dont il n'y a aucun exemple vivant dans le pays, comme le résultat de bois flottés, de troncs de pins ou de sapins échoués sur les côtes de l'Islande, au moment de sa formation et recouverts par des laves ou autres produits volcaniques. Nous renvoyons, pour ces considérations purement géologiques, à notre description géologique [1]; mais, en présence des sorbiers d'Akureyri le syslumadur de l'endroit, homme fort judicieux, nous déclara que, suivant lui, la végétation n'avait pas changé en Islande depuis un temps immémorial; que les arbres avaient toujours été les mêmes malgré l'em-

[1] Min. et géol., pages 137, 268 et 282.

piétement des glaces du Gröenland, auxquelles, aujourd'hui, à défaut d'éruptions volcaniques, on attribue la disparition des forêts ou le triste état dans lequel elles se trouvent; il pensait, au contraire, qu'il fallait en accuser l'incurie des habitants qui ne font rien pour leur conservation ou pour les perpétuer; la meilleure preuve qu'il pouvait donner de cette décadence, comme provenant du fait de l'homme, était précisément ces mêmes sorbiers qui devaient évidemment leur force et leur beauté aux soins dont ils ont toujours été l'objet.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Retour à Reykiavik par le grand plateau central. — M. Thorarensen. — Campement au milieu de la neige. — Kalsmannstunga. —Visite de la caverne des voleurs à Surtshellir. — Colonnes trachytiques. — Thingvellir. — Rencontre de l'état-major de *la Recherche* qui a pu toucher au Groënland. — Retour de la commission scientifique à Reykiavik. — Bal donné par l'état-major de la corvette. — M. Gaimard décide un jeune Islandais à venir avec nous en France — Embarquement de toutes les collections et de la ménagerie. — Dîner d'adieu chez le gouverneur. — Départ de *la Recherche*. — Longue traversée. — Aurores boréales. — Arrivée en France. — Fin de l'expédition.

Malgré le plaisir qu'il y aurait eu à prolonger son séjour à Akureyri, au milieu de Danois très-aimables et de Danoises plus jolies les unes que les autres, notamment la fille de M. Andrear Mohr, aussi remarquable par ses grâces que par sa beauté piquante, il fallut cependant, au bout de deux jours, penser à partir; le 17 courant, nous nous remîmes en route pour traverser cette fois l'Islande dans sa plus grande lar-

geur. Craignant d'être obligés d'abandonner successivement tous nos bagages dans ce long trajet qui nous restait à parcourir, nous avions pris la résolution de renouveler presque tous les chevaux qui les portaient.

La première rivière que nous ne tardâmes pas à rencontrer fut celle de Hörg, et, après l'avoir traversée, nous arrivâmes de bonne heure à Mödruvellir (Atl. hist., pl. cxxiv), chez l'amtmadur dont nous avions déjà fait la connaissance et qui nous attendait. M. Bjarni Thorarensen (c'est ainsi que s'appelait ce grand fonctionnaire) (Atl. hist., pl. cxxv), nous reçut dans une très-belle maison en bois que lui avait envoyée le roi de Danemark et décorée pour cela du nom de Frederiksan.

Nous vîmes encore, avant de nous coucher, des traces d'aurore boréale, et cependant le temps avait été très-lourd toute la journée. A ce sujet, notre hôte nous assura qu'on entendait quelquefois du bruit quand ce phénomène se produit : bruit qu'il ne pouvait mieux comparer qu'à celui que font les fusées lorsqu'elles traversent les couches d'air avant d'éclater.

Il ne nous appartient pas de porter un jugement sur les hommes les plus éclairés de l'Islande; car, outre que ce n'était pas notre mission, il aurait fallu pour cela que nous eussions vécu intimement avec eux, ou que nous connussions à fond leurs ouvrages; mais nous pouvons, en nous faisant l'écho de l'opinion générale, répéter que M. Thorarensen jouit de la plus grande considération en Islande, où il est regardé comme un grand poëte; nous ne pûmes malheureusement

profiter de sa conversation animée qu'en français, et nous avons de lui des lettres qui prouvent combien il était familier avec notre langue, dont il ne se servait, comme toutes les personnes lettrées du Nord, que dans les termes les plus choisis.

Nous passâmes la journée du lendemain sans, pour ainsi dire, sortir de la propriété de l'amtmadur, composée d'une maison principale dont nous avons déjà parlé, et d'un bær ou ferme attenante, bien garnie de bestiaux. A part une planche de betteraves grosses seulement comme des raves, le jardin était une espèce de pépinière dans laquelle, désireux de propager en Islande la culture des arbres résineux, M. Thorarensen avait planté quelques pins rapportés de Norvége ; mais il est vrai de dire que ces arbres, déjà essayés inutilement en Islande, n'avaient pas l'air de mieux réussir dans cette localité; il ne paraissait pas devoir en être de même d'un églantier et d'une aubépine, bien que leurs jeunes pousses se ressentissent de la gelée.

En sa qualité de grand justicier, l'amtmadur nous entretint naturellement des peines corporelles infligées en Islande; et, à ce sujet, ayant été chercher, dans son cabinet de travail où il nous avait mis coucher, un grand étui en cuir d'où s'échappait un long manche, il en sortit une hache à lame très-large, avec laquelle, nous dit-il, fut décapité, en 1829, un Islandais convaincu d'assassinat; cet homme avait, ajouta-t-il en rengainant ce terrible instrument de supplice qu'il nous faisait voir comme on montre un casse-tête de

sauvage, une complice qui fut, à cause de sa jeunesse, graciée par le roi de Danemark et envoyée à Copenhague dans une maison de correction.

Nous avons déjà fait remarquer que les Islandais avaient un grand penchant pour les liqueurs fortes; M. Thorarensen leur reproche aussi de faire une trop grande consommation de café, ce qui est une ruine pour eux. Il est à regretter, disons-le en passant et à ce sujet, que dans ce climat froid et humide où l'on éprouve surtout le besoin des diaphorétiques, l'usage du thé ne soit pas plus répandu; en revenant à meilleur marché, il rendrait au moins autant de services que le café[1].

Il est difficile de pousser plus loin la délicatesse des soins qu'eut pour nous l'amtmadur des districts du nord et de l'est : voyant que je ne pouvais achever le voyage avec le cheval de selle que je montais, il me força d'accepter un de ses meilleurs chevaux, mais à la condition que je ne m'en déferais pas en quittant

[1] Cependant il serait curieux de rechercher si l'usage du café ne jouerait pas chez les Islandais le même rôle que chez les ouvriers belges, notamment les mineurs, qui, pendant toute la semaine, n'ont pas d'autre boisson qu'une infusion très-légère de café et de chicorée mélangés par moitié et dans laquelle il n'entre qu'un dixième de lait; il serait bien intéressant de connaître si l'emploi de cette liqueur, qui permet aussi aux pèlerins des caravanes, aux Arabes, et aujourd'hui même à notre armée d'Afrique, de résister à de cruelles abstinences ou de se contenter d'un régime peu nutritif « ne faciliterait pas » aussi bien chez les hommes du Nord « les fonctions digestives, ne provoquerait pas une plus complète assimilation des aliments? ou peut-être ne retarderait pas l'action des organes qui n'exigent pas alors une si grande consommation de matériaux pour se réparer ou s'entretenir? » dernière hypothèse dans laquelle, le café ne nourrissant pas, empêcherait, suivant encore l'expression de M. de Gasparin, que nous venons de citer, de se *dénourrir*.

l'Islande, ou bien que je le tuerais si je ne pouvais l'emmener, singulière sollicitude, qui ne témoignait pas en faveur de l'attachement que ses compatriotes ont en général, pour leurs chevaux.

Il nous fallut cependant prendre congé de cet excellent homme [1], ou plutôt nous arracher de sa demeure pour ne pas différer davantage la traversée du grand plateau central de l'île, où les neiges pouvaient d'un moment à l'autre rendre le voyage difficile. Bien que nous eussions encore d'assez belles journées, le ciel, une fois le soleil couché, ne nous laissait pas ignorer, par les lueurs aurorales qui le sillonnaient, que l'hiver ne tarderait pas cette année à s'emparer de l'Islande. Nous partîmes donc de Mödruvellir le 19 au soir avec l'espérance de revoir M. Thorarensen à Hólar, si célèbre par l'université qu'elle possédait autrefois et son imprimerie transportée aujourd'hui à Videy, près de Reykiavik.

Nous nous arrêtâmes pour passer la nuit à Svarfadardan, et, avant de nous coucher, nous fîmes provision de chaleur dans la cuisine du bær éclairée par une lampe à bec [2], chose toute nouvelle pour nous; il soufflait alors un vent du nord qui fit descendre notre thermomètre jusqu'à 1°6 au-dessus de zéro; les montagnes situées au nord avaient blanchi; à notre réveil, nous les vîmes tout à fait couvertes de neige qui n'avait pas discontinué de tomber; malgré cela, nous

[1] Il est mort le 24 août 1841, laissant une dizaine d'enfants.

[2] La mèche de ces lampes est ordinairement faite avec des soies d'*eriophorum*.

nous remîmes en route sur les dix heures, et ne nous arrêtâmes qu'à moitié chemin de Hólar, dans un bær, pour déjeuner au coin du feu dont nous éprouvions le plus grand besoin.

La neige couvrant désormais tout le sol, nous fûmes obligés, pour traverser la montagne voisine, de nous faire escorter par le propriétaire du bær; nous arrivâmes à notre destination, c'est-à-dire à Hólar, sur les six heures, quelques minutes seulement avant l'amtmadur, qui, parti le matin de chez lui, avait traversé, pour abréger le chemin, un petit jökull, au sommet duquel il avait supporté un froid considérable qu'il exagérait sans doute beaucoup en l'évaluant à 15° Réaumur. Notre dernier thermomètre venant malheureusement d'être brisé, nous ne pûmes également qu'estimer d'une manière approximative la température qu'il avait fait dans la seconde partie de notre course; toujours est-il que nous eûmes d'autant plus à souffrir du froid, que la neige, mêlée de grésil et chassée par le vent, nous fouettait dans la figure. Elle formait généralement, sur les montagnes, une couche de $0^{m},081$ à $0^{m},108$ d'épaisseur, qui n'était que de $0^{m},027$ à $0^{m},054$ dans les vallées où elle fondait cependant un peu. A la neige succéda du grésil. Depuis une soixantaine d'années, on n'avait eu un pareil temps et de si bonne heure dans cette partie de l'Islande; aussi avions-nous là, au dire de M. Thorarensen, une petite représentation de ce qu'offre le pays en hiver.

Quoi qu'il en soit, le linceul jeté sur toute la contrée n'interrompit pas nos recherches. Le jeune profastur

chez lequel nous étions descendus, aussi remarquable par sa haute taille que par sa corpulence, nous conduisit, presque aussitôt notre arrivée, voir, près du presbytère, le temple de Hólar, qui passe pour le plus important de l'Islande.

Nous examinâmes ce monument avec d'autant plus de soin qu'il ne nous était guère possible, à cause du temps, de porter nos investigations ailleurs : sa construction nous frappa d'abord; faite avec une espèce de tufa rougeâtre très-facile à tailler, nous crûmes pendant longtemps, jusqu'à ce que j'en eusse détaché un fragment, que c'était de la brique; là, se trouve la plus grosse cloche que nous ayons vue dans toute l'île : c'était un petit bourdon. L'intérieur de l'édifice (Atl. hist., pl. CXXVI), vaste et bien éclairé, dans lequel nous passâmes une nuit glaciale, renfermait une série de portraits d'évêques de l'Islande, notamment celui de Gudbrandur Thorlaksson, qui fit imprimer ici, en 1584, la grande bible islandaise in-folio; des ornements religieux anciens se faisaient remarquer de toutes parts, mais l'objet le plus intéressant consistait, assurément, dans les fonts baptismaux (Atl. hist., pl. XVI), admirablement sculptés, au XVII[e] siècle, par un Islandais, dans une roche volcanique tendre qui m'a paru être un basanite altéré.

La neige ayant continué de tomber le 21, il ne fallait pas penser à poursuivre ce jour-là notre route; elle avait atteint jusqu'à $0^m,162$ d'épaisseur, et les chevaux étaient obligés, pour manger l'herbe qu'elle recouvrait, de gratter le sol avec les pieds et le nez; le

thermomètre, qui était descendu plusieurs fois à zéro, n'avait pas dépassé 6° centigrades au-dessus, dans le moment le moins froid de la journée.

Cependant un temps semblable, tout à fait inopiné, ne devait pas être de longue durée ; en effet, le 22, sur les onze heures, la neige ayant beaucoup fondu autour de nous, nous prîmes définitivement congé de l'amtmadur. Notre hôte ayant voulu nous accompagner jusqu'à Mæhfell, nous ne tardâmes pas à sortir de la vallée de Hiallta où est située Hólar pour pénétrer dans celle de Kolbeino, qui aboutit au golfe de Skagar-Fiördur ; en y entrant nous aperçûmes au loin de grandes glaces polaires que le vent du nord avait sans doute fait échouer tout récemment sur la côte ; l'une d'elles, par ses dimensions et sa forme aiguë, ressemblait, sur cette plage basse et sablonneuse, à un clocher de village qui s'élèverait au-dessus d'une plaine couverte de céréales.

En traversant cette magnifique vallée qui nous a paru devoir être une des plus fertiles de l'Islande, à en juger par ses nombreuses habitations, nous passâmes au milieu de sources thermales situées des deux côtés ; elles sont douées également d'une haute température (80 à 100° centigrades), et déposent, comme toutes celles que nous avions déjà vues, un sédiment siliceux.

Avant d'arriver à Mælifell (Atl. hist., pl. CXXVII à CXXIX), sur les huit heures du soir, chez le beau-père du profastur de Hólar, pasteur lui-même, nous restâmes quelque temps en contemplation devant de ma-

gnifiques effets de lumière dans les montagnes encore couvertes de la neige tombée les jours précédents.

Le 23, sur le midi, nous nous remîmes en route, accompagnés cette fois du beau-père et du gendre, voués tous les deux au ministère des autels, jusqu'à l'entrée du grand plateau central où depuis longtemps nous devions pénétrer; nous le trouvâmes, comme nous nous y attendions, couvert de frimas : à la monotonie que faisait éprouver cette contrée, dont les faibles accidents de terrain avaient été nivelés par la neige dans laquelle nous enfoncions quelquefois très-avant avec les chevaux, se joignait un silence de mort que la détonation des armes à feu troublait à peine; c'est-à-dire qu'il n'y avait pas même d'écho, à tel point qu'ayant tiré deux tetras qui couraient devant nous, je ne fus certain d'avoir déchargé mon fusil sur eux qu'en les voyant tous les deux rester sur la place; personne n'avait entendu le coup qui les avait frappés.

Bien que nous ne fussions pas dans une prairie émaillée de fleurs, il fallut cependant, à cause de la nuit qui approchait, penser à camper, et, après avoir choisi un endroit où nos chevaux pussent trouver de quoi se nourrir en grattant le sol comme le font les rennes, nous installâmes, sur les neuf heures, notre tente au milieu de la neige.

Qu'on n'aille pas croire que nous fûmes à plaindre dans cette circonstance; la nuit fut, sinon une des plus agréables, du moins une des meilleures que nous eussions passées depuis longtemps : pour combattre le froid qui aurait pu nous atteindre, nous avions cru

devoir faire une espèce de punch qui servit surtout à exciter le moral jusqu'à une heure avancée de la nuit que nous nous laissâmes aller à un doux sommeil. Nous avions encore une fois improvisé des matelas avec les dalles de tourbe qui servaient à mettre sous les bâts de nos chevaux pour les garantir des durs frottements du bois; nos précautions contre le froid avaient été superflues, car, indépendamment de ce que nous étions parvenus, dans un espace aussi resserré que l'était l'intérieur de notre tente, à rendre, par notre présence et la combustion d'une lampe à esprit-de-vin, la température très-supportable, la neige, qui, dans la nuit, avait fondu sur notre toit léger à mesure qu'elle y tombait, l'avait couvert de glace dans toute son étendue et rendu imperméable à l'air en s'opposant à toute déperdition de calorique; il n'y aurait eu qu'une chose à craindre sous un abri aussi parfait, c'est d'y être asphyxié.

Remis en route sur les huit heures du matin : passé sans difficulté la rivière Blandá : déjeuné trois heures après sur un des points les plus élevés du plateau dont nous prenons la hauteur au-dessus du niveau de la mer[1], et dans un endroit où croissait la renoncule glaciale : arrêtés de nouveau, sur les quatre heures, à Kellingá Sandi, au pied d'un monument (varda) en pierres sèches, élevé, nous assurèrent les guides, sur le point culminant du plateau. A quelque distance de là, nous rencontrâmes douze petits monuments sembla-

[1] Min. et géol., p. 293.

bles, *ex-voto* dressés en commémoration du danger couru jadis par un évêque et sa suite composée de dix à douze personnes, qui faillirent, en cet endroit, être ensevelis dans la neige. Là, nous suivîmes un large chemin entretenu par deux cantonniers islandais, à chacun desquels, en passant, M. Gaimard donna un demi-species. Nous laissâmes ensuite, à droite et à gauche, des lacs qui se déversent les uns dans les autres, et, après quinze heures de cheval presque toujours au galop, nous atteignîmes, à minuit passé, Kalmannstúnga, tout à fait à la sortie du plateau central.

Il était onze heures du matin lorsque nous nous arrachâmes au repos dont nous avions éprouvé le plus grand besoin; et, bien que nous fussions assez près de la célèbre caverne de Surtshellir, nous remîmes, eu égard à l'heure avancée et à quelques préparatifs indispensables, au lendemain à la visiter. La journée fut achevée à parcourir les alentours de notre bær qui se faisait remarquer par les restes d'un ancien temple, peut-être bien païen, à en juger par son enceinte ovale.

Après nous être munis de longues torches résineuses, nous nous rendîmes le jour convenu, avec M. Jon Arnasen, notre hôte, de bonne heure à la caverne, pour les détails de laquelle nous renvoyons à notre description géologique[1]. Nous nous bornerons à dire, que nous parcourûmes un immense souterrain de quatre cents pas environ de longueur, par où de la matière ignée, sortie probablement du Langi-Jökull,

[1] Min. et géol., page 294.

s'est écoulée longtemps après que la masse, au sein de laquelle il serpente, se fut refroidie; que les accidents les plus bizarres de la lave pendant sa coagulation, ainsi que les stalactites et les stalagmites de glace, ornent, dans toute son étendue (Atl. hist., pl. CXXX à CXXXII), cette vaste, sombre et tortueuse caverne où se sont réfugiés, au X[e] siècle de soi-disant brigands, occupés à rançonner les passants. Faisaient-ils bonne chère dans ce froid et humide séjour? C'est ce qu'on serait porté à croire d'après les nombreux ossements de bœufs et de moutons qui jonchent le sol d'une petite caverne aboutissant dans la grande, naturellement décorée du titre romanesque de *Caverne des voleurs* et où ils couchaient sur la dure.

Après cette exploration souterraine, j'allai, avec M. Gaimard, visiter la montagne de Drángagil, où, pour arriver, nous fûmes obligés de passer la longueur de trente pas environ, sous une arche naturelle formée par un torrent dans la neige glacée, qui obstruait l'entrée d'une gorge étroite; là, dans un espace très-circonscrit, je pus remplir la plus grande lacune que je craignais de laisser dans mes observations géologiques; je veux parler du véritable trachyte, roche poreuse à laquelle on a fait jouer un si grand rôle dans le soulèvement des chaînes de montagnes de l'Islande, notamment du plateau central; nous vîmes enfin en place, non plus des faisceaux de prismes basaltiques qu'on rencontre à chaque pas sur les côtes de l'Islande, mais bien de trachyte semblable à celui dont nous avions observé, l'année dernière, des fragments cou-

verts d'inscriptions funéraires dans le cimetière de Hvammur et que nous venions de retrouver dans celui de Kalmannstúnga.

Notre hôte ayant voulu nous faire la conduite jusqu'à Reykiavik, nous partîmes le 27, en passant à travers une coulée de lave où, au milieu des touffes de bouleaux nains qui masquaient les crevasses, croissait en abondance le ceps (*boletus bovinus*), dont on ne paraît pas faire plus de cas en Islande que de l'agaric comestible que nous avons cité plusieurs fois.

Nous nous arrêtâmes, au sortir de là, dans un bær pour visiter un respectable vieillard de quatre-vingt ans qui nous montra avec orgueil une inscription qu'il venait de graver sur une pierre tumulaire en tufa rougeâtre provenant de la montagne voisine.

Nous ne tardâmes pas à rejoindre le grand chemin qui, de Reykholt, conduit à Thingvellir sur le plateau de Fyrir-Ok, et nous nous arrêtâmes, pour déjeuner, au carrefour que leur jonction forme, précisément là, où l'année précédente, nous avions fait, M. Gaimard et moi, une semblable station. Quelques heures après, nous atteignions le bær de Thingvellir pour y passer une dernière nuit; le pasteur en était absent, mais nous apprîmes que *la Recherche* devait être de retour à Reykiavik, puisque deux officiers, le lieutenant et M. de Contenson, y avaient couché l'avant-veille à leur retour des Geysirs qu'ils étaient allés visiter.

Le lendemain 28, après avoir donné à M. Mayer le temps nécessaire pour faire deux nouveaux dessins de cette localité (Atl. hist., pl. CXXXIII et CXXXIV), qu'au-

cune autre n'a, depuis, pu effacer de notre souvenir, et mesuré la hauteur du lac, nous nous remîmes en route. Parvenus à la petite rivière des Saumons, où les principaux habitants de Reykiavik nous avaient accompagnés à notre départ, nous vîmes arriver une cavalcade; c'étaient notre capitaine, le gouverneur ainsi que MM. Méquet, Dupontavisse et Marmier (M. Lottin n'avait pu suspendre ses observations magnétiques), qui étaient venus au-devant de nous. Nous goûtâmes, en cette circonstance, le plaisir qu'on a de se revoir en bonne santé après un long et pénible voyage; nous ne fîmes pas retentir d'un triple hurra les rochers du voisinage, mais nos muets serrements de main en dirent au moins autant que les plus énergiques exclamations; il nous restait encore quelques gouttes de bonne eau-de-vie avec lesquelles on fit rubis sur l'ongle pour célébrer notre heureuse rencontre. Nous repartîmes ensuite tous ensemble pour Reykiavik, où, après avoir presque toujours galopé depuis Thingvellir, nous rentrâmes sur les trois heures et demie.

Notre première pensée avait été, on l'imagine sans peine, de nous informer de *la Recherche*, comme d'une mère commune, et nous apprîmes qu'elle avait pu, cette fois, aborder au Groënland, dont elle rapportait malheureusement moins de renseignements sur le sort de *la Lilloise* qu'elle n'en avait reçus l'année précédente sur la côte occidentale de l'Islande. Elle avait failli elle-même, en se rendant à Frederickshaab, comptoir danois situé à l'extrémité du cap Farewell, subir le sort du bâtiment à la recherche duquel elle était: sans

un soufflage qu'on lui avait prudemment mis avant de quitter Cherbourg, elle eût couru grand risque de faire naufrage. En portant sur une glace flottante que la vigie, placée dans le nid de corbeau du mât d'artimon, n'avait pu remarquer parce qu'elle dépassait à peine la surface du niveau de la mer, elle eut son étrave presque entièrement enlevée, surtout à son point de jonction avec le brion, pièce principale du bâtiment où les courbes viennent, comme on sait, s'arcbouter. Cette grave avarie, qu'on n'entrevoyait que dans le tangage du navire lorsque son avant s'élevait au-dessus de la ligne de flottaison, fut constatée à Frederickshaab par M. de Contenson, qui, revêtu de la tête aux pieds d'un vêtement imperméable d'Esquimau, n'hésita pas à se laisser glisser dans la mer le long du bâtiment; on conçoit alors que si, par une pression quelconque, un peu forte, exercée latéralement sur la coque du navire, tel que le choc d'une lame, une ou plusieurs des courbes se fussent redressées par l'extrémité où elles n'étaient plus retenues, il s'en serait suivi immédiatement une voie d'eau qu'on n'eût pu aveugler et le navire aurait coulé bas.

Dans l'impossibilité où l'on s'était trouvé à Frederickshaab, de faire échouer la corvette pour réparer cette grave avarie, il fallut de nouveau se confier à la grâce de Dieu qui permit au bâtiment de revenir sain et sauf à Reykiavik.

A l'exception du commissaire qui se ressentait encore d'une dyssenterie violente contractée pendant le voyage de *la Recherche* aux colonies, l'équipage avait

joui d'une excellente santé. Maître Bary qui fut obligé, comme nous l'avons dit, de débarquer à Reykiavik pour se remettre de la même maladie, était tout à fait rétabli ; enfin, sans M. Anglès, parti directement d'Eski-Fiördur pour Copenhague, nous eussions été au grand complet là où nous nous étions séparés il y avait quatre mois environ, les uns pour aller au Gröenland, les autres pour explorer l'Islande.

Curieux de récapituler les distances que la commission avait parcourues à l'aide de soixante-six chevaux en tout, nous trouvâmes qu'elle avait fait cinq cents lieues environ, ou trois cent quatre-vingt-dix-neuf lieues marines ; or, comme dans la première campagne nous en comptions, M. Gaimard et moi, quatre cent sept ou trois cent vingt-six lieues marines, il en résulte que deux d'entre nous avaient parcouru neuf cent sept lieues de 25 au degré, tant sur les côtes que dans l'intérieur de l'Islande, qui a cent vingt lieues terrestres ou quatre-vingt-seize lieues marines de l'ouest à l'est (de Staalbierg à Sundvik), et soixante-neuf ou cinquante-cinq du nord au sud, mesurée par le centre (de Siglefiord à Dyrhólar).

A peine fûmes-nous descendus à Reykiavik, que les officiers de *la Recherche* nous engagèrent à un bal qu'ils devaient donner le lendemain dans le local du club aux principaux habitants de la ville, qui, pendant notre absence, leur avaient fait cette galanterie.

En effet, après un salut de trois coups de canon, l'état-major de notre bâtiment, le capitaine en tête, que M. Lottin remplaçait à bord pour la nuit, descen-

dirent à terre et se rendirent de bonne heure dans la salle de danse décorée avec goût par nos matelots, qui avaient marié ensemble les pavillons danois, norvégiens et français; les membres de la commission scientifique s'y rendirent de leur côté un peu plus tard et se trouvèrent dans une réunion nombreuse d'Islandais, de Danois et de jolies et aimables Danoises, très-disposés à s'amuser; on dansa force valses anglaises auxquelles nous prîmes part malgré les fatigues de la veille; les rafraîchissements, ou plutôt les boissons excitantes, ne cessèrent, ainsi que le petit four, de circuler, et tout le monde parut content, voire même bon nombre de pêcheurs islandais assemblés devant la porte du club, auxquels l'armurier du bord donna, sur les onze heures, le divertissement de chandelles romaines, de moines, etc., tirés en l'air où se manifestaient en ce moment quelques traces d'aurore boréale; les officiers de *la Recherche* firent les honneurs du bal jusqu'à six heures du matin.

M. Gaimard ayant obtenu de différer le départ de la corvette jusqu'au 1er septembre, les deux derniers jours que nous avions encore à passer en Islande furent activement employés par tout le monde; nous fûmes généralement faire des visites ou prendre congé du gouverneur, de l'évêque et des autorités de Reykiavik; puis, le commandant et son état-major en reçurent autant des mêmes personnages sur *la Recherche,* qui les salua de quatre coups de caronade aussitôt qu'ils eurent quitté le bord.

M. Gaimard s'en fut ensuite à Bessastadir, au sujet

d'un jeune Islandais qu'il avait décidé, avec l'assentiment de ses père et mère, à venir en France achever son éducation et étudier la médecine[1]. M. Mayer se mit à faire les portraits de l'évêque et du médecin (Atl. hist., pl. v et xxiii); M. Lottin termina ses observations magnétiques et météorologiques; je fermai les dernières caisses de géologie et d'histoire naturelle, et renvoyai avec remercîments, à l'amtmadur du nord, le cheval qu'il m'avait donné et que je ne me trouvai pas dans l'alternative de garder ou de tuer. Nos quatre guides, en reconnaissance sans doute de la manière dont j'avais dirigé la gamelle durant tout le voyage, m'offrirent une ancienne corne à boire, admirablement sculptée (Atl. hist., pl. xx). Magnusen, en souvenir de lui et avec une attention digne d'un ancien élève de Bessastadir, qui avait remarqué mon goût pour la géologie, me remit un manuscrit islandais sur la minéralogie du pays; je fis aussi l'acquisition d'un joli modèle du costume que les Islandaises portent dans les grandes occasions, artistement fait, à

[1] Ce jeune homme paraissait se plaire beaucoup en France où, sous le patronage de M. Gaimard, qui l'a toujours traité comme un fils, qui a fait pour lui les plus grands sacrifices pécuniaires, sacrifices qu'il a poussés même jusqu'à l'abnégation, il avait été parfaitement accueilli dans les meilleures maisons de la capitale. Façonné en peu de temps à nos usages, parlant notre langue, même avec ses idiotismes, avec une facilité étonnante, et doué d'une douceur de caractère très-remarquable, il était devenu un des officiers les plus distingués de l'armée d'Afrique, dans laquelle il servait depuis plusieurs années comme aide-chirurgien-major; mais pour des causes qui nous sont tout à fait inconnues, et parmi lesquelles on pourrait peut-être ranger la nostalgie, ce malheureux enfant du Nord, au moment de passer chirurgien-major et d'atteindre, par conséquent, le but que s'était proposé M. Gaimard, a mis fin à ses jours en se jetant par une fenêtre.

l'exception des garnitures en argent, par Mal-Frida, servante assez coquette du club, que M. Mayer a représentée habillée de cette manière (Atl. hist., pl. x).

Nous fîmes connaissance avec l'excellente famille du jeune Gudmundur Theodori Sivertsen que nous devions emmener avec nous, lequel avait son frère à l'université de Copenhague, et dont la sœur était la plus ravissante personne qu'on pût imaginer.

Enfin, nous fîmes transporter à bord tous nos effets et déposer, avec l'agrément du maire, dans les combles du temple de Reykiavik et au-dessus de la bibliothèque publique, tout ce qui n'était propre qu'à entreprendre un nouveau voyage en Islande, tel que selles, harnais, cantine, tente, etc., enfin tout notre matériel de campagne.

Avant de quitter définitivement Reykiavik, le gouverneur devait nous réunir tous à un grand dîner; mais le temps était devenu si mauvais le 31, veille de notre départ, que le commandant, avec MM. Méquet et Dupontavisse restèrent à bord pour parer aux événements qui pourraient survenir; les convives se composaient donc de la commission scientifique, de deux officiers de *la Recherche*, de l'évêque, du médecin, du syslumadur, du sous-diacre et du sous-syslumadur : ce dernier remplissant à Reykiavik les fonctions de maire par intérim. Un grand nombre de toasts furent, comme on le pense bien, portés avant de nous séparer tout à fait et peut-être bien, hélas! pour ne plus se revoir.

J'arrachai encore, dans le jardin de M. Krieger, quelques tiges fleuries d'aconit et de lis martagon, aussi remarquables par leur taille que par leur vigueur; et, à neuf heures du soir, nous dîmes adieu à cette terre d'Islande que nous commencions, M. Gaimard et moi, à regarder comme une seconde patrie.

Il était nuit quand nous démarrâmes par une forte houle sur laquelle se reflétait une assez belle aurore boréale jaunâtre, qui semblait sortir de derrière Reykiavik.

Loin de penser à partir le lendemain, il fallut, à cause du mauvais temps qui n'avait fait que s'accroître dans la nuit, mouiller, par mesure de précaution, l'ancre de tribord et sortir de la cale un câble pour servir au besoin; aucune communication n'était devenue possible avec la terre où nous avions encore à faire embarquer des vivres frais et toute notre ménagerie. Nous attendîmes ainsi deux jours que le vent apaisé permît de lever irrévocablement l'ancre, ce qui eut lieu le 3 septembre au matin, après que tout ce qui nous restait à prendre à terre, y compris même du foin et de l'avoine qu'on importe quelquefois en Islande pour les chevaux, fût parvenu à bord. On appareilla, sur les huit heures, avec le salut d'usage; mais l'on ne put sortir du golfe de Faxa-Fiördur que vers le soir et après avoir couru plusieurs bordées. Ayant alors débarqué les deux pilotes qui étaient montés à bord, nous nous trouvions, sur *la Recherche,* exactement le même nombre de personnes qu'à son départ de France, M. Anglès se trouvant remplacé par un jeune Islandais.

Pendant les trois jours que nous fûmes obligés de rester à bord, à quelques encâblures de la terre, retenus par le mauvais temps et le vent contraire, nous ouîmes raconter les particularités les plus intéressantes du voyage de *la Recherche* au Groënland.

Nous parcourûmes notamment un journal de M. Méquet, qui a bien voulu nous prêter son concours amical en nous promettant de donner, à la suite de notre Relation des deux voyages en Islande, celle des deux tentatives de *la Recherche* au Groënland.

Parmi les curieux dessins et peintures à l'huile que MM. de Cornulier et de Contenson avaient pris et faits sur les lieux (Atl. hist., pl. CXXXVII à CXL, CXLII et CXLIII), nous avons remarqué un plan des parties de la banquise parcourues par la corvette, et auxquelles, d'après leur configuration, on avait imposé les noms des deux golfes de Faxa et Breyda-Fiördur que ce bâtiment avait visités en Islande; par condescendance pour les deux plus anciens membres de l'expédition à terre, on avait aussi donné leurs noms aux montagnes de glace les plus remarquables par leur forme qui dominaient la banquise.

Nous examinâmes aussi avec intérêt les nombreux objets à l'usage des Esquimaux, que les officiers et les matelots avaient rapportés, notamment les pirogues en peaux de phoque tendues par de légères membrures en bois (Atl. hist., pl. CXLII; les unes appelées caaiks, dans lesquelles un seul pêcheur s'introduit jusqu'au milieu du corps de manière à ne faire qu'un avec l'embarcation (Atl. hist., p. CXLIII), les autres

beaucoup plus grandes (umiak), non pontées (même Atl., pl. CXXXIX *bis*) et armées par des femmes.

Il faut avouer que rien ne prouvait mieux ce funeste besoin de troquer, observé chez tous les peuples encore dans l'enfance de la civilisation, que ces casaques, pantalons en peaux retournées de phoque, de renne, de lièvre au pelage blanc comme neige (*lepus variabilis*), de cygne, de canard, etc., que nos marins avaient acquis des naturels; admirablement cousus avec des fibres tendineuses, ces vêtements, par la douce chaleur qu'ils procurent à la peau, ne sauraient être remplacés avantageusement par d'autres; aussi les matelots de *la Recherche*, dans les mauvais temps, savaient-ils bien apprécier ceux de ces habits en peaux de phoque, rendues tout à fait imperméables par une macération dans l'huile de poisson, et qu'ils avaient reçus en échange d'un mauvais gilet, d'une cravate, d'une paire de bretelles, etc.

Les instruments de pêche et de chasse si ingénieusement construits avec des bois flottés et des os de cétacés aiguisés, soit pour harponner la vache marine, la licorne de mer, soit pour frapper d'un seul trait les oiseaux endormis sur l'eau, avaient peut-être encore été échangés pour des objets moins nécessaires pour eux.

Cette manie, qui poussait les Groënlandais à se défaire de ce qu'ils avaient de plus utile chez eux pour ce dont ils avaient le moins besoin, ne se retrouve-t-elle pas d'ailleurs chez les peuples les plus civilisés, dans ce goût des modes, et surtout dans ce penchant irrésistible à vivre au milieu de toute espèce de su-

perfluités et de colifichets, lorsque souvent le pain, le feu, manquent au logis.

Nous mîmes en ordre le petit nombre de roches et de minéraux[1] qu'on avait recueillis au Groënland et fîmes sécher, conjointement avec les dernières plantes recueillies en Islande, celles qui provenaient des environs de Frederickshaab, notamment le *ledum latifolium*, dont les Esquimaux se servent pour faire une infusion théiforme.

Nous devons aussi mentionner un petit vocabulaire groënlandais, que Marin, maître timonier du bord, avait, à ma prière, composé d'après la prononciation d'un naturel baptisé du nom de Christian, qui, par son intelligence, était entré au service du gouverneur de la colonie danoise de Frederickshaab; bien que nous ne garantissions pas l'orthographe des mots qu'il renferme, nous avons cru devoir le mettre à la fin de cet ouvrage.

Le 4, au matin, nous cherchâmes vainement l'Islande; ces huit à neuf cents lieues de côtes que nous avions parcourues avec tant de peines durant deux années consécutives avaient disparu comme un songe; quelques mouettes errantes avaient peut-être seules le privilége de distinguer encore les cimes des montagnes; cette terre, hérissée de volcans gigantesques, offrant partout l'image du chaos, ne présentait pas même à l'horizon la plus légère aspérité au-dessus de la surface unie de l'eau.

[1] Min. et géol., page 329.

De violemment agitée que la mer avait été au moment de notre départ, elle était, depuis minuit qu'une assez belle aurore boréale avait illuminé le ciel, devenue calme et il faisait un temps très-doux; c'était jour de dimanche, le capitaine Tréhouart passa la revue de l'équipage. Nous vîmes plusieurs baleines lancer de la vapeur d'eau condensée à la hauteur de treize à seize mètres.

Les journées du 5 et du 6 ressemblèrent à celle de la veille; nous faillîmes cependant nous plaindre de la chaleur, que nous trouvâmes tropicale, comparativement à celle de l'Islande; on fit peu de chemin durant ces deux jours dont les soirées furent employées à observer des aurores boréales qui rendaient le ciel plus lumineux que ne l'eût fait un beau clair de lune; l'une d'elles, qui se manifesta vers minuit (le 5), occupait une grande partie du firmament : de sa base, disposée en arc immense, partaient des rayons qui allaient se perdre au zénith avec une mobilité très-grande ; le thermomètre marquait alors 8°,5 + 0, temps parfaitement calme.

La mer avait aussi, pendant ces trois dernières belles soirées passées dans le Nord, sa lumière mystérieuse; la phosphorescence, comme nous l'avons déjà signalé dans le premier voyage, était très-grande dans le voisinage du gouvernail, et cette fois il ne devait rester aucun doute sur l'action du frottement dans la production de ce curieux phénomène : sous les tropiques, il est évident qu'il y a des animaux doués de la propriété d'émettre spontanément de la

lumière phosphorescente ; mais, dans les mers du Nord, ce phénomène paraîtrait tenir exclusivement au phosphore à l'état latent, contenu dans les eaux ou dans les matières animales en décomposition ; il ne manifesterait sa présence, suivant nous, que sous l'influence de la chaleur, soit que cet agent provînt directement des rayons solaires, soit qu'il résultât d'un simple frottement ou de toute autre cause ; aussi n'hésitai-je pas, pour ma part, à attribuer à l'une de ces mêmes influences, la lumière phosphorescente vive que répandait dans notre poste, une queue de morue salée oubliée dans un coin, pendant que nous notions le même phénomène dans la mer.

Sur ces entrefaites, la brise, attendue avec impatience, venait de se former; mais c'était vent debout, vent du sud; le 7, elle avait tellement augmenté, qu'on fut obligé de mettre à la cape toute la matinée ; les échecs, auxquels on n'avait cessé de jouer depuis trois jours, restèrent couchés dans leur boîte; la plupart d'entre nous, atteints du mal de mer, en firent autant sur leur hamac. Dans l'après-midi, le vent passa au nord-ouest, ce qui nous fit faire bonne route et la mer cessa d'enfanter des montagnes liquides : lueurs aurorales qui se succédèrent à de très-courts intervalles sur les onze heures du soir.

8 et 9, même temps; forte brise; grand largue ; — embarqué plusieurs paquets de mer, surtout une lame, qui, en déferlant sur la dunette, renversa deux hommes : une partie vint, par la claire-voie, mouiller nos hamacs. Le temps s'étant remis au beau dans la

soirée, nous la passâmes sur la dunette à chanter, tant il est vrai qu'on oublie bien vite cet affreux mal de mer; nous vîmes passer plusieurs bolides avec une très-grande vitesse, et tous dans la même direction de l'est à l'ouest; nous étions alors par 56° de latitude environ, nous remarquâmes aussi des traces d'aurore boréale au milieu d'un ciel très-pur.

Du 10 au 13, le temps se maintint au beau, fait peu de chemin : vent tantôt favorable, tantôt contraire, mais poussant toujours à l'ouest; il bruina le 13 que nous vîmes encore, sur les neuf heures du soir, une aurore boréale, qui, après avoir débuté sous forme d'un nuage blanc, prit la disposition d'un immense arc-en-ciel tourné du nord au sud; le phénomène dura une heure au moins.

Le 14, notre route s'est rapprochée d'un quart; nous filions seulement trois à quatre nœuds; l'éclat survenu à l'étrave, dans l'abordage du bâtiment contre une glace flottante, s'était accru de plus de soixante-cinq centimètres en longueur; de temps en temps on faisait jouer la pompe pour s'assurer s'il ne s'était pas formé une voie d'eau; nous étions encore à environ deux cent vingt lieues en longitude de Cherbourg, et à peu près à égale distance de Reykiavik; depuis trois ou quatre jours, une douceur remarquable régnait dans la température de l'air.

Le 15, on mit le cap au sud-est; un pluvier vint s'abattre sur le pont, où, croyant trouver un asile, il fut, au contraire, mis immédiatement en pièces par les renards qu'on y laissait courir au risque d'être écrasés

par les chevaux installés comme dans notre premier voyage. Nous nous trouvâmes, le 16, à peu près par la latitude des îles Sorlingues; la traversée commençant à se prolonger, nous doublâmes, en style de marin, le cap Faillot, puis le cap Lard; les chevaux furent rationnés dans leurs pitances de foin et d'avoine.

Les journées des 17, 18, 19 et 20 se passèrent à louvoyer à l'entrée de la Manche, en compagnie de plusieurs bâtiments retenus également par le vent d'est; un magnifique soleil faisait briller comme un miroir les eaux de la mer, sur lesquelles se reflétaient à chaque instant des satanites, petits pétrels au plumage noirâtre qui volaient autour de nous.

Le vent ayant enfin passé le 21 sur le midi au sud-ouest, nous fîmes bonne route; peu de temps après on cargua la grande voile et la misaine pour laisser approcher un trois-mâts anglais qui venait de Démérary; après avoir échangé quelques paroles avec un nègre, le seul qui sût parler français, nous nous remîmes en route en continuant à dépasser, malgré ses bonnettes, le bâtiment qu'il montait.

Dans la nuit du 22, la brise étant assez forte, et pendant que nous marchions bien, une vive alerte eut lieu sur le pont au milieu des matelots de service, frappés de l'idée que l'un d'eux venait de tomber à la mer en exécutant une manœuvre; aussitôt, tout ce qui se trouva sous la main et susceptible de flotter fut jeté par-dessus le bord, le banc de quart tout le premier, et laisse arriver! Heureusement ce

n'était qu'une panique ; l'appel nominal, fait immédiatement, prouva que personne ne manquait.

La brise ayant fraîchi dans la nuit du 23, et la brume empêchant de reconnaître notre position, on fut obligé de mettre en panne et de sonder; la brume continua le lendemain à nous envelopper et à nous masquer entièrement le soleil qui nous donna seulement son image confusément réfléchie (anthélie). Bien qu'il fît peu de vent, la houle était très-forte; nous évaluâmes qu'il pouvait y avoir cent pas ordinaires entre chaque grande lame venant du large.

Le 25, on héla un pilote anglais qui ne consentit à faire connaître notre position qu'autant qu'on lui aurait envoyé auparavant une bouteille d'eau-de-vie et nous sûmes alors que nous étions seulement à deux lieues des côtes d'Angleterre. Impatients d'aborder celles de notre pays, nous nous levâmes presque tous dans la nuit du 25 au 26, sur les deux heures du matin, pour voir les trois feux des Casquets qui ne furent, hélas! que ceux d'un bâtiment à vapeur anglais qui s'était mis en travers pour nous avertir que nous étions à quatre lieues de Portland, vers lequel le courant nous avait sans doute drossés. Nous allumâmes à notre tour les cinq fanaux accrochés dans notre poste pour reconnaître un bâtiment que nous prîmes, au premier abord, pour une frégate et qui n'était qu'un bâtiment marchand. On se mit aussi à sonder, et le plomb indiqua trente-cinq brasses de fond; pour comble de malheur, nous eûmes alternativement vent de bout et il fit calme toute la journée ; cependant, vers

le soir, on ne se trouvait plus qu'à huit ou dix lieues d'Aurigny et du cap de la Hogue, et il ne fut plus possible de se méprendre sur les feux qu'on avait cru voir la veille.

Enfin le 27, sur les deux heures du matin, on héla une embarcation dont le patron offrit de nous piloter quoiqu'il ne fût que pratique; mais il fallut refuser ses services à cause de l'état d'ivresse dans lequel il se trouvait; force fut donc de tirer cinq coups de canon, et, quelque temps après, le pilote qui nous avait déjà servi l'année dernière, arriva et monta à bord. A sept heures et demi du matin, *la Recherche* était de retour de son second voyage en Islande et laissait tomber, pour la troisième fois, l'ancre dans la rade de Cherbourg.

Le corps de la santé nous ayant accordé le port franc, nous ne nous fîmes pas prier pour descendre à terre où nous nous rendîmes tous, excepté le lieutenant, second du navire, les officiers dans une embarcation du bord, et la commission scientifique dans celle du *Saumon*, près duquel *la Recherche* était mouillée; inutile de dire que ceux d'entre nous qui n'espéraient pas se précipiter dans les bras de parents ou d'amis en débarquant, coururent immédiatement à la poste; toutes les personnes qui nous étaient chères se portaient heureusement bien.

Le jour même, notre corvette entra dans le port militaire où nous fîmes immédiatement mettre à terre les animaux qui en éprouvaient le plus grand besoin. A l'exception des plantes dont la dessiccation n'était

pas complète, et que, par précaution, nous dûmes prendre avec nos bagages, nous laissâmes à bord les autres collections d'histoire naturelle pour être transbordées sur *le Saumon;* l'obligeant capitaine de ce petit bâtiment, M. Gachot, devait ensuite, après avoir fait rembarquer la ménagerie, conduire le tout au Havre, pour de là, au moyen d'un chaland, remonter la Seine jusqu'à Paris.

Après avoir rempli toutes ces formalités et remercié les autorités maritimes de Cherbourg, qui avaient mis tant de grâce à faciliter l'exécution des deux campagnes de *la Recherche* dans le Nord, nous ne tardâmes pas à nous disperser; MM. Gaimard, Sivertsen et moi, restâmes les derniers à Cherbourg jusqu'au 4 octobre que nous nous séparâmes définivement de *la Recherche*.

EXTRAIT

DU JOURNAL D'UN VOYAGE ENTREPRIS EN ISLANDE

PAR

MM. RAOUL ANGLÈS ET GIRAUD

SIX ANS APRÈS CELUI DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE.

Bien que ces messieurs se soient bornés à parcourir les parties de l'Islande que nous avions, M. Gaimard et moi, vues en 1835, ils ont cependant visité des points que nous avons négligés et fait des observations qui méritent d'être rapportées : pour en citer un exemple ou deux, ils ont entrepris l'ascension de la montagne de Baula, si remarquable par sa constitution géologique et au pied de laquelle nous n'avions fait que passer dans notre premier voyage ; ils en ont pris la hauteur; ils ont revu les Geysirs et mesuré de nouveau leur température et l'élévation de leurs jets. Dans le cours de ce voyage, M. Anglès a surtout con-

tinué ses observations sur l'ornithologie, et, grâce à sa persévérance, nous pourrons au moins donner, dans la dernière partie de la publication, une nomenclature assez complète, qu'à notre prière, il a faite des oiseaux de l'Islande. Pendant ce temps-là, M. Giraud, qui, depuis, a accompagné M. Bruat aux îles Marquises, enrichissait son album de dessins pittoresques, parmi lesquels il en est un fait au pastel qu'on ne peut pas voir chez M. Anglès, sans se croire transporté dans les célèbres champs de Thingvellir.

« Le 3 mai 1842, *la Recherche*, commandée par M. Robin du Parc, lieutenant de vaisseau, est partie de Cherbourg[1] et nous a menés en quinze jours à Dyra-Fiördur, où nous en avons passé cinq au milieu de montagnes escarpées et couvertes de neige, mais n'offrant que des glaciers de peu d'importance.

« Vers le milieu du mois de juin (le 21), nous débarquâmes à Reykiavik, où les préparatifs de notre voyage par terre nous ont retenus une semaine.

« Passé six jours aux Geysirs, retenus par la pluie et la neige, sans avoir pu nous consoler par la vue d'une seule éruption passable.

« Retour à Thingvellir et de là aux sources thermales de Reykholt et à la caverne de Surtshellir.

« 19 juin, couché à Gils-Backi, chez un pasteur qui ne voulait pas recevoir d'indemnité. Au sortir de ce bær, on descend dans une vallée arrosée par le Nord-

[1] La station d'Islande se composait, en outre, des cutters *l'Éperlan* et *le Favori*, commandés le premier par M Danican, le second par M. d'Estremont de Maucroix.

linga-Fliot qui prend alors le nom de Hvitá, après s'être considérablement accru ; sur sa rive gauche, sourdent plusieurs sources thermales. Passage de la rivière de Hverá. Nous nous arrêtons après neuf heures de marche au bær de Dalsmynni, situé dans une charmante position.

« 20, ascension pénible de la montagne de Baula, dont nous estimons la hauteur à mille ou douze cents mètres. Thermomètre centigrade au sommet + 1°,5; à la bas du cône + 4°,8.

Cette montagne est composée d'une roche jaunâtre, facile à se briser ; les gros fragments qui en résultent et rendent la base et surtout la pente de la montagne du côté du sud difficiles à gravir, sont généralement des polyèdres à faces latérales de cinquante centimède largeur et souvent terminées par des espèces de pyramides[1].

« 21, journée de trois heures de cheval en remontant le cours du Nordurá. Couché dans le temple de Hvammur, où je retrouve notre ancien interprète, Magnusen Jónsson.

« 22, journée de dix à onze heures, en continuant à remonter le Nordurá jusqu'à un petit lac où il prend sa source sur le grand plateau de Holtaversduherdi : Cygnes en grand nombre sur ses bords; nous en prenons quatre jeunes vivants. Le même lac donne nais-

[1] La roche dont parle M. Anglès est évidemment du trachyte, semblable à celui dont nous avions déjà vu des échantillons dans le cimetière de Hvammur près de la montagne de Baula. (Min. et géol., p. 41, et pl. XXIII de l'Atlas géologique.)

sance au Hruta-Fiördur qui se jette dans le fiord du même nom, près du bær de Stadur, où nous nous arrêtâmes pour coucher.

« 23, six heures de route au bord du Hruta-Fiördur, qui varie entre trois et cinq kilomètres de largeur. Eiders nichant en foule sur les ilots; rencontré aussi beaucoup de tétras, de guillemots à gros bec, de plongeons (lumm et cat-marin), quelques imbrims et des phoques. Couché dans le temple de Prest-Backi, chez le prepositus (profastur), Bui Jónsson, d'une loquacité extraordinaire.

« 24, retenus par la violence du vent du nord, nous ne pûmes aller visiter les sources thermales situées de l'autre côté du fiord.

« Le gouvernement danois avait envoyé, il y avait deux ans, des thermomètres à quelques pasteurs de l'Islande : les minima de 1841 à 1842 ont été, à Stadur — 20°; à Thingvellir — 21, et à Gils-Backi — 24°.

« 25 juin, sept à huit heures de route, d'abord près de la mer qu'on quitte pour franchir le col peu élevé de Borgaháls; puis, qu'on rejoint un instant avant de passer celui de Stikuháls, assez élevé et qui conduit au fond de Betru-Fiördur par un chemin en corniche, dangereux, nommé slitur. Campé près du petit bær d'Œspakseyri, où l'on construisait un temple.

« 26, journée de cinq heures, passage du col très-élevé de Betruháls; thermomètre, + 4°,2 à midi. Traversé un plateau de plus de cinq kilomètres de largeur, et descendu presqu'à pic d'une hauteur de plus de deux cents mètres. Campé près du beau bær de Kollafjar-

darnes; depuis Prest-Backi, multitude d'eiders dont on trouve des œufs dans tous les bærs; phoques, masse de canards, de harles plongeurs grands et petits, ainsi que d'échassiers; peu de tétras. Resté un jour en cet endroit. Le propriétaire du bær se fait un revenu de plus de mille francs en édredon et par la pêche du hákall; ses constructions sont évaluées à six cents species.

« 28, trois heures de route, constamment au bord du Steingrims-Fiördur; beaucoup de phoques. Campé à Húsavik, qui est une bonne station.

« 29, route de huit heures; on quitte la mer pour traverser le plateau élevé de Tringuheidi parsemé de petits lacs bleus. Descendu vers Kroks-Fiördur; doublé le cap de Kroks-Fiordarmúli et couché dans l'église de Garpsdalm, sur le bord du Gils-Fiördur. Passé une journé dans cet endroit où nous vîmes un grand nombre de cygnes et de pygargues.

« 1er juillet, journée de sept heures pour les chevaux, mais de trois seulement pour nous qui traversons en bateau le Gils-Fiördur, large d'environ six kilomètres. Ce fiord demeure en partie à sec à marée basse; en le quittant, on pénètre dans la belle et grande vallée de Djupsdalm, puis dans celle de Hvalsdalm, où nous allons planter la tente près du bær de Hvitardalur.

« 2, route de sept à huit heures, par un soleil chaud; thermomètre, $+ 14°,5$ à l'ombre; nous parcourons la longue vallée de Svinadalur en remontant le cours d'une petite rivière qui l'arrose. Arrivé au point de partage à peine sensible des eaux qui se jettent d'un côté dans le Gils-Fiördur et de l'autre dans le Hvams-Fiördur,

nous suivons le cours opposé d'une autre petite rivière qui nous conduit à Hjardarholt, où nous couchons; dans ce trajet, nous vîmes deux pygargues et plus d'une centaine de cygnes.

« 3, journée de onze heures sans arrêt, au bord du Hvams-Fiördur. Passage des deux petites rivières de Haukadalsá et Skraumá. Vastes marais et collines entrecoupées de nombreux ravins. Couché dans le temple très-propre de Breidabólstadur.

« 4, route de trois heures jusqu'au bær de Narfeyri, d'où, en deux heures, un bateau nous conduit, à l'aide du vent et de la marée, à Stikkishólmur; nous y trouvons M. Claüsen d'Olafsvik. A marée montante, cette traversée, au milieu de plusieurs centaines d'ilots entre lesquels règnent des courants violents, eût été tout à fait impossible.

« 6; après être restés un jour en cet endroit, nous employâmes près de huit heures de route pour aller camper près des petits et misérables bærs de Horn et de Hramns-Fiördur; nous remarquâmes en cet endroit une montagne isolée bien étonnante par sa forme.

Nous traversâmes une grande coulée de lave à Bersen et allâmes camper de nouveau près du bær de Helgafell.

« 7, route de sept heures, d'abord le long du fiord d'Arnabotn. Puis effectué le passage du petit col de Trolláhals; surmonté de magnifiques rochers et de nombreuses cascades. Station à Græni-Fiördur, chez M. Danielsen, négociant. Enfin, couché à Krosnes, chez le syslumadur, M. Thorsteinsson, lequel avait, à

son service, les deux plus belles filles que j'eusse admirées en Islande. De là, on a un beau point de vue sur de magnifiques montagnes, dont l'une, d'une grande hauteur, complétement isolée, est taillée en pyramide tronquée.

« 9; après un jour de repos en cet endroit, nous reprîmes notre route le long de la mer; nous employâmes six heures, en suivant un chemin escarpé et dangereux à une grande hauteur au-dessus d'elle, pour doubler le cap Bulandshöfdi avant d'atteindre Olafsvik, où nous couchâmes chez le facteur de M. Claüsen.

« 10, nous fîmes l'ascension du Snæfells-Jökull. Nous eûmes d'abord une brume épaisse, puis une neige abondante qui nous contraignit à nous arrêter au pied du sommet de la montagne terminé en forme de selle; notre guide était déjà tombé dans une crevasse, et nous avions nous-mêmes couru plusieurs fois le même risque. Le thermomètre, sur le sommet de cet immense volcan éteint, varia de 0° à + 1°,5.

« Le jour suivant fut employé à parcourir les montagnes situées à la base du Snæfells, et, de l'une d'elles, j'aperçois au large *la Recherche,* qui retournait à Reykiavik. Depuis Stikkishólmur jusqu'à Olafsvik, nous avons rencontré beaucoup de phoques, de pygargues et de cygnes, mais peu d'autres oiseaux.

« 12, cinq à six heures de marche à travers le col médiocrement élevé de Trodaoheidi, qui sépare le golfe de Faxa-Fiördur de celui de Breyda-Fiördur. Couché à Búdenstad (Béedir), chez le beau-père de M. Claüsen, M. Sanholt, qui nous reçut à merveille.

« 13, course à Stapi pour visiter les antre et arche naturels formés par des basaltes.

« 14, après cinq heures de route, couché dans le vieux temple de Stadarstadur, chez un jeune prepositus, M. P. Petersen.

« La presqu'île de Snæfells-Nes, qui, du côté du nord, est hachée par une foule de petits fiords bordés presque toujours par des montagnes escarpées, est ici, au contraire, à peu près rectiligne sur une longueur de trente-cinq à quarante kilomètres.

« Les montagnes, dans ce canton, sont séparées de la mer par une bande de terre de un à quatre et même six kilomètres de largeur, et couverte de prairies traversées par une foule de petits lacs remplis de truites; on y rencontre peu de ruisseaux ou de rivières.

« 15, journée de neuf à dix heures; prairies, rivière dangereuse à cause des sables mouvants qui en forment le fond. La route se dirige ensuite à travers plusieurs fiords qu'on passe au galop lorsque la mer est basse et avec l'aide de plusieurs guides. Rencontré dans tout ce trajet une quantité incroyable d'échassiers, beaucoup de phoques, de pygargues et de cygnes. Couché dans le temple neuf de Kolbunstadir. Le thermomètre marquait alors + 14°,8.

« 16, quatre heures de route, d'abord au milieu de marais qui environnent une montagne affreusement déchirée, puis à travers un champ de lave jusqu'au bær de Stadarhraun, dans le temple, aussi ancien que petit, duquel nous couchons.

« 17, huit à neuf heures de chemin, toujours au

milieu d'un champ de lave, puis après et pendant longtemps, entre des rochers entrecoupés de petits lacs et de ruisseaux, et formant ce que l'on appelle le désert de Skardsheidi. Nous vîmes d'assez beaux bouleaux en approchant de Nordurá, qui est ici un véritable fleuve rempli de saumons. Couché dans le grand temple de Stafaholt, chez le prepositus, M. Bodvar Thorvaldsen. Cendre volcanique soulevée par un vent violent de sud-est et obscurcissant l'atmosphère.

« 18, journée de neuf heures, au milieu de collines entrecoupées de marais. Passage du Hvitá, à un gué assez profond. Nous franchissons le col de Hesthàls, pour entrer dans la vallée de Skoradalur, où brille le joli lac bleu de Skoravatn. Nouveau petit col à franchir pour entrer dans la vallée de Svinadalur, qui possède aussi deux jolis petits lacs. Couché dans le temple de Saurbær. Le temps a été magnifique toute la journée et le thermomètre s'est élevé jusqu'à + 21° à l'ombre.

« 19, quatre heures et demie de route au bord de la mer et sur des rochers qui la bordent souvent à une assez grande hauteur et par un chemin très-dangereux. Montagne en partie composée de basaltes et assez haute, formant le cap Kiardarnes. Campé près du bær de Botn. Thermomètre à l'ombre + 21°,5 à midi, + 14°,2 à minuit.

« 20, onze heures de marche; passage du col élevé de Botnsheidi, couronné par les sommets assez élevés de Seilur qui dominent la vallée de Thingvellir, dans laquelle nous descendons par un assez mauvais

chemin pour aller camper près du bær de Laugarvatn.

« 21, retourné aux Geysirs, où nous passons les journées des 22, 23 et 24. Dans les six premiers jours que nous y sommes restés, nous n'avions, malgré le mauvais temps, été témoins que d'éruptions sans importance : cette fois-ci nous en avons eu deux du grand Geysir, qui s'élevèrent à vingt-trois et à trente mètres. Le Strockur en a eu cinq presque toujours provoquées par des pierres jetées dans son puits, et dont la plus élevée a atteint la hauteur de trente-trois mètres (ces hauteurs ont été prises avec assez d'exactitude au moyen d'un théodolite de poche). La durée n'a jamais dépassé dix minutes pour le Strockur et trois ou quatre pour le Geysir. Trois thermomètres coupés, que j'ai descendus à neuf mètres de profondeur dans le Strockur, dix heures après la dernière éruption et cinq heures avant la suivante, m'ont donné une moyenne de 113°, résultat qui se rapproche beaucoup de celui obtenu par M. Lottin[1].

« La constitution géologique de toute la partie de l'Islande que nous avons parcourue m'a paru être la même que dans le reste de l'île; si ce n'est, cependant, que les prismes basaltiques bien formés y sont rares et qu'on ne trouve pas cette profusion de calcédoines, de zéolithes, de spath, etc., qui existent dans la partie orientale. Les montagnes, à l'exception du Snæfells-Jökull, y sont aussi beaucoup moins hautes;

[1] *Voyage en Islande et au Groënland,* physique, p. 425.

de sorte que, malgré la différence de latitude, on y trouve peu de glaciers, et, conséquemment de rivières considérables ; on n'a pas aussi à traverser ces cours d'eau glacée plus ou moins importants qu'on rencontre à chaque pas dans le sud et l'est de l'Islande.

« A notre retour d'Islande, le 5 août, nous avons passé trois semaines aux îles Shetland (la corvette avait mouillé à Derwik), et quelques jours à Édimbourg.

« Malgré les descriptions de Walter Scott, les Shetland ne peuvent paraître bien grandioses à un voyageur qui arrive d'Islande : ces terres offrent une transition entre l'Écosse et les Feroë ; ce ne sont que des sommets peu élevés et arrondis, couverts de tourbe et de bruyère, où n'apparaissent que rarement des escarpements de roches trapéennes.

La seule chose remarquable dans l'île de Noss, est un grand parallélipipède d'environ cent mètres de hauteur sur soixante ou quatre-vingts de côté et pouvant avoir un peu moins d'un hectare de superficie, qu'une action violente a jadis séparé de l'île principale, en laissant entre elle une fente de quinze à vingt mètres de large ; il en est résulté un profond canal occupé par la mer, qu'on franchit dans un panier qui glisse sur deux câbles fixés des deux côtés. »

DESCRIPTION

DES

PHÉNOMÈNES DE LA DERNIÈRE ÉRUPTION DE L'HEKLA

PAR M. J. C. SCHYTHE

NATURALISTE DANOIS.

(Extrait de *l'Hekla et sa dernière éruption du 2 sept.* 1845 [1]; trad. par M. Borring, professeur de langue française à l'Institut royal et militaire de Copenhague.)

—

Parmi le grand nombre de volcans de l'Islande, dont l'activité appartient à la période actuelle de l'histoire de la formation de la croûte terrestre, l'Hekla occupe le premier rang, d'abord à cause de ses érup-

[1] *Hekla og den sidste Udbrud, den* 2den *september* 1845, accompagné de dix planches lithographiées, de dessins et d'une carte de l'Hekla et de ses environs. Copenhague, 1847.

Je dois la communication de cette traduction à M. de la Roquette, qui a bien voulu me permettre d'en extraire les principaux passages.

tions si fréquentes depuis la première colonisation du pays, et ensuite pour sa situation près d'un terrain remarquable par sa fertilité. Plusieurs montagnes de l'île sont plus élevées que le mont Hekla et le surpassent en outre par la beauté des formes et les masses de neige; d'autres volcans se sont même signalés par des éruptions qui excèdent les limites de l'étendue de celles de l'Hekla dans sa plus grande fureur; mais ce dernier n'en soutient pas moins sa réputation au premier rang des volcans de l'île.

De même que l'Etna, et en général tous les volcans, l'Hekla est aride dans sa partie moyenne. Les masses d'eau considérables que les fréquents nuages dont le sommet du volcan est enveloppé y répandent souvent, sont rapidement absorbées par les substances peu compactes de la montagne, s'infiltrent ensuite dans les torrents de lave environnants pour ne reparaître qu'à leurs dernières limites sous forme de torrents.

HISTOIRE DE L'HEKLA.

Antérieurement au XIIe siècle, l'histoire des éruptions de l'Hekla est incertaine. Les écrits qui en parlent, ne s'accordent pas dans l'indication des années.

La première éruption certaine date de l'an 1104. L'hiver suivant eut le surnom de l'hiver de la grande pluie de sable. Depuis cette éruption, on en compte seize autres avant celle dont M. Schythe nous fait la description.

Une des plus fortes arriva l'an 1300. Elle commença le 13 juillet, et dura pendant presque douze mois. De formidables tremblements de terre l'accompagnaient, et au moment de l'éruption le mont s'ouvrit du haut en bas. L'obscurité devint si intense dans la contrée où le vent portait les cendres, que durant deux jours, il fut impossible de distinguer son chemin; on n'osait s'aventurer au dehors.

En 1636 la quinzième éruption eut lieu. Elle commença le 8 mai, et dura pendant tout l'été et une partie

de l'hiver. Le feu éclata à la fois sur treize points différents du volcan. Les cendres couvrirent d'une couche épaisse la partie orientale de l'île. Les pâturages furent détruits. Les bestiaux périrent. L'hiver suivant fut très-rigoureux, avec abondance de neige et de glace. L'état sanitaire du pays en souffrit beaucoup. La petite vérole et une épidémie firent des ravages parmi les habitants. Toutes ces circonstances rendirent cette éruption une des plus funestes.

La seizième éruption, commencée le 16 février 1693, continua jusque bien avant dans l'automne de la même année. La description en a été faite par l'évêque de Skalholt, Thorlaker Thordarson[1]. Des tremblements de terre très-forts se firent ressentir à son début. La cendre vomie par le volcan couvrit les navires à une très-grande distance, et fut même portée jusqu'en Norvége. Les oiseaux périrent par milliers, et les rivières eurent leurs rives jonchées de truites mortes. La végétation enfin fut anéantie.

La dix-septième éruption commença en 1766, le 5 avril dans la matinée. Elle a été décrite par Hans Fintsen[2]. De grandes quantités de scories et de cendres couvrirent les environs de l'Hekla jusqu'à un mètre d'épaisseur, et à trente milles[3] de distance jusqu'à un demi-mètre. Des fragments de scories de la circonférence d'une toise furent lancés jusqu'à une distance de deux milles. La rivière de l'Ytri-Rang en fut si remplie, que ses eaux débordées

[1] *Dissertatio de montis Heklæ ultimo incendio.* Hafniæ, 1694.

[2] *Eztersetninger om Tildragelserne ved Bjerget Hekla in april* (Rapport sur les événements du mont Hekla au mois d'avril), 1766. Kjöbenhavn, 1767.

[3] Le mille danois est égal à 7532 mètres. E. R.

inondèrent le pays environnant. Sur la côte au sud de l'Hekla les scories s'amoncelèrent aux embouchures des rivières jusqu'à la hauteur des genoux d'un homme de taille ordinaire. Un grondement assourdissant retentissait dans toute la contrée. Le 9 avril, un torrent de lave sortit du cratère, et se répandit jusqu'à un mille de distance. Le feu jaillissait à la fois par deux ouvertures dont l'une était au sommet et l'autre plus bas vers le sud-ouest; on compta jusqu'à dix-huit feux à la fois. Le 18 avril, la colonne de cendres fut mesurée; elle était de seize mille pieds [1], et dépassait même plusieurs fois cette hauteur. Des masses de neige poussées par une tourmente du nord-ouest couvrirent la partie méridionale du pays, depuis le 12 jusqu'au 17 avril, ainsi que la partie septentrionale pendant sept jours. Un grand nombre de bestiaux périrent, et des maladies enlevèrent des habitants.

En résumé, il y a eu quatre éruptions au XVIe siècle, trois pendant le XIIIe, le XIVe et le XVIIe, deux pendant le XIIe, et une pendant le XVe et le XVIIIe siècle. Selon les catégories établies par Poulet Scrope [2], l'Hekla appartient par conséquent à la troisième classe des volcans actifs.

Les intermittences des dix-sept éruptions sont représentées par les chiffres suivants :

De la 1re	à la 2e	on compte 53 ans.
2e	3e	48
3e	4e	16
4e	5e	72

[1] Le *fod* ou pied danois égalant 0,314, nous devons évaluer la hauteur de cette colonne à 5,024 mètres. E. R.

[2] *Considerations on volcanos by Poulett Scrope*. London, 1825.

De la 5ᵉ	à la 6ᵉ	on compte 6 ans.
6ᵉ	7ᵉ	41
7ᵉ	8ᵉ	48
8ᵉ	9ᵉ	47
9ᵉ	10ᵉ	74
10ᵉ	11ᵉ	44
11ᵉ	12ᵉ	24
12ᵉ	13ᵉ	19
13ᵉ	14ᵉ	22
14ᵉ	15ᵉ	17
15ᵉ	16ᵉ	57
16ᵉ	17ᵉ	73

Cette série nous montre d'abord qu'il y a une grande disproportion dans les intervalles entre les éruptions. L'intervalle le plus court a été de six ans, tandis que le plus long a dépassé douze fois cet espace de temps, présentant une période de soixante-quatorze ans; encore faut-il remarquer que la violence des éruptions n'est en aucun rapport avec l'étendue de l'intervalle. La violente éruption de l'an 1300 arriva ainsi après un repos de six ans, quoique l'éruption précédente de l'an 1294 ait été assez forte. L'éruption la plus récente offre un nouvel exemple de ce fait.

Plusieurs ascensions de l'Hekla ont été entreprises par des naturalistes de différents pays. L'auteur les énumère en indiquant leurs observations. L'ascension a toujours été faite par le versant du sud-ouest.

La première ascension connue fut faite seize ans avant l'éruption de l'an 1766, par Olafsson et Pállson, dans la

nuit du 20 juin 1750[1]. Comme ils ne font nulle mention du cratère situé sur le côté du sud-ouest, il y a lieu de croire que ce cratère est résulté de l'éruption de l'an 1766. MM. Troïl, Banks et Solander, montèrent les premiers au sommet de l'Hekla après l'éruption de 1766. Leur ascension eut lieu le 24 septembre 1772. D'après leur rapport, ils sont parvenus, à une distance de deux cents mètres du cratère, près d'une ouverture faite dans le sable et large d'un mètre et demi. La vapeur qui en sortait était si brûlante, qu'il leur fut impossible d'en examiner le degré de chaleur. Depuis lors l'Hekla a été visité deux fois par le médecin Svein Pálsson, Islandais, en 1793 et en 1797, la dernière fois avec Th. Torlatius. Le plus grand cratère au sommet du milieu fut mesuré par M. Pálsson; son diamètre était de deux cent quarante pieds, et sa profondeur de cent vingt pieds. Il prétend que c'est par cette ouverture que l'éruption a eu lieu en 1766. Mackenzie, Anglais, visita ensuite le volcan en 1810, le 3 août[2], et M. Thienemann, Allemand, en 1821, le 29 août[3]. L'expédition française qui sous la direction de M. Paul Gaimard visita l'Islande en 1836[4],

[1] *Reise gjeunem Island* (Voyage en Islande), 2 vol., p. 862.

[2] *Travels in the island of the Iceland during the summer of the year* 1810, by Mackenzie, in-4, Edinburgh, 1811.

[3] *Reise im Norden Europas, vorzüglich in Island in den Iahren* 1820 *bis* 1821 *angestelt von Thienemann und Günther, beschreiben von Erstern* (Voyage dans le nord de l'Europe, principalement en Islande dans les années 1820 et 1821, entrepris par T. et G. et décrit par le premier), Leipzig, 1827.

[4] *Voyage en Islande et au Groënland sous la direction de M. Paul Gaimard;* physique par M. Victor Lottin; minéralogie et géologie par M. Eugène Robert.

fit l'ascension de l'Hekla, le 29 juin. La saison avait été mal choisie; le sommet encore tout couvert de neige interdisait toute observation[1]. MM. Steenstrup et Schythe, Danois, montèrent ensuite sur l'Hekla en 1839, le 17 août. Un temps brumeux, accompagné de flocons de neige, gênait beaucoup leurs observations. Ils découvrirent pourtant que le sommet du volcan formait deux pointes séparées par un gouffre. Ils ne remarquèrent pas de cratère au sommet du nord ou du nord-est, mais seulement une crête ondulée qui pouvait être le bord d'un cratère écroulé. Sur le versant méridional, à vingt pieds du sommet, ils remarquèrent une exhalaison de vapeurs qui fit monter le thermomètre à 10°,5.

[1] Il n'est pas exact de dire qu'aucune observation ne fut permise aux membres de l'expédition scientifique qui gravirent le mont Hekla; car sans vouloir parler de celles que j'ai pu y faire sous le rapport géologique (Géol. et min., p. 194), M. Lottin a donné dans sa physique de l'Islande (p. 483), une description aussi fidèle qu'élégante de l'état dans lequel se trouvait le mont Hekla, le 29 juin 1836, description que M. Schythe aurait pu consulter avec avantage. E. R.

DESCRIPTION

DES

PHÉNOMÈNES DE LA DERNIÈRE ÉRUPTION

DU 2 SEPTEMBRE 1845.

Selon les observations de différents voyageurs, qui depuis 1766 ont visité l'Hekla, la température élevée, indiquée dans les premières relations s'est abaissée pendant les dernières années. En 1839, la chaleur commença à se développer de nouveau, ce qui porta M. Schythe, alors en Islande, à croire qu'une nouvelle éruption se préparait dans l'intérieur du foyer. Néanmoins, cinq ans s'écoulèrent sans aucune variation notable. Ce ne fut que vers l'an 1845, que des changements atmosphériques tout particuliers, éveillèrent l'appréhension d'une prochaine éruption dans l'esprit des habitants de la partie méridionale de l'Islande.

L'hiver de 1845 se fit remarquer par sa grande douceur ; l'air devint de plus en plus tiède, et ce fut à peine si

les flaques d'eau se couvrirent de glace au cœur de l'hiver. Ce caractère de la température se maintint pendant tout le printemps. Déjà au mois d'avril la terre était couverte de verdure ; l'espérance d'une abondante récolte s'éteignit néanmoins par la grande sécheresse de l'été qui continua jusqu'au 22 août ; les vents du sud ne furent même que rarement accompagnés d'une petite pluie. Un calme de mauvais augure était répandu sur toute la nature. Des pressentiments d'une prochaine éruption y prirent naissance, et la tradition populaire qui considère le temps tiède comme le précurseur ordinaire, appuyait l'appréhension.

M. Thorsteinsson de Reykiavik a fait des observations suivies sur la température de l'Islande, pendant une longue série d'années. M. Schythe donne le tableau du résultat de ces observations depuis le 1er septembre 1844 jusqu'au 1er septembre 1845. Nous reproduisons ce tableau, comparé à un terme moyen de quatorze ans pour les quatre saisons.

			Terme moyen des années 1823-36.
1844	automne,	+ 2°,99 R.	+ 2°,66 R.
1845	hiver,	— 1,02	— 1,19
	printemps,	+ 4,42	+ 2,10
	été,	+ 8,93	+ 9,50

On voit par cet aperçu que la chaleur du printemps de 1845 a été de 2°,32 plus élevée que la chaleur moyenne d'une série de quatorze ans, tandis que l'été de 1845 a été de 0°,57 plus froid qu'à l'ordinaire.

L'état du baromètre pendant le même espace de temps ne présente pas de variations aussi considérables. La

pression de l'atmosphère avait pourtant acquis une force un peu au-dessus de l'ordinaire. Ainsi pendant le printemps de 1845, l'état moyen du baromètre marquait 27″ 10‴,55 tandis que l'état moyen des quatorze années mentionnées indique 27″ 9‴,11. La différence est ainsi de 1‴,44.

Quant à la masse d'eau tombée pendant l'espace de temps que nous considérons, l'automne de 1844, l'hiver et le printemps de 1845 ont été plus humides qu'à l'ordinaire; l'été de 1845 au contraire a été plus sec.

Les taches de neige qui couvraient le sommet de l'Hekla furent en diminution constante durant tout l'été. On attribuait ce fait à l'augmentation croissante de la chaleur intérieure du volcan. M. Schythe remarque néanmoins que cette circonstance pourrait provenir de plusieurs autres raisons.

On a raconté à M. Schythe, que l'aiguille aimantée avait en un certain lieu subi de très-grandes déviations, mais l'auteur ne croit pas y trouver de rapport avec l'éruption qui eut lieu quinze jours plus tard. Il fait remarquer à cet égard la grande influence que la lave ferrugineuse dont l'île est remplie, doit nécessairement exercer sur l'activité de l'aimant, et suppose que l'observation dont on lui a fait part a été faite près d'une masse de lave.

Comme un autre phénomène précurseur, l'auteur cite la diminution subite de la quantité de lait produite habituellement par les brebis : où l'on avait eu autrefois trois seaux de lait, on n'en recevait maintenant qu'un seul. M. Schythe établit l'hypothèse que l'exhalaison des va-

peurs acidulées qui précède l'éruption, pourrait être considérée comme la cause de ce phénomène. Une pareille diminution est cependant aussi l'effet habituel de la continuation très-prolongée d'un temps de sécheresse.

Les habitants des vallées des rivières de Rang, qui tous les ans vont visiter leurs pâturages sur les montagnes, vers le Torfa-Jökull, remarquaient que les sources thermales et le dégagement des vapeurs y avaient considérablement augmenté pendant les dernières années. Ils en concluaient que l'état de repos de l'Hekla était maintenant assuré, puisque la chaleur souterraine s'était frayé tant de communications avec l'atmosphère extérieure. M. Schythe en tire une conséquence toute contraire. Le dégagement des vapeurs, accru de celui de la chaleur, annonce évidemment, dit-il, le progrès du feu souterrain vers la surface. Le danger d'une éruption prochaine doit donc augmenter, selon lui, à mesure que la résistance opposée par les masses superposées à un tel effet, diminue par l'influence de la chaleur accumulée.

Des tremblements de terre plus ou moins forts ont été les précurseurs habituels des anciennes éruptions. Cette fois il n'y en eut pas. Il paraît que l'exhalaison incessante de vapeurs chaudes, a successivement détruit la cohésion des couches de la lave, de manière à en diminuer la pression et à ouvrir ainsi des issues à l'élasticité des vapeurs renfermées, sans rendre nécessaires les efforts des secousses réitérées de ces vapeurs contre la croûte supérieure. La partie du sud-ouest de l'Islande vers le promontoire de Reikianes a toujours été la plus exposée aux tremblements de terre. L'absence de ce phénomène de ce côté autorise,

selon l'auteur, des conclusions sur l'augmentation ou sur le changement de l'activité des forces volcaniques de l'intérieur de l'Hekla. A l'appui de cette conjecture, M. Schythe cite un exemple emprunté à l'hiver de 1828-29, qui avait été fort tempéré en Islande, tandis qu'il fut d'une assez grande rigueur dans les autres parties de l'Europe. La nuit du 21 au 22 février de cet hiver, un tremblement de terre, dont les secousses se répétèrent plusieurs jours de suite, fut ressenti dans la contrée méridionale dont nous venons de parler. Des ravages assez grands en résultèrent dans les environs de l'Hekla; six à sept maisons s'écroulèrent. L'auteur y voit un essai manqué des forces du volcan. La croûte de la surface qu'elles essayaient de briser était alors assez forte pour résister à l'élasticité des vapeurs ascendantes. Des éruptions de volcans sous-marins hors des côtes de l'Islande, ont autrefois coïncidé avec les éruptions de l'Hekla, ce qui fait supposer une espèce de liaison entre le terrain sous-marin et le volcan. Une vapeur qui sortit de la mer en 1830, le 30 mars, au delà du promontoire de Reykianes, révéla l'existence d'un volcan de cette nature. En 1838, dans la nuit du 11 au 12 juin, un tremblement de terre fut ressenti à Eyrar-Backi, et pendant le séjour de l'auteur à Reykiavik, en 1839, un autre tremblement de terre s'y manifesta le 28 juillet.

La sécheresse de l'été de 1845, aux environs de l'Hekla, fut remplacée le 22 août par de la pluie, qui continua de tomber le reste du mois. Le commencement du mois de septembre s'annonça par un ciel couvert, une atmosphère calme et lourde, et de temps à autre de la bruine. Tel était le caractère de la température le mardi 2 septembre,

quand l'Hekla, après un repos de soixante-dix-neuf ans, le plus long qu'il ait jamais eu, commença sa dix-huitième éruption. Des nuages sombres couvraient toutes les montagnes des environs, ainsi que les champs habités autour des rivières du Hvitá, du Thiorsá et de Rang. A neuf heures du matin, l'attention de plusieurs personnes fut subitement attirée par des explosions d'un bruit sourd, qui traversèrent l'air pesant et brumeux. Ces explosions semblaient provenir des montagnes orientales ; en quelques endroits elles étaient accompagnées d'un tremblement de terre peu considérable. Quelques-uns crurent entendre le grondement lointain du tonnerre ; d'autres, craignaient l'arrivée d'un ouragan oriental, qui s'annonce habituellement par un fracas réitéré entre les montagnes de l'est, quoique jamais avec un bruit aussi fort que cette fois. La succession régulière des explosions tira bientôt les habitants de l'incertitude, et l'on s'aperçut qu'elles provenaient de l'Hekla. La matinée se passa à contempler le terrible volcan. Sur la côte, à l'est-sud-est de l'Hekla on vit, à dix heures, s'élever un nuage sombre au-dessus des montagnes, entre l'ouest et le nord-ouest, en même temps un fracas extraordinaire se fit entendre du même côté ; enfin, à onze heures le nuage envahit tout le ciel et se mit à lancer une pluie de scories de la grosseur des grêlons ordinaires. Une obscurité croissante enveloppa la contrée. A midi le temps fut sombre comme au milieu d'une nuit d'hiver des plus noires ; on fut obligé d'allumer des chandelles, et ceux qui étaient dans les champs avaient de la peine à retrouver leur chemin. Au bout d'une heure, le jour

commença à reparaître. Des scories grisâtres continuèrent de tomber et s'entassèrent bientôt jusqu'à un demi-pouce de hauteur. Leur chute fut suivie d'une pluie de cendre, qui se changea successivement en une autre cendre plus ténue, laquelle continua de tomber toute la journée du 2 septembre, la nuit et le jour suivant. La terre en fut couverte jusqu'à un pouce et demi de profondeur. Du côté opposé de l'Hekla la contrée fut plongée dans la même obscurité, mais il n'y tomba point de cendre. Le roulement, qui près de l'Hekla avait peu de force, de manière à pouvoir être confondu avec le bruissement du Geysir, fut néanmoins entendu dans les contrées les plus éloignées du pays, ce qui s'explique par la propagation du son à travers les couches contiguës de la lave, au lieu que près de l'Hekla il ne se propageait que par l'intermédiaire de l'atmosphère. A six milles au sud-ouest de Reykiavik on crut entendre une canonnade, et à Grindavik les chevaux s'effrayèrent du bruit. Dans l'île isolée même de Grimsoë, qui est éloignée de près de cinquante milles de la côte septentrionale de l'Islande, on entendit sur les trois heures des explosions réitérées, prises pour des coups de canon tirés des bricks français occupés à croiser sur les côtes de l'Islande. Les tremblements de terre qui accompagnaient l'éruption ne s'étendirent pas à une distance de plus de six milles au sud-ouest de l'Hekla, et, du côté du nord et de l'est, ils n'occupèrent qu'une étendue de deux à trois milles. Les vibrations qui en furent le résultat comprirent cependant un espace plus vaste. Le roulement se ralentit un peu après deux fortes explosions vers l'heure de midi; mais, dans l'après-

dînée, il recommença avec une nouvelle force. A trois heures le ciel s'éclaircit et l'on vit alors s'élever au-dessus du sommet du volcan, une vaste et noirâtre colonne de cendre, sillonnée de temps en temps par des étincelles et des flammes, et qui se penchait vers l'est tout à fait dans sa partie supérieure, où elle semblait se confondre avec des nuages plus clairs. A l'arrivée du crépuscule, à sept heures et demie, quand un roulement plus fort fit frissonner tout le monde, le reflet de la clarté étincelante du brasier intérieur apparut au milieu des vapeurs sortant du cratère. Ce fut alors comme si une flamme toujours croissante se fût échappée de la bouche du sommet; de gros blocs de roches luisantes en jaillissaient en s'élevant et retombaient dans l'horrible fournaise; et au milieu de l'obscurité du soir un ruisseau de lave ardente, qui s'écoulait le long du versant occidental de l'Hekla se dessinait depuis le sommet jusqu'au pied du volcan.

La rivière de Rang, qui coule à l'ouest du mont, se remplit en même temps de scories, de sable et de cendre. Dans l'après-dînée cette rivière s'accrut avec une rapidité étonnante, et l'eau en fut d'une température si élevée qu'on ne pouvait pas y tenir la main. Les truites s'élancèrent hors de son lit pour aller mourir sur ses rives; elles étaient comme à demi cuites. La crue de cette rivière fit gonfler tous les ruisseaux qui en sont tributaires. La rivière de Thiorsá se remplit, de la même manière, d'une masse de scories, que la rapidité de ce cours d'eau conduisit à la mer, où elle fut refoulée pour s'entasser sur la côte d'Eyrar-Backi, et plus à l'ouest dans le port de Thorláhshöfn.

La cendre vomie par le volcan fut lancée à une distance immense. Un navire (l'*Hélène*, capitaine Larsen) qui, le 2 septembre, à neuf heures du soir, se trouvait à quatre-vingt-douze milles de l'Hekla, fut inondé d'une pluie de cendre venant de ce volcan. Cette cendre avait, par conséquent, traversé en douze heures la distance indiquée, ce qui donne une rapidité de huit milles à l'heure. Un autre navire qui, le 2 septembre, à huit heures trois quarts du soir, était à la hauteur des îles Shetland, fut couvert de cendre à une distance de cent vingt-huit milles de l'Hekla, ce qui, par rapport au temps écoulé, de onze heures trois quarts, donne une vitesse de douze milles à l'heure. Un autre navire, encore plus au sud, eut son pont tout couvert de cendre, le 3 septembre, à cinq heures du matin, à une distance de cent quatre-vingt-dix milles, ce qui, d'après le temps écoulé, de dix-huit heures quarante-sept minutes et demie, produit la vitesse de sept milles et demi à l'heure. La position indiquée de ces trois navires prouve que le vent du nord-est, qui s'est étendu sur une ceinture de trois degrés de latitude ou de trente milles, a eu sa plus grande vitesse dans le milieu, et sa moindre vers ses limites. Des rapports arrivés des îles Feroë et des Orcades annoncèrent aussi qu'il était tombé de la cendre en grande quantité dans les premières, déjà le soir du 2 septembre, et dans les dernières, le lendemain ou le surlendemain.

Au commencement de l'éruption les moutons étaient encore dans les pâturages sur les montagnes, d'où l'on n'a l'habitude de les ramener que vers le milieu de septembre. On pourrait croire que ces milliers de brebis

n'auraient pu éviter d'être, ou écrasées sous les scories lancées par le volcan, ou brûlées par les déjections ardentes. Cependant l'instinct leur indiqua des moyens de salut, de sorte qu'il n'en périt qu'un très-petit nombre, mais elles avaient presque toutes la laine noircie par la cendre ou en partie brûlée. Celles qui tardèrent trop longtemps à se sauver, eurent les sabots déchirés et les pieds mis tout en sang par les scories aiguës qui couvraient partout les champs et sur lesquelles elles avaient été obligées de marcher. Un certain nombre de ces mêmes animaux, au lieu de regagner leurs bergeries, tournèrent le dos au danger et s'enfuirent, quelques-uns même, jusqu'à vingt milles à l'est de l'Hekla.

Les scories et les cendres ne couvrirent pas seulement les pâturages, elles étouffèrent encore la plupart des exhalaisons de la terre, de sorte qu'on ne retrouva qu'un très-petit nombre de brebis lorsqu'on voulut les chercher à l'aide de leur odeur. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable, c'est que les eaux thermales avaient presque perdu leur chaleur, de manière qu'elles étaient à peine tièdes comme du lait qu'on vient de traire. Ainsi, près de Torfa-Jökull, il existe une de ces sources où les bergers avaient l'habitude de faire bouillir leur café, mais ils la trouvèrent pour lors incapable de leur servir à cet usage. Il paraît aussi que le terrain avait perdu une grande partie de sa chaleur, ce qui s'explique tout naturellement comme étant l'effet de l'évacuation de tant de matières brûlantes par l'ouverture de l'Hekla.

L'éruption continua, en diminuant d'abord jusqu'au 12 septembre. Au milieu de pluies et de vents du sud, le

torrent de lave se répandit sur toute la plaine au pied de l'Hekla, dans une direction occidentale. Au commencement, il dut avoir parcouru deux cents toises en vingt-quatre heures, ou trente pieds à l'heure. Le 9 septembre, c'est-à-dire une semaine après l'apparition de la lave, celle-ci n'était pas encore à un demi-mille du pied de l'Hekla, quoique sa largeur au nord et au sud eût pris une extension considérable. Cette indication s'accorde du reste très-bien avec la vitesse citée du torrent, qui, pour sept révolutions diurnes, donne une étendue de huit mille neuf cents pieds. Le torrent avait alors commencé à se condenser par suite du ralentissement de l'écoulement de la matière ignée. Cependant une rougeur étincelante, provoquée par la chaleur ardente de l'intérieur reparaissait encore à travers les crevasses de la croûte solidifiée, qui était d'une couleur foncée, et lorsque l'on y enfonçait une barre de fer, le bout en devenait tout rouge en peu de minutes, de manière à devenir malléable. La chaleur qui en émanait était, à quelques toises de distance, si ardente, qu'elle brûlait le visage, et que des habits trempés par la pluie se séchaient à l'instant. Une épaisse fumée se dégageait de la masse, qui s'avançait lentement avec un bruit comparable à un craquement et accompagnée de l'éboulement de morceaux détachés du sommet ainsi que des flancs de l'Hekla. Si on la regardait d'un point élevé, on découvrait la matière ignée coulant pesamment sous la croûte qui commençait à se former, et qui, à la clarté du jour, était d'un noir bleuâtre, mais dans l'obscurité de la nuit d'un rouge de feu ardent. Souvent des scories en retombant au milieu de la lave, causaient, par leur

propre poids, un débordement qui inondait le terrain en dehors du courant, et qui exposait à des dangers imprévus ceux qui s'en approchaient. On a vu cette fois comme en 1763, souvent les brebis venir au devant de la lave qui s'avançait, probablement à cause de la chaleur qu'elle dégageait et qui leur plaisait. L'élévation du torrent de lave, appelé en islandais *hraun*, était environ de quarante à cinquante pieds ; cependant les dépressions du sol qu'il avait comblées sur quelques points en portaient l'épaisseur de quatre-vingts à cent pieds. Jusqu'au 12 septembre, la lave n'avait fait que couvrir d'anciennes masses de lave et des scories stériles, de sorte qu'elle n'avait alors rien détruit, à l'exception d'un petit pâturage nommé Afungflot, qui disparut sous la masse incandescente.

Le 12 septembre, les explosions du volcan s'accrurent à la fin du jour, et le soir le bruit en était même plus violent que dans les premiers jours. La masse de la lave s'était accrue en conservant la force d'impulsion des deux premiers jours. Le vent était au sud-est et le ciel serein.

Le 13 au matin, la colonne de cendres avait repris la hauteur de celle du jour de l'éruption, et s'inclinait sous le vent d'est vers l'ouest, sur la partie septentrionale des circonscriptions de Rángárvalle et d'Arne. C'était la première fois qu'il tombait de la cendre dans les lieux habités. La terre s'en couvrit d'une couche d'où s'élevait, sous l'empreinte du pied, un nuage de poussière bleuâtre. La végétation en souffrit beaucoup; dans les jardins le chou se flétrit et se dessécha; l'herbe qu'on n'avait pas fauchée périt. Les bestiaux furent inquiets et abandonnèrent les pâturages comme en hiver lorsque la neige vient

à tomber. La faim fit retourner les chevaux et les vaches aux bærs où ils rongeaient avec avidité l'herbe qui en couvrait les murailles, et à laquelle la cendre n'avait pu s'attacher. Le lait enfin diminua considérablement et contracta un goût rance; l'eau des abreuvoirs fut altérée.

Le 14, la direction de la colonne de cendres était la même et le bruit de l'explosion si fort, qu'à trois milles de là on avait de la peine à le supporter. Les roulements du volcan se succédaient régulièrement après le court intervalle d'une minute, ce qui fit qu'on les compara aux gémissements répétés d'un géant à l'agonie; ils suivaient immédiatement une forte évacuation de fumée par le sommet, ce qui prouve encore la propagation du son par l'air, et comment le bruit se produit par l'exhalaison des puissantes vapeurs à travers la lave bouillante de l'intérieur de l'Hekla, à la surface de laquelle des bulles de vapeurs viennent crever en projetant des scories et de la cendre. Le développement de la fumée se rapporte par conséquent au bruit qui suit son émission, de même que l'étincelle de l'amorce précède l'explosion de la poudre. La force, devenue plus grande du roulement du volcan, le 14 septembre, se rattache probablement à la formation d'une nouvelle ouverture plus bas sur le côté du volcan, vers le sud, d'où l'on vit ensuite s'écouler un puissant torrent de lave. L'état troublé de l'atmosphère augmenta l'horreur du phénomène; une obscurité profonde s'étendit vers le nord et sembla envelopper la colonne de cendres. Deux coups de tonnerre formidables, se dirigeant du nord vers l'est, dominèrent presque tous les fracas du volcan, et retentirent par des

échos réitérés, de rocher en rocher. Les hommes comme les bestiaux furent saisis d'horreur, et les anxiétés continuelles de la nuit ne laissèrent pas un seul instant de repos aux habitants d'une vaste circonscription.

Le 15, un vent violent souffla du nord-nord-ouest. Une averse qui y succéda dans la journée, en diminua un peu la force, et les jours suivants le vent en passant au nord, porta la colonne de cendres de plus en plus sur les habitations vers le sud.

L'atmosphère aux environs de l'Hekla s'imprégna d'une forte puanteur, notamment dans la journée du 16; une telle odeur avait bien été signalée auparavant, mais jamais à un pareil degré; c'était comme de l'algue à l'état de pourriture, en grande masse, telle qu'on en trouve dans les anses étroites de la côte.

Les 17 et 18 septembre, les roulements du volcan eurent constamment, pendant près de trente-six heures, la force des coups de tonnerre les plus forts; le grand cratère du sommet, darda des langues de feu gigantesques; mais après ce jour, l'éruption diminua en violence. Le torrent de lave avait en attendant, fait de très-grands progrès: le 20 septembre il avait déjà atteint les deux côtés de la montagne de Mel. Comme le terrain depuis là, s'abaisse considérablement, la lave s'avança, le 21 septembre, plus de cent toises et atteignit le pied des montagnes. Les deux jours suivants, elle prit ensuite une nouvelle direction vers le nord en allant combler les grandes cavités à l'est du mont : le 24 septembre, des vents du sud, accompagnés de pluie et de brume, furent cause qu'on ne vit ni n'entendit presque pas le vol-

can. Depuis le 25 jusqu'au 28 septembre, le vent passa au nord-ouest. De la gelée accompagnée d'un temps plus serein fit alors revoir de temps en temps le feu et la cendre du volcan, quoique en moindre quantité.

Pendant les mois d'octobre et de novembre l'éruption continua par intervalles et avec moins de violence. Depuis le 4 novembre jusqu'au 19, le paroxysme devint de nouveau des plus forts, et l'effusion de la lave surtout très-abondante. La montagne de Mel en fut entièrement cernée. On estime que pendant six jours, depuis le 13 jusqu'au 19, la lave avait parcouru l'espace de sept mille cinq cents pieds, ce qui donne une vitesse de mille cent cinquante pieds en vingt-quatre heures. Au mois de décembre l'activité se ralentit, à l'exception de quatre jours; le 15, le 22, le 27 et le 31, elle était peu considérable.

Pendant les mois de janvier et de février, il n'y eut que trois jours, le 26 et le 30 janvier et le 5 février où l'éruption fut encore forte. La violence de ses premiers jours lui revint cependant encore une fois, le 25 mars. Une tempête du nord régna ce jour-là, et vers le coucher du soleil les roulements redevinrent très-intense; de grandes colonnes de feu furent lancées hors du cratère avec quelque intervalle entre elles; leur violence se ralentit un peu à l'arrivée de la nuit, mais il apparut alors un torrent de lave qui s'accrut en proportion de la diminution des flammes du sommet. Cette catastrophe fut le dernier effort de quelque importance du volcan. Le lendemain, le 26, on n'aperçut qu'une petite colonne de cendres penchée vers le nord, mais la durée en fut courte, et depuis sa

disparition on n'a revu ni feu ni cendres. Le 10 avril, les masses de lave vomies par le volcan, étaient déjà assez refroidies pour laisser découvrir des taches de neige au-dessous du cratère ; l'éruption avait eu ainsi une durée de plus de sept mois. L'année suivante on prétend avoir vu des vapeurs mêlées de cendres, lancées hors du volcan, le 19 août, le 25 septembre et le 19 novembre.

Dans le récit de cette éruption, il n'est question que d'une seule colonne de cendres; cependant il n'en faut point conclure que l'explosion ne s'est faite que par un cratère. M. Schythe fait remarquer au contraire que ces cratères ont été en activité; celui du milieu paraissait le plus fort; la colonne de cendres y fit sa sortie; les cratères latéraux au contraire ne lancèrent qu'une vapeur blanchâtre à laquelle le reflet de la masse incandescente donna, pendant la nuit, une clarté brillante qui, par le mouvement de la vapeur tourbillonnante, offrait l'aspect d'un brasier épouvantable. Cependant il arriva quelquefois que des deux cratères supérieurs jaillissaient aussi des colonnes ou des nuages de cendres. Le cratère du milieu était alors celui dont les mouvements avaient ordinairement le plus de violence. Souvent les trois colonnes semblaient se confondre en une seule mais immense colonne depuis le sommet du mont et lançaient des pierres ardentes à une hauteur prodigieuse; les plus grosses retombaient en grande partie dans le cratère ; les moins grosses étaient projetées plus loin en décrivant des courbes divergentes; tout près du volcan, la chute de cendres était accompagnée d'une pluie d'eau chaude.

La colonne avait ordinairement deux ou trois fois la

hauteur du volcan; nous donnerons ici le tableau de mesures faites à différentes époques par le mathématicien Gunlœgsen.

1845 le 18	octobre	9 978	pieds
» 9	novembre	11 580	»
» 20	»	6 774	»
1846 5	février	8 910	»
le même jour		13 926	»

Cette élévation explique comment à Reykiavik même, qui est séparé du volcan par des chaînes de rochers considérables, on aperçut distinctement la fumée et le feu à l'horizon oriental.

La chute de la cendre paraît avoir développé de l'électricité atmosphérique dans les endroits où elle tombait en grande abondance. Un jour, pendant l'hiver, on vit ainsi sortir comme des flammes d'une girouette métallique au haut d'une maison située au milieu de la plaine.

Quelques-uns prétendaient que les aurores boréales se groupaient quelquefois autour du sommet de l'Hekla. D'autres nient cependant ce fait, en prétendant qu'elles suivaient comme à l'ordinaire les variations du vent.

On assure aussi avoir remarqué que les éruptions sont plus fortes lorsque la lune est dans son croissant.

M. Schythe prétend que ce rapport s'explique comme l'effet des mutations plus considérables de la pression de l'atmosphère. Les changements des phases de la lune sont ordinairement accompagnés d'un temps troublé et d'un abaissement du baromètre, et, selon lui, les phé-

nomènes de l'éruption augmentent de violence , en raison de la diminution de la pression de l'air ; les observations de l'éruption de 1845 viennent à l'appui de cette hypothèse.

Quant aux tremblements de terre, M. Schythe remarque que les plus forts ont eu lieu pendant la dernière période de l'éruption, et après sa cessation, de sorte qu'ils lui paraissent comme les dernières convulsions de l'activité volcanique.

L'éruption de l'Hekla appuie encore l'ancienne observation, suivant laquelle les sources thermales, ou changent de place, ou perdent en partie leur chaleur sous l'influence de cette éruption. Ainsi, on raconte que le Geysir pendant les trois semaines qui suivirent, avait entièrement cessé de jaillir. D'autres habitants de l'île nient cependant ce fait.

Quoi qu'il en soit, la source du Geysir paraît avoir subi un changement très-notable. En 1839, M. Schythe en mesura la profondeur qu'il fixa après plusieurs sondages à soixante-douze pieds; quand en 1846 il réitéra cette expérience, en présence du fermier de Laug, la profondeur en était diminuée de douze pieds. Cet Islandais lui assura en même temps que tous ceux qui pendant l'été avaient mesuré la source, n'avaient jamais trouvé que la profondeur dépassât soixante pieds.

DESCRIPTION

DU CHANGEMENT DE LA FORME DE L'HEKLA

ET DES EFFETS PRODUITS PAR L'ÉRUPTION.

M. Schythe visita l'Hekla pour la première fois après l'éruption, le 25 juin 1846. Au sommet du volcan il découvrit comme étant le résultat de la dernière éruption quatre cratères. Trois sont très-rapprochés les uns des autres et s'élargissent vers la partie supérieure ; le quatrième est le plus septentrional. Celui-ci est isolé et correspond avec une fente qui se continue le long du versant dans une ligne du sud-ouest au nord-est ; le temps de sa première ascension ayant été peu favorable, il y revint pour cette raison au mois d'août. Par suite des observations qu'il entreprit alors dans de meilleures circonstances, il aperçut un cinquième cratère situé près des trois premiers, visités par lui le 25 juin. Il fait la remarque que l'étendue d'un cratère n'est que d'un intérêt secondaire, puisqu'il est toujours en rapport au temps écoulé depuis

la dernière éruption. A l'appui de cette observation il cite un tableau des mesures des cratères, prises à différentes époques :

Profondeur		Mesures du 2 août	Mesures du 13 août.
Du 1er cratère		35 pieds	12 pieds
2e	»	62 »	30 »
3e	»	258 »	240 »
4e	»	492 »	456 »
5e	»	non aperçu avant le 13 août	270 »

Le grand cratère formé en 1766, a varié en profondeur de la même manière selon les époques des observations.

D'après Pállsson et Thorlatius, la profondeur en était de 120 pieds en 1799

Mackensie	100 »	1816
Thienemann	60 »	1821

La configuration de l'Hekla a subi un changement assez considérable. Deux planches ajoutées par M. Schythe servent à en donner une idée. L'observation de la forme actuelle du volcan met l'auteur sur la trace du développement et des progrès de l'éruption; la fente de la partie supérieure dans la direction du sud-ouest au nord-est, paraît en indiquer le premier acte. La formation de cette fente a ainsi déterminé le vomissement de la lave par lequel la crise du volcan se signala; l'éruption a eu plusieurs crises: la grande étendue du dépôt de la lave ou du *hraun* en est le résultat.

Quant à la formation des cratères, l'auteur présume que celui qui se trouve isolé au sommet nord-est, a été

formé le premier, et que les quatre cônes volcaniques sont d'une formation postérieure. L'activité prolongée du plus grand de ces quatre derniers cratères a été cause que le cône, qui l'entourait, occupe maintenant le point le plus élevé du volcan.

Le nouveau *hraun* est le produit le plus remarquable de la dernière éruption. Une carte ajoutée en fait connaître toute l'étendue. La longueur en est à peu près d'un mille et demi, et la largeur environ de trois huitièmes de mille. Cependant plusieurs endroits, en dedans de cette enceinte, ne sont pas couverts de lave. Le dépôt couvre, selon M. Schythe, une surface d'environ un quart de mille carré. Le bord de la lave est d'une élévation de cinquante jusqu'à cent cinquante pieds, ou, en terme moyen, de cent pieds. Toute la masse représente, par approximation, environ quatorze mille quatre cent millions de pieds cubes. L'auteur fait la description de la composition de ce dépôt; il en résulte qu'il n'offre pas de différence essentielle avec celui des formations précédentes du même volcan.

Les masses de scories, de sable et de cendre vomies par le volcan, fournissent d'autres preuves de l'éruption. Aux environs des sources de la rivière de Rang M. Schythe vit les scories entassées jusqu'à un demi-mètre d'épaisseur. On en trouva dans la direction de l'est jusqu'à une distance de quatre milles de l'Hekla. Le refroidissement subit des substances ferrugineuses de ces scories les a rendues très-friables. Le poids absolu en a été examiné. Comme elles sont remplies de cellules, ce caractère est très-peu important.

Les environs de l'Hekla renferment beaucoup de pierre ponce. La rivière occidentale de Rang en charrie surtout en grande quantité. On a longtemps considéré cette substance comme un des produits de l'éruption. M. Schythe cherche à prouver, au contraire, qu'il faut la rapporter à une origine toute différente. La nature trachitique de cette roche n'a d'abord rien de commun avec la substance élémentaire des produits de l'Hekla. En examinant la vallée de Selsund, M. Schythe y trouva des couches de pierre ponce très-considérables, placées sous des couches superposées de cendre et de terre meuble. Des ruisseaux, qui traversent cette vallée, se jettent dans le Rang. On comprend facilement comment cette dernière rivière peut en emporter autant. Plusieurs considérations portent l'auteur à attribuer l'existence de ces accumulations de pierre ponce à des vomissements d'un volcan éteint, qui, antérieurement au temps historique de l'Hekla, a mêlé ses déjections à celles de ce dernier volcan. A deux milles à l'est-sud-est de l'Hekla, M. Schythe rencontra le dépôt d'obsidienne (Hrafntinna). Il en examina la composition et la trouva d'une nature essentiellement différente[1] de celle des dépôts formés par l'Hekla. Cette circonstance

[1] Quant à nous qui avons rapporté une grande collection de roches de l'Hekla, recueillies à partir de la base jusqu'au sommet de ce volcan, nous avons été autorisés, d'après les analyses qui en ont été faites, à les considérer comme de l'obsidienne à tous les états, lithoïde, vitreuse, ponceuse, depuis la plus opaque jusqu'à la plus translucide, depuis la plus pesante jusqu'à la plus légère; nous avouons ne pas saisir de différence, sous le rapport de leur composition bien entendu, entre la coulée d'obsidienne qui s'est fait jour à l'est-sud-est de l'Hekla, le dépôt de pierre ponce de Selsund, et le produit de ses dernières éruptions. Min. et géol., p. 198. E. R.

vient fortement à l'appui de l'existence d'un volcan éteint aux environs de l'Hekla. Mackensie est le seul écrivain, outre M. Schythe, qui fasse mention du dépôt d'obsidienne, dont l'accès, par la dernière éruption de l'Hekla, a été rendu plus difficile qu'auparavant. En suivant le cours des ruisseaux, l'auteur croit même être parvenu à découvrir le cratère très-ancien par où ces masses de pierre ponce seraient sorties pour se répandre dans la contrée.

SUITES DE L'ÉRUPTION.

L'effet de l'éruption sur la verdure de l'année courante a été peu considérable. La cause en doit être attribuée à la cessation de l'éruption aux premiers jours du printemps. La récolte, néanmoins, ne fut que très-médiocre, d'abord à cause de l'été pluvieux de 1846, puis de la rougeole qui ravageait le pays au temps de la récolte et y enleva beaucoup de bras; enfin, parce que de la cendre adhérente à la verdure, émoussa les faux et retarda ainsi le fauchage. L'éruption, en éclatant au commencement du mois de septembre, fut pernicieuse au produit de la récolte de 1845. Une grande quantité de foin n'était pas encore rentrée, et une autre partie n'avait pas même été abattue. Comme la récolte ne se termine guère dans le pays avant la fin de septembre, tout ce qu'il y avait encore de verdure dans les champs fut plus ou moins atteint par les déjections volcaniques.

Plusieurs pâturages ont beaucoup souffert de la chute des cendres et des scories. Ceux de Landmanna et de Rangarvalla furent anéantis pour la durée de toute une génération. Par suite de la perte de tant de fourrage, les habitants se sont vus dans la nécessité de diminuer considérablement le nombre de leurs bestiaux. Dans une seule ferme où l'on avait, avant l'éruption, trois cent quinze moutons, on n'en pouvait nourrir, en 1846, plus de cent quinze.

Des maladies se répandirent parmi les bestiaux. L'exhalaison des vapeurs acidulées et la cendre qui s'attachait à l'herbe paraissent en avoir été les causes principales. La laine des moutons tomba, leur système osseux et leurs dents furent surtout attaqués. Des tumeurs se développèrent dans les mâchoires et les parties osseuses de la tête se carièrent. Les vaches, qui étaient plus délicates que les moutons, souffrirent le plus. Leur poil devint très-rare et un grand nombre périrent. Ce furent les chevaux qui résistèrent le mieux.

Les oiseaux s'enfuirent. La gélinotte disparut entièrement du pays au sud du volcan. La pêche s'en ressentit aussi; celle du printemps fut surtout très-médiocre.

L'auteur considère cependant la dix-huitième et dernière éruption de l'Hekla comme ayant été une des plus faibles et des moins destructives que ce volcan ait eues. Il y trouve un nouvel appui de l'opinion que l'impétuosité du paroxysme n'est pas en raison de l'étendue de l'intervalle qui sépare entre elles les éruptions volcaniques.

VOCABULAIRE GROËNLANDAIS.

NOMS DE NOMBRE.

1, atasseck.
2, machlick.
3, pingassith.
4, sissemath.
5, tetlimeth.
6, ofneck.
7, ofnemachlick.
8, ofnepingassith.
9, ofne sissemath.
10, kolith.
11, akaneck.
12, akanemachlick.
13, akane pingassith.
14, akane sissemath.
15, akane tetlimath.
16, offeseneck.
17, offesenemachlick.
18, offesene pingassith.
19, offesene sissemath.
20, ininaouck.
30, innia pasa kolith.
40, innia machlouth aouatai napouth.
50, innia pinesiani kolith.

PARTIES DU CORPS.

Dents, kilittith.
Front, kaack.
Oreilles, sitith.
Joues, oulouack.
Menton, techlouck.
Tête, niakeck.
Mains, asseth.
Bras, teleck.
Sourcils, kachlouth.
Cou, counaseck.
Seins, immouck.
Langue, ockack.
Poitrine, sakisseth.
Ventre, nesseth.
Cuisses, kottack.
Jambes, niouk.
Genoux, seckek.
Pieds, isickath.
Ongles, koukick.
Doigts, nekousseck.
Talon, kimmick.
Mollets, nakasinnack.

—

Bonjour, inoutlouanna.
Dormir, sinipouck.
Manger, neriock.
Marcher, pissouppouck.
S'asseoir, inninpock.
Écrire, achlapoock.
Lire, atouappouck.
Papier, papyra.
Canon, kamoutilick.
Boulet, akachleck.
Poudre, passeth.
Cravate, kakissath.
Glaces, iliiack.
Terre, nounah.
Neige, apouth.
Mer, immack.
Ciel, kelack.

Soleil, seckeneck.
Lune, kamath.
Merci, couyanack.
Étoile, outlorisseth.
Voulez-vous me donner, ouangoua kaouck.
Feu, innick.
Savon, crassath.
Carabine, achlath.
Cheveux, noutteth.
Barbe, oumith.
Nez, kinnack.
Bouche, kanneck.
Mitaines, akatith.
Casaque de femme, amaath.
Pantalon *idem*, sequeneck,
Bottes *idem*, anna kamick.
Bretelles, ieititith.
Loup marin, atack.
Chien, kimmeck.
Renard, trienniack.
Eau, immeipock.
Vin, kissaschlack.
Eau-de-vie, silakannitteck.
Biscuit, ivick.
Pipe, piottack.
Tabac, touback.
Couteau, sawick.
Case en peau, toubeck.
Bottes, kamick.
Pantalon, kaslick.
Vareuse en peau de phoque privée de ses poils, tuniack.
Casaque, annoack.
Manchettes, arack.
Chemise, ilischleck.
Casquette, nisack.
Homme, ouanna.
Femme, ivieneck.
Petit garçon, miké soun-hack.
Petite fille, niviessiarrack.
Nous verrons, ouati.
Pirogue, cayack.
Pagaye, papock.
Javeline à quatre pointes, noiute.
Ligne de harpon, alleck.
Javelot à vessie, achliag.
Harpon, ounnaack.
Baille à ligne, assetleth.
Grosse vessie, aouattack.
Braye (ceinture de cuir), toniteck.
Pavillon, erfalasok.
Lance, augiviack.
Ours blanc, nouck.
Cloche, suyenack.
Montre, naloudargnack.
Oui, sou-app.
Non, na-mi.

NOTES ADDITIONNELLES ET RECTIFICATIVES.

Page 8, ligne 16, *après* M. Mathias, *ajoutez :* lieutenant de frégate.
— *ibid.* — 17, — Troudet, *ajoutez :* du même grade.
— *ibid.* — 19, *au lieu de* en premier, *lisez :* de première classe.
— *ibid.* — 20, — — — en second, *lisez* : de deuxième classe.
— 16, — 11, de Pythéas, *ajoutez :* un des premiers navigateurs de Marseille.
— *ibid.* — 14, *après ces mots* d'air et d'eau, *ajoutez :* C'est sans doute aussi ce qui a valu à l'Islande le nom d'Ile Perdue. « Cette île, dit Arioste dans son XXXIIe chant de *Roland furieux*, souvent obscurcie par les épais brouillards du nord, était ainsi nommée par des marins aux yeux desquels elle paraît quelquefois être disparue. »
— 19, — 19, *au lieu de* Fitsen, *lisez* : Fintsen.
— 30, — 4, — — — Ulstrupp, *lisez :* Hulstrup.
— 41, — 3, — — — Knudson, *lisez :* Knutzon.
— 71, — 7, — — — démantelées, *lisez* : disloquées.
— 95, — 15, — — — Kirkiufell, *lisez* : Kirkinfell.
— 107, — 5, — — — associés, *lisez* : associées.
— 122, — 7, *au mot* pierre, *ajoutez* (queue).
— *ibid.* — 10, *au lieu de* noires comme, *lisez :* presqu'aussi noires que.
— 130, — 16, — — — que les, *lisez* : que ses.
— 144, — 30, — — — le nom qu'il porte, *lisez* : indépendamment de son nom qui signifie baratte, l'épithète de.
— 153, — 22, — — — culture, morcelés, et les uns, *lisez* : culture morcelée, les uns.

Page 166, *ligne* 2e *de la note*, kjœrin i Frankariki, *lisez :* kjœrir i Frankarike.
— *ibid.* — 3e — — — *au lieu de* mivel, *lisez* : nu vel.
— *ibid.* — 6e — — — haũs raũst, *lisez :* haus raust.
— *ibid.* — 8e — — — mí, *lisez :* nu.
— *ibid.* — 9e — — — skantd, *lisez :* skauti.
— *ibid.* — 11e — — — mú, *lisez :* nú.
— *ibid.* — 13e — — — hefur, *lisez :* hefir.
— *ibid.* — 17e — — — bâgindum, *lisez :* tágindum.
— *ibid.* — 18e — — — tuka thást, *lisez :* taka thatt.
— 200, — 25, — — — bordeaux, (en cas de maladie il va, *lisez :* bordeaux en cas de maladie (il va.
— 221, — 26, — — — voulons, *lisez :* venons de.
— 225, — 21, — — — Hofda, *lisez :* Höfda.
— 233, — 14, — — — emportant avec nous, *lisez :* chargeant un cheval d'une.
— 234, — 14, — — — Antrim dans les Orcades, *lisez :* de Fingal dans l'île Staffa, l'une des Hébrydes.
— 246, 15, *après ces mots* lors d'un voyage, *ajoutez :* que cet officier supérieur fit.
— 248, — 15, *au lieu de* qu'il nous offrit, *lisez :* qui nous fut offerte.
— 254, — 1, — — — rhomboïdes, *lisez :* rhomboèdres.
— 260, — 16, *après le paragraphe qui commence par ces mots :* Nous nous arrêtâmes quelque temps, *et qui finit par ceux-ci :* ne lui cédait en rien sous ce rapport : *ajoutez celui-ci.*

Nous ne sommes pas du reste les premiers à proclamer la beauté des femmes du Nord dont les traits réguliers, graves et fins, ainsi qu'on en peut juger par le portrait de Sigridur Olafsdóttir, jeune femme des environs du Geysir, peinte par M. Giraud (atl. zool., de l'homme, pl. 6 *bis*), rappellent souvent ceux que les artistes se plaisent à donner à Minerve : quoiqu'il n'y eût jamais de roi ni de reine en Islande, Arioste met en scène à la fin de ses chants, une femme *de la plus rare beauté*, la reine Yseulte qui envoie à Charlemagne la belle

Ulanie, de la même contrée, chargée de lui remettre son écu d'or pour être décerné au chevalier dont la valeur saura le mieux mériter la main et la couronne de cette princesse.

— 270, 15, *après ces mots :* pour faire des miroirs, *ajoutez :* et qui a été aussi employée dans la confection d'instruments d'optique.

— 272, — 19, — — — qui vivent encore dans la mer, *ajoutez :* On y trouve aussi, indépendamment du lignite, des bois pétrifiés dont on se sert, comme dans les environs de Paris, à faire des pierres à aiguiser.

— 290, — 9, *au lieu de* Mæhfell, *lisez :* Mælifell.

— 303, — 28, — — — caaiks, *lisez :* cayacks.

— 318, — 27, — — — Trolláhals; surmonté, *lisez :* Trolláhals surmonté.

— 319, — 29, — — — (Béedir), *lisez :* (Búdir).

— 321, — 8, — — — Cendre, *lisez :* Poussière.

— 326, — 16, — — — torrents, *lisez :* épanchements.

— 327, — 7, — — — sable, *lisez :* cendre.

— 331, — 8, — — — le sable, *lisez :* les scories.

— *ibid.* — 12, — — — Pálsson, *lisez :* Pállsson.

— *ibid.* — 18, — — — Mackenzie, *lisez :* Mackensie.

— *ibid.* — 21, — — — visita, *lisez :* parcourut.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PREMIER VOYAGE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE DEUXIÈME.

CHAPITRE TROISIÈME.

CHAPITRE QUATRIÈME.

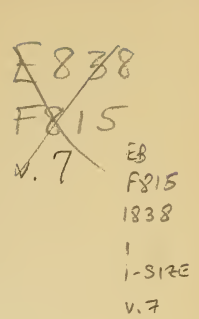
DEUXIÈME VOYAGE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE DEUXIÈME.

CHAPITRE TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE.


E838
F815
v. 7
EB
F815
1838
1
i-SIZE
v. 7





